

Université de Montréal

Écrire les vieillissements : une recherche-crédation
Écrire ses vieillissements, ses rapports changeants à soi, à son père, à l'écriture, au temps

Par
Karine Bellerive

Département de communication, Faculté des Arts et des Sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)
en communication

© Karine Bellerive, février 2021

Université de Montréal
Département de communication, Faculté des Arts et des Sciences

Cette thèse intitulée

Écrire les vieillissements : une recherche-crédation
Écrire ses vieillissements, ses rapports changeants à soi, à son père, à l'écriture, au temps

Présentée par

Karine Bellerive

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Thierry Bardini
Président-rapporteur

Line Grenier
Directrice de recherche

Kim Sawchuk
Membre du jury

Ulla Krieberegg
Examinatrice externe

Résumé

Cette recherche-crédation doctorale, dont l'un des principaux objectifs consiste à éprouver la portée heuristique de l'écriture comme recherche, est composée d'un recueil intitulé *Murmurations* - et d'un essai réflexif que j'apprends comme mon **Carnet de voyage-thèse**. Fondamentalement articulés, ils procèdent des expérimentations d'écritures auxquelles je me suis prêtée avec trois autres femmes : Catherine, Fanie et France. Dans le cadre de ma thèse, je nous ai invitées à *écrire nos vieillissements*.

Le recueil *Murmurations*, destiné à être publié, réunit les huit textes que nous avons produits, mes co-aatrices et moi, à la suite d'une correspondance *in absentia* que nous devons entreprendre avec les personnes que nous considérons respectivement comme nos pères. Ces derniers ont un point commun, celui d'avoir reçu, au cours des 10 années précédant le début de ma recherche, un diagnostic d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée (généralement associée au vieillissement et, plus précisément, au vieillissement du cerveau).

Je reproduis ci-dessous la quatrième de couverture de *Murmurations*, le recueil d'écritures de vieillissements dont, en tant que chercheuse et initiatrice du projet, j'ai fait l'édition :

Murmurations

Pratiques d'écritures multiples et multiformes saisies en plein vol.

Recueillies ici, ces écritures de France Brûlé, Fanie Pelletier, Catherine Lépine-Lafrance et Karine Bellerive composent une fascinante chorégraphie.

Écrire les vieillissements.

Écrire ses vieillissements, ses rapports changeants à soi, à son père, aux héritages et aux deuils, à la littérature, à l'écriture, au temps, au monde...

Me situant à l'intersection des *cultural studies* et des *aging studies*, j'aborde dans mon **Carnet de voyage-thèse** les différents enjeux de vieillissements qui se sont révélés à travers nos expérimentations d'écritures, à mes co-aatrices et moi. La réflexion que je déploie dans cet essai réflexif se situe à l'encontre des conceptions strictement chronologiques, et en cela réductrices, du vieillissement. Sous-tendu par une épistémologie résolument féministe, l'ensemble de mon projet vise, au contraire, à en montrer l'hétérogénéité et les aspérités - bien au-delà des perspectives qui l'envisagent d'emblée comme déclin et, à l'autre bout du spectre, des injonctions au *successful aging*. J'apprends ainsi les vieillissements en ce qu'ils sont informés par nombre de discours, de pratiques et de rapports de pouvoir et en ce qu'ils participent de multiples temporalités.

Ponctué d'écritures en images, mon **Carnet de voyage-thèse** est découpé en six parties, lesquelles peuvent être abordées dans le désordre. Les **Lignes de départ** offrent cependant quelques clés de lecture. Suivent la **Station Femmes et littératures**, la **Station Deuils**, les **Passages et passagers : écrire dans la maison du père**, la **Station Héritières et héritage** et la **Station Écritures**.

Dans les **Lignes de départ**, j'expose les grandes lignes de mon projet : les questions et préoccupations qui l'ont initié, ainsi que les choix sur lesquels il repose sur le plan méthodologique. Je donne également un bref aperçu de l'ensemble de l'essai. Suit la présentation de mes co-aatrices : Catherine, Fanie et

France. J'aborde enfin, succinctement, les considérations épistémologiques, éthiques et politiques qui m'ont guidée tout au long de ma recherche.

Mon travail, dans la **Station Femmes et littératures**, repose sur mon appropriation du matérialisme culturel de Raymond Williams, et plus spécifiquement du concept de *structure of feeling*. Je réfléchis, d'une part, aux manières dont nos pratiques littéraires, à Catherine, Fanie, France et moi, s'inscrivent au sein des littératures et des littératures de femmes. Et j'observe, d'autre part, les rapports de pouvoir et les régimes de valeur qui les traversent.

Dans la **Station Deuils**, je m'applique à problématiser et à historiciser les deuils auxquels je nous ai vues confrontées, Catherine, Fanie, France et moi, à travers nos écritures de vieillissements. Je m'intéresse à ce qui les constitue comme *deuils* et aux manières dont nous les négocions à travers nos écritures.

Dans les **Passages et passagers : écrire dans la maison du père**, je pose la question du père. Toute cette section met en quelque sorte les pères sous rature, dans l'optique les penser au-delà du sens commun - largement fondé sur une idéologie du sang. J'observe ensuite les pères et les rapports fille-père qui sont écrits par des autrices à différentes époques, de même que les pères et les rapports fille-père que nous écrivons nous-mêmes, Catherine, Fanie, France et moi. Je me penche plus précisément sur ce que génèrent ces écritures de pères.

Ma pratique d'écriture réflexive, dans la **Station Héritières et héritage**, s'inspire de celle de Maggie Nelson dans *Les Argonautes* (2015). Je m'intéresse au *travail de l'héritage*, soit aux enjeux que ce travail soulève, aux *contraintes* et aux *libertés* qui le fondent et à ce vers quoi il nous *oriente*, mes co-autrices et moi

J'adopte une perspective derridienne dans la **Station Écritures** afin d'appréhender l'écriture en tant que trace, en tant qu'inscription. J'ouvre le concept pour montrer comment diverses approches de l'écriture posent différentes questions et m'amènent à penser différents enjeux, dont plusieurs s'articulent à des enjeux de vieillissements. J'expose d'abord comment nos expérimentations d'écritures, à Catherine, Fanie, France et moi, s'inscrivent dans un souci de soi et des autres. Je présente ensuite les matérialités qui les constituent. Je m'intéresse enfin à certains enjeux de pouvoir qui les traversent ainsi qu'à leur force performative.

Mots-clés : Vieillissement, écriture, pratiques littéraires, littératures, femmes, père, famille, Alzheimer, deuil, héritage, performativité, épistémologie féministe, rapports de pouvoir, *cultural studies*, *aging studies*.

Abstract

This doctoral research-creation, one of whose main objectives is to test the heuristic scope of writing as research, is made up of a collection entitled *Murmurations* and a reflective essay that I envision as my *Carnet de voyage-thèse*, or logbook/thesis. These two intertwined components are an outgrowth of the writing experiments in which I engaged with three other women, namely Catherine, Fanie, and France. As part of my thesis, I invited the four of us to “*write our agings*”.

Murmurations is a collection (destined to be published) of eight texts that my co-authors and I produced following *in absentia* correspondence we set out to pursue with the people we respectively consider to be our fathers. All of them shared the commonality of having been diagnosed with Alzheimer’s or a related illness (generally associated with aging and, more specifically, with brain aging) within the 10 years prior to the start of my research.

Below I have reproduced (freely translated into English) the back cover of *Murmurations*, the collection of writings which I edited, as the researcher and project initiator:

Murmurations

Multiple and multifaceted writings captured in mid-flight.

Collected here are writings by France Brûlé, Fanie Pelletier, Catherine Lépine-Lafrance, and Karine Bellerive, which together make up a captivating choreography.

To write our agings.

To write our agings, changing relationships with ourselves, our fathers, inheritances and mourning, literature, writing, time, the world...

Located at the crossroads of cultural studies and aging studies, I take up in my logbook/thesis the various issues of aging that came to light through my own and my co-authors’ writing experiments. The reflection that I develop in this reflective essay is at odds with strictly chronological, and therefore reductive, conceptions of aging. My entire project is underpinned by a resolutely feminist epistemology and quite conversely sets out to show the heterogeneity and rough edges of aging—beyond outlooks of aging seen a priori as a decline or, at the other end of the spectrum, exhortations of successful aging. I understand aging as being informed by a number of discourses, practices, and power relations, and partaking in multiple temporalities.

My logbook/thesis is interspersed with images and divided into six parts, which can be approached in any (dis)order. The **Lignes de départ** or opening lines, however, offer some keys for reading the text. They are followed by the **Station Femmes et littératures** (women and literatures station), the **Station Deuils** (mourning station), **Passages et passagers : écrire dans la maison du père** (passages and passengers: writing in the father’s house), the **Station Héritières et héritage** (heireses and inheritance station), and the **Station Écritures** (writings station).

In the opening lines, I outline my project, i.e., the questions and concerns that gave rise to it, as well as the choices on which its methodology is based. I also give a brief overview of the essay as a whole. This is followed by a presentation of my co-authors, Catherine, Fanie, and France.

Finally, I briefly discuss the epistemological, ethical, and political considerations that guided me throughout my research.

My work in the **Station Femmes et littératures** is based on my appropriation of Raymond Williams' cultural materialism, and more specifically the concept of structure of feeling. I reflect on how our (Catherine's, Fanie's, France's, and my own) literary practices are situated within literature and women's literatures in particular. At the same time, I also observe the power relations and value systems inhabiting these literatures.

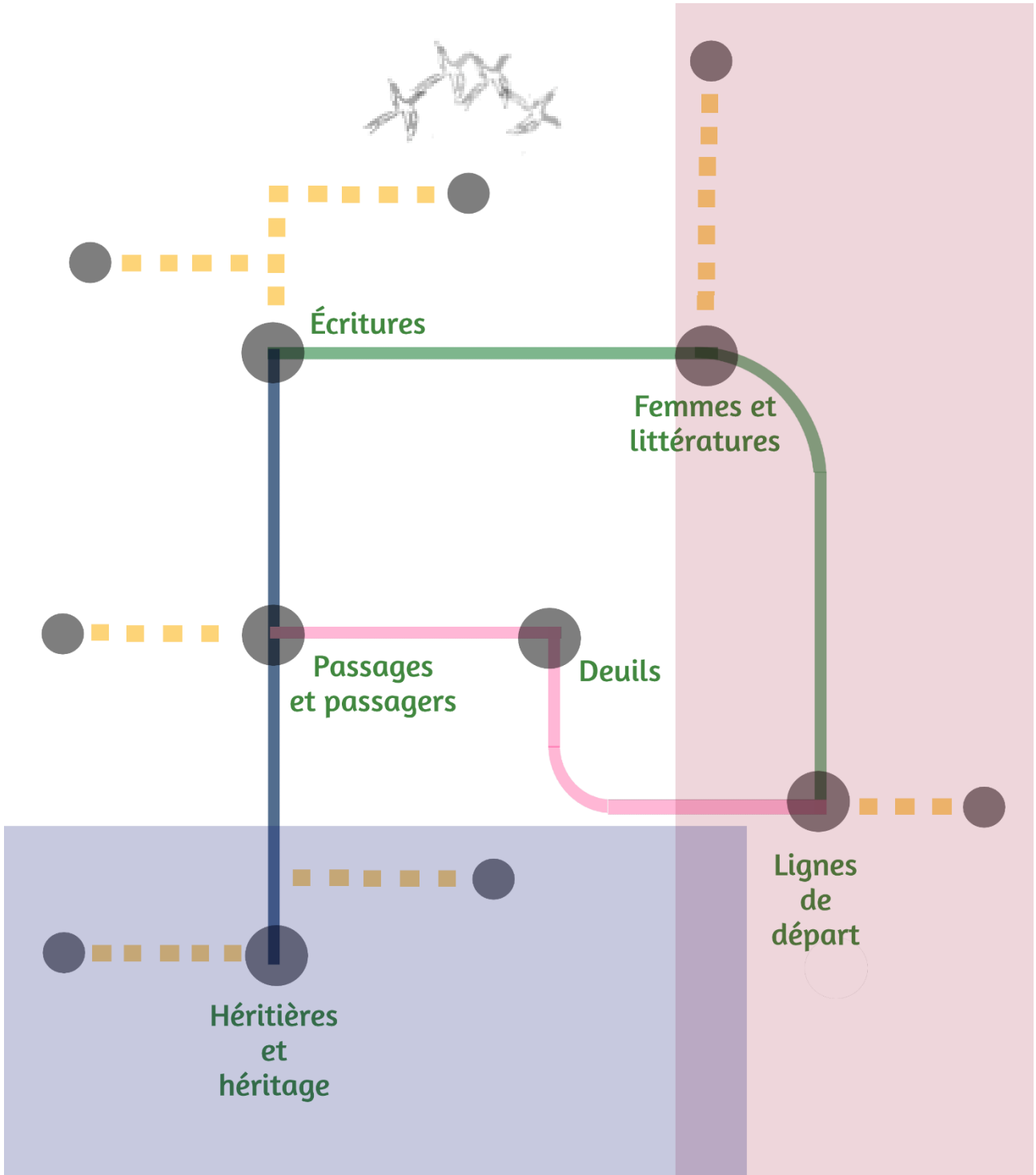
In the **Station Deuils**, I attempt to problematize and historicize the mourning that I have seen Catherine, Fanie, France, and myself face through our writings. I am interested in what constitutes this mourning as grief and how we negotiate this grief through our writings.

In **Passages et passagers : écrire dans la maison du père**, I pose the question of the father. This entire section in a sense places fathers under erasure, in order to ponder them beyond common sense (i.e., largely based on an ideology of blood relations). I then look at fathers and daughter-father relationships that have been written about by women authors during different time periods, as well as the fathers and the daughter-father relationships that Catherine, Fanie, France, and I have written ourselves. I look specifically at what emerges from these writings on fathers.

My reflective writing practice in the **Station Héritières et héritage** is inspired by Maggie Nelson's practice in *Les Argonautes* (2015). I examine the *work of inheritance*: the issues that this work raises, its underlying *constraints* and *freedoms*, and how it orients my co-authors and me.

I adopt a Derridean perspective in the **Station Écritures** in order to grasp writing as a trace, as an inscription. I break down the concept to show how different approaches to writing raise different questions and lead me to think about different issues, many of which are connected with issues of aging. I first explain how our (Catherine's, Fanie's, France's, and my own) writing experiments participate in care of the self and others. I then discuss their inherent materiality. Finally, I investigate some of their associated power issues and their performative power.

Keywords: Aging, writing, literary practices, literatures, women, father, family, Alzheimer's, mourning, inheritance, performativity, feminist epistemology, power relations, cultural studies, aging studies.



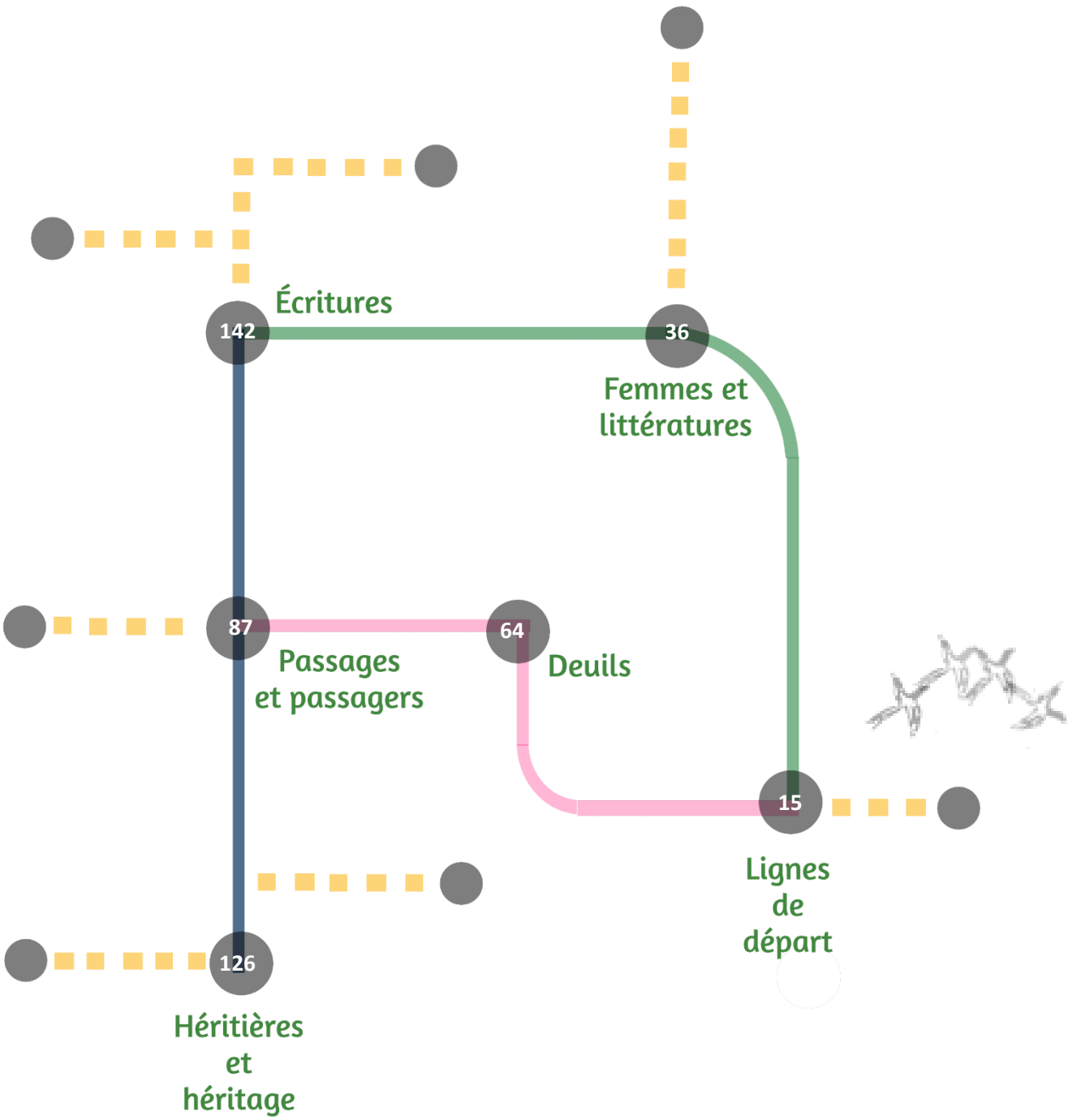


Table des matières

Résumé	3
Abstract	5
Architecture graphique	7
Architecture graphique avec numéros de pages	8
Table des matières	9
Répertoire des écritures en images	11
Dédicace	12
Remerciements	13
Lignes de départ	15
Carnet de voyage-thèse	19
Compagnes de voyage et coautrices	26
Fanie, printemps 2019	27
France, printemps 2019	28
Catherine, printemps 2019	31
Karine, printemps 2019	32
Posture épistémologique, ancrage politique	33
Femmes et littératures	36
Le matérialisme culturel en récit	39
Une exploration des littératures et de nos pratiques enchevêtrées de littératures	46
Des textes aux pratiques	46
Apprendre une nouvelle langue	57
Deuils	64
Déranger les conceptions réductrices du vieillissement	67
Quels deuils écrivons-nous? Quels deuils nous écrivent?	71
Retracer	84

Passages et passagers : « écrire dans la maison du père »	87
Qu'est-ce qu'un père?	89
Quels pères sont écrits? Que génèrent les écritures du père?	99
Écrivaines de la sororité	101
Écrivaines du terroir	110
Écrivaines contemporaines	114
Nos écritures de pères, de filles, de rapports fille-père	116
Interpellés comme pères.....	117
Assignés à des rôles	118
Héritières et héritage	126
Le Louvre	139
Paris	139
Grand-Mère	140
Écritures	142
Souci de soi	148
Matérialités	154
Écritures politiques	161
Bibliographie	166

Murmurations - recueil d'écritures de vieillissements



Image 1	11
Image 2	15
Image 3	21
Image 4	22
Image 5	36
Image 6	64
Image 7	87
Image 8	126
Image 9	142
Image 10	160
Image 11	160
Image 12	165
Image 13	187

À ma mère

*pour l'amour des mots
transmis in utero
Puis chuchotés à mes oreilles
glissés sous mes yeux
semés dans mon cœur*

Remerciements

J'ai déposé ma thèse de doctorat avec une fierté qui m'a fait toucher les étoiles. Je n'y serais pas arrivée seule; je n'y serais pas arrivée sans elles, sans eux, qui méritent mes remerciements (fleuve).

Mes premiers mots vont à Line Grenier. Line, je suis extrêmement privilégiée de compter parmi celles et ceux qui ont la chance de te remercier. Ton importance dans ma vie va bien au-delà de ce que j'aurais pu espérer de la part d'une directrice de thèse. J'ai écrit ma gratitude infinie sur d'autres tribunes - et je l'écrirai ailleurs. Je me contenterai ici d'une image, celle d'une tête inclinée vers des horizons jusqu'alors inconnus. Merci pour tout; merci pour ça, surtout.

Je remercie du fond du cœur Catherine, Fanie et France, mes coautrices, qui se sont investies dans mon projet avec une immense générosité. Merci de votre confiance, merci pour les heures et les heures de partages, merci pour les confidences, merci pour nos rires et nos larmes. Merci pour vos histoires. Et merci à la talentueuse Élisabeth, dont l'une des œuvres illustre magnifiquement un récit de France.

Merci à Kim Sawchuk : ses idées m'ont orientée à plusieurs égards et à plusieurs moments au cours des cinq dernières années. Je sais le temps précieux - et je ne saurais assez te remercier d'avoir été de mes trois jurys : celui de l'examen, celui du projet, celui de la thèse. Merci beaucoup, aussi, pour l'accueil chaleureux.

Je tiens bien sûr à remercier Thierry Bardini, sans doute le plus captivant et le plus déstabilisant des pataphysiciens. Merci, Thierry, pour les questionnements épistémologiques-politiques-éthiques; merci pour les moyens; merci pour le *timing*; merci de m'avoir suivie jusqu'à la toute fin.

Mes remerciements vont également à Ulla Kribernegg, dont les travaux inspirent mes futurs projets. Merci d'avoir généreusement accepté de faire partie de mon jury de thèse, malgré la distance qui se calcule en plusieurs milliers de kilomètres. J'ai très hâte aux moments où nous aurons de nouveau l'occasion de discuter ensemble.

Merci aussi à Michèle Charpentier, qui m'a généreusement offert son appui lorsque j'ai soumis ma candidature pour l'obtention d'une bourse postdoctorale. Je suis choyée de pouvoir compter sur ton expertise et ton intérêt pour les enjeux de vieillissement dans la réalisation de mes travaux de recherche actuels et futurs.

Je remercie les professeures et professeurs passionnés qui m'ont enseigné et qui ont, chacune et chacun à leur manière, marqué mon parcours doctoral : Anouk Bélanger, Owen Chapman, Lorna Heaton et Oumar Kane, vos envolées, vos questions et vos encouragements résonnent toujours. À l'extérieur des séminaires, je pense aussi aux échanges plus ou moins fortuits avec Daniel Robichaud et Aleksandra Kaminska et à la bienveillance de la TGDE du département de com, Amélie Belisle.

À mes fabuleuses et fabuleux collègues de l'Université de Montréal et d'ailleurs, mille fois merci! Myriam, ma coloc' des premiers jours, je te tango, je te valse et je te swing mes mercis. Marie-Ève, merci d'être tout ce que tu es : la douceur, la force et la magie d'une crevette jaune et bleue passée en douce. Merci, Karelle, de m'avoir invitée à penser avec toi les écritures : ce n'est que le début! Khaoula, Olivier, Agathe, Clément et Tara (en particulier lors des derniers kilomètres où je marchais dans tes pas), c'est toujours un bonheur de vous retrouver. Amélie, merci pour les tomates pelées en ta

compagnie. Julianne, ma sauveuse, merci pour ta touche juste et sensible. Myriam, Cynthia, François, Lamiae, Bachir, Roseline et la lumière, Siavash, Renata, Joëlle et les autres... merci pour les discussions, les aveux rassurants et les rires. Merci à Véro Leduc pour l'inspiration du premier jour. Merci à toute la bande de professeures, professeurs, étudiantes et étudiants du CPCC (avec un clin d'œil spécial pour Dominique, Fannie et Florence) pour les vendredis après-midi tout sauf ennuyants; merci pour les échanges stimulants. J'espère que nous nous retrouverons en chair et en os aussi tôt que possible!

J'ai une pensée pour mes extraordinaires collègues, amies et amis, de l'Université de Sherbrooke : je devrais maintenant avoir plus de temps pour les 5 à 7! Maxime, Caroline, Héloïse et Julie, Éloïse, Sarah, Chantal, Marie-Dominique, Catherine, Mireille, Vicky, Vanessa, Valérie, Sébastien, Claire, François et les autres... sans vous, le boulot ne serait que le boulot. Merci à Isabelle, pour les nombreuses pistes. Merci à François, pour la confiance et pour l'amitié. Cher Dany, merci de m'avoir fait une place dans tes projets: c'est un immense plaisir de collaborer avec toi.

Mon parcours au doctorat aurait été incroyablement plus difficile si je n'avais pas bénéficié du soutien financier du Département de communication de l'Université de Montréal, du groupe de recherche Ageing + Communication + Technologies (ACT) de Concordia University, du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH). Merci.

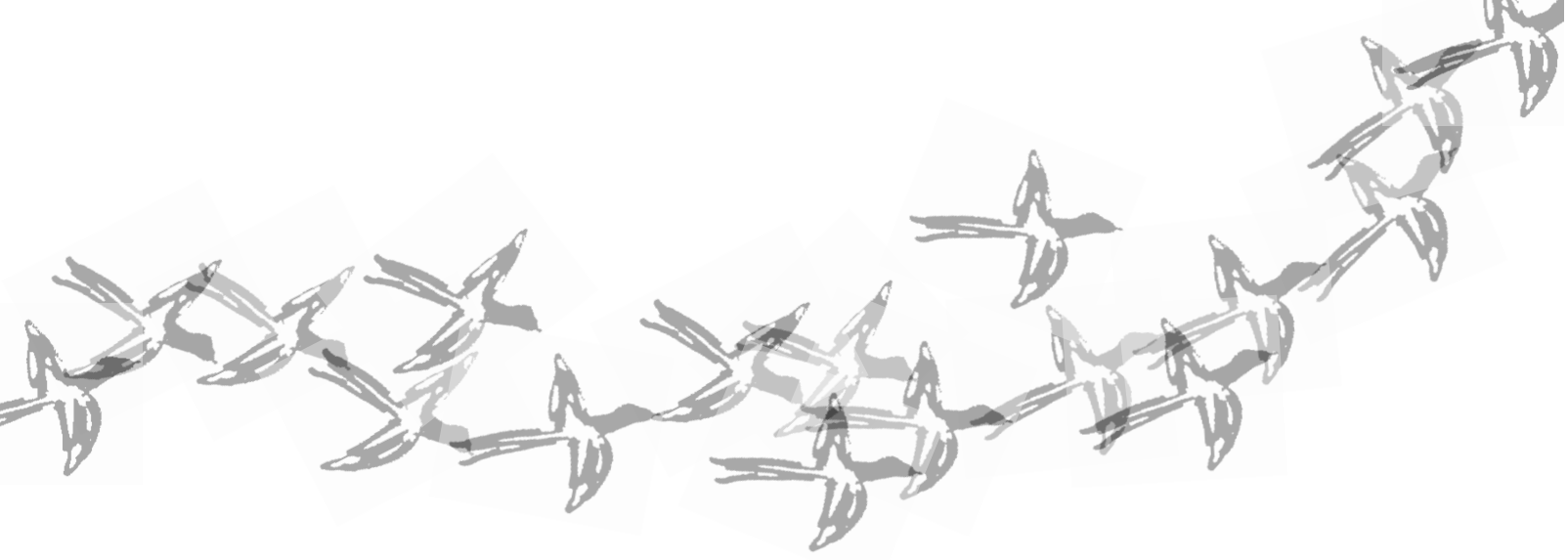
Je termine ces remerciements en me tournant vers tous mes mondes qui débordent de l'université, vers toutes ces humaines et tous ces humains qui m'entourent et me comblent. Merci à ma mère, pour son amour et sa confiance sans borne. Merci à mon père M, pour les beaux rendez-vous et les anecdotes partagées; merci à matante Didi et à ma cousine préf' Nancy. Merci à mon père A (et à sa douce Y), pour sa présence dans ma vie. Merci à mes deux frères, JF et Sim, à leurs amoureuses G et Nat et à leurs cocos : j'arrive enfin!!!! Merci à ma sœur So et à P, pour les coups de pouce, les escapades au paradis du Nord et le bonheur des retrouvailles. Merci aux drôles d'oiseaux de ma (belle) famille : Vivianne, Stéphane, Isabelle et J-F, Ghislaine et... tout le reste de la Choquetterie.

Merci à mes amies et amis de toujours - et à leurs cocos - pour le souffle vital et pour les élans de fin de course : Amélie, Francis, Karine, Catherine, Fred, Mivil, Magali. Merci infiniment à Émilie pour la brise du large et le sauvetage en tempête. Merci à Marie-Julie (et P) pour l'amitié profonde, à toute épreuve. Merci à Julie (et Trev') pour l'œil avisé dans les derniers miles. Merci à Sarah et David pour les encouragements répétés et les discussions passionnées; à Emma pour le cadeau précieux. Merci à Isabelle et Daniel pour l'amour fidèle et tous les moments doux. Merci à Dominic et Lucie pour les pensées qui voyagent; à Isabelle, Aaron, Vicky, Joël, Jean, Vanessa, Patrice pour le bon temps...

Merci à Lora et Pièro, qui m'ont vue lire et écrire - pendant des heures et des heures - en particulier au cours des derniers mois. Merci de m'avoir ramenée à la maison (et merci à vos douces, J et C, d'ensoleiller la maison). Merci, mes cocos, de m'émerveiller chaque jour par vos talents, vos cœurs tendres et vos sourires. Je suis incroyablement choyée de vous regarder vieillir.

Enfin, merci à Emmanuel, mon complice de tous les jours, dans les hauts et les moins hauts. Merci d'avoir fait le voyage doctoral avec moi. Nos itinéraires ne se déploient pas en parallèle; ils se croisent, se recroisent; et je reviens toujours vers toi. Merci pour la trame musicale, l'amour romantique, les mots et les promenades dans nos lieux secrets. Dis... on fait quoi, maintenant?





Lignes de départ

Écrire les vieillissements.

Écrire ses vieillissements, ses rapports changeants
à soi, à son père, aux héritages et aux deuils,
à la littérature, à l'écriture, au temps, au monde.

Je ne saurais identifier ce qui serait le moment premier de l'écriture de cette thèse, sachant que l'impulsion surgit d'un enchevêtrement de forces, elles-mêmes ontologiquement enchevêtrées. Il n'y a pas d'*origine*, pas plus que de *tracé d'avance* ni de *destination finale*. Je me suis lancée dans l'aventure doctorale pour répondre à une *aspiration*¹ qui se faisait de plus en plus insistante, celle d'*écrire*. Cette *aspiration* étant paradoxalement accompagnée d'une angoisse paralysante, je me suis lancée dans l'aventure doctorale pour m'*obliger à écrire*.

Je ne saurais identifier ce qui serait le moment premier de l'écriture de cette thèse, sachant que l'impulsion surgit d'un enchevêtrement de forces, elles-mêmes ontologiquement enchevêtrées. Il n'y a pas d'*origine*, pas plus que de *tracé d'avance* ni de *destination finale*. Je me suis lancée dans l'aventure doctorale pour aborder des enjeux de vieillissements qui me préoccupent. Travaillés par des écritures

¹ Je puise la notion d'*aspiration* dans le travail de la philosophe Agnès Callard (2018). Mon *aspiration* à écrire se distingue d'une ambition, qui serait sous-tendue par un objectif clair. Elle est plutôt fondée sur des *raisons proleptiques*; elle m'amène à me transformer moi-même sans que je sache précisément ce à quoi j'aspire, ni ce que je deviendrai au fil du processus.

d'ordres divers, sans en être précisément l'*objet*, ces enjeux la traversent de part en part, participant ainsi à en tisser la trame.

Je ne saurais identifier ce qui serait le moment premier de l'écriture de cette thèse, sachant que l'impulsion surgit d'un enchevêtrement de forces, elles-mêmes ontologiquement enchevêtrées. Il n'y a pas d'*origine*, pas plus que de *tracé d'avance* ni de *destination finale*. Mais j'ai eu vraiment envie de me lancer dans l'aventure doctorale après avoir assisté à une présentation de Véro Leduc, au printemps 2014. Elle exposait les grandes lignes de son projet de *recherche-crédation*² dans le cadre d'une activité du laboratoire Culture populaire, connaissance et critique (CPCC) à laquelle je participais³. Leduc s'appuyait notamment sur l'article « *Research-Creation : Intervention, Analysis and "Family Resemblances"* ». Dans cet article qu'ils ont coécrit, Kim Sawchuk et Owen Chapman (2012) affirment que la *recherche-crédation* forme un courant en émergence dans le milieu académique québécois⁴. Pour ma part, j'ignorais jusqu'alors qu'il était possible de réaliser une *recherche-crédation* en sciences sociales. J'étais convaincue que la *création* était en quelque sorte réservée aux disciplines artistiques (danse, théâtre, arts visuels, entre autres) et aux études littéraires. Après deux années de tergiversations suivant la fin de ma maîtrise, je me trouvais emportée par un élan aussi inattendu qu'irrésistible : j'allais m'inscrire au doctorat pour effectuer une *recherche-crédation*.

Avant même de commencer mes études de 3^e cycle, je me suis plongée dans le texte de Sawchuk et Chapman. D'entrée de jeu, ils expliquent pourquoi ils se refusent à déterminer ce qui serait l'*essence* de la *recherche-crédation*. Au-delà de l'idée selon laquelle les deux termes de l'expression sont mutuellement constitutifs, leur osmose (et non leur simple addition) figurant un type particulier de recherche, ils affirment l'importance de préserver le potentiel critique (et le caractère performatif) du

² Elle déposait sa thèse, intitulée *C'est tombé dans l'oreille d'une Sourde : la sourditude par la bande dessinée*, un peu moins de deux ans plus tard, soit en novembre 2015.

³ Le laboratoire CPCC est un « espace pédagogique ainsi qu'un lieu de recherche et de réflexion critique sur différentes facettes de la culture, notamment dans ses articulations au populaire et au médiatique et, plus largement, aux rapports sociaux et aux relations de pouvoir qui la traversent et qu'elle informe ». Voir : www.labocpcc.com/.

⁴ S'ils citent les travaux de Walter Benjamin, Marshall McLuhan, Donna Haraway et Roland Barthes afin de relativiser la nouveauté de ces pratiques singulières de recherche, Sawchuk et Chapman soulignent néanmoins que les formes logico-déductives et analytiques d'argumentation et de persuasion dominent toujours dans le milieu académique. Ils mettent en lumière les rapports de pouvoir qui y ont cours, alors que les tentatives d'encadrer, de standardiser et de mesurer la validité de la *recherche-crédation* se multiplient. Sawchuk et Chapman refusent, pour leur part, d'opposer la *recherche-crédation* à la *recherche traditionnelle*, ce qui consisterait selon eux à renforcer la pensée binaire.

concept. Sawchuk et Chapman proposent donc une typologie inspirée de la métaphore des « ressemblances de famille », qu'a développée le philosophe Ludwig Wittgenstein. À partir des exemples qu'ils ont collectés, ils identifient quatre modes de *recherche-crédation* : la *recherche pour la création*; la *recherche à partir de la création*; la *présentation créative de la recherche*; et la *création en tant que recherche*⁵.

Cet *essai réflexif* et le recueil *Murmurations* montrent comment ma propre démarche, qui consiste entre autres à expérimenter la portée heuristique de *l'écriture comme recherche*, s'inscrit dans chacun de ces modes. Aussi, puisque je considère que les savoirs ne sont pas en eux-mêmes préexistants à mes questionnements et à mes réflexions de chercheuse, je rejoins Donna Haraway lorsqu'elle dénonce le caractère totalitaire des *réécits rationnels* : « [L]es codes du monde ne restent pas immobiles à attendre qu'on les déchiffre. » (1988, p. 131) Toute recherche est donc à mon sens constitutive de ce qu'elle observe; toute recherche est donc à mon sens orientée (sans qu'elle soit figée) idéologiquement et politiquement. Faire de la recherche implique, pour moi, que soient portées, ou minimalement préservées, des valeurs d'équité et de solidarité.

Le chaos, c'est nécessaire
S'il n'y a que de l'ordre et de la rigueur dans un travail,
le résultat ne sera qu'ordre et rigueur.
Mais du chaos naît le cosmos :
l'ordre des choses, oui, mais un ordre vivant, organique, mouvant.
C'est là que repose la véritable création.

Robert Lepage⁶

Je ne saurais identifier ce qui serait le moment premier de l'écriture de cette thèse, sachant que l'impulsion surgit d'un enchevêtrement de forces, elles-mêmes ontologiquement enchevêtrées. Il n'y a pas d'origine, pas plus que de tracé d'avance ni de destination finale. À l'orée de mon aventure

⁵ Véro Leduc (2015) expose, dans le deuxième chapitre de sa thèse, les *pourtours* de la recherche-crédation : les perspectives réflexives (Bruneau et Villeneuve, 2007; Chapman et Sawchuk, 2012; Gosselin et Le Coguic, 2006; Loveless, 2012; Thain, 2008), ainsi que les différents milieux au sein desquels elle s'est développée au Québec et, plus spécifiquement, à Montréal.

Plus récemment, Louis-Claude Paquin, professeur-chercheur, et Cynthia Noury, étudiante de 3^e cycle en Communication, tous deux de l'Université du Québec à Montréal, ont effectué une cartographie des pratiques de *recherche-crédation* (2020). Leur objectif consistait à en montrer les singularités et la diversité plutôt qu'à la définir. Voir aussi : <http://lcpaquin.com/cartoRC/>.

⁶ Cet extrait est tiré de *Robert Lepage : Quelques zones de liberté* (Charest 1995).

doctorale, j'ignorais que j'allais écrire avec d'autres femmes des vieillissements; j'ignorais le *chaos*, j'ignorais le *cosmos*; j'avais à peine l'intuition de la *recherche-crédation* qui se déploierait.

Carnet de voyage-thèse

J'appréhende comme un **Carnet de voyage** cet essai réflexif, qui accompagne *Murmurations*, le recueil d'écritures de vieillissements que j'ai réalisé en collaboration avec Catherine, Fanie et France⁷.

Murmurations représente en quelque sorte le cœur battant de ma recherche. Le recueil est le fruit des expérimentations d'écritures auxquelles je me suis prêtée avec trois autres femmes, Catherine, Fanie et France. Elles et moi avons plusieurs points en commun : nous sommes nées au Québec, nous sommes blanches, nous avons effectué des études universitaires et nous venons de milieux identifiés à la classe moyenne. Il ne fait aucun doute que, sur ces plans spécifiques, nous sommes privilégiées.

Mais ce qui nous unit dans le cadre de mon projet réside ailleurs. Nous avons toutes les quatre, dans notre entourage, une personne que l'on considère comme notre père et qui a reçu, dans les 10 années précédant la réalisation de cette recherche, un diagnostic d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée (généralement associée au vieillissement et, plus précisément, au vieillissement du cerveau). Lorsque j'ai lancé mon invitation, au printemps 2018, il s'agissait du seul critère de sélection de mes éventuelles coautrices, outre le fait qu'elles s'identifient comme femmes.

Je cherchais donc des femmes (trois ou quatre) intéressées à écrire deux textes. Leurs écritures garderaient, d'une part, les traces d'une correspondance *in absentia* qu'elles auraient amorcée avec leur père respectif et seraient, d'autre part, réunies dans un recueil destiné à être publié. J'ai choisi de n'utiliser que mes réseaux personnels et professionnels pour le recrutement. Je craignais que les écritures soient d'emblée ancrées dans une perspective thérapeutique (dont je reconnais par ailleurs le bien-fondé) si je sollicitais les organisations d'aide aux proches de personnes atteintes d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée (telles que la Société Alzheimer du Canada ou la Société Alzheimer de Montréal). Je présente, un peu plus loin dans ces **Lignes de départ**, les trois femmes qui se sont montrées intéressées à participer : Catherine, Fanie et France.

Dans le cadre de mon projet, je nous ai laissées explicitement *libres* d'enfreindre les conventions propres aux différents genres littéraires (narratifs, poétiques, graphiques, entre autres). Je ne voulais pas, non plus, que nous soyons soumises à quelque injonction de *vérité*. J'espérais que cette ouverture facilite l'adoption d'une posture réflexive et qu'elle ouvre la voie à une remise en question des codes dominants.

Entre l'automne 2018 et l'automne 2020, mes coautrices et moi avons donc écrit chacune deux textes, dont la longueur varie de 2 à 20 pages. Étalaé sur toute cette période, le travail d'édition s'est effectué à travers des échanges - essentiellement par courriel - avec elles.

À terme, j'ai réuni nos huit textes dans le recueil *Murmurations*.

⁷ Il s'agit de leurs prénoms officiels (enregistrés auprès du Directeur [sic] de l'État civil). Elles m'autorisent à les nommer ici, puisqu'elles signent chacune deux récits du recueil d'écritures *Murmurations*.

Mon voyage, mes trajets, mes allers et mes retours en tissant la trame, ma recherche se présente en expansion, tant dans son architecture que dans les points de vue qu'elle découvre, dans les chemins qu'elle défriche, dans les **stations** et les **passages** qu'elle projette.

Dans la lecture tout comme dans le *récit de voyage*, c'est en cheminant qu'on se souvient.
La mémoire doit donc s'entendre comme un acte : on se souvient d'un texte en le lisant,
d'un récit en le racontant et d'un voyage en le faisant.

Tim Ingold⁸

Inspirée de l'anthropologie de Tim Ingold (2011 [2007])⁹, l'expression des **Lignes de départ** n'est, bien sûr, pas innocente. Puisqu'il me faut commencer quelque part, je préconise de « partir au milieu » (Deleuze et Guattari 1980, p. 36), suggérant que l'on peut remonter ou suivre des lignes sans jamais parvenir au bout; qu'elles recèlent la virtualité de se déployer. Elles peuvent tourner sur elles-mêmes et s'emberlificoter, former des nœuds desquels il nous sera difficile - voire impossible - de nous déprendre, mais elles peuvent *fuir*, aussi, et nous mener vers des ailleurs qui sont toujours plus loin.

Certaines lignes parallèles se croisent, comme celles qui permettent la rencontre de la guêpe et de l'orchidée dans la fable travaillée par Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux* (1980). Et tel que le souligne Thierry Bardini en filant la métaphore, cette « circulation d'intensités où ces *deux êtres qui n'ont absolument rien à voir l'un avec l'autre*, font rhizome » est « affaire de *timing* » (2010, p. 113). Participant de *timings* singuliers, ces « connexions hétérogènes » sont génératrices. Elles forment des

⁸ Cet extrait est tiré de l'ouvrage *Une brève histoire des lignes* (Ingold 2011 [2007]).

Je souligne. Je préfère parler de *carnet de voyage* plutôt que de *récit de voyage*. Si je privilégie le terme *carnet*, c'est que certains éléments qui composent mes écritures ne sont pas de l'ordre du récit.

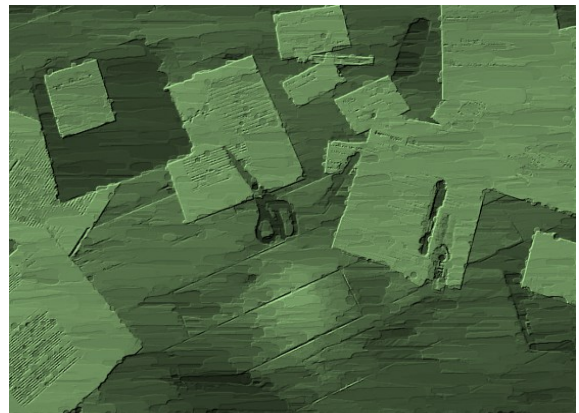
⁹ Ingold appréhende le monde en construction, et non pas déjà construit (Ingold 2013 / 2007). Tout ce qui compose le monde est ainsi formé de lignes qui entrent en relation, qui sont tissées, enchevêtrées. Deux grands types de lignes l'organisent dans un processus incessant : les lignes sinueuses, continues, actives, qu'il associe au *trajet*, et les lignes fragmentées, pointillées, pressées, qu'il associe au *transport*. C'est à travers toutes ces lignes qui s'entrecroisent que nous habitons et *tissons* le monde, soit en nous déplaçant de points en points prédéterminés (formes de déplacements associés à la modernité, qui viennent durcir des lignes), soit en déambulant, sur un mode itinérants, en suivant des traces, en traçant et en *tissant* le monde de lignes dans un voyage qui n'a ni début ni fin. Tout est assemblage : nous sommes des *tissages* et nous *tissons* constamment, dans nos vies quotidiennes, quand nous lisons les journaux, quand nous cousons nos vêtements, quand nous préparons à déjeuner, quand nous faisons une promenade, quand nous écrivons... Quand nous fabriquons quelque chose, nous n'imposons pas une forme à la matière, comme si la finalité de notre action était déjà établie. Fabriquer une chose, comme écrire, c'est *tisser le monde*, c'est établir une correspondance entre le mouvement matériel et une multiplicité de lignes. Mon appropriation de la pensée de Ingold me semble tout particulièrement porteuse parce qu'elle me permet d'observer les lignes qui traversent et forment à la fois les pratiques discursives, les textes - et les trajets, les choses, les personnes...

carrefours où il est possible de bifurquer. Le croisement affecte, inévitablement, la trajectoire. Et il arrive, aussi, qu'un carrefour forme une **Station** ou qu'il se développe en **Passages**.

J'ai considéré les **Passages** comme de simples dépendances jusqu'à ce que je constate qu'en tant qu'espaces de circulation façonnés par mes coautrices et moi - et par nos pères **passagers**, ils m'ont menée d'une **Station** à l'autre. Chaque **Station** est un espace d'arrêt (au sens cinématographique de l'arrêt sur image), paradoxalement constitué de mouvements, de transits, de rencontres entre humains et plus qu'humains, de rapports de pouvoir et d'affects. Les **stations** sont des espaces tissés de codes, de discours, d'objets et de pratiques où coexistent différentes temporalités, qui les travaillent¹⁰. Il est possible, comme je l'ai fait, de les quitter et d'y revenir, en n'ayant pas nécessairement emprunté la même route ou le même passage; en n'y expérimentant pas toujours la même chose; en ne se réorientant pas toujours vers la même direction.

Composés des lignes que j'ai suivies et de celles que j'ai tracées (qui les font *être*), chaque **Station** et les **Passages** forment les espaces que j'ai arpentés et produits. Partant d'une « écriture rhizomatique » (Deleuze et Guattari 1980), faits de correspondances, de résonances et de rebondissements, ils se présentent - pour la lectrice ou le lecteur - comme différentes portes d'entrée dans ce **Carnet de voyage-thèse**. Puisqu'ils ne sont pas du même ordre, ni constitués de la même façon, ils peuvent être visités dans le dés(ordre)¹¹.

J'ai procédé, pour écrire cet essai réflexif, à la manière impressionniste. Touche par touche, j'ai (re)construit mon voyage-thèse. J'en ai (re)tissé la trame à partir d'éléments hétérogènes que j'ai mis en relation, que j'ai agencés. J'ai *matériellement* découpé et collé; redécoupé et recollé; organisé,



¹⁰ Dans la langue courante, au Québec, le terme **station** réfère, entre autres, au « fait de s'arrêter »; à un « arrêt plus ou moins long que l'on fait au cours d'un déplacement (notamment un voyage, une promenade) »; à un « lieu où l'on s'arrête » (Usito 2021). La métaphore que j'utilise ici a émergé de cette conception usuelle, qui m'est rapidement apparue réductrice dans le cadre de cette thèse. Je prends donc appui sur une conceptualisation de l'espace beaucoup plus complexe, sur laquelle se fondent les travaux de la géographe Doreen Massey (2003; 1993). Je la mobilise aussi dans la **Station Héritières et héritage**.

¹¹ Le format de la thèse me contraint à suggérer un itinéraire, mais d'autres circuits de lecture sont possibles.

désorganisé et réorganisé des écritures laissées dans des cahiers de notes et sur des bouts de papiers épars; des images travaillées en parallèle; mes souvenirs et quelques bribes d'enregistrements de nos rencontres, à mes coautrices et moi; des textes que j'ai lus, annotés et relus au fil de ma recherche.



Il s'agit de la seule façon d'*écrire* qui semble à ce jour me convenir. Cette absence de méthode formelle, cette « écriture sans méthode » (Deleuze et Guattari 1980), me permet de faire résonner mes réflexions, d'en faire jouer les rythmes, d'en alterner et superposer les temps, de résister à toute chronologie pour *me croiser* à différents moments - et de créer des agencements qui, je l'espère, *fonctionnent*. De chaque agencement (de chaque **Station** et des **Passages** sans cesse revisités) émergent des questions qui seraient, pour moi, demeurées impensées autrement. « La *valeur* d'un texte se mesure alors pratiquement par la force de son agencement, capable d'évoquer une pensée et un affect des lecteurs [et lectrices]. On ne saurait assurer le succès. L'écriture procédant par agencement, non par méthode préalable, avance avec sa propre difficulté. » (Lee 2014, p. 88)¹²

C'est dans cette optique que j'appréhende mes écritures - et plus largement le processus de thèse - comme des voyages en train de se faire. Ma démarche s'apparente donc, comme je le mentionne ci-dessus, à l'écriture d'un **Carnet de voyage**. Le genre viatique, qualifié de *mineur* par rapport aux formes littéraires canoniques, résiste à toute définition. Il est, de fait, soumis à moins d'exigences (conventions, attentes et cadres stricts). Protéiforme, il se présente souvent en fragments, mobilisant divers registres d'écritures. « Le grand dynamisme du texte permet d'y insérer [...] des digressions pittoresques et lyriques, des vers, des anecdotes, des réflexions philosophiques et des commentaires autobiographiques. Cela sans oublier l'image : les cartes et les plans, les vignettes et les croquis, les aquarelles et les photographies, etc. » (Timoshenkova et Koo 2019) L'auteur de l'ouvrage *Le récit de voyage, aux frontières du littéraire*, Pierre Rajotte, souligne qu'il est propice aux expérimentations (1997).

La formule du **Carnet de voyage** m'apparaît aussi comme un lieu d'incubation, propre à brouiller les frontières entre l'écriture *littéraire* (associée aux écrivaines et écrivains) et l'écriture *scientifique* (associée aux traditions de l'anthropologie culturelle et de l'ethnographie, notamment) - et à mettre en œuvre l'écriture comme « *method of inquiry* »¹³. Plusieurs lectures m'ont inspirée en ce sens, dont

¹² Je souligne. Et j'aborde la question de la *valeur* dans la **Station Femmes et littératures**.

¹³ Plusieurs chercheuses et chercheurs privilégient désormais des pratiques d'écriture qui vont à l'encontre des critères normatifs de scientificité (par l'usage de procédés stylistiques qualifiés de *littéraires* - figures de style, rythme - ou par la création d'univers fictionnels). Pensons à Donna Haraway, Carolyn Ellis, Norman Denzin, Julia Colyar, Hanna Ellen Guttorm, Laurel Richardson, Elizabeth A. St. Pierre et Patricia Leavy, entre autres. Cependant, comme ma collègue Karelle Arsenault et moi le soulignons dans l'appel que nous avons lancé pour la production d'un numéro thématique de la revue *Communication* (« Écrire la recherche autrement : regards réflexifs et pratiques contrastées » ; <https://www.openedition.org/2083>), lequel sera publié en 2022, ces pratiques

M Train (à travers dix-huit « stations » ancrées dans des lieux qu'elle a visités, Patty Smith [2015] explore ses deuils et ses espoirs); *Les retranchées. Échecs et ravissements de la famille en milieu de course* (Fanny Britt [2019] questionne, avec quelques collaboratrices, leurs rapports au couple et à la parentalité), *Les Argonautes* (Maggie Nelson [2015] inscrit dans une série de lieux ses réflexions sur le corps, la famille, l'amour et l'écriture, entre autres); et « Déplacés : honte, corps et lieux » (Elspeth Probyn [2004] raconte son expérience personnelle de la honte dans le contexte de son déménagement en Australie)¹⁴. En mettant ici l'accent sur ces sources d'inspiration, je veux montrer que je n'appréhende pas la métaphore du voyage dans l'optique d'une fuite ou d'un sauf-conduit permettant d'éviter de se confronter à des questions difficiles, ni dans une perspective mythique qui conférerait au voyage un pouvoir immanent de *croissance personnelle* et d'*émancipation* - ou à la sédentarité (qu'elle soit plus ou moins choisie ou imposée) une force immanente de stagnation et d'asservissement. Fait de mouvements et de rencontres, mon voyage-thèse est aussi jalonné de tensions et d'aspérités. Il m'a emmenée dans lieux où je ne voulais pas, de prime abord, aller; il m'a fait buter sur des obstacles; il m'a imposé des détours imprévus.

Ce sont d'ailleurs beaucoup ces tensions, ces aspérités, ces obstacles et ces détours qui se révèlent différemment dans chaque **Station**, dans les **Passages** et dans *Murmurations*, le recueil d'écritures que nous avons produit, Catherine, Fanie, France et moi. Ils se révèlent à travers les différents concepts qui y sont mobilisés et travaillés, ceux-ci ayant - plus largement - infléchi nos vécus. Ils m'ont écrite comme je les ai écrits. Dans *Travelling Concepts in the Humanities: A Rough Guide*, Mieke Bal (2002) observe comment les concepts voyagent et se transforment au fil du temps, des champs de recherche et des préoccupations des chercheuses et chercheurs qui se les approprient, qui les sculptent, qui leur font

demeurent somme toute relativement marginales (Sawchuk et Chapman 2012 ; Spurk 2006 ; Charmillot, Cifali et Dayer 2006). En sciences humaine et sociales, elles semblent s'inscrire davantage dans les milieux anglophones (du moins jouissent-elles dans ces milieux d'une plus grande visibilité, d'un rayonnement plus important). Par ailleurs, les réflexions théoriques sur le sujet ne proviennent que rarement des études en communication.

¹⁴ Le genre étant traditionnellement peu investi par les femmes (celles-ci étant reléguées à la sphère domestique pendant que les hommes partaient découvrir le monde et en rendaient compte), j'ai intentionnellement choisi de ne nommer que des écritures de femmes. Avant la deuxième moitié du 20^e siècle, de rares autrices ont publié des récits de voyage; Isabelle Eberhardt, Ella Maillart, Alexandra David-Néel et George Sand figurent parmi les plus connues. La situation évolue par la suite, entre autres grâce aux pressions des mouvements féministes et à la démocratisation du voyage, qui découle notamment du développement des moyens de transport. Plusieurs chercheuses, dont Julie Houle (2006), Anne-Marie Carle (1999), Bénédicte Monicat (1995), soulignent le caractère performatif de ces écritures, qui peuvent se révéler comme des pratiques de résistance et de construction de soi. J'élabore au sujet des forces qui informent les littératures dans la **Station Femmes et littératures**.

faire quelque chose. Je ne propose pas, dans cet essai, une généalogie des concepts qui m'ont interpellée. Mais à travers un regard qui s'apparente à celui de Bal¹⁵, je les vois en résonnances (entre autres parce qu'ils sont articulés aux vieillissements); en séries et en déplacements; non pas définis, mais utilisés, problématisés et articulés de différentes façons, de **Station en Station en Passages;** d'**Écritures en Écritures.**

Femmes et littératures ● ● ● ● Textes ● ● ● ● **Pratiques** ● ● ● ● Culture ● ● ● ● Structures de
sensibilités ● ● ● ● Valeur ● ● ● ● Critique ● ● ● ● Autorité ● ● ● ● Féminismes ● ● ● ● Performativité
● ● ● ● **Vieillissements** ● ● ● ● Héritages ● ● ● ● Écritures ● ● ● ● Luites politiques ● ● ● ●

Passages et passagers ● ● ● ● Pères ● ● ● ● Filles ● ● ● ● Famille ● ● ● ● Rôles sociaux ● ● ● ●
Filiations ● ● ● ● Héritages ● ● ● ● Autorité ● ● ● ● Féminismes ● ● ● ● Vieillissements ● ● ● ●
Maladie ● ● ● ● Care ● ● ● ● **Écritures** ● ● ● ● Littératures ● ● ● ●

Héritières et héritage ● ● ● ● **Textes** ● ● ● ● Narration ● ● ● ● Transmission ● ● ● ● Leg ● ● ● ●
Famille ● ● ● ● Valeur ● ● ● ● Souvenir ● ● ● ● Mémoire ● ● ● ● Performativité ● ● ● ● Espaces
● ● ● ● Matérialités ● ● ● ● Vieillissements ● ● ● ● Création ● ● ● ● **Écritures** ● ● ● ●

Deuils ● ● ● ● Maladie ● ● ● ● Soi ● ● ● ● Mémoire ● ● ● ● Dépendance ● ● ● ● Autonomie ● ● ● ●
Vulnérabilité ● ● ● ● Matérialités ● ● ● ● Care ● ● ● ● **Vieillissements** ● ● ● ● Mémoire ● ● ● ●
Performativité ● ● ● ● **Écritures** ● ● ● ● Luites politiques ● ● ● ●

Écritures ● ● ● ● Souci de soi ● ● ● ● Mémoire ● ● ● ● Narration ● ● ● ● Pères ● ● ● ● Filles ● ● ● ●
Matérialités ● ● ● ● Affect ● ● ● ● **Vieillissements** ● ● ● ● Vulnérabilité ● ● ● ● **Création** ● ● ● ●
Performativité ● ● ● ● Luites politiques ● ● ● ●

¹⁵ Il s'en distingue toutefois en ce sens que Mieke Bal (2002) effectue un travail d'analyse conceptuelle en filant les concepts voyageurs (*performance and performativity, critical intimacy, tradition, intention*, par exemple) dans des textes où ils apparaissent remodelés, au gré des préoccupations et des contextes politiques changeants; des disciplines, des champs de recherche et des problèmes qu'ils sont appelés à éclairer; de ce qu'ils sont appelés à *faire*.

La métaphore du voyage convoque aussi l'idée des rapports à ce qui nous semble *étranger*. Plusieurs autrices et auteurs posent cette question de l'altérité, s'inscrivant de la sorte dans des rapports coloniaux - ou les contestant, de façon plus ou moins radicale. Dans le cadre de cette thèse, il ne s'agit évidemment pas de fixer l'altérité en une essence sans aucun doute réductrice, mais bien d'en reconnaître les multiplicités et, éventuellement, d'observer les manières dont ces multiplicités font écho à nos propres vécus, les manières dont elles nous ébranlent et les manières dont elles nous façonnent. Cette question de l'altérité me semble tout particulièrement porteuse dans le contexte où Catherine, Fanie, France et moi devons composer avec l'Alzheimer ou une maladie apparentée qui touche (inégalement et variablement) nos pères respectifs.

Compagnes de voyage et coautrices

J'ai par ailleurs expérimenté d'autres types de rapports à l'altérité en impliquant ces trois femmes dans ma recherche doctorale. Mes compagnes de voyage se manifestent activement dans *Murmurations*, le recueil d'écritures de vieillissements que nous avons produit ensemble. Les riches et nombreux échanges que j'ai eus avec elles hantent (Delvaux 2005) aussi chaque **Station** et les **Passages** qui composent cet essai réflexif. Ils m'ont permis de *sortir de moi* et d'appréhender les multiplicités et les singularités, de prendre en compte à la fois les résonnances et les tensions qui se manifestent dans le croisement de nos écritures.

J'ai eu avec chacune de mes compagnes de voyage et coautrices au moins sept rencontres, dont la durée varie entre 2 h 30 et 6 h. Je n'entretiens pas avec elles tout à fait les mêmes rapports, mais je considère qu'elles sont toutes, au moment où j'écris ces lignes à l'hiver 2021, des amies. Au fil de ma recherche, il s'est développé entre nous un solide lien de confiance, une profonde solidarité et un souci mutuel¹⁶.

¹⁶ **Station projetée ●●●●●●● Amitié et recherche.**

Je compte explorer les différents points de vue ethnographiques, sociologiques et féministes, entre autres, concernant la création de liens d'amitié pendant le processus de recherche - et sur l'amitié comme participant des fondements méthodologiques de la recherche. Je pense entre autres aux travaux de Jodie Taylor (2011), de Gesa E. Kirsch (2005) et de Lisa M. Tillmann-Healy (2003). À partir de leurs réflexions, je pourrai penser les manières dont différents liens d'amitié (qu'ils soit préexistants ou générés par la recherche) ont informé mes propres pratiques de chercheuse et, éventuellement, amorcer une théorisation méthodologique.

Je les présente ci-dessous, tel que je l'ai fait dans le cadre d'une communication publique à la fin avril 2019, plus ou moins six mois après qu'elles m'ont confirmé leur participation à mon projet¹⁷. Chaque présentation est suivie de leur réponse à une question que je leur ai posée par texto à la toute fin du projet, en février 2021, près de deux ans plus tard.

Fanie, printemps 2019

C'est une amie commune qui nous a mises en contact, Fanie et moi. Je l'ai rencontrée pour la première fois à la toute fin de l'été 2018, dans un café bistro du Vieux Longueuil où j'ai longtemps habité et travaillé. Elle était en convalescence pour quelques mois. On s'est vues à quatre autres reprises, toujours pendant la journée : une fois dans un bistro à Montréal, en formule 4 à 7 entre deux rendez-vous; une fois pour dîner dans un resto de cuisine végétarienne à Bromont et deux fois chez elle, en journée. Malgré qu'on soit toutes les deux un peu réservées, le contact s'est fait facilement. C'est toujours fascinant de s'apercevoir qu'on peut aborder des sujets très personnels avec quelqu'un qu'on connaît peu. La confiance s'est installée rapidement entre nous. C'est assez particulier : on sent que notre relation est nouvelle, mais elle est aussi profonde.

Fanie est avocate, elle s'intéresse aux questions d'équité entre les hommes et les femmes. Elle a deux garçons. Elle s'est jointe, il y a quelques mois, à un groupe de femmes qui fait du bateau-dragon. Elle s'apprête à vivre une première expérience d'enseignement à l'université. Elle a envie d'avoir des projets; elle se pose beaucoup de questions sur son avenir. Elle dégage un calme inspirant et, en même temps, elle a beaucoup d'énergie. Sa maison est lumineuse.

Puisque mon voyage-thèse n'aboutit pas à une destination finale, j'expose tout au long de cet essai réflexif (comme je le fais dans cette note) quelques-unes des voies qu'il m'appelle à ouvrir. Il s'agit, en cela, de **stations projetées**.

Plusieurs d'entre elles seront explorées pendant ma recherche postdoctorale, pour laquelle j'ai obtenu une bourse du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC). Cette recherche, dont le titre provisoire est *Écritures de vieillissements achevés : femmes âgées et industrie papetière mauricienne. Une recherche féministe en trois volets*, sera réalisée sous la supervision de Michèle Charpentier, titulaire de la Chaire de recherche sur le vieillissement et la diversité citoyenne de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

¹⁷ Je précise que je réfère à des rencontres qui ont eu lieu avant mars 2020, c'est-à-dire avant l'imposition des mesures sanitaires interdisant les rassemblements - en lien avec la pandémie de Covid-19.

Fanie est fille unique. Ses parents vivent à Québec. Ils se sont séparés quand elle avait cinq ans. Elle est demeurée avec sa mère; elle voyait son père une fin de semaine sur deux. Sa mère a reçu un diagnostic d'Alzheimer il y a trois ans, et son père a reçu un diagnostic de maladie à corps de Lewy¹⁸ l'an dernier. Elle fait souvent des allers-retours pour aller les visiter et donner du répit à leur conjoint respectif.

Elle a écrit plusieurs lettres à son père, mais elle ne les lui a encore jamais envoyées. Elle a beaucoup de choses à exprimer, beaucoup de questions à poser, mais elle hésite. Je comprends tout à fait cette hésitation parce que je la partage. On en parle d'ailleurs chaque fois qu'on se voit. Je nous ai enregistrées deux fois. J'envisage de lui envoyer les bandes¹⁹.

Karine Fanie, me dirais-tu en quelques phrases ce qui t'a incitée à participer au projet *Écrire les vieillissements*? et ce que tu crois en avoir retiré? ce qui t'a troublée, peu importe comment, aussi... Pas besoin d'y penser pendant de longues minutes - juste y aller à chaud, comme si on était ensemble dans ta verrière, au soleil du printemps.

Fanie J'ai entendu parler du projet de Karine par une amie commune. Très franchement, j'ai d'abord embarqué pour rendre service, parce que je rencontrais les critères recherchés. Une fois investie dans le projet, je dois avouer qu'il m'a dépassée. Je crois avoir expérimenté l'écriture automatique – tant dans la forme du récit intime que sous la forme poétique - et cela m'a (agréablement) surprise. J'ai longtemps (et encore parfois) eu l'impression de régler mes comptes avec mon père à travers cet exercice. Je pense aujourd'hui que j'ai aussi ouvert la voie à la préparation de mon propre vieillissement. Pour mon père, il est trop tard; pour moi et pour notre relation à nous deux, il est encore temps.

France, printemps 2019

France m'a écrit après qu'une amie commune lui ait parlé de mon projet. On devait se voir à la fin juillet 2018, mais son père est décédé subitement quelques jours à peine avant notre rencontre. Je suis quand

¹⁸ La maladie à corps de Lewy (ou troubles neurocognitifs avec corps de Lewy) est une maladie neurodégénérative qui s'apparente à l'Alzheimer. Voir le site Web de l'Association québécoise des neuropsychologues (<https://aqnp.ca>) et celui de la Société Alzheimer du Canada (<https://alzheimer.ca/fr/au-sujet-des-troubles-neurocognitifs/autres-formes-de-troubles-neurocognitifs/la-maladie-corps-de>).

¹⁹ Finalement, je ne lui aurai pas envoyées. Et je ne les aurai moi-même écoutées qu'une seule fois, sur la route en retournant chez moi. Je les ai conservés sur des disques durs sécurisés.

même allée la retrouver dans sa maison de Bromont, le matin du 3 août. Elle m'attendait avec une montagne de viennoiseries, des confitures maison et du café. Ça a immédiatement cliqué entre nous. Je lui ai proposé de participer au projet malgré la mort de son père, si elle voulait bien lui écrire... Elle a accepté.

France est ce qu'on appelle une *bonne vivante*. Elle est riieuse, généreuse, ouverte. Elle est à l'aise financièrement, elle aime partager sa table, partager une bouteille de vin, partager ses histoires de vie... Elle vient de Sorel. Elle a passé une grande partie de sa carrière dans le Moyen Nord, sur les chantiers de la Baie James. Elle était responsable de l'application des mesures environnementales. Elle est célibataire, elle n'a pas d'enfants, mais elle a en quelque sorte adopté les enfants de ses amis, entre autres deux jeunes femmes à qui j'ai enseigné à l'université il y a quelques années.

Sa mère est décédée il y a presque 20 ans. Ça été une immense peine pour France, qui la considérait comme sa plus grande complice. Elle lui a d'ailleurs écrit, post-mortem, pour évacuer sa douleur, sa colère, ses questionnements. Elle a consigné tout ça dans son *livre blanc*, dont elle a noirci les pages pendant une quinzaine d'années. Elle avait gardé deux pages blanches, pressentant que quelqu'un allait un jour lire ce *livre blanc*. À notre quatrième rencontre, elle me l'a confié. Je l'ai lu en quelques jours, à la fois touchée et troublée d'entrer dans son *intimité*. Sur une des pages était écrit : « Qui es-tu, toi qui me lis? Sois attentif, car ce livre n'est que sens et humain. » Ce *toi*, c'était moi, et la dernière page m'était réservée. J'ai donc conclu son livre blanc avant de lui remettre un peu après Noël 2018.

France vient tout juste de prendre sa retraite, en février. Elle veut faire du bénévolat dans des maisons de soins palliatifs, voyager et profiter de sa maison, derrière laquelle il y a un boisé où on voit régulièrement des chevreuils se promener. On se rencontre toujours chez elle : on s'installe dans la verrière, devant le feu de foyer. C'est déjà arrivé à cinq reprises. On mange ensemble, des sushis, des fromages, une quiche... et on parle pendant des heures. La plupart du temps, je nous enregistre. Je ne nous ai encore jamais écoutées, mais je prévois lui envoyer les enregistrements²⁰.

²⁰ Finalement, je ne les lui aurai pas envoyés. Je les aurai écoutés en partie, sur la route entre Bromont et Sherbrooke ainsi qu'en prenant quelques notes après l'une de nos rencontres. Je les ai conservés sur des disques durs sécurisés.

France a écrit cinq lettres à son père – et il lui a *répondu* chaque fois, sur le champ, à travers son écriture à elle.

Pendant plusieurs mois, pour des raisons toutes différentes, ni mon père, ni celui de Catherine, ni celui de Fanie n’a répondu à la lettre ou aux lettres qui lui étaient adressées. Le seul père qui répondait était le père décédé de France.

Karine France, me dirais-tu en quelques phrases ce qui t'a incitée à participer au projet *Écrire les vieillissements*? et ce que tu crois en avoir retiré? ce qui t'a troublée, peu importe comment, aussi... Pas besoin d'y penser pendant de longues minutes - juste y aller à chaud, comme si on était ensemble devant ton foyer avec une coupe de vin...

France Tout est écrit, on se lève le matin et on n’a aucune idée de ce qui va se produire dans les heures qui vont suivre. À quoi bon s’inquiéter, car tout est écrit. Et c’est très bien ainsi, comme en fait foi ma rencontre avec toi.

Après trois semaines de vacances hors du pays, je retourne au travail et, le soir venu, je regarde ce qu’il y a de nouveau sur les réseaux. Ah! Un ‘tit mot de Nora. Étrange : on se parle si peu souvent. C’est une demande pour participer à un projet de de recherche avec son ex-prof. J’hésite un instant et je me dis : pourquoi pas?! Si mon expérience avec mon père peut servir à quelqu’un, pourquoi pas?! Je choisis de m’engager dans cette aventure.

Une semaine plus tard, mon ‘tit papa décède. Je me dis que mon implication n’est plus pertinente. Toutefois, ma chère Karine, avec sa belle plume, m’incite à poursuivre en me disant que la ligne entre la vie et la mort est si mince - et qu’il serait bien que je reste dans le projet. Il est bien vrai que le passage de l’une à l’autre ne représente qu’une nano seconde, à peine le temps d’une respiration ratée au détour de la Vie.

Moi qui croyais faire profiter de mon expérience avec un père atteint de démence, je me suis retrouvée en train d’écrire à un défunt, à mon défunt, et je n’en ai retiré que du bien. Ce projet m’a permis de vivre mon deuil plus sainement. Le fait, également, d’écrire à mon père, et de me mettre à sa place pour me répondre à moi-même, m’a fait mieux comprendre ce qu’il a eu à vivre. Il marchait parfois dans un autre monde, sur des nuages; il voyageait dans un monde qui lui appartenait à lui seul.

Merci à toi, chère Karine, de m’avoir permis de vivre cette expérience qui fut, pour moi, des plus bénéfiques. Tout est écrit, il faut se laisser porter par la vie et les événements. À chaque détour, il y a de belles surprises qui nous attendent, comme ce beau projet.

Catherine, printemps 2019

Catherine est une amie de longue date : on se connaît depuis plus de 15 ans. Je lui avais suggéré, à l'hiver 2018, d'écrire une lettre à son père parce qu'elle me confiait qu'elle avait du mal à lui parler *en personne* - pour différentes raisons - dont certaines étaient liées aux symptômes de l'Alzheimer qu'elle voyait poindre chez lui. Elle lui a donc envoyé une lettre avant même le début de mon projet. C'est la première à qui j'en ai d'ailleurs parlé, la première à avoir accepté d'y participer.

Elle habite à Montréal. Elle est propriétaire d'une *fabrique de choses sucrées* : Dinette Nationale. Sa boutique de confiseries et pâtisseries a pignon sur rue sur le Plateau Mont-Royal, un quartier résidentiel et commercial. Elle est particulièrement musclée des bras (elle manie quotidiennement le rouleau à pâte); elle fait une tarte tatin et un caramel à la fleur de sel à tomber par terre; elle est discrète; elle est exigeante; elle peut être intimidante; elle danse comme on dansait dans les années 1980. Elle est aussi actrice (elle a un baccalauréat et une maîtrise en théâtre) et mère de deux garçons. Elle vient de la région de Québec. Ses parents se sont séparés quand elle avait 3 ans. C'est sa mère qui avait la garde des enfants, c'est-à-dire de Catherine et de son grand frère. Son père demeure à Beaumont, sur le bord du fleuve, avec sa conjointe et le demi-frère de Catherine.

Elle s'est envolée hier pour Paris, toute seule avec son père, pour une semaine - alors qu'elle n'a habité avec lui que quelques mois alors qu'elle était adolescente. Comme son père n'a pas répondu à la lettre qu'elle lui a envoyée (il ne s'en sent pas capable), elle tente de trouver d'autres modes d'écritures pour le rejoindre.

Je dirais qu'on est de plus en plus proches, elle et moi. On se voit à peu près une fois par mois parce qu'elle fait partie de ma bande d'amis de toujours. On se retrouve donc en groupe, souvent, mais aussi en duo. C'est arrivé à trois reprises depuis le début du projet. On va souper dans des restos qui portent des noms de femmes dans la petite Italie où elle habite, chez Denise, chez Gema... On ressent les déplacements, la musique, les rumeurs, les énergies qui nous entourent et qui nous traversent, et on parle pendant des heures. Je ne nous ai encore jamais enregistrées²¹.

²¹ J'ai finalement enregistré quelques bribes d'une de nos conversations subséquentes, mais comme nous étions dans un endroit public, les bandes sont quasi inaudibles.

Karine Catherine, me dirais-tu en quelques phrases ce qui t'a incitée à participer au projet *Écrire les vieillissements*? et ce que tu crois en avoir retiré? ce qui t'a troublée, peu importe comment, aussi... Pas besoin d'y penser pendant de longues minutes - juste y aller à chaud, comme si on était ensemble chez Denise ou au beau milieu d'un lac...

Catherine Ce qui m'a incitée : le besoin de distiller la peur, la tristesse. L'envie de me remettre à écrire. Le besoin de penser cette maladie. Ce qui m'a troublée : la peur, la tristesse ne se distillent pas, finalement; les souvenirs qui remontent. Ce que j'en ai retiré : une certaine impression d'avoir trouvé un certain pouvoir.

Karine, printemps 2019

Karine, c'est moi²².

Doctorante en communication et chargée de cours, elle habite à Sherbrooke depuis un an. Elle a deux ados qui jouent du piano. Son fils joue aussi aux jeux vidéo. Ses parents se sont séparés quand elle avait 6 ans. Sa mère avait la garde de ses deux enfants, c'est-à-dire d'elle et de sa sœur, qui habite maintenant au nord de Chibougamau. Elle voyait son père une fin de semaine sur deux, jusqu'à ce qu'elle ait 14 ans. Lui a eu deux autres femmes dans sa vie depuis. Il est séparé de la dernière depuis deux ans et demi. Il habite maintenant chez la tante de Karine, dans la région de la Mauricie, où il a passé toute son enfance et sa jeunesse.

Le père de Karine a reçu un premier diagnostic de démence fronto-temporale en 2011. Les symptômes ont duré un an et demi et ils sont disparus complètement. Ils sont réapparus en 2015, ils ont encore une fois duré un peu plus d'un an et ils sont de nouveau disparus... jusqu'à ce qu'ils réapparaissent il y a quelques mois.

²² J'utilise ici la troisième personne pour que la lectrice ou le lecteur de cette thèse me situe, en quelque sorte, sur le même plan que mes coautrices pour ce qui est des écritures qui sont réunies dans *Murmurations*.

Karine lui a envoyé une lettre en août dernier - lettre dans laquelle elle lui parlait de son projet, et dans laquelle elle lui posait des questions sur sa vie, sur son vieillissement.

Il lui a finalement répondu, quatre mois plus tard, le soir de Noël (juste avant que les symptômes réapparaissent). Il lui a envoyé un document crypté, qu'elle a eu toutes les misères du monde à ouvrir. À l'intérieur, il y avait des vieilles photos de lui et de sa famille. Il lui a écrit qu'il a tardé avant de lui répondre parce que sa lettre venait réveiller beaucoup de choses en lui.

Karine Ces **Lignes de départ**, chaque **Station** et les **Passages** rendent compte, entre autres, de ce qui m'a incitée à mettre en œuvre le projet *Écrire les vieillissements*; de ce que je crois en avoir retiré; de ce qui m'a troublée, peu importe comment, aussi...

Posture épistémologique, ancrage politique

Mes rapports avec mes compagnes de voyage et coautrices (ainsi que ceux que nous entretenons toutes les quatre avec nos **passagers**) sont corollaires de mon engagement éthique, social et politique (Richardson et St. Pierre 2005), lequel se manifeste à des intensités variables dans toutes les *sphères* de ma vie. Il s'agit de mon idéal d'être au monde, de ma vision de ce que c'est que de l'habiter pleinement. Je ne l'envisage pas dans une optique de consécration, ni à travers l'espoir utopique de le changer radicalement. Mais je l'ancre dans une détermination à honorer autant que possible l'engagement que je renouvelle - et auquel je faillis certainement - chaque jour. Cet engagement, lié à la justice et à l'équité sociales, participe d'une conception des *appartenances*²³ comme étant non-essentialisées, en continuel mouvement. En ce sens, il correspond au féminisme anti-essentialiste et postmarxiste (Cantelli 2002) de la philosophe Chantal Mouffe (2016), ainsi qu'au projet politique et critique des *cultural studies* (Bourcier 2003 ; Mc Robbie 1997). Je souligne par ailleurs que j'ai été profondément interpellée, pour multiples raisons que je détaille dans les paragraphes qui suivent, par la réflexion que déploie Gayatri Chakravorty Spivak (1988 / 2008) dans son essai *Can the Subaltern*

²³ Je privilégie le terme *appartenance* à celui d'*identité*. Voir note 171.

Speak? - traduit en français par *Les subalternes peuvent-elles parler?* - ainsi que par les propos de Linda Martin Alcoff (1991) dans « *The Problem of Speaking for Others* » et ceux de Donna Haraway (1988) dans « *Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective* ».

Il me semble d'abord fondamental de reconnaître ma posture sociohistoriquement située, mon *standpoint* (Harding 1991) de femme blanche, occidentale et universitaire, ainsi que les privilèges que me procure, entre autres, l'institution académique. Cette posture privilégiée entraîne pour moi une responsabilité : celle de rendre compte des forces qui contraignent ou oppressent certaines personnes et certains groupes, dont je fais ou non partie. Il s'agit pour moi de contribuer à la « [...] nécessaire et difficile tâche de production idéologique contre-hégémonique [...] » (Spivak 1988, p. 22). Dans le cadre de mon parcours doctoral, je le fais en premier lieu en proposant une recherche-crédation. Pour Chapman et Sawchuk cette approche singulière peut déstabiliser les régimes de vérité institutionnalisés :

[R]esearch-creation can be read as a form of intervention into the « regime of truth » of university-based research. In outlining the myriad different ways in which this is the case, our goal has been to challenge the normative frameworks that have traditionally structured academic contributions to knowledge, disrupting the reigning paradigms for qualitative and quantitative methodologies in the process. As a form of cultural analysis, research-creation partakes of the spectacle of the work of art and its demonstration of alternative frameworks for understanding, communicating, and disseminating knowledge. (Sawchuk et Chapman 2012, p. 23)

Je souhaite par ailleurs que le recueil d'écritures de vieillissements *Murmurations*, pour lequel j'entreprendrai des démarches en vue de sa publication²⁴, contribue à la diffusion du savoir à l'extérieur des frontières tangibles et intangibles de l'université. Ainsi réunies, les *écritures littéraires* que nous avons produites, Catherine, Fanie, France et moi, pourront éventuellement affecter les lectrices et lecteurs au-delà de l'appel à la raison - et participer au développement d'une plus grande ouverture aux autres. Stephen Katz (2014) et Lynne Segal (2013), entre autres, affirment l'importance que soient produits et diffusés une plus grande diversité de récits de vieillissements : « *Thus research requires careful observation and participation, discourse analysis, qualitative interviews, deconstruction of*

²⁴ Bien qu'ils soient intimement liés - même co-constitutifs - et que chacun informe la lecture de l'autre, l'essai réflexif et le recueil peuvent être lus indépendamment.

images and texts, and close attention to the ordinary. [...] Critical perspectives also deconstruct dominant cultural narratives and give voice to suppressed and marginal narratives. » (Katz 2014, p. 20)

L'implication d'autres femmes que moi dans la recherche, et le rôle qu'elles y tiennent en ayant produit des *écritures* qui seront diffusées, répond à ma préoccupation de les laisser *écrire pour* elles-mêmes, et d'*écrire avec elles*²⁵ : « *[W]here one speaks from affects the meaning and truth of what one says, thus that one cannot assume an ability to transcend one's location.* » (Alcoff 1991-1992, p. 7) Je reconnais toutefois que la question est complexe. Michel Foucault soutient que « les masses [sic] n'ont pas besoin [des intellectuels] pour savoir; [qu']elles savent parfaitement, clairement, beaucoup mieux qu'eux, et [qu']elles le disent fort bien » (Foucault 1972, cité dans Spivak 1988, p. 22); il appelle dès lors à la mise au jour des « savoirs assujettis » (Foucault 1980, p. 10). Spivak rétorque qu'il ne suffit pas de leur donner parole pour que celles qu'elle appelle les *subalternes* (et qu'elle conçoit comme groupe hétérogène) puissent *parler* et, surtout, être *entendues* et *écoutées* (1988). Il m'apparaît ainsi fondamental, en tant que chercheuse, d'observer ce qui nous contraint, ce dont il nous est difficile, voire impossible, de nous défaire; d'observer les brèches dans les mécanismes de domination et d'oppression. J'aspire à le faire tant dans cet essai réflexif que dans mes rapports avec mes coautrices et nos **passagers**. J'aspire à le faire à travers toutes mes *écritures*.

En adoptant une démarche qui articule empirisme (par une approche matérialiste proche des *vécus*), anti-essentialisme et déconstructivisme (McRobbie 2008), je ne prétends pas apporter de réponses définitives aux questions que je pose. Mais je tente de développer des perspectives nuancées et d'ouvrir des pistes de réflexion. De mon point de vue dissipé, incarné et nécessairement partiel (Haraway 1988) émerge une configuration en éclats qui découvre certaines formes, mais qui laisse également place au brouillé, au parcellaire, rejetant toute vue unique, laquelle serait réductrice. « Ce cristal qui capture, chasse et diffracte de multiples façons la lumière, c'est donc immédiatement une constellation, une multiplicité d'agencements. C'est ça que l'on doit entendre en prenant l'image d'un monde : il s'agit d'une vivante multiplicité qui s'organise en constellations nombreuses, en devenirs. » (Indermuhle 2007, p. 35)

²⁵ Je privilégie *écrire* plutôt que *parler*, d'une part parce que ma recherche explore les *écritures*, mais aussi pour éviter l'audisme sous-jacent aux termes *parole*, *parler avec*, *parler pour*. J'y reviens dans la **Station Écritures** (voir la note 197). Cela dit, je conserve les expressions originales lorsque je réfère aux idées d'Alcoff, de Spivak et de Foucault.



Station Femmes et littératures

L'articulation femmes et littératures est *littéralement* constitutive de l'ensemble de ma trajectoire doctorale et de ce qui l'a insufflée. Il s'agit de l'impulsion qui m'a sans cesse ébranlée et mise en branle. Je suis, du plus loin que je me souviens, une lectrice assoiffée. Je crois que les livres (au sens commun) m'ont entre autres aidée à traverser les moments difficiles, les épreuves douloureuses et les deuils, qui font partie de la vie²⁶. Dans des circonstances différentes, ç'aurait pu être autre chose, j'imagine, comme le piano, peut-être même la course à pied... ou, peut-être encore, rien que j'aurais pu identifier. Mais c'est beaucoup par la lecture de textes *littéraires* que j'ai découvert des espace-temps incommensurables. Des romans, surtout, ont *fait exister*²⁷ pour moi des lieux, des objets, des êtres, des idées et des sentiments qui m'étaient jusqu'alors étrangers ou que je pressentais seulement; lesquels m'ont traversée, affectée, fait vibrer, imprégnée et façonnée, se mêlant à mes humeurs, à mes doutes, à mes peurs et à mes désirs, orientant de toutes sortes de manières - que j'en aie ou non conscience - mes élans²⁸. De toutes sortes de manières, je me suis sentie inspirée, animée par un souffle. Il n'y a rien là d'exceptionnel, non plus que de naturel, j'en conviens d'emblée²⁹.

D'aucuns pourraient qualifier de *mystiques*, tout au moins de *romantiques*, les idées que je me fais de la lecture (*de mes lectures*, devrais-je plutôt écrire, afin d'éviter de les considérer comme un bloc homogène ou comme une expérience universelle). Cependant, il ne fait aucun doute que ces idées ont informé mes réflexions, mon travail de recherche ainsi que mes pratiques *littéraires*. C'est pourquoi il

²⁶ J'explore cette question dans la **Station Deuils**.

²⁷ J'élabore sur le caractère performatif des écritures - et de la littérature - dans les **Passages et passagers** et dans la **Station Écritures**.

²⁸ Suivant Foucault (2001a ; 2001b), qui s'intéresse aux fondements de ce qu'il définit comme une « culture de soi », je pourrais faire un pas de plus et considérer la lecture comme une *technè*, soit une « technique de soi », une pratique corollaire du « souci de soi » me permettant, entre autres, de me confronter au monde et de me constituer moi-même comme sujet. J'aborde cette question plus en profondeur dans la **Station Écritures** et dans la **Station Héritières et héritage**.

²⁹ Dans « "Devenir soi-même" par la lecture collective. Une approche anti-individualiste », la sociologue Viviane Albenga rend compte d'entretiens qu'elle a réalisés avec une quarantaine de membres de clubs de lecture lyonnais. Elle souligne que pour plusieurs d'entre eux, la lecture s'inscrit dans une sorte de mythologie familiale qui repose sur ce que l'on pourrait appeler, usant d'un vocabulaire bourdieusien, une « illusion biographique » (Bourdieu 1986) essentialiste : « Le premier élément discursif remarquable définit la lecture comme une nature cachée, une seconde peau : on naît lecteur ou on ne naît pas lecteur [...]. » (2011, p. 87) Je souris en pensant à ma mère qui répète constamment, à qui veut bien la (ré)entendre, que je suis « née avec des mots » - et je dois ici admettre que je me plais à entretenir cette fable...

m'apparaît fondamental de les exposer et de les prendre en compte. La lecture est, par ailleurs, loin de se réduire à une activité monolithique, individuelle et détachée. Je montre dans les pages qui suivent qu'elle est au contraire éminemment relationnelle, impliquant multiples rapports, qui débordent largement ceux qui unissent des autrices•des auteurs, des textes et des lectrices•lecteurs. Aussi, puisque mon parcours est peuplé de toutes mes lectures, et tout particulièrement de mes lectures des littératures de femmes, j'ai très tôt jugé important de les explorer dans une **Station**.

Cette **Station Femmes et littératures**, je l'ai fréquentée à de nombreuses reprises, la meublant de mes points de vue multipliés de lectrice, de chercheuse universitaire et d'autrice *en devenirs*. J'ai choisi de l'éclairer des travaux de Raymond Williams, dont le matérialisme culturel, participant des *cultural studies* britanniques, prend en compte le monde vécu, corporel, social, historique et politique³⁰. En opposition aux postures totalisantes, Williams envisage la « culture en tant que processus productif (social et matériel) » et les « “arts” en tant qu'usages sociaux des moyens matériels de production (du langage en tant que “conscience pratique” matérielle jusqu'aux systèmes mécaniques et électroniques de communication, en passant par les techniques et les formes d'écriture spécifiques) » (Williams 2005, p. 243). Cet éclairage théorique me permet d'observer les tensions qui me semblent traverser les *littératures* de femmes³¹ au Québec et, plus largement, dans ce que nous

³⁰ Il peut sembler étonnant que je puise ainsi aux travaux de Raymond Williams, lesquels ont contribué à l'émergence *cultural studies* il y a une soixantaine d'années - émergence qui ne se produit évidemment pas *ex-nihilo*, mais bien dans une conjoncture particulière, profitant notamment de l'apport de courants de recherche critiques (à ce sujet, voir Yelle 2009). Le narratif dominant au sein des nombreuses généalogies de ce « projet intellectuel » présente Williams comme l'un des *pères fondateurs*. Sam Bourcier (qui utilisait toujours le prénom Marie-Hélène pour s'identifier dans l'article auquel je réfère) soutient avec justesse que ce trope s'avère simpliste et réducteur à plusieurs égards : « [O]n y retrouve les caractéristiques du scénario de la naissance, [de] la vie et [de] la mort d'une discipline et d'une nation. Tout commence par un acte de fondation : il faut des Pères fondateurs. Le rôle est dévolu à Hall, Williams, Thompson et Hoggart. En découle la filiation masculiniste obligatoire qui se traduit par une “fécondation” homoérotique mystérieuse entre les Pères et leurs dignes ou indignes successeurs d'une part et une virilisation guerrière d'autre part. » (2006, p. 89) De fait, ce n'est pas à ce titre que je m'approprie la « pratique théorique » (Yelle 2009) de Williams. Si elle m'interpelle tout particulièrement, c'est par ce que le chercheur soulève comme enjeux et comme questions en s'inscrivant dans le champ spécifique des études littéraires : des questions semblables se sont posées pour moi, tout au long de mes écritures. Je les aborde dans la deuxième partie de cette **Station**.

³¹ Encore une fois, je privilégie le pluriel pour éviter de les considérer comme un tout homogène. Parlant de *littératures*, je viens marquer l'hétérogénéités des pratiques culturelles que l'on associe communément à la *Littérature*. Dans cette station, j'utilise la majuscule pour référer à l'institution (instituyente), c'est-à-dire au mythe, dans le sens barthien du terme (1957), qui hante les *littératures* (instituées).

Je précise par ailleurs que je ne considère pas les littératures de femmes comme étant *féminines* dans leur essence. Cela dit, je rejoins Patricia Smart (1988) et Evelyne Ledoux-Beaugrand (2010), qui soulignent qu'elles

reconnaissons comme le monde occidental. J'explore les conditions qui sous-tendent leur émergence, leurs déploiements et, dans l'esprit de cette thèse, leurs *vieillissements* qui s'entrelacent aux nôtres³². Je cherche à identifier les forces et les mécanismes qui à la fois les assujettissent et les font être, qui les constituent comme pratiques culturelles à la fois distinctives et hétérogènes, qui les trament et les transforment. En somme, m'appropriant la pensée de Williams, je souhaite mettre en lumière les façons dont ces forces et mécanismes viennent informer mes propres pratiques *littéraires* ainsi que celles de Catherine, Fanie et France.

Je dessine d'abord un bref portrait sociohistorique du matérialisme culturel en présentant quelques-uns des grands concepts sur lesquels reposent les travaux pionniers de Raymond Williams. Dans ce récit, je réfère d'abord à son appréhension de la *Littérature* comme ensemble de *pratiques*. J'expose par la suite certaines de ses idées concernant la constitution de la *culture* et son intérêt pour la *culture populaire*; et je souligne l'apport théorique de Stuart Hall, qui offre un regard singulier sur ce qu'il nomme la *dialectique de la lutte culturelle*. Je m'intéresse également au concept de *structure of feeling* élaboré par Williams, ainsi qu'à quelques-uns de ses usages contemporains, en portant attention aux questions et enjeux qu'ils posent. Les écritures qui suivent, formant en quelque sorte le vestibule de la **Station**, me permettent de stabiliser temporairement ma pensée, d'identifier les outils conceptuels avec lesquels j'ai envie de travailler, d'ouvrir des pistes de réflexion et de reconnaître des filiations. Cet ensemble ainsi posé me donne, enfin, des moyens pour aborder nos pratiques de *littératures*, à Catherine, Fanie, France et moi. Je les envisage dans la deuxième partie de cette **Station** en les croisant, entre autres, avec certaines idées que je tire de travaux réalisés dans le champ des études littéraires.

Le matérialisme culturel en récit

Les chercheurs du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) de Birmingham, fondé en 1964 par Richard Hoggart, ébranlent les études littéraires dès la fin des années 1950 en contestant la *Great*

sont spécifiquement informées par des rapports de genre changeants et qu'elles participent de conjonctures socioculturelles particulières.

³² Une des façons de déstabiliser les conceptions simplistes et oppressantes des vieillissements comme déclin (physique, cognitif) et de montrer la complexité, la variabilité et l'hétérogénéité des expériences de vieillissements consiste à prendre en compte les matérialités et immatérialités vieillissantes, c'est-à-dire à porter attention au *vieillir-ensemble* des humains et plus qu'humains (Grenier 2012; Katz 2009). J'aborde cette question un peu plus loin.

Tradition britannique ainsi que son pendant nord-américain, le *New Criticism* (Kaenel, Lejeune et Rossignol 2003). Ils dénoncent tant la domination que le dogmatisme de cette théorie littéraire d'inspiration critique portée notamment par Frank Raymond Leavis (Cervulle et Quemener 2015), influent professeur de *English literature* à University of Cambridge, tourmenté par le développement d'une *culture de masse* et ce qu'il appréhende comme un déclin culturel (Bélanger 2015; Mattelart et Neveu 1996).

Adoptant un point de vue semblable à ceux de Hannah Arendt et des grandes figures de l'École de Francfort que sont Théodore Adorno et Max Horkheimer, qui présument des effets négatifs de la marchandisation de la culture - nivellement par le bas, aliénation (Côté et Bélanger 2015), Leavis préconise l'étude formaliste, c'est-à-dire l'analyse textuelle et structurale, des canons classiques. Eux seuls ont une réelle *valeur* à ses yeux, en ce sens qu'ils exprimeraient « l'universalité de la condition humaine » (Cervulle et Quemener 2015, p. 11). Les *valeurs esthétiques* et *morales* que véhiculent ces éminentes œuvres littéraires constituent, selon lui, un antidote à la dégénérescence engendrée par la marchandisation de la culture (Mattelart et Neveu 1996). Son point de vue alarmiste relève d'une conception évaluative du terme *culture*, commune lorsqu'il est question d'*art* et de *littérature*, comme le soulignent les théoriciens anglais Jonathan Dollimore et Alain Sinfield dans l'avant-propos de leur ouvrage *Political Shakespeare : Essays in Cultural Materialism* : « [T]o be "cultured" is to be possessor of superior values and refined sensibility, both of which are manifested through a positive and fulfilling engagement with "good" literature, art, music and so on. » (1994 [1985], p. viii)

C'est à cette posture élitiste que s'oppose farouchement Williams : il condamne l'« aristocratie intellectuelle » - selon le terme privilégié par Érik Neveu (2009) - des esthètes et des professeurs se donnant pour mission première de dévoiler la beauté et la complexité intrinsèques qui font de certaines œuvres des chefs-d'œuvre (Culler 2016, p. 70). Il conteste également l'idée selon laquelle l'*Art* serait le fruit d'une inspiration divine, mystique ou métaphysique et celle (sans doute plus répandue à l'heure actuelle) qui considère que certaines personnes sont habitées d'une espèce de *génie créateur* qui les rend exceptionnellement talentueuses, inspirées et imaginatives. Dans un article intitulé « *Creativity and Cultural Production* », Negus et Pickering rappellent son travail d'historicisation des concepts d'*art* et de *créativité*. « *Williams himself argued against setting off artistic creation as a special capacity of*

special kinds of people - the "creative genius" being the most reified form of such artistic uniqueness [...]. » (2000, p. 266)

Le chercheur refuse ainsi de considérer la *Littérature* comme un objet isolé, « tel qu'il [serait] réellement en lui-même » et réduit en ce sens à ses éléments constitutifs (Williams 2015 [1973], p. 54-56). Pour lui, elle est formée d'un ensemble dynamique de pratiques, de significations et de valeurs, qui s'inscrit dans le corps mouvant des pratiques sociales existantes et qui participe de la constitution de la culture. Les dimensions matérielles et symboliques de la *Littérature* ne sont donc pas réductibles à celles des œuvres canoniques, consacrées, légitimes, même sacrées. La réflexion de Williams apparaît ainsi fondée sur une définition extensive, anthropologique de la culture (Cervulle et Quemener 2015), appréhendée comme « *a whole way of life* » (Williams 1958) qui inclut, évidemment, les pratiques intellectuelles et artistiques. Son engagement politique, comme celui de ses collègues, consiste à prendre au sérieux les pratiques culturelles ordinaires, subordonnées ou marginalisées issues du « *dirty outside world* » (Hall 1990); à explorer les conditions (matérielles, historiques et sociales, donc conventionnelles) de ces pratiques, ainsi que leurs interrelations et les médiations desquelles elles participent (Williams 2015 [1973] ; Williams 1982).

Si leurs premiers travaux s'intéressent aux productions de la « culture populaire », terme privilégié par rapport à l'expression « culture de masse » connotée négativement (Cervulle et Quemener 2015, p. 12-13), ils portent éventuellement attention aux productions issues des marges. Ils favorisent « l'ouverture du corpus traditionnel des œuvres reconnues, compris comme une émanation du pouvoir de classe et de genre, à des catégories marginalisées, telles que la littérature féminine ou minoritaire » (Kaenel, Lejeune et Rossignol 2003, p. 6) - révélant de fait l'illusion de la valeur intrinsèque des textes *littéraires*, sans pour autant laisser entendre qu'ils se valent tous (Bélanger 2015 ; Lecercle 2009). Williams donne l'exemple du roman, lequel reflète pour plusieurs, à son époque, la médiocrité et la vulgarité de la *culture de masse*. Il soutient pour sa part qu'il existe sans doute une grande quantité de mauvais romans, mais tout autant de bons romans, les uns et les autres circulant plus largement qu'à n'importe quelle autre époque (Bélanger 2015, p. 35). « *[N]ow that the bad novels are all out of print, and the good ones are among our classics, we see that the novel itself, while certainly a phenomenon, cannot be lightly dismissed as vulgar.* » (Williams 1958, p. 306) Apparaissent de la sorte niés tout esthétisme immanent et toute hiérarchie naturalisée des formes culturelles.

En observant comment les différents groupes sociaux transforment la culture à travers leurs pratiques, Williams remet en question la « conception stratifiée » du modèle base / superstructure par le courant marxiste orthodoxe (Williams 2015 [1973], p. 37). Il soutient que l'usage qui en est fait pervertit la pensée de Marx. Selon lui, le fait d'appréhender la superstructure (relative aux idées, au langage et aux pratiques culturelles) en tant que reproduction directe d'une base statique, c'est-à-dire des rapports structurels de production propres à un stade spécifique de développement, procède d'un déterminisme économique et technologique simplificateur :

Nous devons réévaluer la « détermination » dans le sens de la fixation de limites et de l'exercice de pressions, et non plus d'un contenu prédit, préfiguré et contrôlé. Nous devons réévaluer la « superstructure » dans le sens d'un ensemble de pratiques culturelles liées, et non plus d'un contenu réfléchi, reproduit ou immédiatement dépendant. Et surtout, nous devons réévaluer la « base » dans le sens, non plus d'une abstraction économique ou technologique fixe, mais des activités spécifiques des hommes [sic] dans des rapports sociaux et économiques réels, marqués par des contradictions et des variations fondamentales et donc pris dans un processus dynamique constant. (Williams 2015 [1973], p. 35-36)

Le chercheur envisage une codétermination de la *base* et de la *superstructure* (Cervulle et Quemener 2015), qu'il conçoit comme des processus (et non des états) en constante interaction au sein desquels s'exercent des « processus de détermination » (Williams 2015 [1973], p. 38 ; Williams 1977), des rapports de force (et non un mouvement unidirectionnel de la base vers la superstructure). À travers sa démarche d'historicisation radicale, s'appropriant le concept du philosophe marxiste italien Antonio Gramsci, il met en lumière l'établissement d'hégémonies culturelles : « [D]ans toute société, en un temps donné, il existe un système central de pratiques, de significations et de valeurs qu'on peut proprement qualifier de dominant et effectif. » (Williams 2015 [1973], p. 41) Parmi les forces qui produisent et reproduisent cette culture effective et dominante par laquelle nous faisons collectivement sens du réel, il identifie non pas une classe dirigeante, mais la famille, l'organisation du travail, les institutions éducatives et, sur les plans intellectuel et théorique, les processus de sélectivité impliquant que « certaines significations et pratiques sont choisies et mises en avant tandis que d'autres sont négligées et exclues » (2015 [1973], p. 42).

Dans la foulée, le sociologue britannique Stuart Hall, qui prend la relève de Hoggart à la tête du CCCS dès 1968, affirme que la dichotomie entre les pratiques dominantes et subordonnées se manifeste au

sein de ce qu'il appelle la « dialectique de la lutte culturelle » (Hall 2007 [1981], p. 123). Ce qui distingue une forme culturelle légitime d'une autre « qui n'est pas considérée comme telle » ne leur est pas immanent (Hall 2007 [1981], p. 122) - et ce qui les caractérise, l'une comme l'autre, n'est jamais fixé de façon définitive :

[C]ette lutte se poursuit sans interruption, selon les lignes complexes de la résistance et de l'acceptation, du refus et de la capitulation, qui font du champ de la culture une sorte de champ de bataille permanent. Un champ de bataille où les victoires ne sont jamais acquises une fois pour toutes, et où les positions stratégiques ne cessent d'être perdues ou gagnées. (Hall 2007 [1981], p. 121)

En évitant de les essentialiser, il tente ainsi de « saisir l'irruption des marges dans les processus centraux, de mesurer leur affirmation et leur refoulement, les formes qu'elles opposent et qu'elles négocient » (Glevarec, Macé et Maigret 2008, p. 7).

Comme Hall, Williams souligne la coexistence des pratiques, significations et valeurs hégémoniques - et de tout l'éventail de pratiques culturelles alternatives et oppositionnelles, que celles-ci soient résiduelles (issues de formations sociales antérieures) ou émergentes (porteuses de nouvelles significations, de nouvelles valeurs) (2015 [1973], p. 42-45). Réfléchissant plus spécifiquement à la littérature dans toute sa diversité, il affirme que les textes *littéraires* ne participent pas, d'emblée, des pratiques émergentes. Selon lui, la plupart de ces textes (comme, d'ailleurs, les œuvres d'arts visuels et musicales, ainsi que les productions radiophoniques, cinématographiques et télévisuelles) contribuent au contraire à la culture dominante effective (2015 [1973], p. 52). En constante transformation, procédant des luttes hégémoniques qui se jouent en permanence, cette dernière finit d'ailleurs souvent par incorporer certains textes incarnant des significations et des valeurs nouvelles. Mais elle n'épuise jamais, pour Williams, l'éventail de la pratique, de l'énergie et de l'intention humaines (2015 [1973], p. 48).

C'est en ce sens que le chercheur considère les pratiques culturelles émergentes comme l'expression d'une *médiation* entre le dominant et l'intention individuelle et collective, entre la *structure* et l'*agentivité*³³ (Best 2015), l'une et l'autre s'informant récursivement. Ces pratiques « peuvent inclure,

³³ Je précise que mon usage de ces termes, qui respecte le vocabulaire de Beverly Best, ne s'inscrit pas dans une optique déterministe.

par exemple, des perceptions différentes des autres, dans les rapports personnels immédiats, ou de nouvelles perceptions des matériaux et des moyens d'expression, dans l'art et la science, et, à l'intérieur de certaines limites, ces perceptions peuvent être mises en pratique » (Williams 2015 [1973], p. 50). L'innovation culturelle constitue ainsi une expression matérielle des transformations sociales en train de se faire.

Williams élabore le concept de *structure of feelings*, concept difficile et ambigu qui permet néanmoins de penser le rapport à la fois dynamique et historiquement situé entre, d'une part, les conceptions collectives du monde et, d'autre part, les expériences singulières et subjectives (Lecerclé 2009 ; Filmer 2003), rapport qui s'incarne dans les pratiques culturelles, dont les pratiques *littéraires*.

It was a structure in the sense that you could perceive it operating in one work after another which weren't otherwise connected - people weren't learning it from each other; yet it was one of feeling much more than of a thought - a pattern of impulses, restraints, tones. (Williams 1979, cité dans Matthews 2001, p. 179)

Aussi difficile et ambigu soit-il, ce concept a l'avantage de prendre en compte tant les actes et les idées que les *sensibilités* activement vécues et ressenties, en général évacuées des perspectives structuralistes (Matthews 2001) et des analyses fondées sur une lecture totalisante de l'idéologie (Lecerclé 2009). Le caractère oxymorique de l'expression, traduite en français par *structure de sentiment* ou *structure de sensibilité*³⁴, met l'accent sur le fait que les *feelings* sont toujours médiés par un cadre de perceptions, de modes de pensée et de valeurs partagées par un groupe, une communauté ou une société (*structure*) au sein d'un contexte sociohistorique donné (Castellano 2011, p. 120).

Nombre de recherches récentes y réfèrent expressément. Dans *Ugly Feelings*, Sianne Ngai (2005) mobilise les travaux de Brian Massumi (2002) pour montrer que les *feelings* / *sensibilités* sont sociaux et matériels. Elle précise également que Raymond Williams a été l'un des premiers à souligner qu'ils doivent être appréhendés, sans s'y réduire, en tant qu'institutions et pratiques collectives (Ngai 2005, p. 25). Pour sa part, Beverly Best se propose de « mettre en actes » la proposition théorique de Williams en l'articulant à l'analyse d'un phénomène culturel auquel le chercheur n'a pas été confronté : la

³⁴ Je privilégie pour ma part l'expression *structure de sensibilités*, que je formule au pluriel. Diverses et multiformes, les *sensibilités* me semblent moins susceptibles que les *sentiments* d'être considérées comme des phénomènes essentiellement individuels et idiosyncrasiques.

téléralité (Best 2015 et 2012)³⁵. Ces exemples d'appropriations contemporaines du concept de *structure of feeling* se présentent parmi d'autres, dont celles de Charles R. Acland (2003) dans le champ des études cinématographiques et de Jean-François Morissette (2015) dans le champ des études théâtrales. Pour plusieurs, cette approche permet à Williams de problématiser de façon singulière le concept d'hégémonie élaboré par Gramsci :

Hegemony, which can be thought of as either 'common sense' or the dominant way of thinking in a particular time and place, can never be total, Williams argued, there must always be an inner dynamic by means of which new formations of thought emerge. Structure of feeling refers to the different ways of thinking vying to emerge at any one time in history. It appears in the gap between the official discourse of policy and regulations, the popular response to official discourse and its appropriation in literary and other cultural texts. Williams uses the term feeling rather than thought to signal that what is at stake may not yet be articulated in a fully worked-out form, but has rather to be inferred by reading between the lines. If the term is vague it is because it is used to name something that can really only be regarded as a trajectory. It is this later formulation that is most widely known. (Oxford Reference)

Structure of feeling / structure de sensibilités désigne en ce sens un processus constitutif et constituant qui n'est ni absolument déterminant, ni prévisible, ni a priori conscient³⁶, et qui s'exprime et s'incarne dans les pratiques culturelles et, tout particulièrement, dans les productions artistiques. S'il refuse de considérer l'expérience et le social comme des formes fixes, uniques et définitives, Williams reconnaît la difficulté de saisir ce processus de médiations, à la fois incessant et se produisant dans l'instant : « *The most persistent difficulty in the analysis of structures of feeling, is the complexity of historical change, and in particular [...] the coexistence, even within a period and a society, of alternative structures.* » (1961, cité dans Morissette 2015, p. 179) Malgré tout, le concept permet à mon sens de porter attention aux forces constitutives et constituantes³⁷ des pratiques culturelles, c'est-à-dire à leur inscription au sein de processus de médiations sociohistoriques, aux moyens (sociaux, matériels et immatériels) qui les rendent possibles et, de la sorte, à leurs *vieillissements*.

³⁵ L'extrait suivant, tiré de son article publié en langue originale anglaise, expose sa compréhension du concept de Williams : « *Structure of feelings addresses precisely the precarious balance between the forces of structure and agency, between the forces of the social process and the willing, intending, experiencing subject. "Structure of feeling" expresses the contradiction that our personal, intimate, individual experiences (feelings) are always, at the same time, informed by collective and historical prejudices, expectations, fears, desires, conventions, institutions, laws, and modalities of the social that transgress even the most extended view of the feeling subject.* » (Best 2012, p. 194)

³⁶ D'où le choix du terme : *structure of feelings / de sensibilités*, plutôt que *structure of thoughts / de pensées*.

³⁷ Je pourrais ici parler de forces performatives, comme je le fais dans la *Station Écritures*.

Une exploration des *littératures*; de nos pratiques enchevêtrées de *littératures*

La section qui suit expose donc les médiations que j’observe entre le contexte sociohistorique et institutionnel constitutif des *littératures*, que j’appréhende plus spécifiquement dans leur articulation avec le genre féminin³⁸, et nos propres pratiques *littéraires*, à la fois singulières et enchevêtrées, à Catherine, Fanie, France et moi. En m’appropriant l’approche de Williams, je cherche à voir comment les *littératures*, et plus spécifiquement nos pratiques *littéraires*, relèvent et participent de *structures de sensibilités* dominantes, concurrentes, alternatives; comment elles *s’inscrivent* dans des processus sociaux tout en les *reformulant*. Il s’agit ici d’éviter de les détacher des contextes par lesquels elles se réalisent. « [W]e cannot separate literature and art from other kinds of social practice, in such a way as to make them subject to quite special and distinct laws. They may have quite specific features as practices, but they cannot be separated from the general social process. » (Williams 1980, p. 44) Comme je l’expose dans la première partie de cette **Station**, le matérialisme culturel me permet de donner *des épaisseurs* à la *Littérature* : je la déplie afin de révéler comment nos pratiques littéraires participent de multiplicités et de montrer de quelles forces elles sont constituées.

Des textes aux pratiques

Je souligne d’entrée de jeu que, pour rendre compte de ces pratiques *littéraires*, mon premier réflexe a été de les aborder par le *texte*, que je réduisais d’ailleurs candidement à une sorte de synthèse de la *forme* et du *contenu*. Ça me semblait aller de soi, considérant que Catherine, Fanie, France et moi nous sommes engagées, ensemble, dans un projet d’*écritures littéraires*. J’ai donc accordé au *texte* un statut prépondérant, ce qui ne saurait étonner outre mesure compte tenu du fait que le sens commun du terme *littérature* réfère aux œuvres écrites répondant à certains critères esthétiques (Le Robert 2020 ; Usito 2020)³⁹. Dès le 18^e siècle jusqu’à aujourd’hui, les critiques littéraires paraissant dans la presse visent d’ailleurs essentiellement à évaluer la *qualité* des œuvres en fonction de ces critères : « [L]’activité critique participe fortement à l’institutionnalisation de la “littérature” [...] en produisant des commentaires sur ce qu’est et n’est pas la littérature [...] » (Lyon-Caen et Ribard 2012, p. 2).

³⁸ Je présente sommairement ma posture féministe dans les **Lignes de départ**.

³⁹ Ces ouvrages de référence mentionnent l’existence de critères esthétiques sans les nommer, ni exposer leur variabilité sociohistorique.

L'identification des traits distinctifs des textes *littéraires* a également alimenté de multiples débats dans les champs des *literary studies* anglaises et américaines et des études littéraires françaises⁴⁰. Le diagnostic posé il y a déjà plus de 40 ans par le prolifique théoricien Terry Eagleton expose la difficulté à laquelle lui et ses collègues chercheuses et chercheurs sont, à son avis, confrontés : « *The present crisis in the field of literary studies is at root a crisis in the definition of the subject itself.* » (1983, p. 187) Plus récemment, insistant lui aussi sur les *textes*, Jonathan Culler souligne l'échec des théoriciennes et théoriciens qui se sont attaqués à la question de la *nature* de la *Littérature* :

[O]n retrouve des œuvres littéraires de toutes sortes et la plupart d'entre elles semblent avoir davantage de points communs avec des œuvres qu'on ne range pas habituellement parmi la littérature qu'avec certaines œuvres auxquelles on reconnaît pourtant un statut littéraire (2016, p. 36).

Le chercheur, qui montre la normativité du terme même de *littérature*⁴¹, en attribue le *sens* occidental moderne aux théoriciens romantiques allemands du 18^e siècle et à l'ouvrage majeur de la philosophe et romancière française Madame de Staël : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (Culler 2016)⁴². Il rappelle que la *Littérature* référait jadis à la poésie lyrique, alors que le roman était considéré comme un genre populaire :

[D]ans le courant du XX^e siècle, le roman a éclipsé la poésie et ce sur deux plans : il s'écrit et il se lit plus de romans que de poésie. Et depuis les années 1960, le récit domine également l'enseignement littéraire. [...] La théorie littéraire et culturelle a revendiqué avec de plus en plus d'insistance la centralité culturelle du récit. (2016, p. 121)

Culler ajoute que des variations ont cours au sein des genres *littéraires*⁴³, lesquels agissent aussi sur le mode de la prescription. Il note enfin que les pratiques d'écritures littéraires reposent sur un paradoxe :

⁴⁰ J'ai déjà mentionné le poids académique de la *Great Tradition* et du *New Criticism*. Sans me lancer dans une généalogie, je précise qu'en France, la littérature s'institutionnalise comme *discipline scientifique* à la fin du 19^e siècle, sous l'impulsion des travaux de l'historien et critique Gustave Lanson, entre autres (Vaillant 2010).

⁴¹ Parmi d'autres et de diverses manières, Gilles Deleuze et Félix Guattari (1975), Robert Escarpit (1953), Roland Barthes (1953) et Jean-Paul Sartre (1948) soutiennent également que l'adjectif *littéraire* visant à qualifier des textes est plutôt normatif que descriptif.

⁴² Dans son mémoire de maîtrise intitulé *Les fondements de la théorie staëlienne de l'engagement en littérature*, Catherine Beudet-Lefebvre souligne que l'esthétique staëlienne est fondée, entre autres, sur un idéal stylistique de pureté et d'harmonie hérité de la tradition classique (2015).

⁴³ Les formes de la poésie contemporaine (comme les poèmes qui composent le recueil *Bleuets et abricots* de l'autrice innue Natasha Kanapé Fontaine, dont le succès critique est manifeste à l'heure actuelle) ne correspondent pas aux codes de l'esthétisme classique qui s'imposait au 17^e siècle, par exemple.

elles appellent la création de l'inédit dans un *cadre* foncièrement normatif. Pour les autrices et les auteurs, il s'agit d'atteindre un subtil équilibre entre le respect des conventions et leur remise en question.

Les sociologues états-uniennes Laurel Richardson et Elizabeth A. St. Pierre (2005) situent pour leur part au 17^e siècle le moment où le *texte* s'est scindé en deux catégories mutuellement exclusives : *littéraire* (fictionnel, esthétique, poétique, affectif) et *scientifique* (strictement factuel, neutre, rationnel). Corollaire d'une attention surtout dirigée vers les *textes*, cette catégorisation particulière et contingente s'est progressivement déployée à travers un processus d'institutionnalisation qui a mené à la création de centaines de programmes au sein des collèges et des universités, notamment, ainsi qu'à un champ de recherche prolifique toujours en grande partie axé sur l'analyse et l'interprétation de ces *textes* qualifiés de *littéraires*⁴⁴. Mais si les études ont longtemps porté sur les œuvres consacrées, les *grands textes de la Littérature*, le canon littéraire s'élargit sous l'impulsion des *cultural studies*.

Qu'ils se greffent sur des programmes littéraires existants ou qu'ils soient enseignés séparément dans le cadre de cours spécialisés (« La littérature sino-américaine », « La littérature post-coloniale francophone »), ces écrits sont souvent analysés en tant que représentations du vécu, et donc de la culture, de la communauté en question (aux États-Unis, celle des Noirs américains, des Américains d'origine asiatique, des Latinos-Américains ou encore des femmes). (Culler 2016, p. 72)

Les *textes* produits par des autrices et des auteurs traditionnellement marginalisés suscitent donc un intérêt croissant depuis les 60 dernières années⁴⁵. Les transformations du *littéraire* montrent de fait qu'il est vain de tenter d'établir des critères stricts qui en représenteraient la *nature* ou l'*essence*. Alors que s'affirment des caractères contingents⁴⁶, la fluidité des frontières permet que soient considérées

⁴⁴ Un survol rapide des descriptions des programmes de premier cycle au sein des universités québécoises révèle que l'analyse et l'interprétation de *textes littéraires* (approches et méthodes d'analyse diverses) est toujours au cœur de la formation. Cependant, il ne fait aucun doute pour moi que la réflexion de la *Littérature* sur elle-même - soit l'ensemble de ce qui compose cette métaréflexion - participe de la *Littérature* en elle-même.

⁴⁵ Je souligne ici que plusieurs chercheuses et chercheurs s'inscrivant dans divers courants critiques ont dénoncé les dérives paternalistes et néocolonialistes auxquelles ont mené certains travaux. Je pense, entre autres, aux théoriciennes féministes Gayatri C. Spivak, Chandra Mohanty, Gloria E. Anzaldúa et Linda Alcoff.

⁴⁶ J'aimerais éventuellement réfléchir les *littératures* en mobilisant la métaphore des airs de famille de Ludwig Wittgenstein. Cette approche me semble porteuse en ce qu'elle permettrait d'en appréhender les parentés, c'est-à-dire les points communs (qui ne sont pas communs à toutes) ET les singularités - sans les fixer dans une définition unique. Voir Bastien Bosa (2005) sur « [l']apport de Wittgenstein au travail conceptuel dans les sciences sociales », ainsi que Chapman et Sawchuk (2012), qui s'en servent pour distinguer quatre « modes » de recherche-création (2012).

des pratiques *émergentes* (Williams 1980), lesquelles sont toujours susceptibles d'intégrer la culture dominante. Une posture critique impose toutefois de reconnaître les forces et les tensions qui participent de la constitution des *littératures* - en tant que processus toujours inachevé.

C'est en naviguant dans ces eaux troubles que je me suis trouvée, dès le tout début de ma recherche doctorale, préoccupée par la question de la *valeur* qui sera accordée aux *textes* que nous avons produits, Catherine, Fanie, France et moi. D'un point de vue éthique (et certainement empathique), je me sens une part de responsabilité concernant ce qui pourrait arriver à mes coautrices dans la foulée de leur participation à mon projet de recherche⁴⁷. Par ailleurs, mes diverses pratiques de *littératures* (notamment comme lectrice et comme chercheuse) me rendent particulièrement sensible aux classements actuels des *textes littéraires* en fonction d'échelles fondées sur des critères esthétiques que je ne saurais, somme toute, précisément identifier⁴⁸. Je connais - relativement bien - les canons (classiques et contemporains, parfois concurrents) et je sais, comme je l'expose dans les pages qui suivent, que certaines formes *littéraires* sont critiquées ou méprisées. Comme d'autres, les milieux des *Arts* sont formés de chasses gardées et d'élites, dont les points de vue contribuent pour beaucoup à déterminer sinon la légitimité, du moins la *valeur* des pratiques. Ces savoirs théoriques et expérientiels, de même qu'une hypersensibilité et une sévère tendance à l'autocritique⁴⁹, ont ainsi généré chez moi une anxiété de performance qui a sans aucun doute retardé l'écriture des *textes* que je devais joindre au recueil⁵⁰.

Mais si j'ai ressenti le poids des institutions, dont celles qui m'ont formée, j'ai appréhendé encore plus les jugements de personnes plus ou moins proches de moi, que j'admire pour différentes raisons : des professeures et professeurs, des collègues et des amies et amis, qui sont d'une façon ou d'une autre

⁴⁷ J'aborde ces considérations éthiques dans les *Lignes de départ*. En annexe, le *Formulaire de consentement* signé par les participantes à mon projet fait état de risques faibles à modérés sur le plan psychologique (réactions émotionnelles plus ou moins intenses et durables).

⁴⁸ Evelyne Ledoux-Beaugrand soutient que les hiérarchies, les ordres, les « pyramides littéraires » ne tiennent d'ailleurs pas qu'à des critères relatifs à la *forme* et au *contenu*. Selon elle, les *textes littéraires* sont beaucoup jugés sur la base des statuts et des positions des personnes qui les produisent :

« Comme plusieurs critiques et auteures l'ont souligné et le soulignent encore - parmi elles on peut notamment penser à Virginia Woolf (1992), Elaine Showalter (1977), Béatrice Didier (1980), Christine Planté (1989) et plus récemment Geneviève Brisac (1992) - l'arbitrarité du concept de "valeur littéraire" et des différences entre la petite et la grande littératures ont, à travers l'histoire, joué en défaveur des femmes. » (2010, p. 22)

⁴⁹ Peu importe ici que soient identifiées les déterminants (personnels, familiaux, sociaux...) de ces manifestations.

⁵⁰ Comme je l'explique dans les *Lignes de départ*, c'est d'ailleurs beaucoup pour m'obliger à confronter cette anxiété paralysante que je me suis inscrite au doctorat - dans l'optique de réaliser une recherche création.

des *expertes / experts* ou des *artistes*. Je les positionne, de façon plus ou moins consciente, dans des hiérarchies fondées sur des critères instables (dans le temps et entre ces personnes). J'admets aussi, avec un certain embarras, qu'on pourrait sûrement (comme à nombre de mes amies et amis) me coller l'étiquette de *bobo (bourgeoise bohème)*⁵¹, comme le chante Renaud : « Ma plume est un peu assassine, pour ces gens que je n'aime pas trop. Par certains côtés, j'imagine... que je fais aussi partie du lot! » D'un point de vue analytique, je soutiens que cette *culture bobo*, à laquelle je participe, produit de nouvelles élites. Bien qu'hétérogène et se jouant des frontières entre la culture populaire (*mainstream*) et la culture d'élite, puisant dans ce qui est dévolu à l'une comme à l'autre, elle est à mon avis, tout autant que ces dernières, fondée sur des codes spécifiques. Ainsi, devant ma page blanche, je me suis sentie écartelée entre ces *structures de sensibilités* concurrentes : la marge entre le *bon goût* et le *mauvais goût* m'est souvent apparue bien mince (en plus d'être changeante) - et la perspective d'un *faux-pas* m'a (trop) longtemps angoissée. Mes pratiques *littéraires* se manifestent ainsi en tension, entre soutien et critique des mécanismes élitistes.

Par ailleurs, au début de mon parcours doctoral, j'ai souvent senti un malaise planer lorsque j'abordais *subjectivement* les *écritures de soi* (de *moi*, en l'occurrence) dans le cadre académique, notamment lorsque je m'exprimais sur des sujets *sensibles* ou *intimes* (mes rapports tortueux à mon père, par exemple)⁵². J'ai en ce sens longtemps redouté que mon projet soit perçu comme une entreprise narcissique, une tentative de règlements de comptes, une démarche puérile. Signe du caractère

⁵¹ La valeur scientifique du concept, proposé par le journaliste et écrivain David Brooks en 2000, a été remise en question, notamment par la géographe Anne Clerval qui s'est elle-même intéressée à la gentrification des quartiers populaires de Paris (2005). Je l'emploie pour ma part dans son sens le plus commun, celui qu'on utilise dans des salons et des cafés, dans des films et des chansons. Je me permets d'ailleurs de suggérer, à la lectrice ou au lecteur de cette thèse, une courte pause musicale : www.youtube.com/watch?v=LZzR7-apnKA.

⁵² **Station projetée ●●●●●●●● Affects, intimités et confidences.**

Je compte explorer ces questions pendant ma recherche postdoctorale. Lisant ces propos d'Elspeth Probyn, je constate que la situation semble avoir peu évolué au cours des 15 dernières années :

« Le récit a un statut suspect dans nos disciplines. Bien des tentatives ont suivi la veine narrative, mais davantage l'ont décriée au nom de l'objectivité qui a gouverné les sciences humaines. Alors que le tournant postmoderne aurait pu libérer les sciences sociales de son [sic] corset empirique, de manière générale, ce qui avait été annoncé par des anthropologues [...] n'a pas eu de suites suffisamment importantes pour changer ce que l'on entend par données ethnographiques. En fait, le seul mot donnée évoque la science d'une façon qui arrive à réprimer toute envie narrative. [...] C'est étrange, mais il me semble plus facile de transformer les histoires des autres en données. Dans le fond, ce qui m'intéresse, c'est de raconter des histoires. Cependant, dès que [la chercheuse ou] le chercheur se met à raconter ses propres histoires, un signal d'alarme se fait entendre. [...] Dans le domaine de l'écriture scientifique, le tabou de l'intime, où loge la honte, rend l'expérience narrative hautement problématique. » (2004, p. 41-42)

relativement inhabituel de ma démarche⁵³, plusieurs personnes ont par ailleurs souligné avec grande sollicitude mon *courage*, ce qui m'a toujours troublée et, pour être honnête, un peu agacée. D'une part, je doute que j'aurais suscité de telles réactions si je m'étais limitée à parler des rapports de femmes autres que moi (des *enquêtées*) à leurs pères. D'autre part, j'ai depuis le tout début inscrit mon travail dans une perspective de recherche académique - et non de thérapie psychologique (quoiqu'on ne puisse peut-être pas tirer de ligne franche entre les deux, plusieurs éléments affectifs et normatifs les distinguent à mon sens).

J'ai toutefois senti mon assurance se développer au cours de mon cheminement, ce que j'attribue en partie aux commentaires positifs de personnes dont je considère (et craint à la fois) le jugement. Elles m'ont en quelque sorte donné des élans qui m'ont aidée à poursuivre⁵⁴. Mais en définitive, c'est en *écrivaint* que j'ai fini par être portée par ce que j'appellerais le *flow* de l'écriture⁵⁵. C'est la pratique d'écriture en elle-même qui m'a permis de la mettre à l'œuvre, d'en expérimenter la performativité.

Alors que cette parenthèse réflexive me semble poser plus de questions qu'elle n'apporte de réponses, elle m'incite à me pencher sur les pratiques *littéraires* de mes coautrices⁵⁶. Je me demande par exemple si Catherine, qui a une formation de deuxième cycle universitaire en interprétation théâtrale (et avec qui je partage un groupe d'amies et amis), a éprouvé des sentiments semblables à ceux que je décris ci-dessus. C'est elle qui a le plus tardé à me remettre ses textes, m'envoyant le deuxième à la toute dernière minute. Sans présumer des interprétations qu'elle fait de ses propres pratiques d'écritures, j'ai l'intuition qu'une certaine pression de performance pesait aussi sur elle.

En ce qui concerne Fanie et France, le fait que je ne les connaissais pas avant de commencer avec elles mon projet a certainement façonné les rapports qu'elles ont entretenus, dans ce cadre, avec leurs

⁵³ Je souligne le caractère inhabituel, mais absolument pas unique, de cette prise en compte de la subjectivité de la chercheuse ou du chercheur. Je présente brièvement des courants et postures singulières dans les **Lignes de départ**.

⁵⁴ Je ne peux présumer de ce qui se serait passé si je ne les avais pas eus. Mais je suis assez convaincue que j'aurais trouvé le processus bien plus exigeant.

⁵⁵ Je ne réfère ici à rien d'ésotérique ni de mystique. Il s'agirait plutôt d'un mouvement semblable à celui qui se produit lorsque nous marchons ou que nous courrons longuement, qui peut par ailleurs à tout moment être interrompu. C'est une impulsion, un courant, en quelque sorte, qui nous entraîne sans que nous sachions précisément où nous allons. J'aborde cette question dans la **Station Écritures**.

⁵⁶ Je reviens sur le statut d'autrices que je nous confère dans la **Station Écritures**.

écritures de *textes littéraires*. Elles m'ont d'emblée identifiées en fonction de mes statuts de chercheuse en communication s'intéressant aux pratiques littéraires, d'une part, et d'éditrice du recueil réunissant les textes que nous avons produits, d'autre part. Bien qu'elles lisent beaucoup, elles m'ont demandé d'évaluer moi-même la qualité de leurs textes, jugeant explicitement (dans le cas de France) ou implicitement (dans le cas de Fanie) que je possède, plus qu'elles, l'*expertise* pour le faire⁵⁷. Nourri par nos longs et nombreux échanges, mon travail d'édition a pris plusieurs formes, dont certaines m'apparaissent plus inhabituelles que d'autres. En plus de la correction de l'orthographe grammaticale et de la syntaxe que j'ai effectuée, et des quelques conseils d'ordre stylistique que je leur ai donnés (lesquels m'apparaissent étrangement intuitifs⁵⁸), je leur ai fait des suggestions pour qu'elles se sentent à l'aise d'expérimenter différentes formes d'écritures *littéraires*. Cela dit, je note que la plupart des discussions que j'ai eues avec Catherine, Fanie et France n'ont pas porté sur nos pratiques *littéraires* en tant que telles. Je suis convaincue que ces discussions les ont, néanmoins, orientées et façonnées. Chacune de nous a donc commencé à écrire bien avant de se retrouver devant une page blanche. Nos interactions ont, aussi, guidé mon travail d'édition : j'ai eu le souci de faire en sorte que les textes rencontrent ce que je conçois comme des exigences esthétiques, tout en conservant leur *personnalité* singulière. Mais en fonction de quels critères normatifs, de quels *jugements de valeurs*, ai-je procédé? Encore une fois, si je n'ai pas de réponse claire et univoque à cette question, je crois qu'elle mérite, malgré tout, d'être explorée.

Ici, le concept de *régimes de valeur*, élaboré par John Frow, me semble tout particulièrement porteur : il me permet en effet de me dégager de la conception d'une *valeur* qui serait immanente aux textes *littéraires* et, ainsi, de réfléchir aux rapports sociaux et aux mécanismes qui sous-tendent l'attribution de la *valeur*. S'ils sont sociohistoriquement variables, les *régimes de valeur* produisent certaines régularités (1995, p. 297). Frow souligne que ces régimes axiologiques ne sont pas réductibles à une seule échelle (*high* versus *low culture*) et qu'ils ne sont pas non plus le fait de groupes sociaux

⁵⁷ Je souligne que Fanie et France ont toutes deux effectué des études supérieures. Fanie est avocate pour le Barreau du Québec. France est retraitée d'Hydro-Québec, où elle a notamment travaillé à la mise en place de mesures d'atténuation et de suivi environnemental lors de la réalisation de projets hydroélectriques à la Baie James.

⁵⁸ J'ai l'impression d'avoir, au moins en partie, *appris* l'écriture *littéraire* comme on apprend sa - ou ses premières langues, comme on apprend un rythme musical, tout simplement parce qu'il nous devient *familier*. En lisant, sans être consciente d'apprendre quelque chose (ou plutôt d'apprendre ce que j'étais en train d'apprendre), je suis peu à peu devenue *familière* avec l'écriture *littéraire*. C'est donc beaucoup par mes lectures que je l'ai intériorisée. Il s'agit selon moi de partages de savoirs moins raisonnés qu'intuitifs et affectifs.

spécifiques, mais qu'ils procèdent plutôt de rapports de pouvoir traversant les institutions et façonnant les pratiques culturelles et les *valeurs* qui leur sont associées.

Les *littératures* et la *valeur des textes littéraires* se constituent ainsi dans un jeu ininterrompu d'interactions et de tensions entre : des autrices et auteurs; des lectrices et lecteurs, des groupes de pairs, des clubs de lecture; des programmes de formation académique, des recherches, des chercheuses et chercheurs universitaires; des programmes gouvernementaux et institutionnels de subvention et de reconnaissance; des certifications; des maisons d'édition et leurs multiples niches, des éditeurs et des éditrices; des librairies et des libraires; des bibliothèques et des bibliothécaires; des journaux et des magazines spécialisés et non spécialisés, des critiques journalistiques; des langages, des académies, des codes particuliers de détermination et de statut, des structures juridiques, des discours et des croyances, des contraintes matérielles (notamment financières), ainsi que des lieux, des objets et des personnages qu'elles *font exister*. Procédant d'une approche foucauldienne, j'envisage ces rapports de pouvoir comme étant mobiles (jamais arrêtés), ce qui dirige mon attention sur les forces qui produisent les transformations des pratiques *littéraires*. C'est dans cette optique que l'articulation *femmes et littératures* prend tout son sens, alors que je pose cette question : quelles sont les forces - sociales, culturelles, politiques et économiques - constitutives de (et non extérieures à...) l'entrée des femmes en *Littérature*, considérant que l'écriture *littéraire* fut traditionnellement quasi-réservée aux hommes; qu'elles sont les forces constitutives de leurs *littératures*? Et comment l'inscription de ces *littératures* dans le « champ de bataille » de la culture (Hall 2007 [1981]) informe-t-elle nos propres pratiques *littéraires*, à Catherine, Fanie, France et moi?

Soucieuse d'historiciser les *littératures* de femmes en tant que pratiques culturelles, je puise dans les travaux de chercheuses ayant participé à produire *une histoire littéraire* des femmes au Québec. Il ressort de leurs recherches que les *textes* de femmes, jusqu'alors négligés et considérés comme de la *basse littérature* par rapport à la *haute littérature* masculine, sont de plus en plus pris en considération à partir des années 1960 et 1970. Au Québec, comme dans le reste de l'Amérique du Nord et en Europe, le nombre de femmes qui arrivent à publier augmente de façon spectaculaire : leur production littéraire atteint presque le niveau de celle des hommes en 1990 (Boisclair 2004). Plusieurs s'affichent ouvertement féministes. Celles que la plupart des points de vue anthologiques considèrent comme les figures de proue (Nicole Brossard, Claire Martin, Louise Maheux-Forcier, Paule Saint-Onge, Marie-Claire

Blais) semblent tracer le chemin pour leurs successeuses immédiates (Louise Dupré, France Théorêt, Jovette Marchessault, Louky Bersianik, Madeleine Gagnon, etc.), qui produisent à leur suite des textes radicaux.

Bien-sûr, cette progression ne se fait pas *ex-nihilo*. L'articulation (Hall dans Grossberg 1986) d'une série de conditions (matérielles et symboliques - historiques, conjoncturelles et mutuellement constitutives), la sous-tendent sur différents plans. Patricia Smart affirme d'abord qu'elle participe de la montée des mouvements féministes dans les années 1960 et 1970 (1988). Pour sa part, Isabelle Boisclair (2004) précise que l'accès élargi à l'éducation et au marché du travail, ainsi que l'acquisition d'une indépendance matrimoniale⁵⁹ et la diminution du taux de natalité permise par le recours facilité aux moyens de contraception, entre autres, rendent possible l'engagement de plus en plus de femmes au sein des milieux *littéraires* androcentrés. La chercheuse ajoute que leur engagement s'affirme grâce à une présence effective dans les institutions (comme l'Académie canadienne-française, devenue l'Académie des lettres du Québec) et les instances décisionnelles; à la création de maisons d'édition, de collections et de librairies féministes; à l'établissement d'une « critique au féminin » et d'une critique féministe, etc.

Ces multiples transformations, qui s'opèrent depuis les quelque soixante dernières années, s'accompagnent d'un essor des recherches sur les femmes et la *Littérature* - et du développement d'un important courant féministe dans le champ des études littéraires québécoises (notamment). C'est dans cette conjoncture⁶⁰ particulière qu'il devient *envisageable* pour une proportion grandissante de femmes⁶¹ d'écrire et de publier des textes *littéraires*.

⁵⁹ L'accès des Québécoises au travail rémunéré est facilité par l'adoption, en juillet 1964, de la Loi sur la capacité juridique de la femme mariée, pilotée par Marie-Claire Kirkland-Casgrain (1924 - 2016), première femme députée et ministre de l'histoire du Québec (Bélanger, Jones et Vallières 1994, p. 413). La nouvelle loi met fin à l'incapacité juridique des femmes mariées et leur permet, entre autres, d'occuper un emploi sans avoir à obtenir au préalable l'accord de leur époux.

⁶⁰ « *A conjuncture is a description of a social formation as fractured and conflictual, along multiple axes, planes and scales, constantly in search of temporary balances or structural stabilities through a variety of practices and processes of struggle and negotiation.* » (Grossberg 2006, p. 4)

⁶¹ Je tiens ici à nuancer : il n'est certainement pas envisageable pour *toutes* les femmes de le faire. Multiples facteurs individuels et sociaux (littératie, scolarité, statut socio-professionnel, occupations, âge, etc.) peuvent restreindre cette possibilité, qui demeure toute théorique.

Plusieurs chercheuses - et quelques chercheurs (voir, entre autres : Dussault-Frenette et Boisclair 2013; Landry 2013 ; Ledoux-Beaugrand 2010 ; Boisclair 2004 ; Saint-Martin 1997 ; Smart 1988) exposent la force performative des *littératures* de femmes, soutenant qu'elles participent à ce que les femmes puissent se concevoir comme sujets et, en cela, « exister [...] dans le langage et la pensée » (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge 2010 [2007], p. 524). De leurs points de vue, les pionnières proposent de « nouvelles possibilités d'action » (Landry 2013, p. 110). Elles tissent en filigrane de leurs textes *littéraires* le « récit de leur émancipation », déconstruisant la « représentation de l'idéologie dominante » (Boisclair 2004, p. 151). Elles contestent de fait le caractère réducteur des représentations stéréotypées qui ont peuplé la *Littérature* canonique, essentiellement masculine, au fil des siècles, celles-ci ayant participé à la fixation d'une norme et à la naturalisation de valeurs dites *féminines* liées à la maternité, à la sphère domestique et à la passivité. Ainsi appréhendées comme « techniques de soi » (Foucault 1984)⁶², toutes ces *littératures* (*littéraires* et méta) de femmes s'inscrivent à mon sens dans une *structure de sensibilités* qui place le *sujet* au centre de l'attention.

L'ensemble de ce que j'ai présenté ci-dessus représente, pour Catherine, Fanie, France et moi, un héritage en continuelle redéfinition⁶³, lequel a certainement contribué à ce que le fait de s'identifier comme femmes ne nous soit pas apparu d'emblée comme un obstacle à l'écriture de textes *littéraires*. Pour ma part, je reconnais que plusieurs pionnières (ainsi que les chercheuses qui s'y sont intéressées) m'inspirent par le simple fait qu'elles écrivent et publient, mais aussi par leurs manières de remettre en question les critères de littéarité en produisant des textes qui déstabilisent les normes. Travaillant la matérialité du langage, ces autrices présentent des récits fragmentés, outrepassant les règles grammaticales et syntaxiques. Leur travail de la forme engendre une « nouvelle langue », ou plutôt d'une langue libérée de ses cadres, qui s'invente et se produit dans la pratique même de l'écriture *littéraire*⁶⁴. Leurs textes formellement déconstruits expriment entre autres leur caractère polysémique,

⁶² J'aborde le « souci de soi » dans la **Station Écritures**.

⁶³ J'explore *l'héritage* dans une perspective derridienne (performatif / à venir) dans la **Station Héritières et héritage**.

⁶⁴ Je précise que leurs pratiques s'inscrivent dans un mouvement formaliste plus large qui se manifeste contre l'hégémonie du réalisme littéraire, la forme traditionnelle du roman et la progression linéaire du récit. La déconstruction de la forme romanesque canonique n'est pas exclusive aux autrices : l'air du temps influence certainement les procédés esthétiques et formels qu'elles privilégient (Lamoureux 2013, p. 133). Cela dit, plusieurs d'entre elles participent néanmoins à la radicalisation d'une approche qui appréhende le roman non pas comme un genre figé, mais comme « un lieu d'expérimentation littéraire » (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge 2010 [2007], p. 475).

ruinant toute entreprise structuraliste qui s'attacherait à en découvrir le sens. Par le processus d'écriture performatif, subversif, dans lequel elles s'engagent, elles tentent de se délester du fardeau représentatif, institutionnel, qui pèse sur la production romanesque. Ce sont les critiques institutionnalisées, soumises à la domination hégémonique masculine, qu'elles affrontent, dénonçant l'arbitraire des critères de valeur. Participant de cette redéfinition des rapports de pouvoir, la *valeur esthétique* de leurs pratiques littéraires se voit subordonnée à ce que j'appellerais leur *valeur politique*.

Bref, mes pratiques *littéraires* m'apparaissent hantées (Delvaux 2005), entre autres, par celles de ces pionnières. Je reproduis dans les pages suivantes un texte que j'ai écrit au milieu de mon parcours doctoral afin d'éprouver l'écriture *littéraire* dans l'esprit, entre autres, de ce qui m'habitait à la suite de mes lectures de textes de Nicole Brossard, dont voici deux court extraits :

Si on invente de la réalité sur du papier en intervenant dans la langue, inutile cependant d'exaspérer le sujet. [...] À la suite de chacun des passages qui formaient une émission, j'ai senti le besoin d'ajouter ce que j'appelle une posture du texte et un poème. Sans doute pour que rien ne m'échappe et que tout puisse commencer. En écrivant les postures et les poèmes, facile à constater, mais phénomène quand même car à mon insu, les comme, mais et les et fuyaient. C'est donc comme dépourvu de moi que je peux écrire, que je peux être avec certitude. *Journal Intime*, 1984, p. 9-10.

De l'incitation [ouvrir l'œil] à informer par le biais de l'écriture tout à fait cheminante informer DIFFÉREMMENT lâchant les signes louses gratuits de sens et de possibilités. [...] Comme en une narration faite de juxtaposition et suivant toujours la trace pour agiter sous le regard quelques phrases vandales obliques de signification comme dans rature. *Sold-out, étreinte/Illustration*, 1973, p. 100.

Dans le cadre de ma participation à l'ouvrage collectif *A Year of Aging / Un an de vieillissement* (Durocher, T.-Lamontagne et Lafontaine 2020), j'ai porté attention aux articles de la presse francophone (formats papier et numérique), publiés au cours de l'année 2017, qui abordent l'Alzheimer et les maladies apparentées (voir <http://actproject.ca/act/a-year-of-aging/> et <http://actproject.ca/act/media-monitoring-project/>). Mon analyse sommaire du corpus constitué au terme d'une vigie médiatique a révélé que les facteurs de risque, les mesures de prévention, les symptômes, les traitements, les difficultés vécues par l'entourage, l'accès à l'aide médicale à mourir et la prévalence grandissante de ce type de *pathologies* au sein de la population sont les sujets les plus traités, alors que de rares articles racontent l'histoire singulière de proches aidants. J'y ai vu des représentations souvent désincarnées, ainsi que des réalités hétérogènes nivelées et appréhendées

dans une optique hypermédicalisée. Aussi, à partir de termes, expressions et bouts de phrases extraits du corpus d'articles, détournant le sens des mots et effaçant leur provenance, j'ai créé un court récit en trois temps mettant en scène une femme dont le *casting* singulier défie la norme.

Apprendre une nouvelle langue

**Dans un bar enfumé, une larme frotte doucement le fil de ses idées.
Elle raconte l'histoire de cette femme en mode mineur.**

**Madeleine monte sur les planches.
À l'avant-scène, ses moments clés s'illuminent.**

On the sunny side of the street, le violon et la contrebasse ouvrent de nouveaux sentiers. Mon ukulélé coiffe leur évolution, joue avec leurs courbes de croissance. Je suis une tricoteuse, une semeuse de billes. Notre ensemble visite une sonate en friche. Des courtepintes de paroles nous réchauffent par cœur.

**Madeleine s'écrase en sens inverse sur le siège de sa pensée.
Son regard déambulateur fixe le carré vide d'une autre temporalité.**

Quand une fausse note me terrasse, le bandéoniste ne sourit plus. J'entame un tango distorsionné.

**Madeleine tape à grands coups dans la fenêtre ouverte.
Des lanternes projettent en lumières son intimité sur la place publique.**

L'essence du soi se transforme. Mon corps est une source exceptionnelle de stress oxydatif, d'inflammation chronique, de neurotoxines, de protéine Tau, de bêta-amyloïde. Au nom de la santé publique, les ondes de choc oscillent dans le bon sens, dansant un ballet de plus en plus étrange. Changement de la structure corticale, abondance de RBF0X1, diminution de la matière grise, augmentation de la matière blanche, TMEM106B, dégradation plus rapide des méninges, variante ApoE4 : c'est l'odeur du démon mise en exergue. Son souffle souffle. Mon souffle souffre.

Un algorithme spirituel planifie la durée du séjour : ma vie entière. Plus de 400 000 signes avant-coureurs, beaucoup de parfum, 17 000 lésions au cerveau, 4,6 millions de ponctions lombaires, 1,4 millions de mutations, 747 000 troubles cognitifs légers, 564 000 molécules biologiquement actives, 1,1 millions de mécanismes cellulaires entrecoupés, 106 millions de neurones, 141 000 pièces dans mon puzzle, 327 marqueurs de cellules déjà mortes. La trajectoire virtuelle atteint son climax, puis le rythme change.

**Madeleine martèle sur deux murs en même temps des bribes de silence.
Elle vacille, en équilibre, avant de reprendre de plus belle son monologue.**

Le capitaine de l'équipe me donne un petit élan. Pour contrôler mes propriétés organoleptiques, il dope les pouvoirs magiques du thé vert, du cacao, des fruits, des noix, des légumes et des légumineuses, du poisson et du curcuma, des graines et des oméga-3. Dans sa recette du vieillissement, l'épigallocatechine gallate stimule le processus de neurogénèse. Mais le mal est fait. La situation ne fera qu'empirer.

Il oublie de dépister mes 100 chansons préférées.

**Dispersée sur la route achalandée de ses souvenirs, Madeleine ouvre une porte.
Elle pénètre sur la pointe des pieds dans le secret d'une culture étrangère.**

Au matin frisquet d'un opéra fermé pour de bon, j'entame mon voyage dans un trou de mémoire. J'oublie les couleurs de la honte. Et je me surprends à savoir écrire. Tout est là : du vin rouge, les textures variées de mes plaisirs coupables, mon intelligence artificielle et ma première complice, l'imagerie vocale, la crème du jazz.

Certains chemins libèrent les frontières des gens. Il nous reste de larges zones grises à explorer pour ralentir la roue tournante. Je nous vois réunis, les yeux qui brillent, caresser les disparues, émulsionner le réel et l'onirique.

Les feuilles flétrissent en beauté. L'amour de la musique ne fait pas son âge.

Ce que j'expose dans cette **Station** met donc en lumière le fait que mes pratiques *littéraires*, comme celles de Catherine, de Fanie et de France, ne se limitent pas aux *textes*. Si ces derniers apparaissent souvent au centre des préoccupations lorsqu'il est question de *Littérature*, les lectures sont fondamentales. Mes intérêts, d'abord, sont façonnés par mes lectures de multiples textes : *littéraires*, critiques, analytiques, etc.⁶⁵ Toutes ces lectures orientent celles qui suivent, celles qui les précèdent et, plus largement, mes pratiques *littéraires*⁶⁶. Je constate que, depuis une dizaine d'années, je suis captivée par les textes *littéraires* de femmes (ainsi que par les études qui leur sont consacrées). Pendant les cinq ans et demi qu'auront duré mes études doctorales, j'aurai été tout particulièrement interpellée par ceux de Nelly Arcan, d'Alison Bechdel, de Fanny Britt, d'Annie Ernaux, d'Elena Ferrante, de Natasha

⁶⁵ Ces catégories ne sauraient être ici appréhendées comme étant mutuellement exclusives.

⁶⁶ Inspirée par la démarche d'Elisabeth A. St.Pierre (2017), qu'elle expose dans « *Writing Post Qualitative Inquiry* », j'aborde les pratiques d'écritures comme des expérimentations travaillées par des lectures dans les **Passages et passagers** et dans la **Station Écritures**.

Kanapé Fontaine, de Dominique Fortier, d'Ariel Gore, de Catherine Mavrikakis, d'Alexie Morin, d'Alice Munroe, de Maggie Nelson, de Patti Smith, de Delphine de Vigan - pour ne mentionner que ces autrices⁶⁷. Mes rencontres avec elles, médiées par leurs textes, entre autres, participent de mon propre parcours : elles sont informées par ce parcours comme elles l'infléchissent et le retravaillent.

Bien-sûr, je ne suis pas la première à souligner que lecture est loin d'être une activité passive, une action condensée, spatiotemporellement arrêtée, absolument dédiée, de déchiffrage⁶⁸. Mais il me semble tout à fait fondamental de reconnaître ici les legs dont *je me fais l'héritière* - qui *font de moi* une héritière, comme l'exprime cette réflexion de Louise Dupré dans un article intitulé « Dans l'intimité de l'écriture » :

Les mots d'autres auteurs - poètes, romanciers ou essayistes - que je glane au fil de mes lectures favorisent chez moi des associations bénéfiques [...] Je peux alors passer outre à la culpabilité ou à la honte. Les lectures jouent peut-être ce rôle chez beaucoup d'écrivains. Dans la création comme dans la vie, c'est dans le dialogue que l'on parvient à avancer... (2019, p. 22)

Mes rapports avec les autrices et les textes que je mentionne plus haut me semblent participer d'une *structure de sensibilités* fondée sur un phénomène plus vaste, sans toutefois qu'il soit dominant. Je vois en effet s'affirmer une tendance qui prône le développement d'une conscience réflexive. Celle-ci m'apparaît, d'une façon que l'on aurait tort - à mon sens - de qualifier de paradoxale, ouverte aux

⁶⁷ De nommer ainsi les autrices, plutôt que de dresser la liste de leurs œuvres que j'ai lues, participe à la fois d'un décloisonnement de la *Littérature*, d'une inscription de l'importance des femmes dans l'histoire littéraire et d'une réitération la figure de l'autrice, socialement valorisée. Concernant ce dernier élément, je réfère à la « fonction auteur » (Foucault 1969) dans la *Station Écritures*.

⁶⁸ La question des rapports (et des rapports de pouvoir) entre autrices / auteurs, *textes* et lectrices / lecteurs mériterait d'être réfléchi plus en profondeur une fois qu'aura été publié le recueil de récits qui accompagne cet essai analytique. Je pourrais fonder cette réflexion sur la pensée de Hans Robert Jauss et de Wolfgang Iser, principaux représentants de l'École de Constance, qui mobilisent certaines idées kantienne pour élaborer une esthétique de la réception, c'est-à-dire une approche relationnelle (communicationnelle) des *littératures*. Je sais que Pierre Bourdieu, entre autres, reproche aux théoriciens allemands de se complaire dans une vision élitiste. Par ailleurs, l'accusation d'ethnocentrisme et d'impérialisme formulée par Edward Saïd à l'endroit des critiques littéraires traditionnels s'applique sans doute à leurs travaux : « [L]es études postcoloniales ont accru notre intelligence de *la littérature* en montrant que les mécanismes de l'impérialisme ne concernaient pas que les lois économiques et les choix politiques, mais aussi les codes culturels dont les œuvres d'art littéraires font partie. » (Pillet 2011) [Je souligne.] Cela dit, j'envisage une réactualisation de l'esthétique de la réception, laquelle pourrait (en partie) s'inspirer de celle que propose Fabien Pillet (2011) dans « Que reste-t-il de l'École de Constance? » et de l'appropriation qu'en fait Laurence Allard (1994) dans « Dire la réception - Culture de masse, expérience esthétique et communication ».

autres, à la multitude et aux singularités. Selon l'idée que je m'en fais, je remarque que mes lectures m'ont questionnée sur mes propres pratiques d'écritures *littéraires*. Qu'allais-je proposer dans le cadre spécifique de ce projet? Des hurlements? Des chuchotements? Un discours neutre, semblant détaché? Ou totalement investi? Une réflexion méta? Des ambivalences? Tout cela? Et comment? ... Je conçois ainsi que par leur caractère performatif, mes lectures sont *aussi* des écritures⁶⁹ - et qu'il en est certainement de même pour Catherine, Fanie et France.

Ces questions que je me suis posées me poussent à considérer l'importance que revêt le *développement personnel* et la recherche du *bien-être* depuis les années 1990 (Requilé 2008). L'écriture apparaît ainsi comme un moyen par lequel *s'épanouir* et se *réaliser*⁷⁰. Cet engouement me semble pousser à l'extrême le souci de soi théorisé par Foucault. Corolaire d'une évaluation de la vie humaine en termes de réussite ou d'échec (basée sur des critères comme l'établissement et le maintien de liens familiaux et amicaux profonds et significatifs), ces préoccupations interviennent sans contredit dans nos *vieillissements*. Elles montrent ainsi que le processus de vieillissement ne saurait être appréhendé qu'en terme chronologique; qu'il se produit en tension, dans l'interférence complexe de multiples discours, pratiques et trajectoires, de matérialités et immatérialités vieillissantes, ce que Stephen Katz (2009) appelle le « vieillir ensemble » des humains et plus qu'humains⁷¹.

Je ne saurais prétendre avoir déjà fait le tour de la question, puisque nombre d'autres médiations sociales inhérentes à nos pratiques *littéraires* pourraient être identifiées. Parmi les *structures de sensibilités* qui les informent, j'observe un accent mis sur le *micro*, le *banal* et les personnes *ordinaires*⁷². Stéphanie Bellemare-Page souligne à quel point, dans le contexte occidental contemporain, la *mémoire autobiographique* fascine :

[L]e développement de moyens de communication de plus en plus rapides et efficaces permet de rendre les archives, quelle que soit leur forme, beaucoup plus accessibles.

⁶⁹ Je m'inscris de fait dans une perspective derridienne, que je déploie dans la **Station Écritures**.

⁷⁰ L'économie du *coaching* est en pleine effervescence depuis les 20 dernières années (Fatien Diochon et Nizet 2012). On ne compte plus le nombre de sites Internet et de personnalités qui proposent leurs recettes pour atteindre ses objectifs et *réussir* sa vie.

⁷¹ Je m'y attarde un peu plus longuement dans la **Station Deuils**.

⁷² Le projet *Écrire sa vie!*, mis sur pied au printemps 2020 dans les premiers mois de la pandémie de Covid-19 qui aura marqué le monde, me semble tout à fait représentatif de cette tendance. Il s'agissait d'un atelier mené par Jeannette Bertrand, dont l'objectif était d'inviter les personnes âgées à écrire leur histoire de vie - et de les guider dans ce processus grâce à une série de capsules. Voir <http://centreavantage.ca/ecrire-sa-vie/>.

Cette omniprésence de lieux et de discours commémoratifs s'accompagne d'un intérêt grandissant pour la mémoire individuelle. La vie quotidienne de personnes plus ou moins connues devient le sujet et l'objet de nombreuses recherches dans plusieurs domaines comme les arts, l'histoire et la littérature. Les objets, les photos et les documents leur ayant appartenu revêtent même parfois un caractère sacré. Cela explique en partie le souci de nos contemporains de vouloir, à leur tour, laisser leur trace. Ainsi, l'autobiographie, au sens large du terme, n'a jamais été aussi populaire, phénomène qui se reflète en littérature, mais aussi au cinéma, par un intérêt marqué pour les récits de vie, voire les œuvres d'autofiction. (2007, p. 49)

La chercheuse souligne que cette tendance participe d'un contexte où nous vivons beaucoup dans l'instantanéité.

J'ajouterais que les rythmes sociaux accélérés (Mercure 1995) modulent nos rapports au temps et, en conséquence, nos pratiques littéraires. Si Virginia Woolf a jadis affirmé avec justesse que les femmes qui souhaitent écrire devraient avoir une « chambre à soi », la cadence à laquelle nous devons mener nos vies montre toute l'importance qu'elles aient aussi du « temps à soi »⁷³. Dans un essai intitulé *Maman écrit pas de roman, a travaille trop*⁷⁴, Emilie Bélanger (2019) note que les (pré)occupations familiales et professionnelles des femmes (et la pression de performance et de productivité qui leur est associée) ne leur laissent que bien peu de temps pour se consacrer à la création *littéraire*. En tant que mères, Catherine, Fanie et moi sommes devons sans contredit assumer une large part de ce que l'on nomme désormais le travail invisible (il serait nettement exagéré de prétendre que nous assumons seules les soins aux enfants, mais la fameuse *charge mentale* repose pour beaucoup sur nos épaules; nous nous sentons aussi tenues d'assumer une prise en charge plus ou moins soutenue de nos parents vieillissants)⁷⁵. France n'est pas épargnée, bien qu'elle soit célibataire et sans enfant, puisqu'il est tenu pour acquis que les femmes (et d'autant plus les retraitées) vont s'investir comme proches aidantes et s'impliquer bénévolement auprès des personnes malades et vulnérables. Elle entretient d'ailleurs une conception fonctionnelle de ses pratiques *littéraires*, qui me semble appartenir à ce souci de faire œuvre utile. En effet, elle m'a confié écrire dans l'espoir que ses mots aident des personnes confrontées

⁷³ J'aborde aussi cette question dans la *Station Écritures*.

⁷⁴ En référence à la pièce *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage*, créée en 1975 par le Théâtre des cuisines

⁷⁵ En mars 2020, les députés québécois ont adopté une motion pour que soit reconnue la contribution à la société québécoise du travail invisible et non rémunéré accompli par les femmes. En tant que présidente du Cercle des femmes parlementaires, la députée caquiste Chantal Soucy a présenté à l'Assemblée nationale des données de l'Institut de la statistique du Québec. Celles-ci révèlent qu'en 2015, les femmes consacraient en moyenne quelque 7 heures de plus par semaine que les hommes aux activités domestiques. La charge mentale réfère au « fardeau de la planification, de la gestion et de la répartition des tâches ménagères » (Plante 2020).

à des situations semblables à celle qu'elle a vécue avec son père. J'ai moi aussi un espoir similaire, alors que j'espère que mes écritures résonnent chez les lectrices et lecteurs, qu'elles les hantent comme d'autres m'ont hantée, en quelque sorte.

Enfin, il serait présomptueux de ne pas reconnaître que les canons de la *Littérature* sont toujours effectifs et qu'une forme de sexisme systémique subsiste dans les milieux littéraires. Selon plusieurs observatrices, il est fréquent que les œuvres féminines soient d'emblée, encore aujourd'hui, déconsidérées par les critiques. Catherine Dussault Frenette (2015) emprunte au philosophe et sociologue allemand Axel Honneth l'expression « déni de reconnaissance » pour illustrer le fait qu'elles sont quasi absentes des répertoires de « classiques littéraires » - et qu'elles sont sous-représentées dans la plupart des anthologies, des palmarès, des prix et des corpus d'enseignement, à moins qu'une catégorie « littérature féminine » ne leur soit dédiée. Selon une étude réalisée en 2019 pour le compte du Comité Égalité hommes-femmes de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ), laquelle porte sur l'édition, les palmarès, les prix et les autres reconnaissances, sur 805 manuscrits reçus par neuf maisons d'édition québécoise en 2018, près de la moitié (48,9 %) ont été soumis par des femmes, alors que la proportion de manuscrits signés par des femmes ayant été publiés en 2017-2018 ne s'élève qu'à 37 %. Sur le plan du financement, 57 % des bourses à la création des conseils des arts du Canada et du Québec ont été attribuées à des femmes en 2017-2018. Cependant, les montants qu'elles ont obtenus sont moindres que ceux des hommes : en moyenne 6 627 \$ pour les femmes contre 9 419 \$ pour les hommes au Conseil des arts et des lettres du Québec; en moyenne 13 163 \$ pour les femmes contre 17 005 \$ pour les hommes au Conseil des arts du Canada.

Ces inégalités étant le produit de rapports sociaux dans un monde historiquement dominé par les hommes, elles ont forgé, sur un long terme, un biais de perception avantageant les hommes et ce qui est considéré masculin par la culture, tout en dévaluant les femmes et ce qui est considéré comme féminin, ce qui se traduit par la perpétuation d'un entre-soi masculin - un *boys club* au sein duquel les femmes doivent se tailler une place. (Comptois 2019, p. 4)

Ce biais de perception se répercute lors de la réception critique. Les textes de femmes reçoivent moins d'attention que ceux des hommes (- 20 %), et les termes utilisés pour l'évaluation sont stéréotypés : *sensible, juste, délicat* pour les femmes; *brillant, intelligent, magistral* pour les hommes (Comptois 2019).

Ce qui précède m'amène à quitter cette **Station** - vers laquelle je reviendrai sans doute - en insistant sur le caractère politique de ma démarche. Dans le contexte où les pratiques *littéraires* et les *expériences de vieillissements* des femmes⁷⁶ se voient encore minorisées, il m'apparaît stratégique de les mettre en lumière. Je profite ainsi du *poids* que me confère l'institution universitaire⁷⁷ pour faire, dans l'esprit des *cultural studies*, « de la politique par d'autres moyens » (Cervulle et Quemener 2015). En travaillant pour loger nos *littératures mineures* (Deleuze et Guattari 1975) au sein de la grande *Littérature*, je souhaite étendre « la lutte politique aux terrains du langage, du discours, du symbolique en tant qu'ils comptent parmi les lieux de production de la réalité » (Cervulle et Quemener 2015, p. 8). J'appréhende ainsi la production de savoirs critiques comme un ensemble de pratiques à la fois intellectuelles et politiques (Hall 2007 [1981]). Il est en ce sens fondamental, pour moi, que mon travail procède d'une réflexion sur ma propre intervention dans un monde dont ces pratiques participent à la construction⁷⁸.

⁷⁶ J'en parle davantage dans la **Station Deuils**.

⁷⁷ J'aborde aussi cette question dans la **Station Écritures**.

⁷⁸ J'élabore concernant ma posture politique et ma posture épistémologique dans les **Lignes de départ**.



Station Deuils

*Ring the bells that still can ring*⁷⁹

Cette **Station**, je n'avais pas prévu m'y arrêter. Je dirais même que je l'ai fuie. Lorsque je la voyais se profiler, je changeais de voie; je faisais un grand détour; j'empruntais une avenue qui me semblait moins cahoteuse, moins chaotique. Chaque fois qu'on m'en parlait, et on m'en a parlé souvent (dans des colloques, des classes, des cuisines, des parcs...), je détournais l'attention. Sans malice, mais sans doute un brin *moralisatrice*, me faisant porteuse d'une sorte de *bonne parole* intellectuelle, je nous invitais avec ardeur à penser les *vieillissements*, l'Alzheimer et les maladies qui lui sont apparentées autrement qu'en termes de *deuils* - de déchirements, de pertes et de douleurs⁸⁰. J'ai résisté... longtemps...

Est-ce parce que je me suis souvent appelée *mélancolie*⁸¹ que je leur ai obstinément tourné le dos?

J'ai donc résisté... longtemps... Jusqu'à ce que je plonge, et que je replonge, encore et encore, dans nos écritures, à Catherine, Fanie, France et moi. J'y ai bien sûr *reconnu* des *deuils* - des déchirements, des pertes et des douleurs. De là, j'ai aussi *reconnu* ceux qui se coulent et s'écoulent dans les larmes de ma *mère*, qu'un discours théorique, aussi éloquent soit-il, ne parvient pas à tarir⁸². Puisqu'ils y sont, me suis-je dit, enfin, autant les regarder en face.

⁷⁹ Cet exergue et le suivant sont tirés de la pièce *Anthem* de Leonard Cohen, à écouter ici : <https://www.youtube.com/watch?v=6wRYjtvIYKO>.

⁸⁰ Le terme deuil vient du bas latin *dolus*, qui signifie *douleur* (TLFI 2021).

⁸¹ Je suggère, à la lectrice ou au lecteur de cette thèse, une autre pause musicale : www.youtube.com/watch?v=9BWptUwviLo.

⁸² De bonne foi, bien entendu, j'ai tenté un soir de convaincre ma mère que ses inquiétudes par rapport à son vieillissement, à ce qu'elle envisage comme ses *défaillances*, sont en grande partie informées par les discours et les pratiques culturelles. Malgré toute ma délicatesse, malgré mon intention de la rassurer, je l'ai plutôt sentie se braquer : je ne pouvais pas comprendre, mais je saurais, un jour, ce que ça fait de sentir que ses capacités diminuent...

Cette discussion émotive a ébranlé mes postures épistémologique et politique. Comment concilier une approche critique et un souci de prendre en compte les *vécus subjectifs* tels qu'ils me sont confiés (ou tels que je les vis moi-même), sans m'inscrire dans une vision surplombante et maternaliste? Il s'agit pour moi d'une question fondamentale, absolument non résolue, mais à laquelle il m'apparaît important de continuer à réfléchir.

Les considérations éthiques que soulèvent Elisabeth Adams St. Pierre dans la réédition du texte « *Writing. A Method of Inquiry* », qu'elle signe avec Laurel Richardson (2005), Linda Alcoff dans « The Problem of Speaking for Others » et Gayatri Chakravorty Spivak dans *Can the Subaltern Speak*, entre autres, me préoccupent. Je retiens

De quoi sont faits les *deuils* que nous écrivons? Quelles forces les traversent? Quels *deuils* nous écrivent? Dans quels espaces nous entraînent-ils; de quels espaces nous extirpent-ils?⁸³

*There is a crack, a crack in everything
That's how the light gets in*

L'écho extraordinaire qu'éveille cette strophe de Léonard Cohen, reprise dans mille circonstances, me semble un signe de notre difficulté collective à considérer et à partager nos *deuils*. Les affects s'expriment et s'éprouvent peut-être mieux à travers la poésie et la musique, ainsi enveloppés d'une part de mystère...

Je crois que les expérimentations d'écritures que j'ai menées avec Catherine, Fanie et France ont contribué à me rendre plus *sensible* aux *deuils* (aux miens, à ceux des autres), plus apte à les *accueillir*, à les *vivre* et à les *comprendre* (ajoutons à les *problématiser* et à les *historiciser*, pour employer un vocabulaire plus *académique*) plutôt qu'à les *combattre* ou à les *régler*. Ainsi, c'est en laissant libre cours à mes sensibilités que je choisis d'explorer et de meubler cette **Station**.

J'en présente d'abord les contours, ceux que je devinais de loin, que je réincarnais en *bonne parole* tout en refusant d'admettre que les *deuils* participent, inévitablement, de nos vieillissements. Je montre ainsi comment les visions stéréotypées et sociohistoriquement situées du vieillissement les informent.

de leurs réflexions que la recherche est toujours *en cours* et *en tension* - et que je dois sans cesse questionner mes propres *a priori*, qu'ils tiennent du *sens commun*, de la philosophie ou de la *science*.

⁸³ Par ces questions que je pose, j'insiste sur le fait que je ne réduis pas les *deuils* aux pertes ni à leurs objets. Je les envisage plutôt comme des *vécus* d'intensités variables, inscrits dans des temporalités paradoxales, des « intermittences continues », des immobilités (des résistances) et des mouvements. Les *deuils* « se décline[nt] dans diverses séries aléatoires d'instantanés individuels et collectifs » (Berthod 2018, p. 108). Ils sont donc à la fois singuliers et informés par un ensemble de normes, de valeurs, de pratiques, de rituels et de discours.

Les études sur le *deuil* sont nombreuses. Plusieurs s'inscrivent en psychologie, en psychiatrie et en psychanalyse (où il est beaucoup question de *processus de deuil* et de *travail du deuil*), mais elles fondent aussi des sous-champs de la sociologie et de l'anthropologie. Berthod (2016), Lussier (2007) et Roudaut (2012), entre autres, proposent différents tours d'horizon du concept et de ses usages. J'ajoute que la question du *deuil* est surtout abordée en termes de *représentations* dans les champs des études littéraires et cinématographiques.

Enfin, il existe une quantité innombrable d'*écritures de deuil*. Parmi elles, *Journal de deuil* de Roland Barthes figure parmi les plus marquantes. Je reproduis ici l'un des fragments de ce *journal intime*, qu'il a écrit à la suite de la mort de sa mère, en 1977, mais qui n'a été publié que près de 30 ans après sa propre disparition : « 30 novembre. Ne pas dire *Deuil*. C'est trop psychanalytique. Je ne suis pas *en deuil*. J'ai du chagrin. » (2009, p. 83) Ce fragment résonne tout particulièrement pour moi, en ce sens que le *deuil* ne peut être appréhendé comme un état spécifique ou une suite d'étapes à franchir pour *s'en sortir*.

By taking an explicitly cultural approach toward aging, [we illustrate] the truism that there are many ways of approaching and understanding age beyond the bio-psycho-social framework that dominates already existing gerontology. The humanities and the arts - and cultural studies more broadly - offer ways of thinking age and aging differently. (Gilleard 2014, p. 35)

C'est dans l'esprit de la citation ci-dessus que je travaille ensuite nos vécus et nos écritures de *deuils* en regard de nos pères, à Catherine, Fanie, France et moi. J'explore le jeu des échos entre nos vécus et nos écritures : je choisis pour cette raison de ne pas identifier - sans non plus les masquer - les autrices des extraits que je sélectionne. Et je les croise avec les approches théoriques que je convoque, et qui me permettent de les penser. Je procède donc par alternances, sur le mode de la réverbération, ma démarche ne se limitant pas à illustrer avec des extraits de nos écritures ce que je retiens des travaux de chercheuses et chercheurs. J'observe les moments et espaces de résonances qui se révèlent à travers l'écriture de cette *Station*, résonances qu'il ne s'agit pas ici de déployer de façon exhaustive, voire de filer dans leurs multiples ramifications, mais bien d'appréhender en ce qu'elles ouvrent, pour moi, des voies de réflexion.

Déranger les conceptions réductrices du vieillissement

Ma crainte de reproduire les conceptions hégémoniques et réductrices du vieillissement comme affaiblissement, dépendance et déprise, comme déclin (même décrépitude), essentiellement ponctué de pertes, s'est développée à la lecture de plusieurs travaux qui s'inscrivent au sein des courants critiques des *aging studies*, des études culturelles du vieillissement et de la gérontologie sociale⁸⁴. Je

⁸⁴ Ces courants de recherche hétérogènes se déploient depuis une trentaine d'années, notamment au Canada et au Québec, au sein de groupes de recherche tels que le Trent Centre for Aging & Society, le Gilbrea Centre for Studies in Aging, la Chaire de recherche sur le vieillissement et la diversité citoyenne, le projet Ageing + Communication + Technologies (ACT) et le Centre de recherche et d'expertise en gérontologie sociale (CREGÉS). Dans le monde anglo-saxon, les *aging studies* forment un champ d'études interdisciplinaire s'inspirant entre autres de théories féministes, des *cultural studies* et de perspectives postmodernes (Gullette 1997, citée dans Hepworth 1999). Pour un rapide tour d'horizon, voir les quelques ouvrages que je présente brièvement ci-dessous.

L'ouvrage *Vieillir au pluriel. Perspectives sociales*, codirigé par Michèle Charpentier, Nancy Guberman, Véronique Billette, Jean-Pierre Lavoie, Amanda Grenier et Ignace Olazabal (2010), offre un état des lieux de la gérontologie sociale au Québec. Ce champ de recherche s'intéresse aux *vieillissements*, le pluriel marquant la diversité des expériences (tributaires de multiples facteurs individuels et sociaux).

Dans le premier numéro de *Age, Culture, Humanities*, le sociologue Stephen Katz (2014) déplore une attention insuffisante des milieux universitaires en ce qui a trait aux enjeux de vieillissement. Il propose une définition du

pense en particulier aux recherches pionnières de la critique féministe américaine Margaret M. Gullette, dont les ouvrages *Declining to decline : Cultural Combat and the Politics of the Midlife* (1997) et *Aged by Culture* (2004) ont grandement contribué à établir les études du vieillissement dans le champ des *cultural studies* (Tulle 2006)⁸⁵. S'appropriant la pensée de Judith Butler, qui met en lumière la performativité du genre (2005 [1990]), Gullette soutient que le vieillissement est davantage produit par la culture, c'est-à-dire par les croyances, les habitudes, les traditions, les discours et les pratiques, que par la biologie. Elle dénonce ainsi le déterminisme biologique ainsi que les stéréotypes âgistes associés à la vieillesse (maladie, sénilité, décrépitude, etc.), lesquels sont naturalisés⁸⁶ :

One of my goal in writing Aged by Culture is to make "narrative aging" a fruitful and unavoidable concept. Biological determinism – whether the old hormonal and the new

champ des *age studies* (fondamentalement interdisciplinaire et critique), établissant ce qui peut être appréhendé comme un programme de recherche.

Dans « Critical perspectives on successful aging: does it "appeal more than it illuminates"? », un article qu'elle cosigne avec Stephen Katz, la sociologue Toni M. Calasanti montre les limites (empiriques, méthodologiques et théoriques) du concept de *successful aging*, véritable paradigme dans les recherches en gérontologie.

En introduction du *Routledge Handbook of Cultural Gerontology*, Julia Twigg et Wendy Martin (2015) effectuent une généalogie des recherches en gérontologie culturelle. Chacune des sections de l'ouvrage aborde par ailleurs une dimension particulière du champ. Le chapitre 4, rédigé par Chris Gilleard and Paul Higgs, traite spécifiquement du *cultural turn* dans lequel s'est engagée la recherche en gérontologie.

⁸⁵ Gullette est une pionnière, mais elle n'est pas la première à avoir réfléchi le caractère culturel et social du vieillissement. Pensons par exemple à Betty Friedan (*The Fountain of Age*, 1993), à Barbara Macdonald, qui accuse le féminisme d'âgisme (*Outside the Sisterhood : Ageism in Women's Studies*, 1983) et à Simone de Beauvoir (*La vieillesse*, 1970).

Gullette mobilise elle-même les travaux de Kathleen Woodward, qui interpelle spécifiquement les *cultural studies* : « *Along with race, gender and age are de most salient markers of social difference. Recent cultural studies has been virtually dominated by studies of difference. We have invented courses in colleges and universities that study gender, race, sexual orientation, ethnicity and class. But not age.* » (Woodward 1999, citée dans Gullette 2004, p. 118)

⁸⁶ Multiples discours et mécanismes participent à notre internalisation de l'idée que vieillir est terrible. La chercheuse donne l'exemple de l'attraction *Face Aging* au Boston Museum of Science. Ce dispositif technologique permet aux utilisatrices et utilisateurs de 15 ans et moins de regarder leur visage *vieillir* sur un écran. Témoin de la réaction de plusieurs jeunes, Gullette les voit préoccupés, distraits, secoués, et même dégoutés. Focalisé sur l'apparence physique et basé sur des stéréotypes préexistants, le *cyber-fi booth* les renforce : « *The software engineers hadn't asked, "What's the algorithm for making people look more beautiful, expressive, or individual as they grow up?" because they worked from our culture's preexisting notions of decline - skin, hair, outline. Caricature ruled. Decline overrode even the quirkinesses that never change: the shape of your eyebrows, the bow of your mouth. [...] Aging equals decline, a devastating formula.* » (2004, p. 6-7)

Au Québec, une campagne publicitaire lancée par le Groupe Maurice (propriétaire d'un réseau de résidences pour personnes âgées) en janvier 2021 utilise un procédé semblable pour *vieillir* sous les yeux du public les visages de personnalités connues : Hélène Bourgeois-Leclerc, Karl Walcott, Matthieu Proulx et Jemmy Echaquan-Dubé. Si l'intention est louable (l'équipe marketing dit vouloir lutter contre l'âgisme), il n'en demeure pas moins que les vidéos contribuent à la fixation sur l'apparence corporelle et à la reproduction des stéréotypes. Voir : www.legroupemaurice.com/nouvelles/groupe-maurice-agisme-nouvelle-campagne/.

genetic kind – could eventually regarded as another set of aging narratives imposed on our body-mind. But utopian scientific claims about “cracking the code” of bodily aging still distract attention from the many ways life chances are linked to socioeconomic status and discourse. Biochemistry lines up with God as another acultural source of human nature and destiny. (2004, p. 103)

J’ai également été interpellée - et guidée - par les travaux de chercheuses québécoises qui remettent en cause la prédominance du modèle biomédical, dont ceux de Kim Sawchuk, directrice de ACT Project - ageing + communication + technologies (<https://actproject.ca/>)⁸⁷ et ceux qu’a menés Line Grenier avec Véro Leduc (2017)⁸⁸ et Fannie Valois-Nadeau (2013 et 2020)⁸⁹. Les études réunies dans *Vieillir au pluriel. Perspectives sociales*, ouvrage codirigé par la titulaire de la Chaire de recherche sur le vieillissement et la diversité citoyenne (<http://chairevieillissement.uqam.ca>), Michèle Charpentier (2010), m’ont par ailleurs permis d’appréhender l’hétérogénéité des vieillissements, en ce qu’ils sont traversés d’inégalités sociales (liées entre autres au genre, à la classe sociale et au capacitisme) et, ainsi, représentés, vécus et performés différemment. Le collectif propose aussi de penser les vieillissements en termes de solidarités, de reconnaissance et de citoyenneté, pointant vers les exclusions auxquelles mènent les perspectives âgistes qui prédominent. Mettant en lumière les idées « souvent fausses et alarmistes » qui contribuent à une conception du vieillissement comme « problème », le travail de

⁸⁷ Sawchuk est l’une des premières chercheuses au Québec à s’être intéressée aux mécanismes d’inclusion et d’exclusion en lien au vieillissement, notamment en ce qui concerne les usages des technologies numériques. En plus de mettre en œuvre différentes méthodologies ayant contribué à l’essor de la recherche-création en sciences humaines et sociales, elle favorise la participation des communautés dans les processus de recherche. Le projet *In Their Own Words: Volunteer Voices from Montreal’s Cultural Communities* de l’organisme RECAA (Ressources Ethnoculturelles Contre l’Abus envers les Aîné(e)s, Respecting Elders: Communities Against elder Abuse), réalisé en partenariat avec ACT, a par exemple permis à des personnes âgées issues de diverses communautés ethnoculturelles de partager leurs expériences d’engagement au sein de groupes communautaires. Voir : <http://recaa.ca/projects/in-their-own-words-volunteer-voices-from-montreal-cultural-communities/>.

Les projets supportés par ACT sont nombreux et diversifiés. Voir : <https://actproject.ca/research-projects/>.

⁸⁸ Dans leur article intitulé « Signer/connecter : enjeux croisés du vieillissement, des technologies et de la sourditude » (2017), Leduc et Grenier mettent en lumière l’hétérogénéité des trajectoires et des « cultures du vieillissement » (Gilleard et Higgs, 2000), lesquelles sont informées par des enjeux de diversité, d’équité et d’inclusion. Les personnes âgées sourdes avec qui les chercheuses se sont entretenues dans le cadre de leur recherche-création expriment leurs propres points de vue sur leurs expériences du vieillissement. Ces entretiens ont mené à la réalisation de la vidéo documentaire *Les mains au bout du fil* : www.youtube.com/watch?v=VN6BAAtV1SBY.

⁸⁹ L’ouvrage collectif codirigé par Line Grenier et Fannie Valois-Nadeau (2020), *A Senior Moment. Cultural Mediations of Memory and Ageing*, ainsi que la recherche sur laquelle porte le dernier chapitre, « *Resoundingly Entangled. Ageing and Memory in Étoiles des aînés in Québec* », abordent des enjeux croisés de mémoire et de vieillissement - en les posant dans leurs multiples temporalités.

Charpentier rejoint sur certains points celui de Gullette, laquelle dénonce les « *master narratives of decline* » :

Decline is a metaphor as hard to contain as dye. Once it has tinged our expectations of the future (sensations, rewards, status, power, voice) with peril, it tends to stain our experiences, our views of others, our explanatory systems, and then our retrospective judgments. Once I feel I am at risk, the collective future can shrink to the fantasized autobiography of the Aging Me. It is decline ideology above all, I would argue, that makes each life span "a distinctive and enclosed trajectory, picked out from other surrounding events," as sociologist Anthony Giddens brilliantly describes it. One of decline's saddest ego-centripetal effects is to obscure anything suffered by those adjacent to us, in the polity and across the globe. The only history that matters is that of our times. Decline then squeezes the life span further, into an inflexible, biological, individual arc. (2004, p. 11)

Considérant que ces conceptions hégémoniques du vieillissement (et surtout de la vieillesse) informent nos manières d’appréhender l’existence; considérant leur effectivité et la logique individualisante qui les sous-tend, comment alors les déjouer ou, minimalement, ne pas les alimenter? Le simple fait d’aborder les *deuils* dans une recherche sur les vieillissements ne concoure-t-il pas, en quelque sorte, à les réitérer? C’est possible, dans une certaine mesure...

Mais *a contrario*, ne pas les prendre en compte risque d’invisibiliser certaines réalités. Comme le souligne Lynne Segal (2013) dans *Out of Time. The Pleasures and the Perils of Ageing*, la vie est inévitablement ponctuée de *deuils* et de pertes. La chercheuse féministe soutient qu’ils recèlent leur propre valeur et leur propre potentiel pour l’expression de la créativité, alors que leur déni constitue plutôt une menace. Symptôme d’un élitisme autocentré, ce déni procède en effet d’un refus de considérer la souffrance, dans un contexte où l’indépendance constitue un idéal transgénérationnel (Segal 2012 ; Twigg 2006 ; Cruikshank 2003). Segal rappelle que tout individu est dépendant dès son premier souffle - et qu’il s’agit de l’une des réalités fondamentales de la condition humaine.

La reconnaissance des *deuils*, de leur inévitabilité, pourrait ainsi permettre de lutter collectivement contre la peur et la honte (vécues individuellement) associées à la dépendance : « '[D]ependence' may be a collaborative process [...] » (Segal 2013, p. 261) Cette posture me semble faire écho à la politique de la vulnérabilité défendue par Butler (2010). Pour la philosophe, l’interdépendance est constitutive de l’existence humaine, certes, mais en cela sous-tendue par un réseau mouvant de relations et de rapports de pouvoir, de conditions matérielles variables et inégalement vécues, qu’il faut considérer.

Il s'agit, donc, de considérer ce réseau mouvant non pas dans une optique maternaliste et stigmatisante envers des *autres* identifiés comme *vulnérables*, mais bien dans une reconnaissance des mécanismes qui rendent des individus et des groupes plus *vulnérables* que d'autres - qui les constituent comme *vulnérables* - dans certaines conditions, dans certains lieux, à certains moments.

Voilà pourquoi il m'est finalement apparu primordial d'observer les *deuils* que nous écrivons et qui nous écrivent, Catherine, Fanie, France et moi, en prenant en compte les variations et les résonances, ainsi que les médiations qui les informent. J'envisage par ailleurs que nos écritures contribuent en elles-mêmes à faire exister, à mettre en forme et à montrer la multiplicité des vieillissements et des *deuils* qui les traversent.

Quels *deuils* écrivons-nous? Quels *deuils* nous écrivent?

[L]anguage and materiality are not opposed, for language both is and refers to that which is material, and what is material never fully escapes from the process by which it is signified.

Judith Butler⁹⁰

Lorsque je parcours nos écritures, à Catherine, Fanie, France et moi, j'y vois réitérés certains stéréotypes qui informent nos manières de concevoir et de vivre les/nos *vieillissements*. Les craintes et désarrois que nous exprimons relèvent en grande partie du diagnostic d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée qu'ont respectivement reçu nos pères. Elles participent ainsi d'une appréhension réductrice mise en lumière dans les travaux de Marlene Goldman (2017), de Pia Kontos et Wendy Martin (2013), de Stephen Katz (2012), de Laëtitia Ngatcha-Ribert (2012), d'Anne Davis Basting (2009) et d'Annette Leibing (2006), entre autres. Leurs recherches soulignent à quel point la perspective de la *perte de soi* est une hégémonie à laquelle il est difficile de se soustraire : « *[T]he assumed loss of self that pervades much of the literature on dementia.* » (Kontos et Martin 2013, p. 290). L'approche interdisciplinaire que privilégie Goldman dans son ouvrage *Forgotten: Narratives of Age-Related Dementia and Alzheimer's Disease* est tout particulièrement riche. S'inspirant de la démarche de Susan Sontag⁹¹, l'autrice cherche à déconstruire « *the Gothic and apocalyptic metaphors* » qui instruisent nos

⁹⁰ Cet extrait est tiré de *Bodies that matters. On the discursive limits of "sex"* (1993), p. 68.

⁹¹ Dans *Illness as Metaphor* (1978), l'essayiste soutient que les mythes sur le cancer et la tuberculose chargent ces maladies d'un poids démesuré. Source de honte et de culpabilisation, la « métaphore pathologique » assigne les personnes atteintes à des univers morbides.

façons d'être, de penser et d'agir - et qu'elle observe, à travers une approche généalogique foucauldienne, tant dans les discours médiatiques et biomédicaux que dans plusieurs œuvres littéraires :

[T]hese mysterious illnesses inspire dread and, as Sontag remind us, they are also categorized as "evil" [...]. Once categorized as morally wrong and horrifying, these illnesses are, in effect, transported into the territory of the Gothic – a literary mode that typically features monsters and monstrous transformations. At bottom, the meanings attributed to the suffering and loss instigated by master illnesses such as Alzheimer's disease – as well as the delegation of blame, culpability, and agency – are mediated through narrative and, more precisely, through literary modes such as Gothic, which articulate the desires for the revelation of secrets and for mastery. Apocalyptic narratives, which prophesy the end of the world, feature terrifying plagues, and install divisions between the elect and the non-elect that are also popular ways in which to master fear and uncertainty. (2017, p. 4)

Dénonçant l'extraordinaire attention médiatique que reçoivent l'Alzheimer et les maladies qui lui sont apparentées, Margaret Cruikshank (2003) souligne pour sa part que le terme *démentes* utilisé pour parler des personnes atteintes contribue à générer une véritable anxiété collective, que je ressens dans nos écritures. Or, selon l'autrice de *Learning to Be Old*, la peur de souffrir d'Alzheimer est absolument disproportionnée par rapport à son incidence.

Dans le frimas de décembre, tes visions hallucinées reviennent me hanter. Raymond, Josée et moi, on se sentait si démunis face à ta détresse dans ces moments déconcertants où tu nous appelais à l'aide.

On est dans l'ascenseur quand tu t'exclames. Regarde, il y a plein d'excréments partout. C'est tellement malpropre, ici. Je l'ai vu, le gars qui a fait ça. Tout est pourtant très propre, mais je la vois dans tes yeux, cette saleté. Tu restes dans le coin de l'ascenseur, immobile, pour éviter de te mettre les pieds dedans.

Mon trajet de retour est hors du temps. Je ne cesse de penser à toi, à cette démence maudite, à ce qu'elle nous fait vivre, à tout ce qu'on doit encaisser. J'arrive enfin à Bromont. Je monte tout de suite dans ma chambre. Mon oreiller est mon confident.

Je pleure une rivière...

Chaque soir, mon père confirme, carte en main, l'index tendu, que nous avons bel et bien échappé au magnétisme de la ligne rouge.

Le matin du deuxième jour, il se tient debout près du lit. Il demande s'il doit s'habiller avant ou après le déjeuner - il adore les petits croissants du buffet. Il ajoute encore plusieurs questions : la ligne, le passeport, les chaussettes, la culotte de nuit, l'adresse, l'itinéraire, la ligne, le vent, la pluie, les chaussures, la ligne, les petits croissants, la ligne.

La pathologisation de certaines conditions de vie ainsi que l'obsession relative au déclin de la mémoire et des fonctions cognitives, corrélées au vieillissement du cerveau, participent de ce que Stephen Katz appelle une « *cognitive culture* » (2012)⁹². Elles révèlent la puissance d'une appréhension de la mémoire comme constitutive d'une identité individuelle cohérente et continue (Grenier et Valois-Nadeau 2020 ; Katz 2012 ; Warnock 1987), qui s'incarne dans les *deuils* que nous vivons. « *[I]n its reduction of memory (and mind) to brain function, it creates the hope (and the hype) of remedial treatment for a range of memory problems, including those precipitated by the aging process* » (Katz 2012, p. 8)

J'aurais été incapable de vivre ce **deuil blanc** loin de toi, loin de Josée et de Raymond. Après 13 années dans le Moyen Nord, j'étais revenue auprès des miens, auprès de ma famille et de mes amis, auprès de toi. Quelle chance inouïe! Car la nouvelle de ta maladie m'aurait encore davantage foudroyée si je l'avais vécue à distance. [...]

C'est à ce moment, je crois, que j'ai pris toute la mesure de l'expression **deuil blanc**. C'est exactement ce qu'on vivait. Tu semblais t'effacer dans la blancheur d'un brouillard. Tu étais toujours parmi nous, mais on devait faire le deuil du père qu'on avait connu.

Du jour au lendemain, il fait son nid dans un monde parallèle : il perd en partie ses inhibitions, il piétine sans scrupule les conventions. [...]

Ce qui m'apparaît le plus difficile, en ce moment, c'est l'impression de ne plus avoir accès à mon père. Je me noie dans les profondeurs insondables de son esprit lorsque je plonge dans ses yeux bleus, translucides; je disparaissais dans l'abysse de son regard. Il n'a pas oublié qui je suis, mais il ne me reconnaît pas.

Goldman soutient que le focus sur le cerveau réduit les personnes atteintes d'Alzheimer à leurs habiletés cognitives et, en cela, dérobe leur humanité (2017, p. 5)⁹³. Je présume que l'anxiété est,

⁹² Je tiens ici à souligner que je reconnais, comme Goldman (2017) et Basting (2009), que l'expérience de l'Alzheimer peut être très éprouvante pour les personnes atteintes (et leurs proches), tant émotionnellement que physiquement. Le diagnostic à lui seul les transforme dans le regard de celles et ceux qui interagissent avec elles.

⁹³ Dans son introduction d'un ouvrage fascinant intitulé *Impersonations: Troubling the Person in Law and Culture*, Sherryl Hamilton réfléchit à partir du cas particulier de Theresa Marie Schiavo, une femme plongée dans ce qui est décrit comme un « état végétatif » après avoir subi un arrêt cardiaque. La chercheuse montre que les frontières de ce qui constitue une personne sont instables, qu'elles sont ponctuellement (culturellement et légalement) redéfinies. Les *existences liminales* troublent la notion de personne : « *They worry its easy claims, they poke at its complacency, they challenge its naturalization.* » (2009, p. 7)

justement, corollaire d'une peur de perdre son humanité et, en somme, d'une peur de la mort, considérée par plusieurs comme l'ultime tabou dans les sociétés occidentales contemporaines - où elle me semble biomédicalisée et individualisée (Lafontaine 2010) à l'extrême. L'Alzheimer et les maladies apparentées sont redoutées non seulement parce qu'elles mènent vers une mort physique ou corporelle (plus ou moins éloignée dans le temps), mais parce qu'elles entraînent une *mort sociale* (Leibing 2006) dans nos sociétés individualistes où l'indépendance et la rationalité, excessivement valorisées, constituent des « idéaux transgénérationnels »⁹⁴. Sources de honte, de pitié, les troubles cognitifs et de mémoire remettent en cause l'*utilité sociale* des personnes qui en sont atteintes.

Je te soupçonne d'avoir plus peur de la mort que tu ne le laisses paraître. Non pas que je te le reproche ; à ta place, je serais terrifiée. [...]

Comment ai-je pu oublier cette autre chose que tu m'as dite, ce soir-là, assis à la table de ta cuisine, réduit à cet univers rapetissé, désormais étroit et étrié, après m'avoir demandé des nouvelles de ma mère? Tu m'as dit, comme une évidence, comme pour compatir avec ma peine :

« C'est la fin d'une histoire pour toi, tes parents sont en train de mourir. » [...]

Et que fais-tu, tout le temps couché? À dormir? Sors! Marche! Cours! FAIS DES CHOSES, DES ACTIVITÉS. RÉALISE DES PROJETS, comme tout le monde. Te voir comme ça, qui te lève que pour manger et prendre tes pilules, c'est weird. Je me dis que tu fais quoi, là? Tu nous as tous bernés en prétendant être mourant? Tu fais semblant d'attendre la mort? Ça te stresse MÊME pas! T'as l'air zen! Tu rigoles encore, même! Et tu fais souffrir R., ce bon R. Ton chum depuis quoi, plus de 30 ans?

En quelques semaines, les symptômes de *démence* disparaissent de nouveau. Il accomplit une foule de tâches, il se lève à l'aube pour faire déjeuner les quatre femmes hors normes que ma tante héberge, il les taquine : il se sent *utile, apprécié et aimé*.

En ce qui me concerne, mon désarroi face aux symptômes de mon père me semble avoir été en partie apaisé par les lectures que j'ai faites pendant mon parcours doctoral. Les perspectives critiques des *aging studies*, sur lesquelles s'appuie mon propos dans cette **Station**, m'ont troublée et parfois même

⁹⁴ Plusieurs dénoncent l'assignation normative au *bien vieillir (successful aging)*, soit la double injonction à la performance et au bien-être individuel (réinvention de soi, vie active, créativité, dévouement, entre autres), laquelle ne prend pas en compte la diversité des parcours ni les facteurs (individuels et sociaux) qui informent les vieillissements. À ce sujet, voir entre autres Stephen Katz et Toni Calasanti (2015), Lynne Segal (2013), Michèle Charpentier et al. (2010), Margaret Cruikshank (2003) et Margaret Gullette (2004). Si ces chercheuses et ce chercheur reconnaissent le caractère positif du *successful aging* (en ce qu'il s'inscrit au-delà de la métaphore du déclin), il et elles en critiquent les fondements économiques (commerciaux, notamment) et politiques.

choquée; elles ont bousculé mes idées préconçues; elles ont remis en question ce qui me semblait *aller de soi*; et elles m'ont incitée à adopter une posture réflexive, que j'ai conservée tout au long de ma démarche. J'estime qu'elles m'ont aussi permis d'envisager autrement la *maladie* de mon père⁹⁵.

Réglée par le temps ordinaire, par l'évidence chronologique, je plonge machinalement dans l'enfance. As-tu remarqué? À mon âge, ce n'est pas encore un *problème*... pas plus que les défaillances de la mémoire, qui finissent par devenir, avec la vieillesse, des symptômes à guetter. Fictionnaliser ma vie relève de l'activité créatrice, pas de la *démence*. Cette scène sur laquelle j'écris nos vieillissements, à mon père et à moi, s'inscrit dans une esthétique convenable. [...]

Je me retiens de lui parler comme à un enfant. Mais quel ton adopter?

À cet égard, les tourments que je lis dans les écritures de mes coautrices me tracassent. Quelle place occupent, dans l'espace public, les points de vue alternatifs que les approches critiques opposent aux discours biomédicaux? Il serait présomptueux d'affirmer hors de tout doute qu'ils permettraient aux personnes atteintes d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée et à leurs proches d'appréhender plus de façon plus sereine leurs conditions particulières. Mais j'ai l'impression qu'ils pourraient orienter différemment les vécus - en montrant d'autres voies possibles. Pour ma part, au fil de mes lectures, je me suis interrogée sur les liens qui m'unissent à mon père, et sur les liens que je souhaite créer et entretenir avec lui, liens nécessairement informés par son état. Cette réflexion, qui se poursuit, m'a entraînée dans une sorte d'acceptation et d'ouverture face à l'inconnu.

Cela dit, lorsque nous écrivons nos *deuils* concernant nos pères, Catherine, Fanie, France et moi reconnaissons, plutôt que de les nier, les transformations du corps liées à l'avancée en âge. Nous participons ainsi à leur donner une visibilité qui contribuera, je le souhaite, à amenuiser la honte qu'elles provoquent souvent.

C'est désormais impensable de t'emmener à Bromont. Tes forces ont considérablement diminué depuis ta dernière visite dans le temps des Fêtes : le trajet est devenu beaucoup trop long, trop exigeant.

Quel virage pour l'oiseau marin que tu étais, dont le départ spontané avait lieu chaque printemps quand on était ados, Josée, Raymond et moi!

Ce temps-là est révolu. On doit maintenant s'ajuster à ta condition physique et, surtout, à ta condition mentale.

⁹⁵ Je souligne aussi que son cas est atypique : les symptômes apparaissent brusquement, durent plus ou moins un an, et s'atténuent par la suite pendant plusieurs mois. Chaque cycle dure environ 3 ans.

Comme une marmotte, tu lèves la tête au-dessus des voitures, laissant suspendue la deuxième moitié de ta phrase. Tes yeux balayaient de gauche à droite, sans voir il me semble. « Mais l'autoroute, elle est où ? » Je lui demande machinalement de répéter sa question, comme pour gagner du temps. Basile attrape ma jambe, content de me retrouver, content de me raconter son séjour chez Papi. Tu ne commentes plus, tes yeux cherchent toujours. Je roule derrière toi, prête à inverser ma course au dernier moment. J'aurai le cœur noué jusqu'à je reçoive le message laconique « ton père est revenu ». Ce jour-là, j'ai compris que tu étais malade. Tes yeux flottants sont maintenant tes yeux de tous les jours. [...]

Tes phrases se vident peu à peu. Tu t'exprimes en périphrases. Désormais, nos noms sont des totems. Je suis celle avec la robe à pommes; mon fils, celui qui pousse son machin avec son pied. Je comprends qu'il me définit avec le souvenir de moi enfant, la robe pomme, les cheveux qui flottent sur la rivière.

Je remarque par ailleurs que les considérations relatives à l'apparence physique sont quasi absentes de nos écritures, sinon pour évoquer la mort ou nos propres rapports à la féminité. En aurait-il été autrement si nous avions écrits nos rapports à nos mères, compte tenu de l'importance que revêtent l'image corporelle des femmes et leurs attributs sexualisés? Alors que plusieurs chercheuses adoptent une perspective intersectionnelle (Hill Collins et Bilge 2016) pour mettre en lumière la fixation sur le corps féminin vieillissant - évoquant par exemple les figures de la sorcière et de la vieille femme laide, ainsi que le culte de la jeunesse qui leur est associé (Charpentier et al. 2010 ; Kérisit 2000 ; Cruikshank 2003, Segal 2013), la question mérite à mon avis d'être posée.

Je suis allée te voir hier, en aller-retour, un max. 2 heures. Tu semblais bien, en forme, tu avais toute ta tête. Je t'ai dit pour le gène, mais je ne t'ai pas dit qu'il était aussi lié au cancer du côlon. Je t'ai dit pour ma décision de me faire enlever l'autre sein - encore une mutilation - et tu as semblé touché. Tu sembles mesurer la gravité de la situation, malgré tout.

1981

Tu es à genoux dans l'escalier
Tu n'as même pas l'âge que j'ai
Plantée sur le tapis, vert de gris
Je toise ton crâne, dégarni
« J'ai plus que la moitié de ma vie de faite »
Paniquée
J'ai vu la mort dans ta calvitie

Nos écritures montrent ainsi que les *deuils* ne peuvent être réduits à une expérience individuelle. Ils sont pétris, comme je le mentionnais dans les premières pages de cette **Station**, de normes, de valeurs, de pratiques, de rituels et de discours. Nos propres *deuils* sont par ailleurs informés par - et en tension avec - ceux que vivent les personnes qui nous entourent.

Tu m'objecteras que je n'habite pas avec lui, que j'en prends soin à distance. C'est vrai. D'ailleurs, Muse, la troisième épouse de mon père, est anéantie. Leur grande différence d'âge n'avait jusque-là posé aucun problème; elle constitue désormais un obstacle, une épreuve inattendue. [...]

En dévorant son combo soupe - quart de poulet cuisse - frites, il m'annonce qu'il veut renouveler ses vœux de mariage avec Muse. Il fait peu de cas de mon air déconfit quand je lui demande s'il est bien certain qu'elle acceptera. Pour lui, à cet instant, c'est l'évidence. J'évite le sujet sur la route du retour. J'ai quand même semé le doute dans son esprit. En arrivant dans sa chambre, il s'assoit sur son lit et commence à pleurer. Il s'ennuie d'elle. Il se sent abandonné. Je le console du mieux que je peux. J'y arrive, vaguement... Je ne suis pas celle qu'il espère. [...]

Il suffira de quelques semaines, après qu'il soit rentré chez lui, pour que la séparation s'impose. Muse veut *vivre sa vie*, sans avoir à s'occuper d'un homme qui *perd la tête*.

Je profite du fait qu'il y a beaucoup de monde pour m'asseoir à l'écart. J'ai toujours aimé observer les gens, leurs interactions, leurs façons d'agir et de réagir. Aujourd'hui ne fait pas exception. Chacun fait avec son vécu, ses propres expériences. L'un quitte la chambre en pleurant, une autre ne verse aucune larme, plusieurs me semblent nerveux.

Émergent par ailleurs de nos écritures des questionnements éthiques relatifs à l'autonomie des personnes atteintes d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée. Nos préoccupations font écho aux travaux de plusieurs chercheuses et chercheurs, qui s'intéressent à la reconnaissance sociale des personnes confrontées à un tel diagnostic. L'anthropologue Annette Leibing (2006) évoque l'apparente dichotomie entre deux « cultures épistémiques » (Knorr Cetina 2000) coexistantes, à la fois dans le milieu de la recherche scientifique et dans celui des soins de santé, en ce qui concerne leurs façons de concevoir et de problématiser l'Alzheimer et les maladies apparentées. La chercheuse montre comment certaines approches psychosociales, qu'elle réunit sous l'expression « *Personhood Movement* », se sont développées contre ce qu'elles conçoivent comme un réductionnisme biomédical inhumain, qui se focaliserait sur la cognition en négligeant de prendre en compte la « personne à l'intérieur »; qui constituerait de ce fait une forme d'oppression; et qui causerait par conséquent la

mort sociale prématurée des individus atteints (Leibing 2006, p. 241-244). De l'apparent dualisme ancré dans la division historique entre science *molle* et science *dure* émerge, selon Leibing, une tendance à appréhender l'opposition entre ces approches comme une lutte morale entre le *bien* et le *mal*, alors qu'elles seraient beaucoup plus entrelacées qu'elles ne le paraissent. La chercheuse explique que toutes deux évoquent une perte : l'évanouissement progressif et irréversible de l'accès à l'essence de la personne pour les approches psychosociales - et la dégénérescence du fonctionnement cognitif pour les approches biomédicales. Elle met ainsi en lumière les frontières souples et mouvantes qui se déploient entre *vie* et *mort biosociale* :

The extension of the human life span refers generally to the practices directed against a death that might be called biological, although death's very biology has been redefined recently and is still issue of debate. The change in the definition of death, from failure of the heart and lungs to failure of the brain ("brain death"), that occurred in some countries at the end of the 1960s (Lock 2002) hides another historical shift that no doubt is less radical, but still has important consequences for affected people and their families. I am talking here about the changing notions of personhood in Alzheimer's disease and other forms of dementia in relation to a death in life, or what social scientists, for some time, have been calling a "social death". My argument here is that when talking about personhood, one can understand it is a kind of life extension, or one could frame it as the cultural negotiations around a biosocial death. (2006, p. 248)

L'extrait ci-dessus montre à quel point ces enjeux sont prégnants - et complexes - dans la conjoncture actuelle. Il m'apparaît indéniable que les façons de les aborder traversent nos propres manières, à Catherine, Fanie, France et moi, d'envisager la maladie de nos pères.

Pouvez-vous lui administrer un médicament pour diminuer sa souffrance?

Il me couve avec ses yeux d'ange. Il est debout, tout près de mon père. Il se tient d'un côté de son lit; je suis de l'autre. Son regard se pose brièvement sur Claudine et Monique avant de revenir vers moi. « René ne souffre pas, c'est vous qui souffrez. »

C'est bien vrai! Tu ne souffres plus... Mais Josée, Raymond et moi, on souffre. On ne souffre pas physiquement, mais moralement.

Notre ange-médecin dit vrai. On ne souhaite pas mettre fin à ses souffrances, mais aux nôtres. Oui, même dans ces moments-là, on est un peu égoïstes. On veut en finir avec la souffrance qu'on ressent à l'intérieur, non pas celle qui nous assaille depuis son admission à l'urgence, mais avec la souffrance que nous avons vécue durant les trois dernières années. Le voir partir peu à peu dans son monde, un monde en parallèle, nous a entraînés quelque part dans sa souffrance à lui, celle des premiers instants.

En quelques jours, je forme avec ma cousine une cellule de crise. Mon père est toujours marié avec Muse. Même s'ils sont séparés depuis deux ans, légalement, c'est elle qui est responsable de lui en cas d'*inaptitude*. On entame une course contre la montre, avant qu'il ne se replie complètement, afin de mettre son existence à jour. Il accepte que je sois celle qui prendra soin de lui et qui administrera ses biens s'il n'est plus *apte* à le faire lui-même. ...

Même si l'état de mon père *se détériore* de jour en jour, j'hésite à faire homologuer le mandat. Il abandonne avec détachement la plupart de ses responsabilités. Je vois bien, cependant, qu'il résiste à ce que je m'immisce dans le peu qui reste de sa relation avec Muse. Je fais face à des dilemmes imprévus. Je suis bouleversée, tant d'un point de vue éthique que personnel. Je ne me résous pas à déterminer, pour lui, ce qu'il fera de ses sous, de ses amours, de son destin. Ce n'est pas d'hier que je questionne ses choix : pourquoi m'immiscerais-je maintenant dans ses décisions? À partir de quand, dis-moi, devrais-je m'autoriser à lui retirer sa *liberté*?

Les considérations légales et financières, de même que celles qui touchent plus spécifiquement les soins et la prise en charge, apparaissent de diverses façons dans nos écritures, de même que les *deuils* vécus ou anticipés (ou vécus par procuration) concernant les objets matériels. S'ils peuvent sembler plus insignifiants que ceux qui concernent les humains (d'autant plus si les objets ont peu de *valeur monétaire* ou *affective*), ces deuils sont importants en ce qu'ils touchent la banalité, le caractère familial - et sécurisant - de la vie quotidienne, dans sa dimension plus ou moins routinière. Les *deuils* relatifs à ce que l'anthropologue Daniel Miller appelle « *the comfort of things* » (2009) sont susceptibles de générer de la souffrance. Ils montrent toute l'ampleur du « vieillir-ensemble » (Katz 2005) des humains et plus qu'humains. « Ce vieillir-ensemble, irréductible au fait de vieillir avec d'autres humains même s'il l'inclut, [...] semble un élément important pour comprendre la relationalité constitutive de ce processus complexe [qu'est le vieillissement], qui s'avère tout à la fois social, culturel, et matériel. » (Leduc et Grenier 2017) Me frappe dans nos écritures la fascination que mes coautrices et moi avons pour les lieux que nos *pères* ont habités et qui les habitent⁹⁶.

Comme une manière de s'écrire autrement, je lui propose un pèlerinage dans les lieux habités de sa jeunesse. Je le retrouve à Grand-Mère, bourgade industrielle sur les rives du Saint-Maurice.

⁹⁶ J'aborde plus en profondeur la question des lieux dans la *Station Héritières et héritage*.

Tu évoques le Louvre, car tu sais que je travaille maintenant à Saint-Jean-sur-Richelieu. Tu me dévoiles dans le détail ton quotidien. Les patrons t'ont d'abord assigné à la plonge, puis au service aux tables. Assez rapidement, tu as été promu barman. Tu aimais concocter de nouveaux cocktails, surtout pour les femmes. Était-ce pour les impressionner? Ton sourire malicieux me le confirme... [...]

La veille de ton entrée à l'hôpital, le vendredi 13 juillet 2018, je suis allée dans un restaurant nommé Dorchester avec Maryse, une collègue de travail devenue une amie. Quand je lui ai parlé de mes recherches, son regard s'est illuminé. France, c'est ici! Elle se rappelait avoir vu une photo, au fond de la salle à manger, sous laquelle il est inscrit « Le Louvre 1950 ». Quand j'ai regardé cette photo, mon cœur s'est arrêté de battre durant quelques secondes. Je suivais une fois de plus tes traces.

Nous vivons aussi, en quelque sorte, des *deuils par procuration* lorsque *pères* nous semblent arrachés des lieux ordinaires où ils avaient *pris racine*. Ces points de vue portés par nos écritures sont sans doute informés par les stéréotypes relatifs à la vie en institution de soins, auxquels réfèrent Sally Chivers et Ulla Kriebner dans *Care Home Stories: Aging, Disability, and Long-Term Residential Care*⁹⁷ : « *Enormous changes have occurred in how institutional care is structured [...] But the legacies of the poor house and the hospital persist, creating panicked views of the nursing home as a dreaded fate for people who may actually benefit from new living quarters in late life.* » (2017, p. 17)

Le manque de personnel et d'installations adéquates explique sûrement qu'aucune d'elles ne sort pour aller voir les ombres courir sur les parois rûches des bâtiments historiques. Dès que j'entends le bruit du verrou automatique, j'étouffe.[...]

La salle de conférence baigne dans le calme doré du soleil. J'ai une pensée pour les résidentes et les résidents, dont les visages pâlisent sous les néons. [...]

Il me fait visiter l'unité, la salle à dîner, le salon, sa chambre. Les murs sont vides, tristes. Seuls les quelques vêtements éparpillés donnent un soupçon de personnalité à la pièce. Au moins, la lumière du jour entre par la grande fenêtre, au fond. On voit le boisé derrière l'hôpital. Je m'imagine qu'il rêve de s'y enfuir.

⁹⁷ L'objectif de l'ouvrage collectif qu'elles codirigent consiste à mettre en lumière une diversité d'*histoires* qui coexistent, en parallèle du récit dominant, au-delà des images négatives de ce que les chercheuses réunissent sous l'expression *institutionnal care*. En rassemblant ces histoires, elles se préoccupent moins de leur caractère référentiel que de ce qui en émerge, c'est-à-dire une multiplicité de pistes de changement - adaptées aux différents contextes de *care*. « *We think there are new stories to tell regarding care home spaces about, with and by the people who work, live and visit them.* » (2017, p. 20) Leur approche originale - tant dans ses dimensions scientifique que politique - inspire ma démarche dans la **Station Héritières et héritage**.

De t'avoir vu seulement quelques instants
À travers une vitre, à travers une porte,
À travers ton interprète qui a dû
Me répéter à moi
Ce que toi tu m'as dit
Quand tu m'as vue, aperçue, entr'aperçue
À travers une vitre, à travers une porte
À travers et par-delà la folie
Pandémique – Enfermé dans ta prison
Tes mots ont traversé la vitre, la porte
La vie,
Tes mots on dit Je t'aime

À mon avis, l'importance que nous donnons aux lieux peut également s'expliquer par un besoin de nous rattacher à du concret, dans la perspective où nous questionnons beaucoup nos rapports à nos *pères*. Le sentiment de rejet que nous avons vécu (que nous vivons peut-être encore, dans une certaine mesure) marque spécifiquement nos écritures, à Catherine, Fanie et moi⁹⁸. Les lettres que nous avons écrites à nos pères nous sont apparues comme un *last-call*; une tentative de combler, à retardement, la relative absence de nos *pères* dans nos vies. Nos écritures résonnent dans la dizaine d'extraits qui suivent. Elles participent ainsi des *deuils* que nous faisons de ce qui n'a pas eu lieu (ou pas suffisamment eu lieu), mais également d'une sorte de nostalgie de moments de complicité passés qui se transforme en nostalgie d'un futur envisagé qui aurait pu advenir, mais qui n'advient pas (du moins, pas comme nous l'avions espéré).

Quelque part sur la route 132, un dimanche soir, mon père nous annonce sans cérémonie que s'il doit choisir entre Aile et nous, ses filles, il la choisira, elle. Les lampadaires défilent en silence à travers la vitre du *station wagon*.

En 4^e année, je fais le choix d'aller vivre seule avec toi. Je savais bien que tu n'avais pas beaucoup à offrir; je connaissais bien l'expression : « Je dois travailler dans mes papiers ».

⁹⁸ J'explore nos ambivalences concernant nos pères dans les *Passages et passagers*.

Démuni devant ces choses simples de la vie, ça, tu l'as toujours été. La maladie ne fait que décupler ton sentiment d'impuissance devant l'organisation, l'accueil des autres. [...]

Tu n'as jamais appris à prendre soin des autres. Tu n'as jamais, de ta propre initiative, voulu un animal de compagnie. Même de ça, tu serais incapable de prendre soin. Et qu'est-ce que ça dit de moi? De ta relation avec moi? Eh oui! Je te le donne en mille : que tu n'as jamais su prendre soin de moi. Un peu, quand même. Je ressens ta tendresse et ton attachement. Une certaine admiration et une fierté aussi. Mais distantes.

Tu te rases tous les matins, pluie ou neige : avant de travailler dans tes papiers, à la marina de Cap à l'aigle, au Camping Vincennes. J'écoute le bruit du rasoir qui force chacun des poils, ton grognement sous la chaleur de l'eau, ton soupir au final. L'odeur persistante de ton après-rasage sur mes joues - jusqu'au dîner au moins - même que parfois je crains que mon voisin de table m' imagine m'en asperger le visage chaque matin. Il n'aurait pas tort tant cette odeur me porte.

Un ciel transparent surplombe le lac Cameron, quelques kilomètres à l'est de Saint-Eugène-de Guigues au Témiscamingue. J'embarque dans la chaloupe avec mon père et celui que je considère comme mon grand-père (j'ai compris qu'il a été dur avec Aile, ma belle-mère, dans son enfance, mais je perçois qu'il est l'un de mes rares alliés dans sa famille). Tout de suite après le souper, à la brunante, c'est le meilleur temps pour la pêche. On *troll* jusqu'à l'heure bleue, ma préférée depuis cette époque, et je me sens *en paix* dans le silence sauvage de la nature. On rentre, et mes 12 ans me permettent de m'éterniser derrière la cabane à poisson. J'observe mon grand-père et mon père fileter nos 3-4 brochets et le beau doré que j'ai attrapé juste avant qu'on remonte nos lignes. Une ampoule éclaire faiblement leurs gestes précis, tant de fois répétés. Les étoiles se mirent dans l'eau assoupie. Je savoure mon privilège.



Nous sommes attablés à un restaurant, déduction faite grâce à un menu qui trône au centre, entouré d'un verre de vin rouge, de ce qui semble être un sucrier, des salière-poivrière, et d'une bouteille de vin qu'on a couchée, probablement pour mieux prendre la photo. Le photographe reste anonyme, trahi seulement par son doigt qui apparaît dans le coin supérieur gauche, et qui vient couper un peu le cadre, juste assez pour rappeler que, contrairement à notre air éminemment complice, nous n'étions pas seuls.

Tu sonnes. Les ailes de ma serviette débordent de ma culotte. J'ouvre pourtant et dépose mon nouveau-né dans tes bras. Je ne sais pas quelle émotion est la plus vive : celle de rencontrer ton petit fils pour la première fois ou celle de me voir comme jamais tu ne m'as vue : à demi-nue, confuse, hors de moi, déshabillée. Je ne sais pas, tu ne dis rien. À ce moment pourtant, en soif, je plongerais dans tes bras. Tu choisirais des paroles réconfortantes, de circonstances, tu les déposerais avec prudence, à portée. Tes yeux clairs et ta voix fibreuse finiraient d'enrouler une couverture lourde autour de mon corps. Mais je suis là, en chute, pleurante, et tu ne bouges pas. Je t'offre quelque chose à boire.

Quand je me suis couchée sur ton lit pour faire une sieste, tu étais là, debout. Tu m'as offert de baisser le store de la fenêtre. J'aurais dû dire oui, juste pour que tu prennes soin de moi. Je ne pense pas que c'est souvent arrivé, que j'aie senti que tu prenais soin de moi, sauf peut-être quand tu me donnais de l'argent ou prenais de mes nouvelles.

Je m'éloigne un peu lorsque, encore une fois, il reprend du mieux. Je préfère le laisser gérer sa vie comme il l'entend (du moins jusqu'à ce qu'il représente un réel danger, pour lui-même ou pour les autres). Je lui envoie des textos et je lui téléphone de temps en temps, j'initie la plupart de nos rencontres. Dans une sorte de présence fantomatique, lui me laisse composer, à ma guise, notre histoire. [...]

Finalement, il se tourne vers moi.

Toi... toi tu es toujours là.

Nos écritures sont formées de *deuils* enchevêtrés, de temporalités qui s'entrecroisent. Elles montrent que les *deuils* rappellent (ou recèlent?) souvent d'autres deuils - et qu'ils informeront ceux à venir⁹⁹.

Je me rappelle que tu m'as déjà dit que, dans la vie, c'est déjà assez dur comme ça de trouver un compagnon, mieux vaut s'accrocher quand on en a un.

Qu'que chose comme ça.

Il me raconte les fureurs de son père, ses absences, l'accent tragique de leurs adieux, la complicité avec sa mère, et l'amour qu'il leur porte, en définitive, à tous les deux. [...]

Il m'assure que la plus grande déchirure demeure pour lui celle qui l'a séparé de ses enfants.

⁹⁹ Mobilisant le concept de « *narrative inheritance* » (Goodal 2005), je propose une réflexion sur la transmission des *deuils* dans la **Station Héritières et héritage**.

Petit papa qui dort dans l'antichambre
De la
Mort
Pendant que sa Folie se (re)lance dans la
Vie
Acculé au pied de tes choix passés,
Tu dois subir une longue agonie
Ce n'est pas une punition, seulement une
ironie
Aurions-nous besoin l'un de l'autre plus que nous le
pensons?
Nos choix d'hier sont un trampoline sur lequel (pour mieux)
rebondir ici et maintenant



Retracer

Défroisser l'étoffe lâche tissée une fin de semaine sur deux
Étudier les motifs Se défiler S'effiler S'embobiner Prendre à contrepoint
La mort qui se profile Se faufiler Se rapiécer
Se raccommoder Peut-être Avant que la maille file entre nos doigts

À travers nos écritures, nous explorons ce qui ne fait pas *sens* pour nous, en dépit des pressions exercées pour une fin rapide du *processus de deuil* - corollaire de l'« injonction au bonheur » (Cabanas et Illouz 2018) qui s'exerce dans les sociétés individualistes contemporaines. Ainsi, les *deuils* ne sont pas que pertes : ils sont porteurs (Lynne Segal parle du *creative side of mourning*¹⁰⁰). C'est ce que soulignait ainsi Lise Payette dans l'ouvrage *Vieilles, et après! Femmes, vieillissement et société*, codirigé par Michèle Charpentier et Anne Quéniart : « J'ai pleuré souvent, mais j'ai réussi, grâce au temps surtout, à dompter ma peur et mon angoisse. J'ai aussi appris à demander de l'aide, ce que je ne savais pas faire. [...] Moi, l'orgueilleuse par excellence, je reconnaissais enfin que j'avais des limites. Je les accepte maintenant et je les assume. » (2009, p. 8)

Nos écritures représentent aussi des moyens, parmi d'autres, d'appréhender la fécondité de nos échecs, de nous confronter à nous-mêmes, de nous questionner sur nos propres vies, sur nos choix, sur les directions que nous voulons prendre.

To live is to fail, to bungle, to disappoint, and ultimately to die; rather than searching for ways around death and disappointment, the queer art of failure involves the acceptance of the finite, the embrace of the absurd, the silly, and the hopelessly goofy. Rather than resisting endings and limits, let us instead revel in and cleave to all of our own in-avoidable fantastic failures. (Halberstam 2011, p. 186-187)

Qu'en penses-tu, toi? Quel homme aurais-tu choisi pour moi? Si nous étions dans une autre culture, une autre époque, et qu'il te revenait de me choisir un mari, quel type aurais-tu privilégié, pour assurer mon bonheur?

Me connais-tu assez pour savoir qui ou quoi ferait le plus mon bonheur?

C'est entre autres pourquoi je tiens à ce que ma lettre, la deuxième, soit tout sauf un règlement de comptes. Je ne l'envisage pas d'emblée cathartique. Je la conçois comme une invitation. J'interroge mon père sur sa vie, sur son parcours et ses espoirs d'enfant, de fils, d'homme, d'époux et de père, bien entendu... sur ce que ça représente, pour lui, de vieillir. Et je lui explique également pourquoi il joue un rôle central dans mon projet de recherche doctoral.

¹⁰⁰ J'aborde les affects comme moteurs d'écritures dans la *Station Écritures*.

Il me semble que la seule manière d'écrire en ta présence - la seule consolation - se trouve dans l'évocation des souvenirs. Comme si les consigner un à un préviendrait leur effacement. Alors que cette maladie précisément t'en dépouille, je les traque. Laisser percoler tous les souvenirs pour en tirer un tracé, un code qui m'indiquerait le bon chemin. Pas plus que toi, je ne parviens à habiter le présent.

L'écriture de nos *deuils*, dans leurs échos tout autant que dans leurs singularités, nous permet enfin, à Catherine, Fanie, France et moi, de les partager plutôt que de les vivre isolément¹⁰¹, dans la perspective où rien n'est figé, ou tout est toujours en mouvement.

J'aimerais qu'ils me pardonnent de faire de nous des personnages
Que ces lignes ne nous enferment pas

¹⁰¹ J'ai à quelques reprises constaté un embarras se manifester chez les gens à qui je parle de la condition de mon père. Pendant une de nos longues conversations, Catherine m'a confié qu'elle ressent aussi un trouble et une incompréhension semblables face aux sentiments qu'elle exprime parfois.



Passages et passagers : « ~~Écrire dans la maison du père~~ »¹⁰²

Dans le cadre de ma thèse, les **Station Héritières et héritage**, **Station Deuil** et **Station Écritures** posent, inévitablement, la question du père. « Mais pourquoi le père? », me demande-t-on lorsque je présente mon projet de recherche pour la première fois à des collègues et professeurs•professeuses. Je n'ai alors aucune réponse à offrir, sinon que c'est mon père, *en chair et en os*, qui a reçu un diagnostic de démence fronto-temporale - et que je sais entretenir avec lui des rapports particuliers, sans doute informés par nos rôles de père et de fille. « Tout le monde a un père » : c'est ce que j'avance, comme si ça allait de soi, exemplifiant de la sorte le poids d'une conception biodéterministe de la filiation, dans un contexte sociojuridique¹⁰³ où l'on « accorde une importance de plus en plus marquée au sang et aux gènes » (Savard 2013, p. 11). Saisie de la complexité du problème, sans pour autant que soit remis en cause le caractère arbitraire de mon choix, je suis aussitôt convaincue de la nécessité de « prendre le père au sérieux ». D'emblée, afin d'éviter de reproduire une conception essentialiste, je privilégie l'utilisation du pluriel en soulignant que les pères sont en quelque sorte nos **passagers**, à Catherine, Fanie, France et moi. Ils nous accompagnent, donc, et orientent de différentes manières les écritures qui les *font exister*¹⁰⁴.

Dans ces **Passages**, j'entends penser les pères au-delà du sens commun, réducteur et contesté au sein de plusieurs courants de recherche en sciences sociales¹⁰⁵. Je présente d'abord quelques discours

¹⁰² Les termes **Passages** et **Passagers** évoquent le mouvement et l'intervalle; l'espace-temps entre un lieu, un milieu ou un état, par exemple, et un autre. Ils suggèrent également l'idée de l'extrait, du fragment, de la citation. « Écrire dans la maison du père », le titre de ces **Passages**, fait référence à un ouvrage de Patricia Smart (1988). Chez Smart, « la maison du père » est une métaphore de la culture patriarcale, laquelle nie aux femmes la possibilité de devenir autrices, d'accéder à l'*autorité* réservée aux hommes. Adoptant un point de vue féministe, la chercheuse « lit en tant que femme » une série de textes familiers de la littérature québécoise, d'hommes et de femmes, en portant tout particulièrement attention aux marques de la différence sexuelle. Selon elle, les récits de femmes donnent accès à une autre perspective sur le réel.

Je me permets de placer le titre de son ouvrage « sous rature », selon l'expression de Jacques Derrida, non pour remettre en question son travail, mais pour déstabiliser l'*autorité* du discours. Pour Derrida, écrire sous rature, c'est souligner la signification dominante tout en niant son caractère essentiel ou fondamental. L'écriture sous rature éprouve la polysémie du langage en appelant de multiples lectures.

¹⁰³ Professeure à la Faculté de droit de l'Université de Sherbrooke, Anne-Marie Savard note qu'au Québec, la réforme du droit de la famille de 1980 a modifié les configurations juridiques en matière de filiation élaborées et intégrées dans le Code civil (2013).

¹⁰⁴ J'élabore plus loin dans ces **Passages**, ainsi que dans la **Station Écritures**, sur le caractère performatif des écritures.

¹⁰⁵ L'ensemble de ces **Passages** place ainsi le père sous rature (Derrida 1967a).

scientifiques critiques qui situent sociohistoriquement le développement d'une « idéologie du sang » (Weber 2005) en matière de parentalité et qui en exposent les limites¹⁰⁶. Je mobilise ensuite un éventail d'études littéraires pour explorer les pères et les rapports filles-pères que *font exister* des récits d'autrices québécoises publiés à différentes époques au cours des 20^e et 21^e siècles, soit avant, pendant et après ce qui a été défini en occident comme la *deuxième vague féministe*¹⁰⁷. J'intègre dans cette section des extraits de ces récits. Enfin, à la lumière de ce qui précède, je développe une réflexion sur les pères, et plus précisément sur les pères vieillissants que mes coautrices et moi avons *écrits*.

Qu'est-ce qu'un père?

Les avancées scientifiques et techniques des dernières décennies en matière de génétique et de procréation, entre autres, participent certainement à consacrer la primauté du lien biologique de parenté dans les sociétés occidentales. « Tout le monde a un père », dis-je donc moi-même au début de mon parcours doctoral, confondant la fonction humaine et sexuée d'engendrement, qui résulte de la rencontre féconde - in vivo ou in vitro - d'un gamète mâle (spermatozoïde) et d'un gamète femelle (ovule), et la filiation, qui s'avère plutôt, tel que le soutient l'anthropologue féministe française Françoise Héritier, un « acte juridico-social » :

Chaque peuple utilise son système terminologique de parenté de façon naturelle et spontanée et a tendance à croire qu'il est inscrit dans une nécessité biologique. Rien de plus faux. [...] Nous désignons nos parents par des termes que tout un chacun connaît. Cela nous semble logiquement conçu et biologiquement fondé. Mais ce système, qui rend

¹⁰⁶ Cette section ne se fonde sur aucune prétention à l'exhaustivité. Il s'agit plutôt d'une brève synthèse des lectures qui ont orienté ma réflexion et mes écritures. Je souligne que l'équipe ProsPère du Groupe de recherche et d'action sur la victimisation des enfants - Alliance de recherche pour le développement des enfants dans leur communauté (GRAVE-ARDEC) a publié un ouvrage collectif intitulé *La paternité au XXI^e siècle*, lequel effectue un tour d'horizon des recherches sur la paternité effectuées au cours des 15 années qui précèdent sa parution. Adoptant une perspective écologique et constructiviste, de même qu'un parti-pris interdisciplinaire, les auteurs du chapitre 1 abordent l'évolution des rôles du père à travers un continuum historique, de la Nouvelle-France au Québec contemporain (Deslauriers, Gaudet, Bizot 2009).

¹⁰⁷ Il s'agit bien entendu d'une dénomination rétrospective, critiquée par plusieurs, qui soutiennent qu'elle nie l'hétérogénéité du mouvement (Bellerive et Yelle 2016). Il y a bien-sûr un risque à inscrire sa réflexion dans une périodisation arrêtée. Cela dit, les recherches auxquelles je me suis intéressée montrent que la période historique associée à cette *deuxième vague* (soit les années 1960 et 1970) correspond à l'entrée massive des femmes dans le milieu littéraire québécois - et que bon nombre de leurs écrits étaient expressément des revendications féministes.

J'aborde cette question plus en détail plus loin dans ces *Passages*, de même que dans la *Station Femmes et littératures*.

compte de l'agencement potentiel d'un espace généalogique avec des désignations pour les individus qui occupent cet espace, n'est pas universel. Il est un parmi un certain nombre de systèmes possibles. (Héritier 1996, p. 50)

La chercheuse relève le problème de la *consanguinité*, qui nous pousse à considérer les « chaînes généalogiques » comme étant toutes équivalentes. Elle rappelle, d'une part, que les rapports généalogiques sont loin d'être exclusivement d'ordre biologique au sein des groupes humains, soulignant entre autres la multiplicité des formes d'adoption¹⁰⁸. Et elle affirme, d'autre part, que les chaînes ne sont jamais équivalentes. Les phénomènes tels que le don de gamètes, la congélation d'embryons et la gestation pour autrui, entre autres, rendent bien compte de la complexité de cette question, même lorsque des considérations biologiques sont en jeu¹⁰⁹. « La consanguinité est une affaire de choix, de manipulation et de reconnaissance sociale ». (Héritier 1996 p. 52)

Le primat du biologique m'apparaît corollaire d'une conception normative de la famille renforcée par le droit, notamment en matière de succession (Weber 2005). Tel que le mentionne la juriste et chercheuse québécoise Anne-Marie Savard, si les transformations du droit de la famille au cours des 40 dernières années permettent la prise en compte de la volonté et des choix individuels dans l'établissement des liens filiaux, en particulier lorsqu'il est question d'adoption et de procréation assistée, il n'en demeure pas moins que « tout un segment du droit de la filiation [...] accorde une importance de plus en plus marquée au sang et aux gènes, particulièrement dans sa version judiciaire, allant jusqu'à créer une véritable confusion entre les rôles de père et de géniteur » (2013, p. 11).

L'importance du principe d'hérédité génétique se reflète notamment dans l'attribution du nom aux enfants, dont le processus est soumis aux dispositions du Code civil du Québec depuis 1981¹¹⁰. Alors que la loi permet de transmettre aux enfants soit le nom du père, soit celui de la mère, soit leurs deux

¹⁰⁸ Dans son essai *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Lori Saint-Martin souligne que dans certaines communautés aborigènes australiennes, une dizaine de termes différents sont utilisés pour désigner autant de types de pères (2010a).

¹⁰⁹ À titre d'exemple, je reprends ici un cas évoqué par la sociologue québécoise Louise Vandelac dans un article sur la terminologie relative aux « mères porteuses », cas mis en discussion par le Centre Hasting, « l'un des plus prestigieux instituts de bioéthique américain » (1987, p. 98). Imaginons donc une femme de 46 ans qui ne serait plus fertile - et qui aurait recours à l'insémination médicalisée d'un ovule donné par sa fille et fécondé par le sperme de son conjoint.

¹¹⁰ Auparavant, l'attribution du nom n'était pas encadrée légalement, mais la coutume voulait que les enfants reçoivent le nom de leur père. Nées dans les années 1960 et 1970, Fanie, France et moi portons le seul nom de notre père. Catherine porte un nom double composé des noms de sa mère et de son père.

noms, le pourcentage de nouveau-nés portant exclusivement le nom de leur père est de 84,9 % en 2010, tandis qu'on leur donne le nom exclusif de leur mère dans seulement 4,3 % des cas¹¹¹. Pour expliquer ce phénomène, les autrices et auteurs d'une étude sur « le retour des patronymes au Québec » mentionnent que l'usage traditionnel du patronyme en tant que *nom de famille* permettrait entre autres la reconnaissance officielle du père, alors que cette reconnaissance serait conçue comme étant *naturelle* pour les femmes qui ont porté les enfants et accouché.

Par ailleurs, malgré la diversité croissante des configurations familiales (Corbeil et Descarries 2003; Chamberland, Jouvain et Julien 2003; Le Gall et Bettahar 2001), le modèle nucléaire hétéroparental domine toujours. Le recensement de 2016 révèle que les familles homoparentales avec enfants à la maison représentaient seulement 0,24 % de l'ensemble des familles biparentales québécoises (Famille Québec 2020). L'analyse des données montre également que le pourcentage de familles hétéroparentales avec enfants de moins de 25 ans dites *intactes*¹¹² s'élève à 84 %, alors qu'il est de 58 % chez les familles homoparentales.

Il semble que le *noyau* initial résiste, en quelque sorte, à l'éclatement de la famille. Catherine, Fanie et moi, par exemple, faisons ou avons fait partie de familles recomposées; mais les personnes que nous identifions toutes trois comme nos *vrais* pères sont bel et bien nos géniteurs. Nos expériences singulières mettent en lumière la norme de l'exclusivité du lien de filiation (Weber 2005; Belleau 2004) et la reconnaissance encore limitée de la pluriparentalité. En ce qui me concerne, je me reconnais dans les faits deux pères : mon géniteur ainsi que l'ex-conjoint de ma mère, avec qui j'ai habité de mes 10 ans jusqu'à ce que je quitte le foyer parental à 18 ans. J'entretiens d'ailleurs toujours avec lui des rapports fille-père même s'il est séparé de ma mère depuis plus de 20 ans. Mais j'ai toujours présenté ce dernier comme étant mon *deuxième* père, alors que c'est lui, et non celui qui serait dans cet esprit mon *premier*

¹¹¹ En 1980, un an avant l'entrée en vigueur de la réforme du droit de la famille, 92,5 % des nouveau-nés portaient exclusivement celui de leur père, tandis que 4,9 % d'entre eux d'entre eux portaient exclusivement le nom de leur mère (le père étant considéré comme *inconnu* dans la plupart de ces cas). En 1992, le pourcentage de nouveau-nés portant exclusivement le nom de leur père avait chuté à 71,2 %. Cette année-là, 6,3 % d'entre eux portaient le nom de leur mère exclusivement, alors que 21,7 % portaient les deux noms. On remarque que la tendance s'est inversée entre 2005 et 2010 (Charton et al. 2015).

¹¹² Dans le cadre du recensement, les familles dites intactes sont composées d'un couple dont tous les enfants sont les enfants biologiques ou adoptés des deux conjoints, qu'ils soient mariés ou en union libre (Statistique Canada 2016).

père, qui a assumé la plus grande part de prise en charge quotidienne pendant mon enfance et mon adolescence.

La question de la prise en charge des personnes en situation de dépendance est renversée lorsqu'il s'agit de parents âgés qui ont besoin de soins¹¹³. Selon Florence Weber (2005), auteure de l'ouvrage *Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique* dans lequel elle explore les normes morales, juridiques et sociales qui produisent le sentiment filial, le *lien de sang* a bien souvent préséance dans ce contexte. Si elle dévoile la diversité effective des pratiques d'entraide et des formes de solidarité à travers une ethnographie de cas exceptionnels qui, « parce qu'ils sont exceptionnels, éclairent la norme » (Weber 2005, citée dans Clément et van Wesemael 2008, p. 399), elle montre néanmoins que la responsabilité morale de l'aide repose beaucoup sur les *enfants biologiques*, d'autant plus en l'absence d'une conjointe ou d'un conjoint.

Dans le cadre du projet de recherche pluridisciplinaire MEDIPS¹¹⁴, dont l'objectif consiste à comprendre comment les personnes s'organisent, au quotidien, pour faire face à la dépendance d'un de leurs proches, Weber souligne que « si tous les êtres humains ont besoin de l'attention d'autrui, la nature des besoins à prendre en charge, l'identité de ceux qui s'en occupent et la définition de la bonne aide sont construites culturellement » (2010, p. 144). Elle rapporte que les discours culpabilisants en ce qui concerne les soins à apporter aux personnes âgées s'adressent de façon générale aux enfants - et qu'ils sont de plus en plus forts et nombreux. L'étude porte sur la situation en France, mais ses constats relatifs aux discours qui tendent à culpabiliser les proches semblent non moins présents au Québec¹¹⁵.

¹¹³ **Station projetée ●●●●●●●● Care.**

Il existe une imposante littérature portant sur les enjeux éthiques, politiques et épistémologiques du *care*, laquelle s'inscrit dans multiples courants de recherche et débats qu'il sera éventuellement intéressant d'explorer en lien avec les questions abordées dans cette thèse. Les travaux de la philosophe et psychologue féministe américaine Carol Gilligan et ceux de la politologue féministe américaine Joan Tronto figurent parmi les textes fondateurs d'une vaste réflexion théorique multidisciplinaire. Au Québec, l'ouvrage *Le care. Éthique féministe actuelle* codirigé par les chercheuses Sophie Bourgault et Julie Perreault (2015) s'intéresse au mouvement de renouveau qui anime différentes approches du *care*, ainsi qu'à son potentiel critique dans une optique féministe.

¹¹⁴ Le groupe de recherche Modélisation de l'Économie domestique et Incidence des Politiques Sociales a été créé en 2000 au sein du Laboratoire de Sciences sociales de l'École normale supérieure (ENS) de Paris.

¹¹⁵ Au printemps 2020, alors que la première vague de la pandémie de Covid-19 déferle sur le Québec et que le nombre de décès dans les résidences pour personnes âgées ne cesse d'augmenter, la chroniqueuse Isabelle Hachey décide d'enquêter sur une statistique troublante qui revient fréquemment dans les discours de certaines personnalités publiques et les propos de Marguerite Blais, alors ministre responsable des Aînés et des Proches aidants (Hachey 2020). À leur avis, seuls 10 % des résidents des centres d'hébergement de soins de longue durée (CHSLD) reçoivent des visites de leurs proches. Or, la source de cette information demeure inconnue. Interrogé

Ce constat s'inscrit dans une conjoncture sociohistorique (Grossberg 2006) où l'on se préoccupe tout particulièrement du *vieillissement de la population*, alors que le discours ambiant se borne souvent aux problématiques gériatologiques de santé publique, d'économie politique et d'organisation sociale (Charpentier et Quéniart 2011). Reflet de la domination du paradigme biomédical, l'hégémonie d'une conception strictement *biologique* est également manifeste lorsqu'il est question de vieillissement (Gullette 2003; Cruikshank 2003), et ce, en dépit des avancées en gériatologie sociale¹¹⁶ et en gériatologie culturelle¹¹⁷. À l'instar d'autres chercheuses et chercheurs qui s'inscrivent dans le courant des études culturelles et critiques du vieillissement, la féministe américaine Margaret Cruikshank critique ce déterminisme biologique, mais elle insiste toutefois sur le caractère pernicieux d'une posture qui nierait les éventuelles transformations physiques et physiologiques liées à l'avancée en âge.

Learning to be old means fully experiencing the physical, bodily changes that accompany aging while at the same time recognizing that those changes occur in a particular social setting, influenced by our ethnicity, class and gender, and by the political and economic climate. Our condition in old age is largely determined by forces over which we have no control, although it is also partly determined by heredity and by our earlier life choices and habits. (2003, p. 1)¹¹⁸

par Hachey, l'expert en soins gériatriques de la faculté des sciences infirmières de l'Université Laval Philippe Voyer en conteste la validité. Une étude qu'il a réalisée en 2005 montre que 68 % des aîné-e-s en CHSLD reçoivent au moins 4 heures de visites par mois (36 % en reçoivent plus de 16 heures). Le gériatre David Lussier souligne pour sa part que les personnes qui se trouvent en CHSLD nécessitent des soins médicaux importants et constants. Il faut donc arrêter, selon lui, de culpabiliser leurs proches, qui n'ont ni les compétences ni les ressources pour les prendre en charge.

Dans un article intitulé « La responsabilité des familles et des femmes dans le maintien à domicile des personnes âgées : une politique de désengagement ou de soutien de l'État » publié en 1989, Rita Therrien s'attaquait au mythe déjà répandu du désengagement des familles face aux personnes âgées en situation de dépendance. Soumis à la norme de solidarité familiale, les enfants (et en particulier les femmes) auraient au contraire un indéniable sentiment de responsabilité envers leurs parents, lequel se transformerait souvent en culpabilité lorsqu'ils ont l'impression de ne pas en faire assez pour eux. « [L]es femmes sont plus susceptibles de penser qu'il est normal de se sacrifier [...] » (p. 152).

¹¹⁶ Au Québec, les travaux menés par les chercheuses et chercheurs affiliés au Centre de recherche et d'expertise en gériatologie sociale (CREGÉS : <https://www.creges.ca>) et à la Chaire de recherche sur le vieillissement et la diversité citoyenne de l'Université du Québec à Montréal (<http://chairevieillissement.uqam.ca>), entre autres, mettent l'accent sur les dimensions sociales du vieillissement, qu'ils conçoivent comme un processus complexe, non-linéaire et correspondant à des réalités hétérogènes.

¹¹⁷ Dans le *Handbook of Cultural Gerontology* (2015), les chercheuses Julia Twigg et Wendy Martin présentent une vue d'ensemble de ce champ de recherche qui a émergé au début des années 2000 (s'inscrivant à retardement dans le *Cultural Turn*, mouvement amorcé dès les années 1970 au sein des sciences humaines et sociales) et qui s'intéresse aux manières dont les vieillissements sont constitués par la culture.

¹¹⁸ Le point de vue de Margaret Cruikshank sur les changements du corps mérite certainement d'être considéré. Cela dit, la dernière partie de la citation met en lumière une tendance à présenter le vieillissement comme le

Dans la foulée de Cruikshank, la chercheuse féministe Lynne Segal (2013) affirme que l'individualisme qui prévaut en occident s'accompagne d'une dévalorisation systématique de la dépendance, alors qu'il s'agit de l'une des réalités fondamentales de la condition humaine. Cette tendance nourrit sans doute la crainte, chez plusieurs parents, de devenir des fardeaux pour leurs enfants - dans le contexte où ceux-ci sont généralement parmi les premiers à être sollicités lorsqu'il est question de la prise en charge d'une personne âgée en perte d'autonomie (Weber 2010). Le sociologue français Jean-Sébastien Eideliman souligne d'ailleurs que « l'idéologie occidentale de la parenté¹¹⁹ », fondée sur le caractère biologique de la reproduction et définie par la « voix du sang », vise la création de liens de solidarité durables (2007, p. 72).

À chacune des rencontres que j'ai eues avec Catherine, Fanie et France, nous avons abordé la responsabilité de la prise en charge de nos pères respectifs, dans l'optique où ils sont ou ont été en relative perte d'autonomie. Pour nous, il ne fait aucun doute que nous devons ou avons dû l'assumer au moins en partie, en tant que filles biologiques de nos pères; nous appréhendons manifestement cette obligation morale comme étant *naturelle*. France, dont le père est décédé au tout début de la réalisation de ma recherche, ne me semble jamais remettre en cause son implication dans les soins qui lui ont été prodigués au cours des trois années qu'aura duré sa maladie. Au contraire, malgré les difficultés auxquelles elle dit avoir été confrontée, elle me répète chaque fois ces phrases qui se retrouvent dans un de ses récits :

résultat de comportements et de choix individuels. Je partage la critique de Stephen Katz, qui souligne qu'en mettant l'accent sur la responsabilité individuelle (corollaire d'une injonction au « *sucessfull aging* »), on omet de prendre en compte des facteurs qui informent les multiples trajectoires de vieillissement, tels le genre, le statut socioprofessionnel, l'appartenance ethnique, les origines sociales, l'état de santé, l'orientation sexuelle, etc. (Katz 2013)

J'aborde ces questions plus en détail dans la **Station Deuils**.

¹¹⁹ Dans un article intitulé « Les anthropologues et l'idéologie du sang. Comment définir la famille? », Eideliman note que de multiples recherches en anthropologie se sont attachées à montrer que les catégories utilisées pour classer les membres de la parenté diffèrent, dans certaines sociétés, de celles des Occidentaux (chez les Iroquois, par exemple, un seul terme désigne le père et ses frères). Il souligne par ailleurs l'apport de l'anthropologue américain David M. Schneider, qui reconnaît dès la fin des années 1960 le biais ethnocentrique de ses propres travaux sur les Yap, société de Micronésie. « Il déconstruit tout son raisonnement d'alors et montre comment il avait forcé ses données à rentrer dans le cadre préconstruit des catégories occidentales de la parenté. Il insiste sur le fait que ce qu'il avait appelé "parenté" chez les Yap est davantage de l'ordre du "faire", d'une relation construite par certains comportements, que de l'"être", comme chez les Occidentaux. De plus, ces relations de parenté ne sont pas reliées par les Yap aux relations sexuelles. » (2007, p. 71)

C'est exigeant d'accompagner un être cher dans la réalité complexe de la démence, une réalité marquée par l'oubli. Mais c'est facile, je crois, quand on aime...

La force affective du lien qu'elle entretient avec son père se confond ainsi avec la dimension biologique. L'extrait qui suit illustre toute l'importance que revêtent, pour elle, les *liens de sang* et le *noyau familial*¹²⁰ :

Une nouvelle vie s'organise, avec toi comme point central. Raymond, Josée et moi, on convient que je t'emmènerai à Bromont un week-end par mois, pour te changer les idées. Raymond et Josée iront tour à tour te chercher les autres samedis et dimanches. Ainsi commence notre nouvelle aventure. Tu ne seras donc jamais seul, la fin de semaine. On conseille à Noëlla, ta dernière compagne, de poursuivre son chemin de son côté. C'est mieux comme ça. Elle est très active et lucide : on pense qu'elle doit profiter de ses dernières années.

La situation est sensiblement différente pour Catherine, Fanie et moi. Chacune de nous considère que son propre père a dans une certaine mesure failli à ses responsabilités parentales, notamment sur le plan affectif, lorsqu'elle était enfant. Comme ce fut le cas pour la plupart des familles à l'époque où le nombre de divorces a explosé, dans les années 1970 et 1980 (Institut de la statistique du Québec 2011)¹²¹, ce sont nos mères qui ont pour l'essentiel assumé, seules ou en compagnie d'un nouveau conjoint ou d'une nouvelle conjointe, notre prise en charge quotidienne. Aussi, nous sommes ambivalentes en ce qui concerne le soutien que nous voulons apporter à nos pères. Notre volonté de nous impliquer tient sans doute des pressions familiales et d'une injonction morale relative à la solidarité filiale en cas de dépendance d'un parent, laquelle repose beaucoup sur les femmes (Weber 2005), mais également de l'affection que nous éprouvons pour eux. Cela dit, nous ressentons simultanément une impression d'injustice face à l'idée de ne pas avoir bénéficié, de leur part, d'un

¹²⁰ Le père de France a eu deux compagnes après le décès de son épouse, qui fut aussi la mère de ses trois enfants : France, Raymond et Josée.

¹²¹ En 1969, le Québec enregistrait 2 947 divorces (8,8 pour 100 mariages). Ce nombre était de 15 186 (37,8 pour 100 mariages) en 1976 et de 19 193 (43,5 pour 100 mariages) en 1981 (Institut de la Statistique Québec 2011).

engagement que nous jugeons, comme adultes, suffisant. Nos sentiments enchevêtrés et contradictoires co-existent, suscitant parfois l'incompréhension de nos proches. Cet extrait d'un échange entre Catherine et moi rend bien compte de nos doutes :

Je suis allée à Shawinigan avec les enfants hier. C'était la fête de mon père, 72 ans. Il m'a semblé plutôt bien. Et ça lui a fait plaisir. Merci pour l'écoute et pour ton message, auquel je ne voulais pas répondre à la va-vite. Ça fait du bien de parler à quelqu'un qui peut comprendre. Enfin, j'ai l'impression que c'est difficile pour beaucoup de gens de comprendre - ou même juste de s'intéresser à tout ce que ça chamboule. Chacun ses soucis... Quoique tu vois, j'ai vu une amie hier, qui a perdu son père il y a 10 ans. Elle m'a dit que j'étais chanceuse de voir le mien vieillir... malgré TOUT. Ça m'a touchée.

C'est mon débat en ce moment. Accepter de prendre soin de quelqu'un qui n'a jamais vraiment été là pour moi. Tu vois, je l'écris et ça me semble bien étrange. Comme si prendre soin de quelqu'un était forcément une sorte de décaissé d'un fond de roulement. Enfin, je ressens souvent une violente répulsion envers mon père et un élan quasi maternel envers lui, presque en simultané. Je présume que c'est un passage. Le commentaire de ton amie me touche aussi.

Dans le même ordre d'idée, Fanie me confie qu'elle appréhende sa participation à ma recherche, et tout particulièrement l'écriture de ses récits, comme une forme de trahison envers sa mère, atteinte d'Alzheimer :

Il me semble que ma mère *mériterait*¹²² que je lui consacre plus d'attention qu'à mon père, que j'écrive sur notre relation, à elle et moi, en reconnaissance de sa présence et de son dévouement indéfectibles.

¹²² Je souligne.

Je vis un conflit de loyauté semblable, sachant que ma mère a toujours été présente dans ma vie, que c'est surtout elle qui s'est occupée de moi lorsque j'étais enfant et qu'elle a dû affronter toutes les difficultés relatives à sa situation monoparentalité jusqu'à ce qu'elle emménage avec son nouveau conjoint, quelques années après son divorce d'avec mon père. Je crains qu'elle appréhende comme un rejet à son égard le fait que je consacre une grande partie de ma thèse aux rapports que j'entretiens avec lui, d'autant plus qu'elle me propose depuis plus de 30 ans d'écrire *l'histoire de sa vie*. Nos préoccupations à Fanie et moi, m'apparaissent faire écho à l'analyse littéraire de Lori Saint-Martin, qui relève l'existence d'une « tension entre les sexes » en matière de parentalité (2010a), comme si l'attention portée à l'un des parents devait nécessairement suivre la critique ou le rejet de l'autre.

Je m'interroge par ailleurs plus largement sur l'effectivité de cette attention portée aux pères. Considérant que « [l]a filiation, en inscrivant l'individu dans une lignée construite autour d'une opposition binaire mâle / femelle ou masculin / féminin, tend à soutenir le système de différenciation des sexes en même temps qu'elle en est le produit » (Lachance 2019, p. 9), comment éviter les pièges de la réactualisation des dichotomies hommes / femmes, de l'essentialisation de valeurs dites féminines et masculines et de la distinction stéréotypée entre les rôles paternels et maternels?

J'estime qu'il importe d'abord de reconnaître que la question des pères s'inscrit dans celle du genre et participe de rapports de pouvoir (Saint-Martin 2010a). De là, les normes sociales intériorisées (même incorporées) produisent des performances qui les pérennisent. Judith Butler (2007 [2005]) met en lumière les mécanismes de production discursifs et matériels par lesquels le genre se trouve naturalisé et contraint au sein d'un cadre hétéronormatif binaire régulateur soutenant l'existence d'ontologies masculine et féminine. Comme le montre la philosophe, l'identité de genre n'est pas *expressive*, au sens où elle exprimerait une identité préexistante, mais qu'elle est plutôt *performative*, c'est-à-dire le résultat d'une « répétition stylisée d'actes » - discours, gestes, comportements, mouvements, pratiques, dont le caractère itératif crée un « effet de naturel », un « effet de vérité » (2007 [2005], p. 53, 259, 265). De fait, il en est également ainsi pour la paternité. Malgré une apparente naturalité, elle est le fruit de processus performatifs comparables.

Saint-Martin rappelle que le père¹²³ est traditionnellement associé au pouvoir et à la politique. « Beaucoup de mots latins liés au droit de posséder et de commander, dont “patronyme”, “patrimoine”, “patron”, “praticien” et “patriote”, viennent de la même racine, “*pater*”. » (2010a, p. 29) Au Québec, sous l’influence de l’Église, le père a longtemps tenu le rôle de pourvoyeur en position d’autorité. Du point de vue catholique, Dieu est d’ailleurs considéré comme le Père de tous ses fidèles; sur Terre, le père représente ainsi la puissance divine au sein de la famille. Dans la culture patriarcale, il est traditionnellement responsable de la transmission du savoir et de la culture (Lachance 2019).

Évidemment, l’autorité paternelle s’est vue contestée comme dans la plupart des pays occidentaux, entre autres par les mouvements féministes. Ces mouvements de lutte contre un système patriarcal - culturel, social, économique et politique - discriminant (Delphy 2001 [1998]) se sont affirmés de façon de plus en plus vigoureuse à partir des années 1960. Les revendications ont donné lieu à une multiplication des travaux sur la paternité, les plus récents ayant démontré la diversité et la variabilité des pratiques paternelles (Saint-Martin 2010b). La sociologue française Christine Castelain-Meunier note par exemple que la « puissance paternelle » perd progressivement de son autorité au profit d’une « négociation [et d’un] partage de l’autorité parentale » (2005, par. 2)¹²⁴, cette transformation s’articulant à une dynamique de redéfinition des identités entre *les masculins* et *les féminins*. Elle remarquait ainsi dès la fin des années 1990 que le « père éducateur affectueux » avait remplacé le « pourvoyeur autoritaire » (1997, p. 76, citée dans Saint-Martin 2010a, p. 53).

Au Québec, les transformations des *rôles sociaux* sont tout particulièrement perceptibles lorsqu’il est question de séparation. En effet, le ministère de la Justice révèle qu’en 12 ans, de 1997 à 2009, le pourcentage d’enfants en garde partagée a presque triplé (Magnan-St-Onge 2019)¹²⁵. Mais des résistances aux changements se font toujours sentir (Saint-Martin 2010a, p. 53). En ce qui concerne la

¹²³ Ici, l’usage du singulier marque le caractère essentialiste d’une telle conception.

¹²⁴ Je souligne que ses observations s’inscrivent dans le contexte français, où les rapports de genre apparaissent encore plus stéréotypés qu’ils le sont au Québec (Gingras 2014).

¹²⁵ Comme le précise David Pelletier (2017) dans un article intitulé « Combien d’enfants en double résidence ou en garde partagée? Sources et mesures dans les contextes québécois et canadien » publié dans les *Cahiers québécois de démographie*, si on observe une augmentation tangible des gardes partagées, les chiffres varient considérablement selon les sources, ce qui montre l’existence de biais statistiques. Le chercheur souligne que les outils traditionnels de collecte de données ne permettent pas de connaître la proportion exacte d’enfants en garde partagée en fonction du nombre total des enfants dont les parents sont séparés.

garde exclusive des enfants, par exemple, elle revient encore, dans la majorité des cas, aux mères. Le recensement de 2016 montre que ces dernières représentent 75,1 % des parents responsables de familles monoparentales, tandis que la proportion de pères monoparentaux est de 24,9 % (Santé et Services sociaux Québec 2018).

Il faut dire que la croyance en un instinct maternel inné, de même qu'en une spécificité des rôles maternel et paternel, demeure répandue : « [L]a vision traditionnelle de la mère détenant l'expertise de l'éducation et des soins donnés aux enfants est encore bien ancrée [...], alors que la société actuelle prône un engagement accru des pères dans leur rôle parental et le partage des tâches. » (David 2017, p. 58-59). Bref, la dynamique de bouleversement des rôles parentaux est constituée de tensions et de contradictions (Lalande 2012 ; Castelain-Meunier 2004).

Cela dit, les redéfinitions auxquelles nous prenons part, qui nous font passer d'une « monoculture » à une « polyculture » de la parentalité, selon les termes de Castelain-Meunier (2002, citée dans Saint-Martin 2010a, p. 53), témoignent du fait que « [t]oute vision du père est une construction culturellement déterminée et susceptible de changer » (Saint-Martin 2010a, p. 29).

Quels pères sont écrits? Que génèrent les écritures du père?

Considérant la force performative des écritures¹²⁶, j'appréhende les textes littéraires comme des « actes¹²⁷ de langage qui changent le monde en *faisant exister* les choses qu'ils nomment » (Culler 2006, p. 87). Le critique littéraire américain Jonathan Culler cite ainsi l'écrivain du 17^e siècle François de La Rochefoucauld : « [N]ul n'aurait jamais eu l'idée d'être amoureux s'il n'en avait lu la description dans les livres » (2006, p. 86). Il ajoute que l'amour romantique, de même que la prétention hégémonique selon laquelle il serait indispensable au bien-être, est une invention essentiellement littéraire. Les textes ne se limitent donc pas à parler du monde, à le *représenter*, mais participent à le *faire exister* : ils s'inscrivent dans des processus qui réitèrent - et qui à certains moments déstabilisent - les normes culturelles et sociales. Puisant dans l'essai « Signature Événement Contexte » de Jacques Derrida, Culler affirme qu'il s'agit d'« événements » avec lesquels « il faut compter » (2006, p. 99).

¹²⁶ J'aborde cette question plus en détail dans la *Station Écritures*.

¹²⁷ Je souligne.

En parallèle, nombre de chercheuses remarquent que les rapports au père sont de plus en plus travaillés par les écrivaines (Saint-Martin 2010a; Ledoux-Beaugrand 2010; Morello et Rodgers 2002). À partir des conclusions que ces chercheuses énoncent dans leurs riches travaux, lesquels appréhendent la littérature surtout en termes de *représentations*¹²⁸, je me propose d'observer dans les pages qui suivent les pères et les rapports fille-père que *font exister* des textes littéraires de femmes publiés au Québec à différentes époques - et dont mes coautrices et moi sommes héritières. J'estime toutefois qu'il serait réducteur, dans le cadre de cette thèse, de ne porter attention qu'aux textes. Aussi, tout en reconnaissant la difficulté que j'éprouve à penser au-delà des représentations¹²⁹, je m'efforce d'appréhender la performativité des *écritures* en les envisageant comme l'articulation d'une multitude de pratiques et de processus qui se déploient bien au-delà des textes en eux-mêmes, de la figure canonique de l'auteur ou de l'autrice¹³⁰ et d'intentions prédéterminées. Le philosophe français Philippe Mengue réfère en ce sens à l'œuvre de Gilles Deleuze lorsqu'il souligne que l'écriture ne consiste pas à « représenter dans l'imagination ou la fiction quelque chose de préexistant », mais à « actualiser des forces sociales virtuelles », à les « connecter », à les « amplifier dans un agencement littéraire qui les fait proprement exister » (2007, p. 5). Une telle posture brouille ce dualisme cartésien, « grotesque » selon Deleuze, opposant l'écriture et la *vie réelle*. « Car l'expression précède le contenu et l'entraîne [...]. Kafka même mourant est traversé par un flux de vie invincible, qui lui vient aussi bien de ses lettres, de ses nouvelles, de ses romans, et de leur inachèvement mutuel pour des raisons différentes, et communicantes, échangeables. » (1975, p. 74-75)

Comme je le souligne dans la **Station Écritures**, ce n'est jamais seulement du texte qui est *écrit*. Ainsi, je m'intéresse au pouvoir constitutif des écritures, des textes qu'elles recèlent et de mes lectures qu'elles interpellent. Je les aborde pour ce qu'elles *font*, et non pour ce qu'elles représentent ou signifient, prenant en compte qu'elles sont informées par « des institutions, [des] pratiques et [des]

¹²⁸ Les chercheuses s'intéressent aux façons dont les pères sont *représentés* dans les textes. À titre d'exemples, ces questions posées par Lori Saint-Martin : « Comment *représente-t-on* le père aujourd'hui? Est-il aussi négatif qu'on l'a parfois dit? [...] À quelles valeurs, à quelles métaphores, à quelles figures récurrentes est-il lié? [...] Les hommes et les femmes *représentent-ils* différemment le père? » (2010a, p. 12) Je souligne.

En ce sens, elles abordent les représentations non pas comme des miroirs du réel, mais comme des moyens qui peuvent permettre de comprendre, de s'approprier, de maîtriser et de transformer symboliquement l'ordre social, de contester les représentations dominantes et d'en proposer de nouvelles (Boisclair 2002).

¹²⁹ J'attribue, au moins en partie, cette difficulté au fait que « la conception immanentiste et informationnelle du langage reste dominante » (Crozat 2015) et que « les habitudes de penser selon une logique de représentation persistent encore obstinément dans les sciences humaines et sociales » (Thrift 1996, citée dans Crozat 2015).

¹³⁰ Je propose une réflexion sur les termes *autrices* et *écrivantes* dans la **Station Écritures**.

discours provenant de lieux multiples et diffus » (Butler 2005 [1990], p. 53). Je m'inspire de la sorte d'un courant des *performance studies*, telles que définies par le musicologue Alejandro L. Madrid¹³¹ :

[P]erformance studies as a field asks not what actions, events, or cultural manifestations are but rather what they do. Performance studies does not seek to describe actions [...]; instead, it attempts to understand what these actions do in the cultural field where they happen and what do they allow people to do in their everyday life. (2009, p. 2)

L'exploration qui suit se fonde ainsi sur la conception d'une culture incarnée, par laquelle se déploient des avenues « parallèles » (Deleuze et Guattari 1980), imprévisibles et extensives : « Lire [comme écrire], c'est aller à la rencontre d'une chose qui va exister, mais dont personne ne sait encore qu'elle sera... » (Calvino 1995, cité en exergue dans Brossard 1987) Elle sert notamment à alimenter ma réflexion et mon propos concernant ce que génèrent nos écritures multiples, à Catherine, Fanie, France et moi : quels pères et quels rapports fille-père écrivons-nous?

Écrivaines de la sororité

Par leurs écritures et la publication de leurs textes, les femmes qui intègrent en masse le milieu littéraire dans les années 1960 et 1970 forgent ce que les chercheuses Isabelle Boisclair (2004) et Patricia Smart (1988) appellent leur « autorité ». Au sein de la société québécoise marquée par une idéologie patriarcale judéo-chrétienne, alors que le statut d'auteur est presque exclusivement dévolu aux hommes¹³², ces femmes s'attribuent le pouvoir de s'exprimer publiquement; elles s'imposent en se faisant voir, entendre et lire¹³³. Elles déstabilisent de la sorte les normes de genre qui les

¹³¹ En introduction d'un numéro spécial de la revue *TRANS-Revista Transcultural de Música*, Madrid mobilise l'approche poststructuraliste de Judith Butler, entre autres, pour contester la dyade composition / performance, soutenant que cette dernière ne se limite pas à la technique, au jeu ou à l'interprétation musicale. Il plaide pour un usage du concept de performativité qui permet de transcender le « *text-based musicological paradigm* » et d'appréhender la musique en tant que partie d'un « *larger performance complex* » (2009, p. 5). C'est l'objectif que je poursuis aussi en ce qui concerne les *écritures littéraires*.

¹³² J'aborde en détail cette question dans la **Station Femmes et littératures**.

¹³³ Évidemment, leur inclusion et leur reconnaissance progressives dans le secteur littéraire s'inscrivent dans une conjoncture (Grossberg 2006) qui les rend possibles – à laquelle je m'intéresse également dans la **Station Femmes et littératures**. Je souligne en ce sens que les écritures, quelles qu'elles soient, ne sont pas complètement libres et ne se produisent pas *ex-nihilo* : elles sont façonnées par un ensemble de normes qui forment le « régime d'intelligibilité » d'un moment historique donné (Foucault 1984, cité dans Butler 2005 [1990], p. 15-17). J'élabore sur ce point dans la **Station Écritures**. Aussi, je précise qu'il ne suffit pas pour des individus ou des groupes de s'attribuer le pouvoir de s'exprimer publiquement pour l'obtenir (voir à ce sujet le texte fondateur des *subaltern studies* publié en 1988 par la chercheuse indienne Gayatri Chakravorty Spivak : *Can the Subaltern Speak?*).

restreignent à la sphère domestique et à la passivité. Tout en demeurant dans une certaine mesure prises dans ces normes par lesquelles elles sont « assujetties » (Butler 2005 [1990]), elles abiment l'identité de femmes - et de filles de - qui leur est assignée¹³⁴. Leurs écritures constituent donc en elles-mêmes des actes de résistance et de subversion participant de leur émancipation¹³⁵. En prenant part à l'écriture du monde, les écrivaines exercent de nouvelles forces dans l'espace social. Elles se « déterritorialisent » : elles investissent des espaces circonscrits, normalement réservés à ceux qui correspondent à ce que Deleuze et Guattari identifient dans *Mille Plateaux* (1980) comme étant l'« étalon », le « terme principal » de l'opposition binaire *hommes - femmes*. Elles ouvrent ainsi des voies vers de nouveaux rapports à soi, aux autres, au monde¹³⁶.

Dans sa thèse de doctorat en littérature, Evelyne Ledoux-Beaugrand qualifie d'« écrivaines de la sororité » les autrices ouvertement féministes de la *deuxième vague* (2010). Cette expression réfère pour elle à leur volonté de rompre avec la tradition et à leur rejet des legs du passé - dans une optique de filiation horizontale. De mon côté, j'observe que leurs

Bloody Mary, France Théorêt

Je ne suis pas humaine et je saccage vos tombes : **je ne suis pas seule quand je parle où que je sois.** (p. 138)

¹³⁴ J'entends ici qu'il n'existe pas d'identité « première et stable », que ce sont les actes et les discours qui signifient et affirment les identités, qui font advenir les sujets (Butler 2005 [1990]).

¹³⁵ Plusieurs chercheuses soutiennent d'ailleurs que la création littéraire est constitutive de la *deuxième vague féministe* (Bard 2012).

¹³⁶ L'écrivain, je me demande si on peut penser qu'elles s'inscrivent par-là dans une sorte de « devenir-homme » ; qu'elles s'immiscent parmi la « majorité » pour l'ébranler de l'intérieur et ainsi la faire « fuir » ; qu'elles tendent en ce sens à neutraliser les forces productrices d'une exclusion mutuelle qui réunit paradoxalement les deux termes de l'opposition *homme - femme*? Puis, je replonge dans les « Devenir-intense, devenir-animal, devenir-imperceptible » des *Mille Plateaux* - et je doute de ma suggestion :

« Pourquoi y a-t-il tant de devenirs de l'homme, mais pas de devenir-homme? C'est d'abord parce que l'homme est majoritaire par excellence, tandis que les devenirs sont minoritaires, tout devenir est un devenir minoritaire. [...] Essayons de dire les choses autrement : il n'y a pas de devenir-homme, parce que l'homme est l'entité molaire par excellence. » (Deleuze et Guattari 1980, p. 356 et 358)

Je me vois *mal interpréter*. J'aborde mes tourments au détour d'une conversation avec une personne très proche de moi, qui me suit dans mes allées et venues, alors que je prolonge sans fin les lignes de départ de mon voyage. Celle-ci s'étonne, considérant mon souci d'appréhender la force performative des écritures, de me voir ainsi chercher à saisir ce qui serait la *véritable essence* d'un texte.

Je tente donc de me laisser porter par mon intuition, de voir où elle me mène, de travailler *à partir* du texte, de dialoguer avec lui, de « [m]ultiplier plutôt que répliquer » (Gardey 2013, p. 171). Deleuze et Guattari écrivent qu'« il n'y a de sujet du devenir que comme variable déterritorialisée de la majorité, et de médium déterritorialisant d'une minorité » (1980, p. 357). Je me permets de proposer qu'un « devenir-homme » ne supposerait pas l'accession à la « majorité », celle-ci supposant un « état de domination », mais bien l'ouverture d'une brèche dans cette *majorité*, qui serait de la sorte précipitée dans une *fuite* la menant à *s'épuiser d'elle-même*.

écritures agissent en écho, produisant et réitérant des expressions de colère, concourant ainsi à fonder une communauté de femmes de plus en plus lucides face aux normes qui les oppressent inégalement¹³⁷. Les lectures que je fais de ces écritures, dont la naissance à la toute fin des années 1970 suit de près la mienne, participent finalement à produire une certaine verticalité, puisque je les envisage comme des invitations à me joindre à cette communauté. Les ayant lues, je les sens me hanter (Delvaux 2005). Dans cet esprit, c'est la dualité *écritures - lectures* qui me semble déconstruite. Leur coïncidence aplanit d'une certaine manière l'espace-temps et met en lumière ce qui est en train de se faire.

Si, comme d'autres, je me sens *littéralement* interpellée, c'est beaucoup parce que ces « écrivaines de la sororité » performent une langue qui sort des cadres : elles déploient un langage populaire, souvent cru, jusqu'alors fermement condamné chez les femmes¹³⁸. Elles rompent avec les injonctions à la pudeur, à la bienséance et à la passivité en faisant *exister* des filles de pères révoltés qui déstabilisent les « schèmes d'intelligibilité » (Butler 2005 [1990]). Elles s'approprient et, en différé, *me rendent propres* les mots par lesquels les femmes ont été historiquement dominées. Propulsés dans l'espace public, ces mots auxquels j'ai accès constituent des « points de tension » (Butler 2005 [1990]), qui peuvent à mon sens agir comme des outils de « *subversive resignification* » (Butler 1997).

Fragmentaires, éclatées et texturées, les écritures des écrivaines de la sororité empruntent par ailleurs certains caractères de l'oralité (des accents, des tons, des rythmes, des intensités), traditionnellement méprisée par la critique littéraire hégémonique masculine (Lalaoui 2004). Et tandis que je prononce

Bloody Mary, France Théorêt

– Tu m'as donné ta parole. – Il n'y a pas de parole parce qu'il y a mon cul. Et depuis que j'ai l'âge de penser par moi-même vous ne me parlez que de mon cul. **À quoi bon la parole! – Où est ton honneur, ma fille? – Dans mon cul, papa.** – Qu'as-tu fait de ton honneur, ma fille? – J'ai voulu voir le monde, papa. (p. 130)

¹³⁷ Il me semble indispensable de souligner ici que l'interaction - variable - de multiples systèmes d'oppression (et non seulement leur addition) produisent et reproduisent les inégalités sociales (Bilge 2009; Collins 2000).

¹³⁸ Dans *La domination masculine* (1982), Pierre Bourdieu affirme qu'on s'attend des femmes qu'elles soient polies, réservées et qu'elles emploient un langage châtié. Cette injonction normative semble toujours d'actualité près de 40 ans plus tard. Dans son mémoire de maîtrise pour lequel elle a effectué 75 heures d'observation de conversations dans les lieux publics de 20 établissements d'enseignement collégial et universitaire, Dominique Fréchette note que près de 85 % des « insultes, jurons et autres expressions grossières » ont été formulés par des hommes (2017, p. 75).

leurs mots, à voix haute ou en silence, que je les *fais miens*, ils font sensiblement vibrer mon corps et mon souffle. Leur force m'affecte, agit comme un élan :

La lecture est une activité physique, un sport du dedans, par lequel une corporéité mobilise l'ensemble de son appareil phonatoire, du muscle diaphragmatique jusqu'aux tensions et détensions buccales, pour réarticuler en elle le cours d'une parole. Cet acte de réépilation passe par d'imperceptibles variations toniques de tout le corps et agit sur la musculature profonde du lecteur, modulant cette étoffe affective pour la tendre par exemple dans le récit d'une action, pour la détendre notamment dans les suspensions descriptives. (Godfroy 2016, p. 3)

Ces écritures de pères me convoquent donc *totalem¹³⁹*. Elles croisent ma trajectoire et l'infléchissent à chacune de mes lectures. Je m'en sers comme miroirs pour *réfléchir* la violence des pratiques et des discours, notamment sur les plans des corps et des sexualités, qui assujettissent toujours les femmes (Froidevaux-Metterie 2018). Cela dit, elles suscitent aussi un malaise, une sorte de honte¹⁴⁰, qui me semble liée à ce qui apparaît convenable, peut-être même concevable : j'ai sans doute incorporé (Foucault 1975) cette idée selon laquelle des femmes vulgaires, qui jurent, qui ragent, ce n'est pas *beau* et surtout pas *naturel¹⁴¹*. Le spectre des Furies dans la mythologie romaine révèle que la colère des femmes dérange depuis au moins l'Antiquité (Doré 2018). L'horreur qu'elle provoque semble atteindre son paroxysme au 19^e siècle, alors que les discours

Bloody Mary, France Théorêt

Et je suis nue, violemment nue, vue et nue d'être nue sans raison d'espérer sans borne me justifier, me confondre, vive, œuvre vive. Sans doute n'a-t-on jamais rien fait pour personne? Mais il arrive qu'on entende des promesses, oui, j'ai fait oui, j'ai été copie conforme, oui, j'ai accepté d'être modelée, oui, **je me suis enfermée dans la maison du père** pour naïvement croire que ça porterait ses fruits et qu'il y aurait un jour oh! Ce jour sacré où je serais reçue, bénie, comblée, heureuse pour avoir répondu dans toute la gravité de mon enfance, la sévérité de ma jeunesse. (p. 155)

¹³⁹ L'adverbe réfère ici au concept d'« humain total » élaboré par l'anthropologue Marcel Mauss, que la chercheuse Elspeth Probyn mobilise pour penser et (d)écrire sa propre expérience de la honte. « [...] Mauss aborde de front les convergences physiologiques, mettant en lumière la mince couche qui sépare le physiologique du social. Cet espace limitrophe est habité et dérangé par le corps affectif – ses larmes, ses éclats de rire, ses éjaculations. » (2004, p. 49-50)

¹⁴⁰ Ayant vécu au Canada, en Allemagne, au pays de Galle et en France jusqu'à ce qu'elle s'établisse en Australie, Probyn soutient que « [l]a honte prend sa source dans le désir de cadrer, d'appartenir à un lieu » (2004, p. 39). J'entrevois que ce lieu dans lequel il faudrait que je cadre pourrait être celui d'une certaine *féminité*.

¹⁴¹ Référant à Foucault, Butler soutient de même que la norme s'inscrit dans les corps, qu'elle n'est pas intériorisée, qu'elle est incorporée : « Elle devient l'essence de ce qui constitue [le] soi, le sens de [l]'âme, [la] conscience, la loi [du] désir. » (2005 [1990], p. 257)

médicaux la pathologisent en cherchant à dompter les corps soi-disant malades des *hystériques*. Ce sont d'ailleurs moins les objets de la colère que ses expressions corporelle qu'il importe, encore, de contenir : « Le stéréotype de la femme colérique [...] persiste, et, avec lui, la colère des femmes demeure taboue, interdite, et dès lors domestiquée, contrôlée, mais surtout réprimée [...], jusque dans la littérature. » (Doré 2018, p. 10 et 12)

En ce sens, lorsque je suis portée par les écritures des « écrivaines de la sororité » et que je m'approprie rageusement les mots qui réduisent les femmes à leur corps - à leur *cul*, je revendique en quelque sorte la propriété de ce corps - de ce *cul*, comme celle d'une sexualité concrète, assumée et affichée. Comme ces écrivaines, je me présente violemment nue et en cela puissante, l'insoumission et la faculté de critiquer étant ici constitutives de la colère. Mais je me trouve néanmoins *indécente* : je ressens dans mon corps la honte de m'exposer ainsi, tandis que la pudeur participe de ce qui est conçu comme le *naturel féminin*¹⁴² : j'ai « envie de disparaître, de courir [m]e cacher » (Probyn 2004, p. 40).

À cette honte se superpose celle que je ressens lorsque je regrette de me reconnaître, comme la narratrice de *Bloody Mary*, ainsi modelée par les normes hégémoniques qui établissent un idéal de féminité. En ce sens, si mes lectures des écrivaines de la sororité me permettent de mesurer les transformations sociales s'étant opérées au cours des 40 dernières années, je constate que leurs écritures ne sont pas parvenues à faire éclater les cadres qui rendent certaines existences humaines manifestement « impossibles » et « invivables » (Dhawan 2012, p. 48). Ça me paraît d'autant plus évident lorsque je déplace mon regard et que j'observe les ambivalences de ma fille, au seuil de l'*âge adulte* : je la perçois écartelée entre la posture féministe qu'elle développe, entre autres en performant une certaine fluidité sexuelle, et les assignations de genre qui s'exercent néanmoins sur elle. Et alors que j'évoque à l'instant ma fille dans ces *Passages sur les pères* appréhendés comme des *passagers*, la

¹⁴² Donna Haraway imagine le concept de *natureculture* pour, entre autres, lutter contre les dualismes réducteurs propres à reproduire des rapports de domination : [A]gir de manière non naturelle n'est en général pas considéré comme une chose saine, morale, légale, ni comme une bonne idée. » (Haraway 2012 [1997], p. 209, citée dans Gardey 2013, p. 182)

Judith Butler insiste pour sa part sur la difficulté de contester les normes, puisqu'il s'agit dès lors de se contester soi-même, de se remettre en question comme sujet (2005 [1990], p. 23). Je souligne toutefois qu'en tant que produits des relations de pouvoir « mobiles, réversibles et instables » (Foucault 1984, p. 108), ces normes ne sont jamais homogènes, permanentes ni fixées irrémédiablement. En émergent différentes façons d'être femmes, par exemple, qui coexistent dans l'espace et dans le temps. J'aborde cette question dans la *Station Écritures*.

puissance du modèle familial de filiation verticale s'exprime hors de tout doute. Dois-je penser que je trahis en cela la communauté à laquelle me convient les écrivaines de la sororité?

Bien que je n'y apporte pas de réponse définitive, cette question s'impose à moi parce que plusieurs chercheuses soutiennent que les textes de ces écrivaines expriment une volonté de se dégager de l'emprise familiale : « [Leurs] écrits donnent la parole à des narratrices identifiées surtout en tant que femmes ainsi qu'en tant que sœurs déprises de tout autre lien filial, que ce soit le lien au père, à la mère et

Bloody Mary, France Théorêt

Rester enfant à force de sages réponses. Monde brutal. Sous tous rapports. Ne pas naître. Ne pas gêner. Ne pas savoir ce que l'on sait. Ne pas exiger sans fin. Ne pas prendre place sinon la bonne pointée du doigt. **Dieu est un père et j'aurai à trouver seule cette voie tracée écho que je te châtie car je t'aime que je te chie dessus au nom du père.** (p. 164)

aux ancêtres dans lesquels elles voyaient [...] une forme d'entrave [...]. » (Ledoux-Beaugrand 2010, p. 21) La famille apparaît ainsi comme étant soumise à la domination masculine et lieu de reproduction du patriarcat¹⁴³. Citant les textes de Nicole Brossard (*L'amèr* 1977), Louky Bersianic (*Le Picnic sur l'Acropole* 1979) et Jovette Marchessault (*Triptyque lesbien* 1980), entre autres, ces chercheuses précisent que la *figure paternelle* constitue surtout une remise en question de la *Loi du Père*. « Toutes ces "filles féministes" s'en prennent moins à un père *réel*¹⁴⁴, pour l'essentiel absent de leurs textes, qu'au patriarcat dans ses multiples incarnations [...]. » (Saint-Martin 2010a, p. 78) Aussi, le meurtre symbolique du père s'accompagne du fantasme d'une parthénogénèse féminine¹⁴⁵ (Ledoux-Beaugrand 2010, p. 428).

Pensant avec Donna Haraway (1991), j'avance que les écritures des « écrivaines de la sororité » participent ainsi à constituer le père comme *figure*. C'est en effet le propre de la figure de permettre que le sens commun la reconnaisse, bien qu'elle ne corresponde spécifiquement à aucun référent. « *[Figures are] both concrete and abstract, both real and imaginary, always involving, as Haraway puts*

¹⁴³ Le terme *patriarcat* réfère précisément à « une forme de famille fondée [...] sur la puissance paternelle » (*Le Petit Robert de la langue française* 2020). À l'époque où les textes des « écrivaines de la sororité » sont publiés, dans les années 1960 et 1970, il s'agit d'une notion centrale de l'approche féministe matérialiste structuraliste (Mosconi et Paoletti 2017). Sa portée heuristique se voit par la suite questionnée sous l'impulsion des travaux de Michel Foucault et de Joan Scott sur le pouvoir, notamment. Observer les rapports de force et les rapports de genre, plutôt que les structures en tant que matrices déterminantes, permet en effet de penser le changement.

¹⁴⁴ Je souligne.

¹⁴⁵ Mode de reproduction sexué, mais monoparental, c'est-à-dire à partir d'une gamète femelle non fécondée (Martin et Ménard 2015).

it, "at least some kind of displacement that can trouble identifications and certainties". » (Haraway 1997, citée dans Nielsen 2015, p. 18) Lorsqu'elles écrivent le père patriarcal¹⁴⁶, les « écrivaines de la sororité » passent par le particulier pour disloquer un système d'oppression et de domination qui irrigue et organise toutes les institutions sociales. En ce sens, la figure du père patriarcal vient recouvrir la figure de l'homme. Il s'agit sans doute d'une enflure essentialisante qui risque d'aplanir les singularités. Critiquant tout en maintenant, dans une certaine mesure, la différenciation homme/femme, elle montre l'impossibilité de s'extraire du langage qui concourt à produire ce dualisme réducteur : « [N]ous ne pouvons énoncer aucune proposition destructrice qui n'ait déjà dû se glisser dans la forme, dans la logique et les postulations implicites de cela même qu'elle voulait contester. » (Derrida 1967a, p. 412).

Cependant, cette figure ne doit pas être appréhendée comme une simple abstraction : « *[Figures] are indeed also real persons. However, figures are always both more and less than any individual.* » (Nielsen 2015, p. 18) Engagées au sein d'un processus de figuration, transcendant les distinctions instituées (discours/matérialité, tangible/symbolique) comme le fait Haraway avec sa figure du cyborg (1991), les écrivaines de la sororité créent de nouvelles manières d'être, de penser, d'agir et d'être en relation. Le potentiel génératif et subversif de la figure du père patriarcal s'exprime tout particulièrement dans l'incursion qu'elle permet dans la *sphère privée* de la famille. Cette amorce de déconstruction de la dichotomie public/privé sera nourrie par la multiplication des écritures *intimes*¹⁴⁷, lesquelles contribueront à ébranler l'hégémonie du modèle de la famille patriarcale, ainsi qu'à favoriser la reconnaissance de la diversité des configurations familiales.

Alors que plusieurs de ses consœurs s'attèlent à déconstruire la forme romanesque canonique et rejettent la progression linéaire du récit (Boisclair 2004 ; Smart 1988), l'écrivaine Claire Martin s'investit

¹⁴⁶ Je souligne que la création de la figure du père patriarcal n'est pas le seul fait des « écrivaines de la sororité » - et que cette figure n'est pas non plus conçue comme étant le produit emblématique d'un moment historique ni d'un ordre social donnés propres à expliquer ce qui s'y produit (Nielsen 2015). Articulation contingente et transitoire de valeurs, de principes, de pratiques et de discours (Grossberg 2006), elle coexiste avec une multitude d'autres figures plus ou moins prééminentes qui s'informent, se renforcent ou s'opposent les unes, les autres.

¹⁴⁷ J'aborde la résistance envers ces formes littéraires, traditionnellement méprisées par la critique hégémonique masculine, dans la **Station Femmes et littératures**.

expressément dans le genre *autobiographique*¹⁴⁸. Elle privilégie le réalisme pour brouiller la frontière entre l'univers domestique - *privé* - et la sphère *publique*. Ses écritures participent de cette façon à constituer les violences conjugales masculines et les violences paternelles, et plus largement la domination des hommes au sein du couple et de la famille, comme problèmes publics et enjeux politiques¹⁴⁹.

Défiant l'injonction au silence et à la soumission, le tabou et la honte, Martin écrit un père violent dans une société fondée sur la puissance paternelle. Ses écritures travaillent ainsi à l'intersection de la figure (celle du père patriarcal) et du singulier. S'y révèlent à la fois la multitude des singularités de pères (singularités quelconques qui ne correspondent pas à un ensemble d'attributs spécifiques) et les mécanismes qui informent la constitution de ces singularités (lesquels révèlent leur contingence).

Lorsque je les lis, je me sens invitée à examiner comment elles résonnent avec les idées que je me fais *hic et nunc* de mes propres rapports avec mon père. En considérant ces idées sur le même plan que les écritures de Claire Martin, je les observe à travers l'impression d'une certaine mise à distance

Dans un gant de fer, Claire Martin

On me dit, parfois, quand je parle de ce livre que j'écris : « C'est votre folklore [...] On n'a pas de sa petite enfance de souvenirs aussi précis. » Avec une pointe d'envie, je me dis que mon interlocuteur a eu une enfance heureuse. L'enfance heureuse laisse peu de souvenirs. [...] Mais quand on a, chaque heure qui vient, raison de craindre que les malheurs d'aujourd'hui soient encore plus grands et plus nombreux que ceux d'hier, l'attention s'affûte et se révèle scandaleusement précoce. La mémoire aussi, par voie de conséquence. (p. 11)

Il ne m'est pas difficile d'imaginer toute l'époque qui précéda ma naissance. L'invariabilité est le propre de ces situations. Je n'ignore pas, par exemple, que maman savait déjà à quoi s'en tenir lorsque naquit ma sœur aînée après dix mois de mariage, **qu'elle avait déjà été cruellement battue, que mon père essayait de l'empêcher le plus possible de voir grand-papa et grand-maman.** (p. 14-15)

¹⁴⁸ Son récit se déploie sur deux tomes : *Dans un gant de fer. La joue gauche*, 1965 ; *La joue droite*, 1966. Je m'intéresse à certaines questions liées aux genres littéraires dans la **Station Écritures**.

¹⁴⁹ Les écritures de Claire Martin participent bien entendu d'un mouvement plus large. Prenant le relais du clergé et des communautés religieuses, l'État québécois se dote progressivement des moyens d'assumer la responsabilité de la protection de l'enfance : plusieurs politiques publiques et dispositions législatives sont mises en œuvre dès la deuxième moitié du 20^e siècle. L'adoption de la *Loi sur la protection de la jeunesse*, en décembre 1977, représente un point tournant dans la remise en question de la « puissance paternelle, qui accordait un pouvoir prépondérant au père » (Morin 2009, p. 132). Héritage de l'ancien droit français, lui-même empreint de la tradition du droit romain, la puissance paternelle confère historiquement aux pères des droits de correction. Dans ce contexte, comme le mentionne l'ex-juge à la Chambre de la jeunesse Jacques R. Roy, la violence envers les enfants est longtemps demeurée taboue (Lecomte 2019). De même, ce n'est qu'à partir des années 1970 que la violence conjugale est reconnue comme un problème social (Lessard et al. 2015).

affective¹⁵⁰. Je réfléchis aux forces qui nous façonnent, mon père et moi (dont je traite un peu plus loin). Cette expérience s'apparente à celle que je vis lorsque j'écris : je me sens multiple et multipliée, à la fois même et autres (et autres, et autres, et autres...), participant d'un mouvement de « différence », d'une « force » irréductible à toute « forme », à toute « totalité » (Derrida 1967b).

Si celles qui écrivent se voient ainsi multipliées, les *pères* le sont également. Claire Martin écrit le vieillissement d'un *père* en contrastant la force cruelle de la jeunesse avec la vulnérabilité de la vieillesse. Elle renforce de la sorte une conception somme toute réductrice du vieillissement, alors qu'il se trouve réitéré et naturalisé comme déclin et déchéance (Leduc et Grenier 2017; Segal 2013; Charpentier et al. 2010; Cruikshank 2009; Gullette 2004)¹⁵¹. L'amalgame de la vulnérabilité du père dans sa vieillesse et dans sa toute petite enfance, qui n'inspire que de la douceur à la narratrice, s'inscrit par ailleurs dans une tendance critiquée à l'infantilisation des personnes âgées (Baril et Silverman 2020; Kontos 2011; Masse 2011; Twigg 2004).

Dans un gant de fer, Claire Martin

Quelle punition? Mais toujours la même. Cela commençait par quelques gifles mais tout de suite des grosses, puis, l'entraîn venant, cela se continuait par des coups de poing et, si l'entraîn tenait, cela finissait par des coups de pied qui nous transbordaient d'une pièce à l'autre sur tous les parquets du rez-de-chaussée. Quand on songe qu'il mesurait six pieds, qu'il pesait deux cent trente livres [...], **c'est quand même étonnant qu'il n'ait tué aucun de nous.** (p. 35)

Ce long séjour chez grand-papa, nous le devons à la séparation de mes parents. (p. 16) Au bout de deux ans, mon père en eut assez de vivre en célibataire. Il s'en fut mijoter une réconciliation avec le confesseur de maman [...] qui arriva chez mes grands-parents chargé de serments et de promesses. **Chargé de menaces de sa propre part, aussi. À l'entendre, une femme séparée de son mari était responsable de tous les péchés que cette solitude pouvait entraîner et cela seulement comptait.** (p. 28)

¹⁵⁰ Cette mise à distance n'est pas totale (elle ne saurait l'être) : je dirais qu'elle implique un pas de côté, un léger décalage qui vient superposer les points de vue.

¹⁵¹ J'élabore sur le caractère culturellement et idéologiquement construit *des vieillissements* dans la *Station Deuils*. Ici, il me semble intéressant de relever la performativité du terme *homme*. Comme le souligne la chercheuse et activiste féministe britannique Lynne Segal, les caractères associés à la vieillesse (faiblesse, vulnérabilité, passivité) dans les sociétés occidentales, connotés négativement, sont aussi naturalisés comme étant typiquement féminins et, par le fait même, dévalorisés. « *Updike once again captures here the distinctly male fear that the ageing man may come to occupy the subordinate position traditionally reserved for the woman or the child.* » (2013, p. 161) Ce qui « fait l'homme », dans cette optique, relève de la force, de l'indépendance, de l'autorité et de la raison. Une question se pose, toutefois, concernant les écritures de Claire Martin : est-ce pour le *ménager* ou parce que la domination de son père a continué à s'exercer sur elle jusqu'à la fin que l'écrivaine ne s'est permis de publier son récit qu'à sa mort?

Cela dit, elle expose les temporalités qui s'entrelacent. Ses écritures *font sens* de ses expériences passées (ErlI 2011) et participent à la constitution d'une mémoire individuelle et familiale, certes, mais aussi culturelle et sociale¹⁵².

Elle dévoile ainsi le caractère instable et fragmenté des rôles, la complexité et la variabilité des rapports au sein de la famille, de même que la mobilité des relations de pouvoir.

Écrivaines du terroir

Le pouvoir me semble *a contrario* se cristalliser dans les écritures des femmes qui ont précédé la « deuxième vague » féministe, que l'on associe au « roman de la terre »¹⁵³. Patricia Smart note que le père du roman du terroir symbolise surtout l'autorité, la discipline, l'héritage et le lien avec la terre, alors que la maison paternelle est présentée comme un paradis terrestre.

Dans un gant de fer, Claire Martin

Les dernières années, il était sans défense, fragile et pitoyable, à la merci d'autrui autant que peut l'être un enfant. [...] **De sa violence et de sa tyrannie, il avait perdu jusqu'au souvenir** [...] L'époque où je n'imaginai ce passage que précédé de dramatiques reproches me paraît bien lointaine. **Des reproches? Et à qui? À ce petit être ridé, fondu de moitié, tremblant, démuné de tout ce qui fait l'homme** [...]? Il ne nous inspirait plus que douceur, la douceur qu'à l'autre bout de ses 90 années il avait dû inspirer à sa mère, comme si la filiation, entre lui et nous, avait rebroussé chemin (p. 9-10)

Angéline de Montbrun, Laure Conan

Quand je vivrais encore longtemps, jamais je ne laisserai ma robe noire, jamais je ne laisserai mon deuil. Après la mort de ma mère, il m'avait vouée à la Vierge, et d'aussi loin que je me rappelle j'ai toujours porté ses couleurs. Pourrait-elle l'oublier? C'est pour mes voiles d'orpheline que j'ai abandonné sa livrée, que je ne devais quitter qu'à mon mariage. **Ces couleurs virginales plaisaient à tout le monde, à mon père surtout. Il me disait qu'il ne laissait jamais passer un jour sans rappeler à la sainte Vierge que je lui appartenais.** (p. 155)

¹⁵² Le champ des *memory studies* s'est largement déployé au cours des 20 dernières années, étayant une conception de la mémoire comme « processus culturel » plutôt que « réservoir » et « contenant ». « *Despite the theoretical and methodological diversity of approaches and that of objects or sites of study, one constant is a conception of memory as a multifarious, heterogeneous, partial, mediated process, which cannot be reduced to some universal human faculty or to the mere content stored in one's brain.* » (Grenier et Valois-Nadeau 2020, p. 13) J'aborde différents enjeux de mémoire dans la *Station Deuils*, la *Station Héritières et héritage* et la *Station Écritures*.

¹⁵³ Je reconnais ici le risque associé à une telle segmentation relative aux écritures des femmes, basée sur une posture historicisante et linéaire qui tient peu compte des ruptures, des discontinuités et de la variabilité. Je précise que je ne les conçois pas comme des pratiques homogènes. Cela dit, plusieurs chercheuses ont montré que ces écritures informent et sont informées par les transformations sociales qui ont lieu dans les années 1960 et 1970.

« Fille patriarcale parfaite, Angéline est la contrepartie en tous points de l'autorité représentée par Charles. À la ressemblance de la Vierge Marie qu'elle imite par ses habits bleues et blancs, elle occupe une position dans la hiérarchie de Valriant qui dépend entièrement de son silence, de sa soumission, de son absence de corporalité. » (1988, p. 49 et 52)

Celles que je me permets de regrouper sous l'expression « écrivaines du terroir » reproduisent ainsi les conventions, réaffirmant et exacerbant la puissance et l'autorité des pères, contribuant à fixer les rôles de pères et de filles. Leurs écritures réitèrent la puissance de la tradition : elles imposent une temporalité unique fondée sur un lien immuable au passé, lui-même garant de la vertu. Le présent et l'avenir sont ainsi envisagés à la lumière des enseignements de ce passé irrécusable. Empruntant à la prière, elles contribuent à la célébration de la religion catholique, alors qu'elles convoquent la communauté des fidèles, qu'elles relaient la distinction sacrée entre le *bien* et le *mal* et qu'elles participent à régler le temps sur l'ordre religieux.

Il s'agit-là des principales raisons pour lesquelles les « écrivaines de la sororité » rejettent ces « legs du passé » (Ledoux-Beaugrand 2010). Ces dernières contribuent de la sorte, comme je le fais sans doute moi-même, à reproduire un rapport au temps linéaire et spatialisé (le passé est « derrière » et « déjà fait »; le présent est « ici même », « en train de se faire » et, en cela, insaisissable; le futur est « devant » et « à faire »), éminemment culturel, organisé et organisant. Elles présentent le passé comme étant distinct et irréversible; comme un bloc, un contenu, dont il serait possible de se défaire. Elles alimentent le mythe de la « Grande Noirceur », que les artisans de la « Révolution tranquille » auraient vaincue¹⁵⁴ :

Angéline de Montbrun, Laure Conan

Ô mon père, le jour de votre mort, le deuil est entré ici pour jamais. Parfois, je songe à voyager. Mais ce serait toujours aller où nul ne nous attend. **D'ailleurs, je ne saurais m'éloigner de Valriant, où tout me rappelle mon passé si doux, si plein, si sacré.** (p. 165)

Si, une fois encore, je pouvais l'entendre, il me semble que j'aurais la force de tout supporter. **Sa voix exerçait sur moi une délicieuse, une merveilleuse puissance;** et, seule, elle put m'arracher à l'accablement si voisin de la mort où je restai plongée, après les funérailles de mon père. Tant que j'avais eu sous les yeux son visage adoré, une force mystérieuse m'avait soutenue. Sa main, sa chère main, qui m'avait bénie, reposa jusqu'au dernier moment dans la mienne – elle était tiède encore quand je la joignis à sa main gauche qui tenait le crucifix. **Dans une paix très amère, j'embrassais son visage si calme, si beau, et pour lui obéir même dans la mort, sans cesse je répétais : « Que la volonté de Dieu soit faite! »** (p. 175)

¹⁵⁴ À ce sujet, le travail historiographique de Gérard Bouchard (2006) est éclairant. Sans tomber dans un révisionnisme qui nierait « toute trace de "noirceur" dans cette période du passé québécois qui couvre, selon les

une telle posture « gomme [...] l'importante diversité qui accompagne toute période historique, quelle que soit la façon dont on la découpe » (Bouchard 2005, p. 417).

Un souci de réflexivité m'incite, à la suite de Patricia Smart, à me questionner sur le potentiel subversif des écritures de femmes qui précèdent la Révolution tranquille et la « deuxième vague féministe ». Exposant la performativité de la lecture quand elle affirme « lire en tant que femme » (1988, p. 20), la chercheuse soutient que le père est implicitement questionné par les écrivaines du terroir¹⁵⁵, qui résistent dans une certaine mesure, comme Angéline de Montbrun, aux valeurs en place :

Les critiques ont souvent noté la présence du mythe de l'expulsion du Paradis dans Angéline de Montbrun, mais ont eu tendance à lire la troisième partie du roman (le journal d'Angéline) comme une remémoration nostalgique de l'univers « prétemporel » du domaine paternel à Valriant, d'où Angéline/Électre a été expulsée par une « faute » inexplicable à laquelle elle se réfère dans son journal. Mais si une telle lecture correspond à l'intrigue de surface, elle n'explique ni les ambiguïtés ni la violence du roman. En lisant Angéline comme un roman de la résistance et de la rébellion féminines, il apparaît que le Paradis de la première partie du roman correspond à l'univers du pouvoir patriarcal d'où les femmes doivent émerger afin d'accéder à un statut de sujets, et que la chute d'Angéline est une chute dans l'écriture. (1988, p. 48-49)

L'appropriation - conjoncturelle - de Smart découvre un caractère « codé » au roman de Laure Conan. Le potentiel subversif de la forme épistolaire et fragmentée - « loin de la linéarité du roman traditionnel » - permet en effet à un autre point de vue féminin de se manifester : celui de Mina, amie d'Angéline et sœur de Maurice, son prétendant (1988, p. 82). Ce point de vue s'inscrit dans un contexte social où l'affirmation d'une vision alternative, opposée à l'idéologie dominante, est « inavouable ». Patricia Smart reconnaît la défaite des personnages d'Angéline et de Mina, qui échouent à se soustraire à la domination patriarcale, mais elle insiste sur le fait que l'écriture de Laure Conan constitue en elle-même une pratique qui, d'une part, traduit sa lutte intérieure et, d'autre part, trouble son *identité de femme* :

auteurs, les années 1850-1960, 1900-1960, 1930-1960 ou encore 1940-1960 - ce flou chronologique étant déjà significatif en lui-même », l'historien et sociologue en offre un portrait plus nuancé, déconstruisant les stéréotypes que nombre de récits continuent de véhiculer. Voir entre autres l'article « L'imaginaire de la grande noirceur et de la révolution tranquille : fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec » publié dans *Recherches sociographiques*.

¹⁵⁵ Smart donne l'exemple du récit de Laure Conan, mais elle fait aussi une lecture féministe de ceux de Germaine Guèvremont (Le Survenant) et de Gabrièle Roy (*Bonheur d'occasion*).

Laure Conan [...] a continué d'écrire, malgré la récupération de son roman par les pouvoirs - ou serait-ce plutôt à cause de la consécration officielle dont son roman a joui? L'ambivalence de son œuvre est telle, en dessous de sa surface irréprochable, qu'on ne saurait le dire. Jusque sur son lit de mort, cependant, elle aura proféré une parole de résistance féminine contre les valeurs que, sur le plan manifeste, toute son œuvre cherche à propager. (1988, p. 83)

En ce qui me concerne, le fait de lire des textes écrits par des femmes rend, comme je le souligne dans **la Station femmes et littératures**, l'écriture littéraire *envisageable*. Je me souviens par ailleurs d'avoir toujours été tout particulièrement inspirée par les héroïnes impétueuses, impulsives, intenses, parfois colériques, dont les tempérament et les aventures égratignent la féminité canonique. Je pense entre autres à Fifi Brindacier, personnage principal de la série du même nom écrite par la romancière suédoise Astrid Lindgren; à Léa dans la trilogie *La bicyclette bleue* de Régine Desforges¹⁵⁶; à Anne Shirley dans la saga *Anne... la maison aux pignons verts* de l'autrice canadienne Lucy Maud Montgomery; et à Joe dans le roman *Les quatre filles du Docteur March* de l'Américaine Louisa May Alcott¹⁵⁷. Ces personnages ont assurément constitué pour moi, comme pour beaucoup d'autres¹⁵⁸, des vecteurs d'émancipation. Dans son autobiographie *Mémoire d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir exprime elle aussi la performativité de sa lecture du roman de Louisa May Alcott :

Je m'identifiai passionnément à Joe, l'intellectuelle. Brusque, anguleuse, Joe se perchait, pour lire, au faîte des arbres, elle était bien plus *garçonnière* et plus hardie que moi ; mais je partageais son horreur de la couture et du ménage, son amour des livres. Elle écrivait : pour l'imiter je renouai avec mon passé et composai deux ou trois nouvelles [...] Je me crus autorisée moi aussi à considérer mon goût pour les livres, mes succès scolaires, comme le gage d'une valeur que confirmerait mon avenir. Je devins à mes propres yeux un personnage de roman. (1958, p. 118-119)¹⁵⁹

Référant à « toute une génération d'écrivaines » qui précèdent les « écrivaines de la sororité », Evelyne Ledoux-Beaugrand souligne dans le même esprit que plusieurs s'identifient à leur père plutôt qu'à leur

¹⁵⁶ La trilogie initiale est suivie de 7 autres tomes, que j'ai tous dévorés au début de l'adolescence.

¹⁵⁷ Selon Claire Le Brun-Gouanvic, professeure titulaire au Département d'études françaises de l'Université Concordia, le personnage de l'héroïne anticonformiste est édulcoré dans la plupart des traductions françaises du roman (2003). Aussi, plusieurs en contestent le titre, qui donne une importance démesurée au père, somme toute peu présent dans le récit : « Meg, Jo, Beth et Amy ne sont plus des femmes – *women* – en devenir, mais des filles éternellement fixées dans leur statut de minorité, d'appartenance à un homme. » (Visentin 2020)

¹⁵⁸ Tant que c'en est presque cliché de l'écrire... Mais le cliché révèle justement la soif d'affranchissement qui se manifeste chez beaucoup de personnes assignées au genre féminin.

¹⁵⁹ Je souligne.

mère afin d'échapper au modèle féminin réducteur et asservissant. « On pense [par exemple] à Simone de Beauvoir qui se fait non pas fille mais fils du père [...] » (2010, p. 159)

Écrivaines contemporaines

Si les écritures de femmes dont il est question ci-dessus *font exister* différents pères, il semble que de façon générale, les relations entre les filles et les pères aient été traditionnellement négligées. Lori Saint-Martin observe en effet une habitude des hommes à écrire sur les rapports père-fils, qui se déploie en parallèle d'une tendance des femmes à écrire sur les rapports mère-fille.

Si Adrienne Rich parlait en 1976 de la relation mère-fille comme de la « grande histoire non écrite » [...] l'histoire la moins bien connue aujourd'hui est peut-être celle du rapport entre la fille et le père. La question du père, de nos jours, ne peut se résumer à une affaire de pères et de fils; depuis une bonne vingtaine d'années, [...] les femmes la posent, elles aussi. (2010, p. 11)

Les écrivaines contemporaines s'inscrivent ainsi dans une conjoncture où la relation au père est de plus en plus, et de multiples façons, interrogée (Rodgers 2014). La paternité n'est plus essentiellement fondée sur l'autorité et la discipline : la manière de la concevoir se sont transformées. Alors que la *qualité* de la relation entre un père et son ou ses enfants était fort peu questionnée il y a tout juste quelques décennies, il s'agit désormais d'un objet de préoccupation omniprésent. Au Québec, les chercheuses Isabelle Côté (2012) et Annabelle David (2017) soulignent que plusieurs travaux reflètent l'attention croissante portée à la paternité et à l'engagement paternel depuis les trente dernières années. Elles mentionnent, notamment, ceux des membres du groupe de recherche ProsPère, dont font partie Diane Dubeau, Annie Devault et Gilles Forget (2009), ainsi que ceux de Christine Castelain-Meunier (2005) et de Margaret O'Brien (2004).

Ledoux-Beaugrand (2013 et 2010) et Saint-Martin (2010a) remarquent que les écrivaines contemporaines qui travaillent la question du père abandonnent la figure du père patriarcal, symbole de la domination masculine, élaborée par leurs prédécesseuses. Si elles semblent ainsi reproduire le

modèle hétéronormatif de la famille nucléaire, elles n'en proposent pas moins, selon elles, une critique; elles en exposent les défaillances sans réhabiliter la loi du père.

Loin d'être le signe d'une obéissance aux figures familiales ou d'une soumission aux désirs et souhaits que leur [sic] prédécesseurs ont exprimés pour elles, ce travail - qui n'est pas sans retraverser plusieurs schèmes traditionnels, donnant parfois l'impression de simplement les réitérer - cherche à faire émerger de nouvelles structures, tout en s'employant, par le biais d'une tactique d'infiltration, à ébranler ces structures de l'intérieur et à révéler les exclusions et croyances sur lesquelles elles se sont érigées. (Ledoux-Beaugrand 2013, p. 20)

Leurs écritures *font exister* des pères extrêmes qui se manifestent à travers leur absence (physique, affective) ou, de l'autre côté du spectre, leur hyperprésence (corollaire d'une relation tyrannique ou abusive). Elles offrent ainsi des points de vue totalisants, peu nuancés. Mais en mettant en scène des pères incarnés, singuliers, au-delà de la symbolique patriarcale et d'une vision mythique, elles en exposent tout de même une multiplicité particulière, qui les préoccupe. De fait, les écrivaines contemporaines se gardent d'établir une liste des attributs canoniques, idéaux, du père. Alors qu'elles mettent de l'avant des rapports fille-père, elles travaillent à partir « des ruines et des restes »

(Ledoux-Beaugrand 2010, p. 424) et paraissent ouvrir, de la sorte, des voies vers de possibles filiations

Blanc dehors, Martine Delvaux

Je ne sais rien parce qu'on ne m'a jamais rien dit, ou presque, et rien de bon, rien qui fasse le poids, rien qui vaille la peine. Je sais seulement qu'il est parti il y a longtemps, avant que je naisse, qu'il est parti parce que j'allais bientôt être là, qu'il ne pouvait rien contre ça, et que dans ce monde **c'était une chose avec laquelle il ne voulait pas avoir affaire, ne surtout pas me croiser, prendre un chemin de traverse, bifurquer.** [...] La petite fille, à plat ventre sur le tapis, c'est à lui qu'elle écrit, des phrases qui ne lui demandent ni qui il est, ni pourquoi il n'est pas là, ni pourquoi il est parti. [...] **Elle ne sait pas par où commencer, à qui s'adresser, si elle devrait écrire Monsieur, À qui de droit, Papa.** [...] Ce que disent ses mots d'enfants, c'est qu'elle hésite entre le chercher et l'oublier, trouver un sens au mot père ou l'abandonner entre les pages du dictionnaire. (p. 10-11)

Le mangeur, Ying Chen

[A]u moment où je fus brusquement soulevée et vite transportée jusque dans la gorge de mon père, en regardant sans tristesse ni frayeur l'intérieur de mon père où bougeaient les veines et la chair rouge, je ne pus m'empêcher d'éprouver un dégoût envers cette bourdonnante vie interne que mon père considérait comme l'essence de la peinture. [...] **Je glissai la tête en bas dans un des tubes paternels, au bout duquel je serai, selon mon père, doucement dissoute et assimilée.** [...] Supposons que mon ami arrivait à temps et commençait sans tarder à me sauver, à ouvrir le ventre de mon père, [...] **serais-je vraiment capable d'en sortir intacte et de vivre désormais tel un nouveau-né, loin de mon père, sans mémoire?** (p. 114)

et affiliations. Elles s'écrivent par ailleurs *habitées* par leur père, même *avalées* par eux, témoignant ainsi de la porosité, de la fluidité et des ambiguïtés du *soi*¹⁶⁰ et de la complexité des *processus d'identification*¹⁶¹.

Nos écritures de pères, de filles, de rapports fille-père

Catherine, Fanie, France et moi écrivons à la suite de ces écrivaines qui, parmi d'autres, ont *fait exister* des pères et des rapports fille-père. De la même manière que la pensée de Derrida hante l'ouvrage *Histoires de fantômes* de Martine Delvaux (2005), leurs écritures hantent les nôtres, ainsi que les questionnements que ces dernières soulèvent chez moi. Elles les inspirent et, dans une certaine mesure, les orientent. Ma démarche, dans le passage suivant, est fondée sur le principe de la mise en abîme : je *fais jouer* nos écritures, à Catherine, Fanie, France et moi, dans mes écritures. Je travaille à partir des façons dont les premières m'ont convoquée et me convoquent. J'interviens sur elles en sélectionnant des extraits, mais je n'y réfère explicitement¹⁶². Je souhaite que cet espace laissé libre

¹⁶⁰ Je propose une réflexion sur le *soi* et les *écritures de soi* dans la **Station Écritures**.

¹⁶¹ Dans l'introduction de son ouvrage collectif intitulé *Question of Cultural Identity*, publié en 1996, Stuart Hall pose cette question : « Who needs 'identity'? » Dès lors que l'on reconnaît les pièges que pose toute connotation essentialiste et réifiante de ce concept, et au premier chef les mécanismes d'exclusion qui l'instruisent, son usage demeure-t-il incontournable? Une posture déconstructionniste privilégierait de le mettre « sous rature », c'est-à-dire de continuer de « penser avec lui », d'aborder des questions qui ne pourraient être « pensées sans lui », mais de le faire en le posant dans sa forme détotaillée et déconstruite. À la lumière des travaux de Derrida, de Foucault et de Butler, notamment, Hall propose toutefois de privilégier le concept d'« identification », qui permet de rendre compte du caractère processuel et inachevé des trajectoires identitaires. Celles-ci ne sont donc pas conçues comme états, unicités, essences ou substrats, mais comme articulations historiques, contingentes, d'un ensemble de discours et de pratiques, de forces et de tensions qui concourent à *identifier*. Selon Hall, l'identification ne saurait donc se résumer en son sens commun, soit la reconnaissance d'une origine commune ou de caractéristiques partagées avec une personne, un groupe ou un idéal, de laquelle découlerait une forme naturelle de solidarité et d'allégeance :

In contrast with the 'naturalism' of this definition, the discursive approach sees identification as a construction, a process never completed - always 'in process'. It is not determined in the sense that it can always be 'won' or 'lost', sustained or abandoned. Though not without its determinate conditions of existence, including the material and symbolic resources required to sustain it, identification is in the end conditional, lodged in contingency. [...] Identification is, then, a process of articulation, a suturing, an over-determination not a subsumption. [...] And since as a process it operates across difference, it entails discursive work, the binding and marking of symbolic boundaries, the production of 'frontier-effects'. It requires what is left outside, its constitutive outside, to consolidate the process. (p. 2-3)

¹⁶² D'un point de vue épistémologique et politique, cette posture me permet de conserver une certaine intégrité de nos écritures et d'éviter, autant que possible, de me situer dans une perspective surplombante. Je réfléchis à la question de la place de la chercheuse dans les **Lignes de départ**, m'inspirant, entre autres, des écrits de Linda Martin Alcoff, d'Elizabeth St. Pierre et de Gayatri Chakravorty Spivak. Ici, j'utilise un code de couleur pour marquer la diversité de nos vécus et de nos écritures : **Catherine, Fanie, France, Karine**.

soit propice à laisser résonner, chez la personne lisant ce passage, le chœur formé de ces écritures, dont l'enchevêtrement offre certaines pistes de réflexion.

Interpellés comme pères

Les lettres que Catherine, Fanie, France et moi avons écrites à nos pères les ont d'abord interpellés à titre de pères¹⁶³. S'appropriant la pensée althusserienne, Judith Butler soutient que l'interpellation participe à la fois d'un processus de *reconnaissance* et d'*assignation* (2005). Ainsi, dès l'appel, en écrivant « Cher papa » ou une formule semblable, nous reconnaissons nos destinataires comme pères - et plus spécifiquement comme nos propres pères. À ces pères interpellés correspondent des êtres en chair en os, que nous assignons à un *rôle*, informé par un ensemble de normes sociales relatives à la paternité. Nous nous inscrivons en ce sens dans des types de rapports particuliers (rapports qui lient une fille et son père; un père et sa fille), lesquels sont, entre autres, traversés de normes de genre.

Par ce « faire-écriture » (Bourchenin 2016), qui inclut les lettres que nous leur avons écrites et les textes que nous avons par la suite produits¹⁶⁴, nous nous *faisons exister* comme filles (et filles de ces pères-là) et nous les *faisons exister* comme pères (et pères de ces filles-là). Elspeth Probyn (1996) soutient que c'est par un « *being called* », que Martin Lussier traduit par « être appelé » dans sa thèse de

¹⁶³ La nature des lettres que nous avons adressées à nos pères respectifs varie. France a écrit plusieurs lettres à son père, alors qu'il était décédé depuis plusieurs mois. Elle y relatait les trois dernières années de sa vie ainsi que les jours qui ont précédé sa mort. Pour ma part, j'ai tardé et mis plusieurs heures à écrire une longue lettre à mon père : je lui racontais mon projet de recherche doctorale et les raisons pour lesquelles il en fait, d'une certaine façon, partie; je lui posais des questions sur sa vie, sa paternité, son vieillissement et ses projets. Catherine n'a écrit à son père qu'une lettre. Elle y décrivait simplement son quotidien : elle lui parlait de son entreprise, sa « fabrique de choses sucrées », et de ses deux garçons. Fanie a écrit plusieurs lettres, sur un ton s'apparentant à celui du journal intime. Tant les filles qui les ont écrites que les pères qui les ont reçues semblent avoir été troublés par le caractère formel, quasi-solennel de ce registre d'échange. Dans tous les cas, la formule de la lettre est apparue inhabituelle. Peut-être est-ce lié au fait que c'est la *maladie neurodégénérative* de nos pères qui s'est avéré le principal déclencheur de nos écritures. En ce qui concerne France, la particularité résidait surtout dans l'idée d'entretenir une correspondance avec un mort. Lorsqu'il a reçu sa lettre, le père de Catherine lui a téléphoné pour lui poser sans détour cette question : « Pourquoi m'écris-tu? » Il lui a immédiatement signifié qu'il ne pourrait pas lui répondre. Mon père a mis plus de quatre mois à m'envoyer sa réponse, m'avouant que ma lettre l'avait ébranlé. Fanie n'a jamais envoyé à son père les lettres qu'elle lui a écrites.

Je t'ai encore revu et encore une fois, je n'ai PAS, encore, osé te parler de ce foutu projet de thèse d'une amie de mon amie Caroline - oui, oui, la « petite brunette » à Sherbrooke.

J'y ai pensé, j'ai hé...si...té, mais... non. Car je t'ai trouvé trop LUCIDE. C'est épouvantable de dire ça, de penser ça, d'écrire ça, mais c'est ça. C'est ça qui est ça. Tant que tu es encore lucide, je suis gênée, intimidée? pudique? Bref, je ne vois pas comment je t'inviterais à entrer dans cette danse, cette correspondance, sur nos vieillissements.

¹⁶⁴ Dans plusieurs récits, les pères sont directement interpellés au « tu ».

doctorat (2008, p. 52), que se constitue l'*appartenance* à un ensemble. Autrement dit, ce ne sont pas des propriétés partagées qui font de nos pères des pères, ni nos pères : c'est plutôt en les appelant pères que nous concourons à les faire apparaître en tant que pères (et en tant que *nos pères*). Ils n'appartiennent pas à l'ensemble - que Giorgio Agamben appelle une « singularité quelconque » (1990, cité dans Lussier 2008) - parce qu'ils partagent une caractéristique donnée par avance, mais par leur appartenance même, laquelle procède de l'« être appelé » : « *Agamben posits that if belonging is not defined by any property, its possibility is always circumscribed by limits, the limits of. "being-called": not "being-red", but "being-called-red" »* (Agamben 1993, cité dans Probyn 1996, p. 24-25)

Nos écritures, à mes coautrices et moi participent donc à les faire appartenir à l'ensemble père. Performant ainsi des liens de filiation verticale, nous renforçons, bien qu'involontairement, la primauté des liens du sang et nous reproduisons le modèle de la famille nucléaire fondé sur le partage de la parentalité entre un père et une mère. Malgré notre regard critique et notre ouverture à la diversité, nos écritures s'inscrivent davantage à l'intérieur du cadre hétéronormatif que dans ses marges. Le mythe d'une complémentarité fondamentales entre les sexes s'y profile, exposant la puissance d'une idéologie qui repose sur une opposition binaire réductrice.

Assignés à des rôles

À la mère et au père *naturels* sont associés des rôles distincts, lesquels s'inscrivent dans un « processus de normativité » (Butler 2005) sous-tendu par le « régime d'intelligibilité » (Foucault 1984) de l'espace-temps sociohistorique au sein duquel nous évoluons. Ces rôles, qui relèvent d'une conception fonctionnelle de l'existence humaine, agissent comme des injonctions à être et à agir

Oui, c'est ça, je serai bientôt la seule survivante de notre arbre à trois, celui où tu es représenté comme ma racine droite et Maman, ma racine gauche.

Laisse-moi te raconter notre première rencontre, en rêve. J'étais allée te visiter. **Tu vivais dans une maison avec maman, ta femme, l'Amour de ta vie.**

Sa femme, ma mère, mon amie, notre très chère Carmel, qu'on appelait affectueusement Manda, était, elle aussi, très accueillante. **Elle et mon père formaient un couple exceptionnel.**

Mes parents se sont mariés en 1970, dans le patelin de mon père, 6 ans avant ma naissance. Ma mère était orpheline; le choix du lieu s'est donc imposé de lui-même. Ma grand-mère m'a offert 'en cachette' un album photo du mariage quand j'étais ado, des années après leur divorce.

C'est lui qui se mettait à quatre pattes pour jouer avec vous... J'avais tellement honte quand il gesticulait et hurlait comme un gorille avant de se jeter dans la mer glacée, même au beau milieu des vacances de la construction. Tout le monde nous regardait de travers.

de telle ou de telle façon¹⁶⁵. Nos écritures, qui les appellent, participent donc à assigner nos pères à ce qui est attendu d'eux en regard de critères fondés sur un ensemble de croyances, de traditions, de valeurs, de normes, de règles et de politiques gouvernementales, etc. Les fonctions qu'assument les pères que Catherine, Fanie, France et moi écrivons correspondent peu au rôle d'autorité traditionnellement dévolu aux pères. Mais il est beaucoup question d'activités ludiques, de jeux, de socialisation (liés à la *sphère publique*); et beaucoup moins d'engagement dans les soins et dans l'éducation (davantage liés à la *sphère privée*)¹⁶⁶.

Mes écritures riment par ailleurs avec celles de Catherine et de Fanie en ce qui concerne ce que nous avons ressenti (et ce que nous ressentons peut-être encore à certains moments) face aux absences à la fois physiques et affectives de nos pères dans nos vies,

Tu fais des blagues, tu gesticules. Tu nous racontes une histoire loufoque avec ton accent marseillais patenté. [...]. Avec ton stylo, tu gribouilles le napperon de papier. Tu ajoutes une moustache à Lise Bacon, un sombrero au vendeur de tapis. Tu transformes le nom du restaurant en modifiant certaines lettres : mon frère est hilare. Tout le monde dans le restaurant a vu ton napperon, mon frère hilare, et mes joues roses. Je ne sais pas si chacun de tes gestes me rassure ou m'effraie. Tu feras le même tour au Camping Vincennes, le même encore à la marina de Cap-à-l'Aigle, Au MacDougall, le même.

Quelque part sur la route 132, un dimanche soir, mon père nous annonce sans cérémonie que s'il doit choisir entre Aile et nous, ses filles, il la choisira, elle. Les lampadaires défilent en silence à travers la vitre du *station wagon*.

¹⁶⁵ Dans son ouvrage consacré à la sociologie parsonnienne, Guy Rocher présente le concept de rôle, tel que défini par le théoricien américain :

« [L]e rôle se rapporte à une définition institutionnalisée, explicite ou implicite, des attentes, normes et sanctions qui conditionnent la conduite d'un acteur, par suite de la position qu'il occupe dans la structure sociale. Par exemple, ce sont les attentes, normes et sanctions qui s'appliquent à la conduite de celui qui occupe la fonction de père de famille, dans une société donnée. [...] L'interaction implique nécessairement des acteurs-dans-des-rôles, car c'est seulement par et à travers les rôles que la mise en rapport d'acteurs est possible. Ce qu'on appelle une institution, au sens concret du terme, n'est en définitive rien d'autre qu'une pluralité de rôles complémentaires et coordonnés : par exemple la famille, l'école, l'usine. » (1988, p. 64)

Il importe ici de souligner que les perspectives déterministes offertes par la sociologie et l'anthropologie classiques (d'Émile Durkheim à Ralph Linton et Talcott Parsons) ont été largement contestées. Comme le mentionnent Patrick Fougeyrollas et Kathia Roy, qui offrent un portrait - non-exhaustif - de l'évolution conceptuelle de la notion de rôle, la tradition de la psychologie sociale (portée par George Herbert Mead, puis par Erving Goffman) a réintégré l'individu au cœur de l'analyse, insistant sur le caractère interactionnel, complexe et dynamique du « processus de production des rôles ». (1996, p. 44)

¹⁶⁶ Les mouvements féministes ont remis en question la dichotomie public/privé. Si les pionnières revendiquaient l'inclusion des femmes dans la sphère publique, notamment par l'obtention du droit de vote et l'accès à l'éducation, les mouvements des années 1960 et 1970 ont martelé ce credo : « *The personal is political*. » (Bellerive et Yelle 2016, p. 284). Voir les textes de l'activiste Carol Hanisch (1970) et de la chercheuse militante Charlotte Bunch (1970).

absences que nous envisageons comme une défaillance dans leur engagement envers nous¹⁶⁷. La question ne semble pas se poser pour France, dont le père marin quittait pourtant la maison familiale pendant plusieurs semaines consécutives chaque saison. Je présume que cela s'explique en partie par le fait qu'il y revenait toujours, alors que Catherine, Fanie et moi avons vécu la séparation de nos parents et essentiellement habité avec nos mères pendant notre enfance et notre adolescence. Par ailleurs, les transformations sociales et le bouleversement des rôles familiaux (David 2017) entraînent des attentes - à l'aulne desquelles nous considérons nos pères. Les tourments que nous évoquons montrent l'effectivité des discours sur l'enfance et la parentalité, qui martèlent l'existence d'un amour indéfectible et gratuit et l'importance du « temps de qualité » passé avec les enfants¹⁶⁸.

Dans cette optique, nos écritures viennent confronter nos pères, eux-mêmes chargés du poids social de remplir leurs rôles. Tout en les interrogeant, dans une certaine mesure, nos écritures réinscrivent la prédominance des rôles sociaux, et plus spécifiquement les rôles de pères et de filles, participant d'un processus itératif qui en produit la normalisation et la naturalisation. Elles exposent l'impossibilité de nous extraire dans l'absolu de cette norme, relative aux rôles, qui nous constitue. Alors même qu'ils sont critiqués ou

J'ai un souvenir vif de la fois où, je devais avoir 5 ou 6 ans, j'avais accidentellement brisé un de tes « vases Ming Ming » (*dixit Maman*) et que tu m'avais engueulée, et moi j'avais éclaté en sanglots, et ta colère était tombée, tu m'avais prise dans tes bras, tu m'avais consolée. Pour que je me rappelle cet incident, c'est qu'elles sont rares les fois où tu m'as touchée, consolée, rassurée.

Le soleil a tourné le coin du mur. Devant l'école, le bout de mes pieds est enfin dans la lumière. La cloche sonnera dans cinq minutes – je n'aurai pas mangé. Tu ne seras pas venu. Au souper, je ne parlerai pas de cet incident – toi non plus. Je ne voudrai pas savoir si tu sais que tu n'es pas venu, que tu as oublié.

Il est issu d'une époque où le rôle des pères est encore beaucoup celui de pourvoyeurs, les soins et le réconfort étant attitrés aux mères. En ce qui le concerne, son divorce n'arrange rien, au contraire. Je suppose que ça lui manque, lui aussi, et qu'il aurait aimé avoir d'autres modèles que celui de son propre père. Il est possible qu'il en soit autrement, que la culture l'ait façonné de telle sorte que la question de son *engagement parental* ne se pose pas en ces termes pour lui.

¹⁶⁷ Cette question est développée dans la *Station Deuils*. J'aborde par ailleurs la part de l'affect en tant que condition de possibilité des écritures dans la *Station Écritures*.

¹⁶⁸ Une simple recherche à ce sujet dans un moteur de recherche mène à des dizaines de milliers de pages où il est question de la présence des parents auprès de leurs enfants, laquelle est évaluée sur la base de critères tant quantitatifs que qualitatifs.

contestés, ceux-ci se voient réitérés¹⁶⁹. Ancrés dans des conjonctures singulières, ils n'en sont pas moins variables, tributaires des rapports de force qui concourent à les maintenir et à les transformer, qui leur octroient plus ou moins de pouvoir, qui déterminent la teneur des sanctions en cas de manquements¹⁷⁰.

En ce qui me concerne, je ne crois pas qu'il faille nous affranchir de tous les rôles sociaux qui participent à orienter nos pratiques, nos conduites, nos façons d'être et de penser, de même que celles des individus avec qui nous interagissons. Ceux-ci importent, à mon avis, en ce sens qu'ils s'inscrivent dans des processus de collectivisation des expériences personnelles, lesquels peuvent éventuellement favoriser la reconnaissance, le partage, l'entraide, ainsi que la formation de communautés de lutte contre diverses formes oppressions¹⁷¹. Ils sous-tendent par ailleurs multiples pratiques de solidarité au sein de la

Mon père habite maintenant chez sa petite soeur, qui l'a accueilli sans hésiter (ma tante est une fée, d'une générosité et d'un courage exceptionnels). C'est un vrai retour au bercail; il est revenu près du Saint-Maurice, dans la région qu'il a quittée, avec ma mère, il y a une cinquantaine d'années. Ça me soulage de le savoir là-bas : que serait-il advenu de lui, autrement? Je ne suis pas une oie blanche. Pour mille raisons, je sais que je ne l'aurais pas hébergé chez moi.

¹⁶⁹ Dans *L'écriture et la différence*, Derrida réfléchit sur l'ouvrage *Folie et déraison, Histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault. Le philosophe affirme que le projet de Foucault, celui de parler de la folie « elle-même » pour la libérer de la psychiatrie qui « monologue sur » elle, est voué à l'échec. Il est impossible selon lui d'échapper « totalement » au langage historique de la raison qui a exclu la folie. Pour parler de la folie dans le langage de la folie, il ne suffit pas de faire l'archéologie du silence qu'on lui a imposé - ce qui entraîne le même type de problème, puisque l'« histoire » est un concept rationnel : il faut se taire dans l'absolu ou devenir fou soi-même. S'il importe de reconnaître l'impossibilité de s'extraire du langage rationnel, c'est néanmoins à partir de ce langage que la notion folie peut malgré tout être déconstruite, ouverte, disloquée, comme Foucault a commencé à le faire dans son ouvrage. Derrida soutient donc, ce qui apparaît à première vue paradoxal, qu'il faut tenter de « s'affranchir » du langage - et non de « s'en affranchir ». Le signifiant « affranchir » est le même dans les deux segments de la phrase, mais le sens est équivoque. On peut en comprendre qu'il est vain de tenter de s'extraire du langage, mais qu'on peut lui résister, le déconstruire, en ouvrir le sens (1967, p. 412).

¹⁷⁰ Adoptant une perspective foucauldienne du pouvoir, je le conçois non pas comme une propriété donnée, possédée par certains, mais comme étant diffus, en circulation. Saint-Martin donne une éloquente illustration de ce mouvement perpétuel : elle montre que l'autorité jadis dévolue au père semble aujourd'hui davantage appartenir enfants, qui peuvent le priver de leur reconnaissance s'ils jugent qu'il ne remplit pas bien son rôle (2010, p. 13).

¹⁷¹ **Station projetée ●●●●●●●● Appartenances.**

Je tiens d'emblée à spécifier que, suivant parmi d'autres l'historienne Joan W. Scott (1991) et la sociologue Chandra Mohanty (1987), je reconnais les risques liés à toute réification des expériences subjectives. Cela dit, comme le soutiennent de différentes manières Gloria E. Anzaldúa (1987, 2000), Gayatri Chakravorty Spivak (1988) et Shari Stone-Mediatore (1998), la formation de communautés - d'appartenances - peut sous-tendre des stratégies de résistance contre l'exclusion, la subordination et l'oppression. Il y aurait donc, à mon sens, plusieurs chemins à tracer partant de cette question des appartenances à des ensembles qui ne sont jamais arrêtés, qui

famille. Je considère ainsi qu'il n'est pas *mauvais* en soi que la parentalité soit envisagée, dans notre société, comme un ensemble de pratiques impliquant une certaine proximité et une prise en charge matérielle et affective des enfants.

Nos écritures mettent toutefois en lumière le risque d'une fétichisation de la figure du père idéal, canonique, qui ne tient pas compte des inégalités liées aux conditions matérielles de vie, aux rapports différenciés aux institutions (travail, école, justice, santé, etc.), à l'existence ou non de réseaux de soutien, par exemple. La diversité et la variabilité des expériences s'en trouve niée, évacuée, au profit d'une standardisation limitative laissant peu de place à la différence. L'établissement de balises exclut de fait les pères qui ne correspondent pas au rôle qui leur est assigné.

Une appréhension des rapports en termes de rôles sociaux - rôles que nous réitérons, dans une certaine mesure, par nos écritures - peut générer des craintes, des doutes et une certaine souffrance, lorsque lesdits rôles, pour différentes raisons, ne sont pas pleinement *assumés* : sentiment de rejet ou d'abandon chez les filles; sentiment d'incompétence et d'échec chez les pères. Un des principaux enjeux se situe selon moi dans la tendance des discours essentialistes à poser ces rôles sociaux comme des catégories a priori, d'une part, et à *évaluer* les individus dans une perspective strictement individuelle, d'autre part. La capacité à exercer les rôles prescrits relève de multiples facteurs liés au contexte sociohistorique, aux particularités culturelles et aux trajectoires de vie.

Des années plus tard [...], je comprendrai qu'il faut travailler fort pour éviter que nos blessures se transmettent en héritage... et je devinerai qu'au final, on n'y arrive pas toujours autant qu'on le souhaiterait. Je saurai que de prendre son envol demande un certain courage, certes, mais qu'il s'agit, aussi, d'un privilège.

sont toujours *en devenir*. Par exemple, Catherine, Fanie et moi nous appelant et nous reconnaissant toutes trois en tant que mères, les questions relatives à la parentalité nous interpellent tout particulièrement. À chacune de nos rencontres, nous en venons à questionner, sur un plan ou sur un autre, nos rapports à nos pères en regard de nos relations - complexes, changeantes et multiples - avec nos enfants. J'envisage mes réflexions à ce sujet éclairées par les travaux des chercheuses citées ci-dessus et, comme Lussier (2008), par ceux de Georgio Agamben (1990), de Lawrence Grossberg (1996) et d'Elspeth Probyn (1996).

Cet enjeu croise ici les injonctions au *successful aging*, au *productive aging*, au *positive aging* et au *responsible aging* (Cruikshank 2003 ; Gullette 2003 ; Segal 2013). Selon moi, l'assignation normative au *bien vieillir* se fonde en partie sur la responsabilité qui incombe aux parents d'assumer une fonction de soutien envers leurs enfants tout au long de leur vie. Dans un contexte d'optimisation où l'on désapprouve la dépendance et où la rationalité est extrêmement valorisée, la crainte de devenir un fardeau pour leurs proches est, de fait, extrêmement répandue chez les personnes âgées. Plusieurs chercheuses et chercheurs montrent que cette anxiété collective est renforcée par l'attention portée par le milieu de la recherche biomédicale et les médias aux maladies comme l'Alzheimer (Goldman 2017 ; Woodward 2012 ; Cruikshank 2003). Les pressions relatives à la santé physique et mentale s'exercent, de fait, à travers une multitude de discours et de pratiques¹⁷².

Un brin inquiète de te voir marcher presque nu-pieds dans le boisé, je me réprimande moi-même. Je ne dois pas jouer à être ta mère; je suis ta fille.

Du jour au lendemain, il fait son nid dans un monde parallèle : il perd en partie ses inhibitions, il piétine sans scrupule les conventions.

*Tu te balances
Doucement
Au bout
De ton corps défaillant*

Tes phrases se vident peu à peu. Tu t'exprimes en périphrases. Désormais, nos noms sont des totems. Je suis celle avec la robe à pommes; mon fils, celui qui pousse son machin avec son pied.

¹⁷² Je présente dans cette note trois exemples paradigmatiques de la responsabilisation des individus :

- Lorsque mon père a reçu un premier diagnostic de dégénérescence fronto-temporale, en 2012, son neuropsychiatre a demandé à me rencontrer. Je devais, à son avis, me soumettre à des tests génétiques afin de connaître les risques que je sois atteinte de la maladie dans le futur. Il m'a qualifiée d'irresponsable quand je lui ai dit que je refusais de passer le reste de ma vie à craindre de me retrouver un jour isolée dans un établissement de soins comme celui qu'il codirige et à surveiller les moindres défaillances de ma mémoire et de mes humeurs. Sans considérer l'angoisse que ces tests peuvent générer, il m'enjoignait de *me préparer* à toute éventualité concernant ma santé.

- La prise en charge individuelle de notre vieillissement se manifeste aussi dans la popularité des *brain games* (Millington 2012). L'entraînement du cerveau est ainsi promu comme un comportement responsable : « *The brain is thus becoming a project in its own right, attended by attempts to stall, protect, or prevent neuro-related cognitive decline and degeneration.* » (Katz 2012, p. 7)

- Des critiques formulées en janvier 2021 à l'endroit de députés de la CAQ exposent à quel point il est présomptueux de prétendre que le *bien-être* relève essentiellement d'une responsabilité individuelle. Ceux-ci répondaient à l'appel #TousEnsemblePourAllerMieux lancé par le premier ministre François Legault, qui invitait les internautes à publier des photos des activités leur permettant de *se sentir bien* en dépit du confinement et du couvre-feu leur étant imposé dans le contexte de la pandémie de Covid-19. Parmi d'autres, Aurélie Lanctôt, Josée Legault, Manal Drissi et Josiane Cossette ont noté que les photos publiées par les députés exposent surtout les

Je remarque par ailleurs qu'à plusieurs reprises, nos écritures *font exister* nos pères comme affaiblis, diminués ou malades, leurs conditions ne leur permettant plus de s'acquitter de leurs fonctions de pères. Catherine, Fanie et moi *vieillissons* aussi nos pères en les *ménageant*, en quelque sorte. Partant d'une intention sans doute louable, notre souci de ne pas les bousculer ou de ne pas les confronter directement, en particulier dans les lettres que nous leur avons - ou non - envoyées, peut selon moi découler en partie de la perception d'une fragilité soi-disant inhérente à la vieillesse et à la maladie¹⁷³.

Cela dit, si elles réitèrent les rôles sociaux, nos écritures n'en sont manifestement pas les répliques exactes. Elles les troublent, dans une certaine mesure, en performant autre chose que ce qui est attendu - soit l'expression d'un amour absolu et gratuit envers nos pères ainsi que d'un soutien indéfectible dans le contexte où nous croyons qu'ils sont vulnérables. Elles forment des espaces de remises en question et de travail réflexif, qui nous mènent à explorer les processus inachevés qui nous constituent comme filles, entre autres, et à prendre conscience de ce qui informe nos relations avec nos pères¹⁷⁴. En multipliant les points de vue, en jouant

J'appréhende autant que je souhaite ta mort... je la souhaite pour me libérer complètement de ton jugement, mais aussi de ma crainte - de ma culpabilité - de t'inquiéter, de te causer du souci. Je l'appréhende, car tu es aussi un pilier dans ma vie, je sais que tu m'aimes. Ton inquiétude et ta sollicitude à mon égard sont autant un poids qu'un baume.

Tu me demandes de choisir. Je pointe une paire d'anneaux dorés. La vendeuse, sûre de son bon goût, félicite mon père : « C'est un choix raisonnable pour une jeune fille de son âge ». Tu souris malgré ton malaise. Nous savons tous les deux que les boucles ne sont pas pour moi; début juillet, c'est l'anniversaire de ta femme, quelques jours après celui de ma mère. Il n'y a pas de savoureuses conclusions à en tirer, c'est seulement ma manière de m'en rappeler. Tu ne prends pas soin de la corriger. Je joue le jeu, comme on suce doucement un bonbon dur.

privileges dont ils bénéficient, alors que plusieurs vivent dans une forme ou une autre de précarité et ne bénéficient pas des conditions pour *aller mieux*.

¹⁷³ On pourrait inclure cet a priori dans l'ensemble des manifestations d'âgisme ordinaire, comme parler plus fort ou plus lentement aux personnes âgées ou les infantiliser en employant un langage condescendant ou des mots simples, par exemple, sans se préoccuper de leurs besoins singuliers. Dans sa thèse de doctorat en psychologie, intitulée *L'identité du sujet vieillissant face au regard social Effets de la stigmatisation sociale liée à l'âge et stratégies de négociation identitaire des adultes âgés face au vieillissement individuel et à l'âgisme*, Marie Masse identifie les stéréotypes liés à l'âge ainsi que les attitudes et comportements âgistes dans les interactions quotidiennes (2011).

¹⁷⁴ Catherine, Fanie, France et moi écrivons des rapports fille-père qui sont essentiellement peuplés et façonnés par les membres de nos familles respectives (mères, belles-mères, beaux-pères, frères et sœurs, enfants, beaux-frères, cousines, tantes...), de rares amies et quelques professionnels du milieu de la santé. Les autres humains apparaissent en quelque sorte comme de simples figurants. J'aborde les rapports entre humains et plus qu'humains dans la *Station Héritières et héritage* et dans la *Station Écritures*.

sur les durées et les rythmes, nous nous faisons par ailleurs génératrices de pères pluriels qui échappent à toute fixation définitive et, en cela, à toute référentialité. Nos recours quasi-généralisés au temps présent déconstruisent la linéarité chronologique et les fait *co-exister*.

Nos écritures semblent par ailleurs des occasions d'observer nos appartenances et nos identifications; de nous confronter à nos certitudes, à nos propres failles. Écrire nos pères, c'est nous écrire nous-mêmes, à la fois *avec* et *contre* eux. En écrivant des pères et des filles kaléidoscopiques, nous performons nos ambivalences, nos contradictions et nos revirements, lesquels se déploient dans divers registres : intellectuel, affectif, moral, spirituel... Repoussant les frontières des régimes d'intelligibilité hégémoniques, nos écritures ouvrent sur des recompositions possibles. Elles montrent aussi que la richesse et la complexité des rapports fille-père, qui ne peuvent se réduire à une question de rôles, assumés plus ou moins adéquatement; à des fonctions accomplies ou non. Nos écritures, à Catherine, Fanie, France et moi, participent à les *faire exister* dans tout ce qu'ils recèlent de deuils et d'héritages.

● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● **Station Deuils**

● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● **Station Héritières et héritage**

J'appréhende autant que je souhaite ta mort... je la souhaite pour me libérer complètement de ton jugement, mais aussi de ma crainte - de ma culpabilité - de t'inquiéter, de te causer du souci. Je l'appréhende, car tu es aussi un pilier dans ma vie, je sais que tu m'aimes. Ton inquiétude et ta sollicitude à mon égard sont autant un poids qu'un baume.

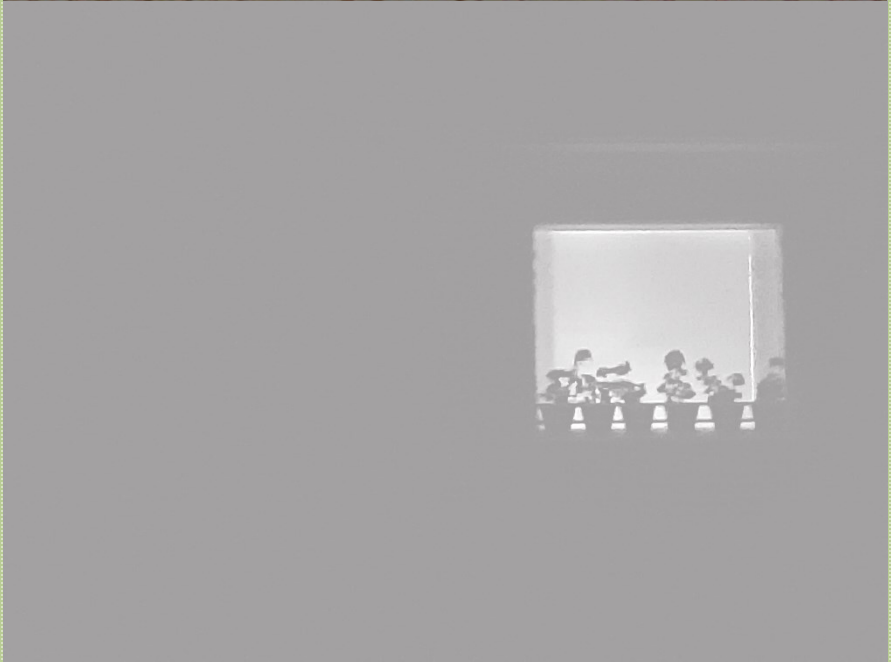
On ne souhaite pas mettre fin à ses souffrances, mais aux nôtres. Oui, même dans ces moments-là, on est un peu égoïstes. On veut en finir avec la souffrance qu'on ressent à l'intérieur, non pas celle qui nous assaille depuis son admission à l'urgence, mais avec la souffrance que nous avons vécue durant les trois dernières années.

Le fait de savoir que tu allais t'enfoncer dans la démence a dû être une catastrophe que tu as, finalement, peu partagée. Tu as souffert seul, en silence, même si on faisait tout ce qu'on pouvait pour t'accompagner. As-tu déjà entendu parler de bouddhisme, papa?

Ce qui est merveilleux, avec la démence, c'est qu'on peut s'inventer un monde en parallèle et y croire. J'aide mon père à se lever, et il me fait danser un *rock and roll* sur la musique de Shakira. Je sais que c'est sa dernière danse.

Tu ris, comme un gamin, tu lances des pétards. Tu lances des pétards et tu ris si fort - tes lèvres remontées dévoilent un trou. Une dent manquante dans la rangée du haut. Il y a quelques jours, je me suis fait arracher la même.

Comme une manière de s'écrire autrement, je lui propose un pèlerinage dans les lieux hantés de sa jeunesse.



Station Héritières et héritage¹⁷⁵

Je n'ai été saisie qu'assez tard dans le processus de recherche par la question de l'héritage. Il serait peut-être plus juste de dire que je ne m'en suis saisie, que je ne me suis appliquée à *ouvrir* le concept, que dans les tout derniers mois. Cette question, donc, ne m'avait pas vraiment préoccupée auparavant. Je dirais même qu'elle suscitait chez moi un certain malaise, sans doute alimenté par les récits historiques (la guerre des Deux-Roses, la partition de l'empire romain, par exemple) et les multiples productions cinématographiques, télévisuelles et littéraires dans lesquelles des familles se déchirent pour un héritage (je pense entre autres à *L'heure d'été*, *Knives Out*, *Dynasty*, *Succession*, *Game of Thrones*, *Le nœud de vipères*). Traditionnellement fondés sur la perpétuation du nom du père (et supportés par la plupart des grands récits religieux; pensons simplement au Christ, Fils de Dieu le Père), les principes de la succession m'apparaissaient sinistres.

Il est probable, aussi, que je me sois sentie peu concernée étant donné que mes parents, bien qu'ils ne soient pas aux prises avec d'importantes difficultés financières, ne possèdent ni fortune ni biens matériels de grande valeur qui pourraient éventuellement m'être légués. Je sais, toutefois, que ma mère s'inquiète beaucoup de ce qu'elle nous laissera, à ma sœur et moi. En tant que

¹⁷⁵ Pour cette *Station*, je m'inspire humblement du travail de Maggie Nelson. Je m'en fais, en quelque sorte, *héritière*. Dans *The Argonauts*, essai à teneur autobiographique publié en 2015 (et traduit en 2017), Nelson note que sa directrice de thèse, la chercheuse féministe Christina Crosby, avait ressenti « un certain degré de répulsion » envers son intérêt pour l'exploration de l'*intime* (que je serais portée à nommer le *soi*, pour en exposer les composantes à la fois singulières et sociales), intérêt qu'elle avait éventuellement développé aussi. « Bien sûr, il existe des gens qui performant l'intimité de façon frauduleuse, narcissique, dangereuse ou inquiétante, mais ce n'était pas le genre de performance que je visais, ni le genre que je vise aujourd'hui. Je vise une écriture qui dramatise les façons dont nous sommes "pour un autre ou grâce à un autre", et pas seulement dans certaines circonstances, mais dès le début et pour toujours. » (2018, p. 90-91) C'est dans cet esprit que j'écris ici.

Je reprends le procédé de Nelson en indiquant les références dans la marge de gauche, surdimensionnée. Mais dans le cadre de ma thèse, afin de respecter les normes académiques, j'en ajoute le détail dans des notes en bas de page.

mère (sans doute encore tourmentée par l'orpheline sans le sou qu'elle a été toute jeune), elle ressent la pression sociale, qui n'est pourtant fondée sur aucune obligation légale, de laisser un héritage financier. Est-ce parce que je jouis par ailleurs d'un certain *capital culturel*, pour reprendre (avec réserve¹⁷⁶) l'expression de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *Les Héritiers* (1964), que je me préoccupe peu des biens matériels dont je pourrais hériter? Mon attitude ne tient-elle pas aussi du tabou qui entoure l'argent? Il me semble que nos rapports à l'héritage sont souvent enveloppés d'une sorte de honte, de plus ou moins grande intensité, qui s'exprime tant chez les personnes qui héritent que chez celles qui n'héritent *de rien* (ou qui héritent de dettes). Qu'en est-il pour Catherine, Fanie et France? Une seule d'entre nous aborde la question financière *de front* dans ses écritures.

Qu'as-tu apporté au monde? Que vas-tu léguer? De l'argent, bien sûr. Pas mal d'argent. Un pécule. Est-ce assez? Est-ce suffisant?

Me faisant l'écho tant des discours *ordinaires* que de certains discours *scientifiques*, je me limitais ainsi à penser l'héritage en termes de *patrimoine familial*, transmis de génération en génération, de l'ascendance vers la descendance, de façon verticale et linéaire. Il faut admettre que dans les sociétés contemporaines les plus riches, bien qu'elles ne s'y résument pas, les pratiques de transmission intergénérationnelle relèvent beaucoup de l'institution de la famille, dont elles participent à assurer la stabilité et dont elles renforcent l'apparente naturalité¹⁷⁷. Encadrée par des normes culturelles, juridiques et fiscales, ces pratiques sont performatives en ce sens, notamment, qu'elles produisent et reproduisent une conception idéologiquement chargée de la famille en tant que fondement social.

¹⁷⁶ Comme d'autres, je questionne le caractère déterminant des structures sociales sur les individus et les rapports sociaux, ainsi qu'une notion de pouvoir surtout limitée à la domination (culturelle et symbolique, notamment).

¹⁷⁷ Le terme *héritage* vient d'ailleurs du latin *hereditare*, qui se rapporte au sang. J'aborde plus en détail les littératures sur la *famille* et la *loi du sang* dans les **Passages et passagers**.

Je voyais donc l'héritage comme un poids lourd, surchargé de tensions. Mon malaise était enfin décuplé par le fait que je l'associais d'emblée à la mort. Dans mon esprit, hériter signifiait surtout de recevoir *quelque chose* d'un parent décédé. Je préférais éviter d'y penser, même lorsqu'il s'agissait de la transmission de valeurs, de façons de penser, d'être ou de vivre.

J'ai dansé, chanté et aimé ma vie. La vie n'est pas toujours facile, mais à quoi bon s'en inquiéter? Faites comme moi et souriez. Savourez chaque seconde de vos journées comme je l'ai fait. La vie est belle, il faut la vivre à fond.

Dans cette optique, l'héritage, c'était le *deuil* - drapé de somptueux habits...

Ma pensée s'est ouverte au détour d'une conversation avec une amie à qui j'avais fait lire mes deux récits, maintenant réunis avec ceux de mes coautrices dans le recueil *Murmurations*. « C'est un riche héritage que tu as *travaillé* », me disait-elle. Son commentaire s'est avéré l'étincelle qui finirait par embraser ma conception de l'héritage; qui me mènerait à l'appréhender, spécifiquement ici, comme *travail* et, surtout, à nous envisager comme *héritières*, Catherine, Fanie, France et moi.

Une exploration documentaire m'a révélé que les littératures sur l'héritage (*legacy, inheritance*), qui croisent en plusieurs points celles sur le patrimoine social et culturel (*heritage*) et celles sur la mémoire, sont colossales. De là, j'aurais pu prendre toutes sortes de directions¹⁷⁸. Mais dans le cadre de ma recherche doctorale, suivant l'intuition attisée par le commentaire de mon amie, c'est vers la *tâche*, le *travail*, que je me suis orientée. J'ai tiré la ficelle et... (évidemment, songerez-vous peut-être) j'ai (re)trouvé Derrida.

[J]e me suis toujours reconnu, qu'il s'agisse de la vie ou du travail de la pensée, dans la figure de l'héritier. [L]oin d'un confort assuré qu'on associe un peu vite à ce mot, l'héritier [doit] toujours répondre à une sorte de double injonction, à une assignation contradictoire : il faut

¹⁷⁸ Pour mon projet postdoctoral, qui abordera aussi des enjeux de vieillissements, j'envisage d'explorer les lieux où la notion d'héritage s'est déployée pour, dans l'esprit de Mieke Bal (2002), voir ce qu'elle me permettrait de penser encore autrement.

d'abord savoir et savoir *réaffirmer* ce qui vient avant nous, et que donc nous recevons avant même de le choisir, et de [sic] nous comporter à cet égard en sujet libre. Oui, il faut (et ce *il faut* est inscrit à même l'héritage reçu), il faut tout faire pour s'approprier un passé dont on sait qu'il reste au fond inappropriable, qu'il s'agisse d'ailleurs de mémoire philosophique, de la préséance de la langue, d'une culture, et de la filiation en général. Réaffirmer, qu'est-ce que ça veut dire? Non seulement l'accepter, cet héritage, mais le relancer autrement et le maintenir en vie.¹⁷⁹

Derrida plonge dans des textes - pour la plupart philosophiques. En ce qui nous concerne, mes coautrices et moi nous sommes immergées dans ce qui constitue nos rapports avec nos pères : des événements, des circonstances, des lieux et des affects médiés par nos mémoires. Et à travers nos écritures, ce sont les histoires qui nous hantent - comme des héritages immatériels - que nous interpellons plus ou moins consciemment.

Puis-je considérer qu'il s'agit de tentatives de nous *réorienter activement*¹⁸⁰? Le travail de l'héritage qui nous fait héritières, et les reconstitutions que nous effectuons de nos passés, sont informés par des futurs dont certains sont eux-mêmes passés (dont on sait qu'ils sont arrivés), qui s'incarnent dans nos écritures au prisme du présent. Nous nous posons ainsi dans une confluence de temporalités.

¹⁷⁹ Derrida (2001, p. 15-16)

¹⁸⁰ Je reconnais ici ma tendance à poser des questions plutôt que d'y répondre. Qu'est-ce qui sous-tend cette prudence extrême? Est-ce le fait de travailler si explicitement à *partir de moi*? Ou un souci de ne pas exposer de vues totalisantes? Ces mots de Maggie Nelson résonnent : « Peur de l'affirmation. Suis toujours en train d'essayer de me sortir du langage totalisant, c'est-à-dire du langage qui piétine effrontément la spécificité; avant de me rendre compte que c'est une autre forme de paranoïa. Pour sortir de ce manège, Barthes s'est efforcé de se rappeler que "c'est le langage qui est assertif et non [moi]". C'est absurde, dit Barthes, d'essayer de fuir la nature affirmative du langage en "ajout[ant] à chaque phrase quelque clause d'incertitude, comme si quoi que ce soit venu du langage pouvait faire trembler le langage". Mon écriture est parcourue de tels tics d'incertitude. Je n'ai pas d'excuse ni de solution, à part de me permettre de tels tremblements, puis d'y retourner plus tard et de les raturer. De cette façon, je m'édite jusqu'à afficher une audace qui ne m'est ni naturelle ni étrangère. » (2017 p. 144-145) En ce qui me concerne, je n'arrive pas tellement à dépouiller mes écritures de mes « tics d'incertitude ».

Un pied dedans, un pied en dehors de sa puissance chronologique¹⁸¹, je suis le fil sinueux du temps, qui par moments se replie sur lui-même dans un cycle; qui par d'autres bondit prodigieusement.

En fouillant dans ces passés, nous nous déplaçons au présent : le travail de l'héritage nous déplace à travers des mouvements de rotation et de translation, pointant dans des directions dont certaines nous paraissent attendues; d'autres, inattendues. Données *ici et maintenant*, ces orientations finissent par nous entraîner dans leur mouvement. Elles nous entraînent dans l'agir, elles nous entraînent vers nos futurs. Par le travail de l'héritage, être entraînées vers nos futurs, oui, mais d'abord chercher à se sentir *chez soi* dans le présent; c'est ce que m'inspirent ces mots de Sarah Ahmed : « *The question of orientation becomes, then, a question not only about how we "find our way" but how we come to "feel at home".* »¹⁸² De ce travail sans cesse répété émerge ce qui nous attire, ce qui nous tire.

*We are [...] orientating ourselves toward some objects more than others, including physical objects (the different kinds of tables), but also objects of thought, feeling, and judgment, and objects in the sense of aims, aspirations, and objectives.*¹⁸³

Présentées en fragments, composées de scènes arrachées à toute chronologie, nos écritures ouvrent par ailleurs à de multiples recompositions. Elles montrent que l'héritage est hétérogène. Lorsque nous écrivons, lorsque nous nous écrivons, nous nous croisons à différents moments; et notre travail de l'héritage n'est jamais tout à fait le même.

¹⁸¹ Je réfère, dans la *Station Écritures*, aux travaux de Sarah Sharma, qui montre comment les temporalités peuvent être comprises comme les manières dont les individus et les groupes se synchronisent continuellement (et multiplement) en fonction de relations extérieures (avec une autre personne, une institution telle que l'école, un artefact comme un chronomètre, par exemple).

¹⁸² Ahmed (2006, p. 7)

Je souligne que je lui emprunte le concept, mais qu'Ahmed théorise l'orientation dans le contexte d'une phénoménologie queer.

¹⁸³ Ahmed (2006, p. 553)

Karine

Je suis assise dans le salon avec ma sœur quand mon père nous annonce que pour sauver son couple, il a décidé qu'on ne reviendrait plus passer la fin de semaine chez lui; qu'on se verrait au resto, une fois par mois, et qu'on partirait quelques jours, à trois, pendant les vacances d'été. Je demeure immobile, mon corps parvient à contenir le déluge, j'affronte en silence les lames de tristesse et de soulagement qui alternent à l'infini. Jeune adulte, mon indépendance tout juste acquise, je me dis déjà qu'il en a été mieux ainsi. Qu'en penses-tu? Comment cet épisode colore-t-il la représentation que je me fais de moi-même? En y pensant bien, je m'aperçois que tout se transforme : j'en ai scruté les traces à différentes époques de ma vie, suscitant chaque fois des réflexions différentes. Je constate que depuis un petit bout de temps, c'est le stigmate de victime que je m'acharne à déconstruire.

Être héritières, c'est porter attention, trier, sélectionner. Et ce dont nous nous faisons héritières, ce sur quoi nous mettons ainsi l'accent, est informé par ce que nous vivons et par les manières dont nous le vivons, autant que par des normes, par ce qui est valorisé socialement, dans une conjoncture singulière : l'accueil et le souci des autres, l'humour, le flegme, les performances *intellectuelles*, par exemple. L'héritage s'inscrit de la sorte dans un processus de valorisation. Et si nous mettons parfois en lumière de grands tournants, nous travaillons aussi à partir de banalités; de *glutes*, comme les appelle Catherine.

We make them become relevant.

Catherine

Mon père utilise ce mot pour désigner une babiole, une affaire, un truc, une petite chose qui ne porte pas de nom. Manger une *glute*, t'as une *glute* au bord du nez... Mais bizarrement, je retrouve seulement ce mot dans la langue anglaise, et ça veut dire *fessiers* (les muscles, là), donc je ne sais plus...

Et se faire ainsi héritières, avec tout ce que cela implique de *contraintes* et de *libertés* (j'adresse ici un clin d'œil à Derrida), c'est l'une des manières par lesquelles nous vieillissons et performons nos vieillissements. Comme je l'expérimente dans cette **Station**, le travail de l'héritage passe beaucoup par la forme narrative. Je ne m'étonne donc pas de constater, comme le soulignent Sarah Falcus et Katsura Sako, que les approches narratives sont privilégiées par

Sarah Falcus &
Katsura Sako

plusieurs chercheuses et chercheurs dans le champ des *aging studies* - et tout particulièrement par celles et ceux qui s'intéressent aux personnes atteintes d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée : « *[Narrative is recognized] as an important mode of expression of and way of understanding the experience of ageing.* »¹⁸⁴

En parcourant nos écritures réunies dans le recueil *Murmurations*, je nous vois très bien - Catherine, Fanie, France et moi - prendre l'héritage comme un matériau que nous travaillons pour (re)constituer nos histoires personnelles et familiales, nous les raconter et nous les répéter sans qu'elles ne soient jamais - les unes, les autres - des répliques exactes.

Robert L. Ballard &
Sarah J. Ballard

*[N]arrative [...] continues to write, create, form, maintain, and constitute who we are as a family. Narrative writes us; narrative writes family.*¹⁸⁵

Mais je nous vois, aussi, être nous-mêmes travaillées par « *the complex and contradictory nature of the stories that we are encouraged to live* »¹⁸⁶ - pour reprendre les termes de Simon Biggs. Comme l'expliquent également Jaber F. Gubrium et James A. Holstein dans *The Self We Live By: Narrative Identity in a Postmodern World*¹⁸⁷, nos façons d'organiser de manière narrative nos trajectoires, c'est-à-dire de faire sens de nous-mêmes et de nos rapports aux autres et au monde - et de nous constituer ainsi comme *sujets* (en étant déjà les sujets des histoires que nous nous racontons à propos de nous-mêmes), ne se déploient pas dans un vacuum : elles participent de contextes culturels, institutionnels et interactionnels singuliers. En cela, nos histoires nous écrivent comme nous les écrivons.

France

C'est exigeant d'accompagner un être cher dans la réalité complexe de la démence, une réalité marquée par l'oubli. Mais c'est facile, je crois, quand on aime...

¹⁸⁴ Falcus et Sako (2019)

¹⁸⁵ Ballard et Ballard (2011)

¹⁸⁶ Biggs (2001)

¹⁸⁷ Gubrium et Holstein (2000)

J'ai par ailleurs l'impression que l'importance que nous accordons aux histoires que nous nous racontons recèle une part d'ombre. L'héritage est fondamentalement fait de trous; les oublis¹⁸⁸, non-dits, omissions, distorsions et mensonges nous menacent-ils en tant que *sujets*? Dans une *narrative (auto)ethnography*, Harold Lloyd Goodall Jr soutient que les secrets de son père (agent de la CIA pendant la guerre froide) ont nui à ses relations avec lui (entre autres parce qu'il était aux prises avec un grave problème d'alcool) et avec sa mère (qui a vécu plusieurs épisodes dépressifs), d'abord, mais qu'ils ont surtout troublé son rapport à lui-même. L'héritage narratif (*narrative inheritance*) réfère pour lui aux histoires transmises aux enfants par les autres membres de la famille : des non-dits toxiques composent des histoires incomplètes.

What we inherit narratively from our forebears provides us with a framework for understanding our identity through theirs. It helps us see our life grammar and working logic as an extension of, or a rebellion against, the way we story how they lived and thought about things, and it allows us to explain to others where we come from and how we were raised in the continuing context of what it all means. We are fundamentally homo Narran — humans as storytellers — and a well-told story brings with it a sense of fulfillment and of completion.

*But we don't always inherit that sense of completion. We too often inherit a family's unfinished business, and when we do, those incomplete narratives are given to us to fulfill.*¹⁸⁹

Ce texte m'a profondément troublée lorsque je l'ai lu. Je m'y suis un peu reconnue, mais j'ai surtout reconnu mes propres parents (et en particulier ma mère orpheline). Tandis que j'y réfléchis en écrivant ces lignes, je perçois les craintes et les doutes que peut générer cette perspective selon laquelle les parents sont dépositaires et responsables de la mémoire familiale - et du futur de leurs descendants.

¹⁸⁸ L'oubli est souvent appréhendé comme une *défaillance* ou une perte. Parmi d'autres, Viktor Mayer-Schönberger (2009), Paul Ricoeur (2000) et Marc Augé (1998) soulignent qu'il est, au contraire, constitutif de la mémoire.

Station projetée ●●●●●●●● Mémoire et oubli.

¹⁸⁹ Goodall (2001)

Fanie

Toi avec qui je partage, je crois, la même nature, je te le redemande, je me répète, que ferais-tu à ma place? N'as-tu jamais été capable d'affronter ta peur de la solitude?

J'estime par ailleurs que la détresse que nous sommes susceptibles de vivre avec plus ou moins d'intensité lorsque nous avons l'impression d'être confrontés à des histoires incomplètes est exacerbée lorsque nos parents - nos pères, en ce qui nous concerne, dans le cadre de ma recherche - sont atteints d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée.

Catherine

Tes phrases se vident peu à peu. Tu t'exprimes en périphrases. Désormais, nos noms sont des totems. Je suis celle avec la robe à pommes; mon fils, celui qui pousse son machin avec son pied. Je comprends qu'il me définit avec le souvenir de moi enfant, la robe pomme, les cheveux qui flottent sur la rivière.

Il me semble que la seule manière d'écrire en ta présence - la seule consolation - se trouve dans l'évocation des souvenirs. Comme si les consigner un à un préviendrait leur effacement. Alors que cette maladie précisément t'en dépouille, je les traque. Laisser percoler tous les souvenirs pour en tirer un tracé, un code qui m'indiquerait le bon chemin. Pas plus que toi, je ne parviens à habiter le présent.

Karine

Ce qui m'apparaît le plus difficile, en ce moment, c'est l'impression de ne plus avoir accès à mon père. Je me noie dans les profondeurs insondables de son esprit lorsque je plonge dans ses yeux bleus, translucides; je disparaîs dans l'abysse de son regard. Il n'a pas oublié qui je suis, mais il ne me reconnaît pas. Et moi, je ne vois pas très bien ce que je cherche. Je n'ai rien perdu, au fond, sinon cette possibilité toute théorique qu'il me reconnaisse, justement, enfin... Surgissant du chaos, les épouvantails se rappellent à moi.

Le discours dominant relatif à la famille que je remarque ici m'apparaît décuplé par les normes de reconnaissance hégémoniques, dont il est difficile - voire impossible - de se déprendre (au risque de ne plus apparaître comme *sujet*), et par ce que j'entrevois comme un mythe de l'*authenticité* et des *origines*.

Nikita Dhawan

According to well-established liberal conventions, speech as an instrument or medium of language functions as an organ of

*transparency, political power, and ultimately, the advancement of universal freedom.*¹⁹⁰

Catherine, Fanie, France et moi sommes sans aucun doute parties prenantes de cette tendance idéologique. En effet, si nous nous faisons héritières, c'est entre autres pour (re)constituer nos histoires personnelles familiales. Mais nous avons toutes été confrontées aux silences de nos pères, lesquels ont pris différentes formes. À partir du personnage de Vendredi de Daniel Defoe (*Robinson Crusoé*), qui refuse d'apprendre à écrire, Nikita Dhawan affirme que le silence est parfois la plus subversive des *voix / voies*. De là, nous pouvons nous demander quelles résistances il sert pour nos pères - et quelles résistances il sert pour nous lorsque, comme héritières, nous usons nous aussi de silences.

Karine

**J'aimerais que tu lises ces mots chuchotés
Que tu entendes aussi ce qui n'est pas écrit**

Fanie

**Je t'ai encore revu et, encore une fois, je n'ai PAS, encore, osé te parler
de ce foutu projet de thèse d'une amie de mon amie Caroline, oui, oui,
la « petite brunette » à Sherbrooke.**

Il est aussi fascinant d'observer les manières multiples par lesquelles nos écritures cherchent à remplir les trous dans nos *héritages narratifs*. Un exemple m'apparaît saisissant : France écrit elle-même les réponses de son père aux lettres qu'elle ne peut que virtuellement lui envoyer parce qu'il est décédé. Elle puise dans ses passés pour combler son silence infaillible. Je me permets ici d'emprunter à François Cooren la notion métaphorique de *ventriloquie*.

François Cooren

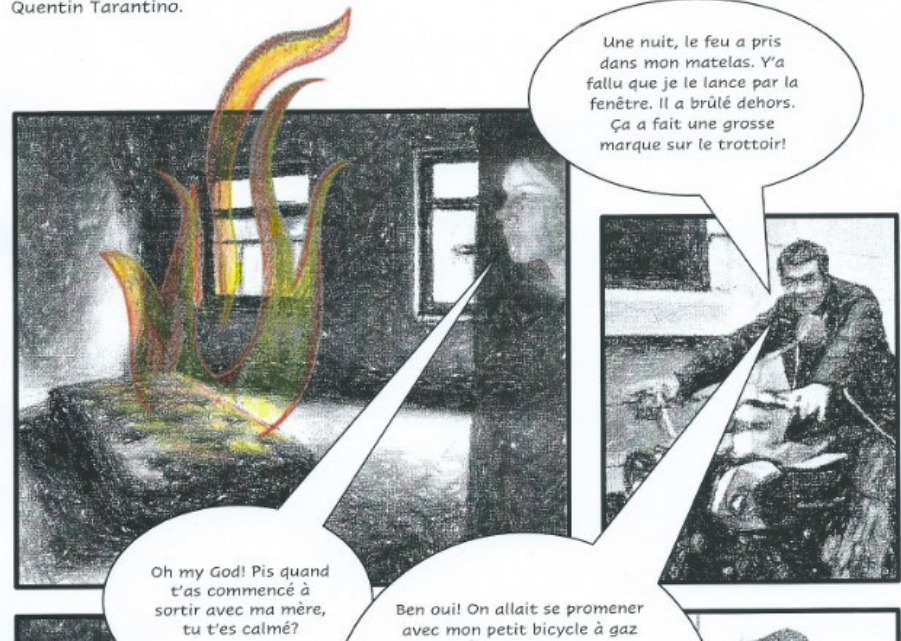
L'avantage d'une telle métaphore, c'est qu'elle permet non seulement d'identifier les êtres que les interlocuteurs animent [...], mais aussi de montrer que, ce faisant, ces mêmes interlocuteurs se positionnent comme animés par les êtres qu'ils animent. Autrement dit, le [ou la] ventriloque n'est pas nécessairement celui [ou celle] qu'on croit [...].¹⁹¹

¹⁹⁰ Dhawan (2012, p. 47)

¹⁹¹ Cooren (2010, p. 41)

France anime donc son père, elle le rend *présent* en se posant comme étant elle-même *animée* par lui. Et c'est ce que je fais aussi avec mon père, en quelque sorte, dans certaines de mes écritures.

Tout ce qui s'est passé dans cette maison de Trois-Rivières est digne d'un scénario de film de Quentin Tarantino.



Cela dit, l'héritage ne se résume pas aux histoires : il est aussi fait de matérialités et d'espaces. Et si, encore une fois, le travail oscille entre la *contrainte* et la *liberté*, il y a des héritages auxquels nous ne pouvons échapper. Je pense tout particulièrement à ce qui relève de la transmission biologique, dont le poids me semble démesuré dans nos sociétés riches où le paradigme génétique domine.

Fanie

Tu viens de me rappeler, quel hasard! On a parlé et rigolé. Même si tu m'as probablement légué des gènes pourris, tu m'as aussi légué de belles qualités.

Le caractère inévitable d'un tel héritage n'empêche pas, cependant, qu'il soit travaillé. En témoignent les multiples questions et remises en question qui

Judith (Jack)
Halberstam

ponctuent les écritures de Fanie, de même que les grands bouleversements qu'elle a finalement provoqués dans sa vie. Habitée par un sentiment d'urgence, elle s'est inscrite dans une sorte de temporalité alternative, à l'encontre de ce qui paraissait *attendu*.

*The constantly diminishing future creates a new emphasis on the here, the present, the now, and while the threat of no future hovers overhead like a storm cloud, the urgency of being also expands the potential of the moment and, as [the poet Mark] Doty explores, squeezes new possibilities out of the time at hand.*¹⁹²

Pour notre part, Catherine, France et moi participons à la constitution d'espaces, que j'envisage en m'inspirant de la posture critique mise de l'avant par Doreen Massey.

Doreen Massey

*The space of many trajectories, the simultaneity of stories so far, is also the product of those connections [...]. There are always connections yet to be made, juxtapositions yet to flower into interaction – or not – potential links that may never be established. Space then, sensed in this way, is not a completed simultaneity in which all interconnections have been established, in which every place is already linked to everywhere else. There are always loose ends.*¹⁹³

Ces espaces, qui deviennent en quelque sorte porteurs d'une partie de nos histoires personnelles et familiales, n'ont pas de frontières fixes déterminées une fois pour toute¹⁹⁴. Ils sont des moments (des espace-temps dynamiques) traversés et, de là, créés par nos propres trajectoires, en tant qu'elles se juxtaposent à plusieurs autres qui, souvent, nous y précèdent : celles de nos pères, bien sûr, et celles d'économies spécifiques (historiques, architecturales, urbanistiques, touristiques, industrielles, entre autres). Ces trajectoires coexistent, se rencontrent et s'affectent. Et nous les racontons dans ces trois extraits de nos écritures :

¹⁹² Halberstam (2005, p. 2)

¹⁹³ Massey (2003)

¹⁹⁴ Massey (1993)

Le Louvre

La veille de ton entrée à l'hôpital, le vendredi 13 juillet 2018, je suis allée dans un restaurant nommé Dorchester avec Maryse, une collègue de travail devenue une amie. Quand je lui ai parlé de mes recherches, son regard s'est illuminé. France, c'est ici! Elle se rappelait avoir vu une photo, au fond de la salle à manger, sous laquelle il est inscrit « Le Louvre 1950 ». Quand j'ai regardé cette photo, mon cœur s'est arrêté de battre durant quelques secondes. Je suivais une fois de plus tes traces. À 65 ans d'intervalle, nos rires se croisaient entre ces murs de brique rouge. Le hasard nous conduit parfois exactement là où on doit être. J'ai pris une photo avec mon téléphone cellulaire. Quand j'ai voulu te la montrer, tu étais déjà ailleurs.

Mais j'y reviendrai, car c'est au Louvre que j'ai choisi de célébrer ma retraite, le 28 février 2019, un peu plus de six mois après ton décès. Tu y seras aussi, j'en suis certaine.



Paris

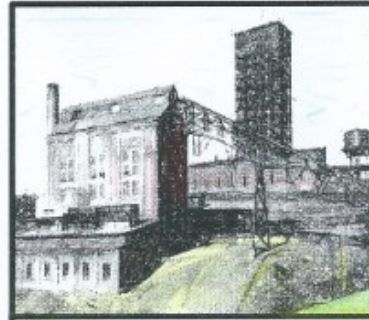


Grand-Mère

La marina occupe une partie des terrains où avait été implantée la première usine de pâtes et papiers de la Mauricie, la Laurentide, à la fin du 19^e siècle. Les aléas de la papetière s'inscrivent en filigrane dans l'histoire de la ville de Grand-Mère, à laquelle elle a donné naissance. Pendant ses 126 ans d'existence, jusqu'à sa fermeture définitive en 2014, elle a changé plusieurs fois de mains, au gré des fluctuations du marché, des innovations technologiques et des réorganisations du secteur.



Pionnière du papier journal au Canada, la compagnie compte plusieurs grands journaux parmi ses clients dans les années 1920, dont le New York Times.



À la suite d'une fusion, elle est devenue la Consolidated Bathurst en 1967. Dans ma famille, tout le monde l'appelait la Consol. Ce diminutif a teinté de romantisme la vision que je m'en suis faite.



Mon grand-père, que j'ai peu connu, y a travaillé toute sa vie. Il s'occupait de l'ajustement des machines à rouleaux.



Si ce n'avait été de sa mère, qui a insisté pour qu'il aille à l'université, mon père aurait sûrement suivi ses traces. C'était bien payé... pour un jeune célibataire sans enfant.

Un été, tous les matins, je prenais mon bicycle pis je descendais à la Consol pour demander à Monsieur Fréchette, qui était le boss, de m'engager. Je l'attendais, accoté contre le mur du poste de garde. C'est là qu'on punchait. Y'a fini par me prendre! Je gagnais comme p'pa : 100 piastres par semaine.



Plusieurs bâtiments ont été détruits, mais le poste de garde, à l'étrange allure de chalet suisse, a été conservé.

Je travaillais aux meules. Y'avait des convoyeurs qui faisaient monter le bois, pis fallait tirer les pitoues dans les trous avec un grand pic. Des fois, ça bloquait. Quand tu les pognais sur le côté, c'était plus facile, ça glissait mieux. Au début, j'avais les mains pleines de sang! Je te dis que je me suis fait des bras!

En somme, ce ne sont pas les passés qui sont au cœur de l'héritage, mais le travail, toujours à faire et toujours renouvelé, qui oriente de différentes manières nos façons de concevoir ce qui s'en vient, ce qui viendra. Je conçois que l'héritage n'est pas quelque chose que l'on reçoit, ni même exactement ce que l'on en fait : l'héritage est un mouvement sans début ni fin. Alors que nos présents se présentent, nous travaillons à injecter des futurs dans nos passés sans cesse transformés.

J'ose croire que si nous développons - individuellement, bien sûr, mais surtout collectivement - l'aptitude de reconnaître et de travailler de façon encore plus consciente, plus juste et plus investie ce dont nous sommes et ce dont nous nous faisons héritières et héritiers, tout en reconnaissant (sans nécessairement chercher à les forcer) les silences qui hantent nos héritages, nous serions mieux outillés pour appréhender et vivre nos vieillissements de façon plus sereine.



Station Écritures

*This story has no beginning but has always been,
and I slip into it over and over again in different places,
and it is as if I too have always been there.*

Elizabeth A. St. Pierre¹⁹⁵

Jusqu' alors relativement intuitive, naïve et désordonnée (ce qui n'est pas en soi un mal), ma pensée sur l'écriture a connu un tournant à ma première lecture du chapitre *Writing: A Method of Inquiry*, cosigné par Laurel Richardson et Elizabeth A. St. Pierre (2005)¹⁹⁶. Bien sûr, j'avais déjà lu quelques réflexions philosophiques (les classiques de Platon et de Rousseau, au premier chef), ainsi que plusieurs analyses littéraires - inscrites au sein de la critique institutionnelle. Mais je n'avais encore rien rencontré qui se rapproche du texte de Richardson et St. Pierre, et qui s'inscrive expressément, comme celui-ci, en sciences sociales. Je l'imaginai de manière bien limitée, je l'admets¹⁹⁷.

Quoi qu'il en soit, j'ai été interpellée par leur remise en question des présupposés de l'écriture scientifique et de ce qu'elles envisagent comme une tendance homogénéisante de la science, qui fixe des réalités qui ne le sont pas et qui légitime l'autorité et le statut des chercheuses et chercheurs; par leur charge irrévérencieuse contre les savoirs institués (traversés de rapports de pouvoir); et par leur

¹⁹⁵ Extrait tiré de la thèse de doctorat (non-publiée) de la chercheuse, et repris dans « *Writing Post Qualitative Inquiry* » (St. Pierre 2015, p. 605).

¹⁹⁶ Ma collègue Karelle Arsenault (UQAM) et moi avons obtenu l'autorisation - de la part des autrices Laurel Richardson et Elizabeth A. St. Pierre ainsi que de l'éditeur Norman Denzin - de traduire ce texte en français en vue de sa publication dans un numéro thématique de la revue *Communication* que nous codirigeons avec Louis-Claude Paquin (UQAM). La publication de ce numéro intitulé « Écrire la recherche autrement : regards réflexifs et pratiques contrastées » est prévue à l'hiver 2022.

¹⁹⁷ Assoiffée, je lirai par la suite rapidement des textes de Donna Haraway, Sandra Harding, Gayatri Chakravorty Spivak et Linda Alcoff, pour ne nommer que celles qui m'ont alors le plus attirée et (dés)orientée par leurs propos et leurs manières - indissociables desdits propos - de les articuler.

J'ai réalisé, à partir de ces explorations, un premier projet d'écriture comme recherche - et d'écriture de vieillissements - fondé sur un échange épistolaire que j'ai initié avec Amélie, mon amie depuis près de 35 ans. Si j'en reconnais à rebours les maladresses sur le plan théorique, ce projet m'a néanmoins permis d'identifier certaines questions et certains enjeux qui m'auront préoccupée tout au long de mon parcours doctoral. J'en ai tiré un article intitulé « L'écriture autofictionnelle comme méthode de recherche : une exploration », qui a été publié en 2016 dans la revue scientifique étudiante *COMMposite*, et qui a été repris (accompagné d'une métaréflexion menée avec Cynthia Noury, une collègue appelée à le commenter) dans l'*Anthologie réflexive* soulignant les 20 ans de la revue en 2017. Voir : www.composite.org/index.php/revue/article/view/225

plaidoyer pour une reconnaissance plus vaste de l'écriture en tant que mode de production de connaissances. Dans la première version du chapitre, qu'elle a publiée au milieu des années 1990, Richardson s'inscrivait résolument comme héritière de la pensée postmoderne¹⁹⁸ - rejetant le postulat de la raison, l'idéologie du progrès, le positivisme scientifique et les oppositions binaires. Elle reprenait cette même posture une quinzaine d'années plus tard, affirmant entre autres le caractère performatif du langage :

A particular kind of postmodernist thinking that I have found to be especially helpful is post-structuralism (for application of the perspective in a research setting, see Davies, 1994). [...] Specifically, poststructuralism suggests two important ideas to qualitative writers. First, it directs us to understand ourselves reflexively as persons writing from particular positions at specific times. Second, it frees us from trying to write a single text in which everything is said at once to everyone. Nurturing our own voices [sic] releases the censorious hold of "science writing" on our consciousness as well as the arrogance it fosters in our psyche; writing is validated as a method of knowing. (2015, p. 1413-1414)

Richardson soutient que l'écriture, en tant que méthode de recherche valide, permet d'exposer la pluralité des points de vue, de montrer les processus de subjectivation, de jouer avec la polysémie du langage et de rendre visibles les conditions d'énonciation. Cela dit, ce qui m'a le plus troublée dans le texte de Richardson et St. Pierre, c'est cette question que pose cette dernière, et qui m'est apparue à la fois capitale et absolument impénétrable : « *What else might writing do except mean?* » (2005, p. 1426) Que peut *faire* l'écriture, sinon signifier? Nos existences ne reposent-elles pas sur le *sens* que nous donnons aux phénomènes et aux événements auxquels nous sommes confrontés - et que nous communiquons à travers la parole, l'écriture, la musique ou toute autre forme d'expression? Ne reposent-elles pas, précisément, sur le *sens* que nous leur donnons - même si nous reconnaissons que le *sens* n'est pas irrémédiablement figé? S'exprimer, écrire, créer, n'est-ce pas en soi *signifier*?

Pour aborder cette question, je devais passer outre l'*intention* - qui serait préalable à l'écriture. J'ai donc suivi St. Pierre quand, citant Jacques Derrida, elle confronte l'idée selon laquelle l'écriture serait le simple *vêtement* de la parole. Dans *De la grammatologie*, le philosophe ébranle le logocentrisme de la philosophie occidentale - de Platon à Lévi-Strauss, en passant par Rousseau et Saussure, notamment. « Dans tous les cas, la voix est au plus proche du signifié, qu'on le détermine rigoureusement comme sens (pensé ou vécu) ou plus lâchement comme chose. » (1967a, p. 22)

¹⁹⁸ Je présente ma réflexion sur le « travail de l'héritage » dans la **Station Héritières et héritage**.

Derrida soutient que l'écriture ne constitue pas une simple application alphabétique, une simple technique permettant l'extension de la *voix*¹⁹⁹. Elle ne se réduit pas à un « supplément » (1967a, p. 17), dont la seule vertu serait de pallier l'absence dans le temps ou l'espace mais qui, « [s]igne de signe » (1967, p. 45), « signifiant du signifiant premier » (1967a, p. 47), et en cela nécessairement « déchue et seconde » (1967a, p. 29), corrompt ou dénaturerait toujours l'expression transparente de la pensée par la parole, elle-même *naturelle* et *pure*, porteuse dans l'absolu d'« une vérité ou [d']un sens déjà constitués » (1967a, p. 26). Alors que l'écriture inspire la méfiance (porteuse de mort; outil de domination; violence asservissante), Derrida affirme qu'elle représente LE « modèle » de la communication. « À tous les sens de ce mot, l'écriture comprendrait le langage. » (1967a, p. 16) Bref, ce qui est reproché à l'écriture concerne selon lui tout autant la parole, peu importe sa « priorité chronologique » (1967a, p. 17). En effet, la communication n'est jamais l'échange immédiat et transparent de pensées et d'intentions préalables. Déconstruisant l'idée d'une présence et d'une origine absolues, il conclut qu'elle ne peut reposer sur l'idée d'une complète transparence aux autres, ni même à soi : toute communication, qu'elle soit orale, graphique ou d'une autre forme, s'effectue ainsi dans une présence - et une absence - partielles.

Pour Derrida, toute communication est surtout une inscription, une *trace*, par laquelle *se matérialisent* des valeurs, des idéaux, des idées, des principes, des sentiments, des règles, entre autres. Toute communication est, en cela, *écriture*. En concevant l'écriture comme *inscription*, le philosophe note qu'elle libère

le sens à l'égard de tout champ de perception actuel, de cet engagement naturel dans lequel tout se réfère à l'affect d'une situation contingente. C'est pourquoi l'écriture ne sera jamais la simple « peinture de la voix » (Voltaire). Elle crée le sens en le consignait, en le confiant à une gravure, à un sillon, à un relief, à une surface que l'on [peut vouloir] transmissible à l'infini. (Derrida 1967b, p. 24)

L'écriture ainsi appréhendée comme inscription excède inévitablement le sens, produisant des choses inimaginées; parfois même inimaginables. Que *font* pour nous les hiéroglyphes que l'on associe à

¹⁹⁹ Dans sa thèse de doctorat, Véro Leduc (2015) montre la prégnance de l'audisme dans les sociétés contemporaines, c'est-à-dire la supériorité qui est conférée à celles et ceux qui entendent ou se comportent comme s'ils et elles entendaient. L'audisme se manifeste entre autres dans le discours. Elle souligne par exemple l'occurrence importante des termes *voix*, *parole* et *parler* dans multiples expressions idiomatiques.

l'Égypte ancienne, par exemple? Ils produisent l'Histoire. Ils *font exister* des peuples disparus; ils *font* des savoirs, des mythes, des leçons d'architecture, de dessin, de cuisine ou de morale. De la même façon, les différentes inscriptions que l'on retrouve dans le recueil *Murmurations* (les textes, les dessins, les photographies, par exemple) *font* différentes choses²⁰⁰.

Cette perspective derridienne ouvre des voies qui me permettent de penser l'écriture au-delà du *sens* et de l'*intention*. Je conçois ainsi qu'il n'y a pas de moment premier de l'écriture : l'instant où je me retrouve devant mon carnet, une feuille volante ou mon écran est précédé et habité d'un nombre indéfinissable d'*inscriptions*²⁰¹. Dans le cadre de ma recherche doctorale, celles-ci procèdent entre autres de tous les textes que j'ai lus et des rencontres que j'ai eues avec Catherine, Fanie et France : de nos paroles échangées, évidemment, mais aussi de nos rires, de nos larmes, de mes malaises et de mes coups de cœur, ainsi que des conversations que j'ai entretenues avec moi-même. Toutes ces écritures se sont *inscrites* en moi²⁰². Et ce que j'écris/inscris ci-dessus me rappelle les propos de Gilles Deleuze et Félix Guattari dans l'introduction de *Mille Plateaux* :

Nous avons écrit l'Anti-Œdipe à deux. Comme chacun de nous était déjà plusieurs, ça faisait déjà beaucoup de monde. Ici, nous avons utilisé tout ce qui nous approchait, le plus proche et le plus lointain. Nous avons distribué d'habiles pseudonymes, pour rendre méconnaissables. Pourquoi avons-nous gardé nos noms? Par habitude, uniquement par habitude. Pour nous rendre méconnaissables à notre tour. Pour rendre imperceptible, non pas nous-mêmes, mais ce qui nous fait agir, éprouver ou penser. Et puis parce qu'il est agréable de parler comme tout le monde, et de dire le soleil se lève, quand tout le monde sait que c'est une manière de parler. Non pas en arriver au point où l'on ne dit plus je, mais au point où ça n'a plus aucune importance de dire ou de ne pas dire je. Nous ne sommes plus nous-mêmes. Chacun connaîtra les siens. Nous avons été aidés, aspirés, multipliés. (1980, p. 9)

Référant elle aussi à Deleuze et Guattari, St. Pierre souligne que l'écriture est un travail rhizomatique. Sa pensée advenant dans l'écriture, ses mots et ses idées émergeant par l'écriture, elle écrit des choses

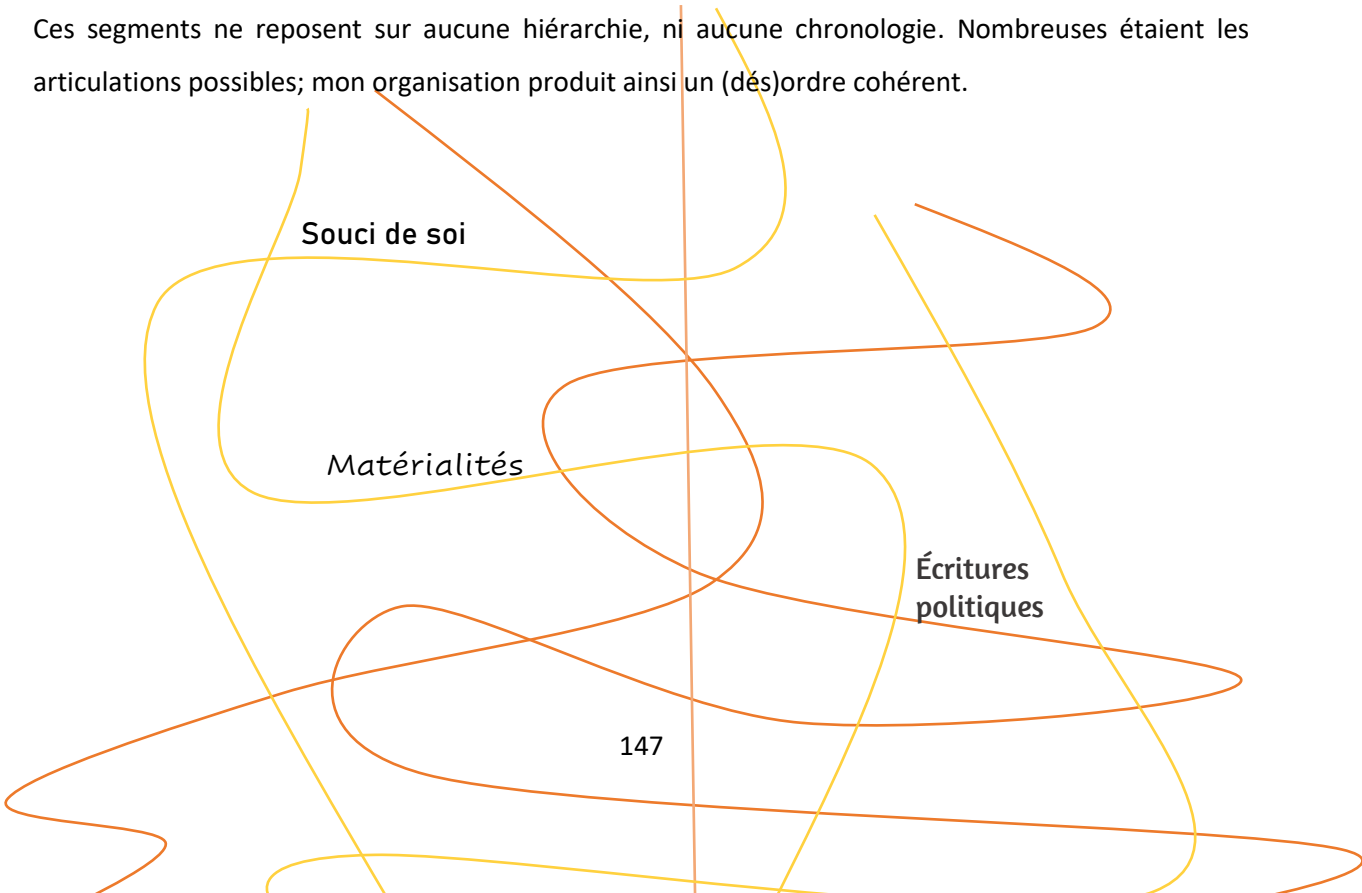
²⁰⁰ J'élabore sur cette question un peu plus loin dans cette *Station* (voir le segment *Matérialités*).

²⁰¹ Ma façon de travailler l'écriture, que j'aborde dans les *Lignes de départ*, pourrait en constituer un exemple paradigmatique. J'entends par-là que les *moyens*, surfaces et instruments (ordinateur, papiers, cahiers, crayons...), par exemple, de même que les *conditions* (période du jour ou de la nuit, ambiance, temps disponible...) comptent dans l'inscription. Je développe aussi cette idée dans le segment *Matérialités*.

²⁰² Comme St. Pierre, je n'ai pas procédé par la transcription d'entrevues. Inscrites en moi, les écritures que j'ai mentionnées ont surgi à différents moments pendant l'écriture de ma thèse, d'une façon que je ne pouvais ni prévoir, ni contrôler, produisant des liens inattendus. Aucune structure prédéterminée n'a gouverné mon écriture.

qui la surprennent elle-même. « Écrire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir. » (1980, p. 11) En ce qui me concerne, c'est bien par l'écriture que j'ai mis et remis ma pensée au travail. « *I write because I want to find something out. I write in order to learn something I did not know before I wrote it.* » (Richardson 2001, p. 35) L'écriture m'a par exemple fait passer d'une attention portée quasi exclusivement au *texte* vers une appréhension beaucoup plus ouverte des *écritures littéraires*, que je questionne et explore dans les **Passages et passagers**, par exemple.

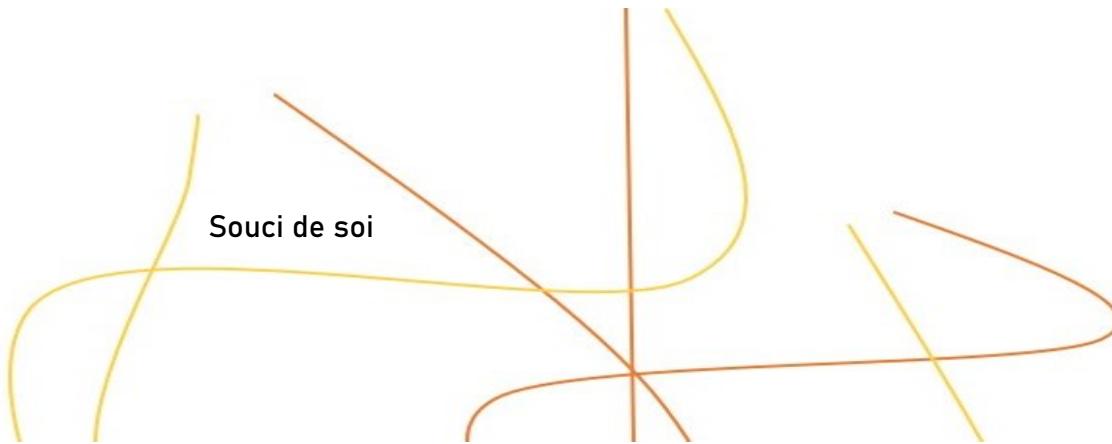
Bref, comme les vieillissements, l'écriture sous-tend l'ensemble de ma thèse. Je ne propose pas une théorie de l'écriture; je ne vise pas à en donner une définition, pas plus qu'à en circonscrire les limites, au contraire. Tout n'est pas écriture, bien entendu. Mais l'écriture ne peut être réduite au texte, ni au mouvement de mes doigts sur le clavier ou à la pression que j'exerce avec un crayon sur du papier, quoique ces gestes participent de certaines écritures. C'est d'ailleurs pour en montrer la diversité et le caractère multidimensionnel que je privilégie le pluriel pour parler des *écritures* dans les **Passages et passagers**. Ici, je n'aspire pas à identifier ce qui serait la *meilleure* approche de l'écriture - ou des écritures - dans une optique totalisante. Je n'effectue pas une analyse exhaustive de nos écritures, à Catherine, Fanie, France et moi. J'ouvre le concept pour montrer comment des approches singulières posent différentes questions et m'amènent à penser différents enjeux, dont plusieurs s'articulent à des enjeux de vieillissements. J'ai choisi de les agencer en trois segments distincts, mais qui s'entrecroisent. Ces segments ne reposent sur aucune hiérarchie, ni aucune chronologie. Nombreuses étaient les articulations possibles; mon organisation produit ainsi un (dés)ordre cohérent.



Souci de soi

Matérialités

Écritures
politiques



Dans *Giving an Account of Oneself*, Judith Butler pose l'écriture de soi²⁰³ dans un cadre intersubjectif et dans le contexte d'un « ensemble de normes qui précède et excède le sujet » (2005, p. 7-8)²⁰⁴. Adoptant un point de vue foucauldien, elle explique que cet ensemble de normes sociales, dont l'existence précède l'existence du « je », conditionne ce que le « je » peut dire sur elle-même²⁰⁵. L'auteure ne réfère pas à des mécanismes de prohibition, de censure ni de restriction de la liberté d'expression, mais à ce que ce « je » peut concevoir, à ce qui lui apparaît intelligible. Ce qu'elle appelle la matrice prévalente des normes n'interdit ou ne permet pas seulement que ce « je » exprime ses vieillissements, par exemple. Elle façonne la façon même dont elle-il concevra et pensera ses vieillissements, de même que les termes qu'elle-il emploiera pour les relater, puisque ce sont ces normes qui l'ont positionné-e comme sujet pouvant être reconnu-e et qui sont à l'origine de son émergence²⁰⁶. Cela implique que lorsque le « je » rend compte d'elle-même, lorsqu'elle-il se raconte, ce qu'elle-il raconte ne se limite pas à sa seule existence, ni même à la temporalité de son existence, celle-ci étant pétrie de normes qui la précèdent :

[S]i j'essaie de faire en sorte d'être reconnu et compris, je pourrais alors commencer à raconter ma vie, mais cette narration serait désorientée par ce qui ne m'appartient pas ou par ce qui n'appartient pas qu'à moi. Et je devrais alors me rendre dans une certaine mesure interchangeable afin de pouvoir être reconnu. L'autorité narrative du « je » doit ouvrir à la

²⁰³ Le titre traduit de l'ouvrage de Butler, *Le récit de soi* (2005), perd à mon sens de sa force politique. Si elle souligne que ce rendre compte de soi passe beaucoup par la narration, la philosophe le conçoit comme une façon pour les individus et les groupes marginalisés d'imposer leur existence. Pour ma part, je préfère le terme *écriture de soi*, qui me semble mieux exprimer que *récit de soi* le caractère performatif du rendre compte (*s'écrire* plutôt que simplement *se raconter*).

²⁰⁴ Cet extrait et les suivants sont tirés de la traduction française de l'ouvrage, publiée en 2005.

²⁰⁵ Ces normes forment le « régime d'intelligibilité » d'un moment historique donné (Foucault 1984 dans Butler 2005, p. 15-17).

²⁰⁶ Dans « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », Foucault met en doute l'existence d'une nature ou d'un *fond* humain qui se trouverait aliéné et étouffé par différents « mécanismes de répression », dont l'individu devrait chercher à se libérer (1984, p. 100).

perspective et à la temporalité d'un ensemble de normes qui contestent la singularité de mon histoire. Nous pouvons certainement encore raconter nos histoires et nombreuses sont les raisons de le faire mais nous ne pourrions plus vraiment prétendre au statut d'auteurs de ces histoires lorsque nous essaierons de rendre entièrement compte de nous au moyen d'une structure narrative. (2005, p. 37)

Cela dit, ces normes dont la temporalité n'est pas celle de la vie du sujet ne sont pas invariables, elles ne sont pas fixées indéfiniment : elles se transforment dans le cours de son existence. Puisque les normes en soutiennent l'intelligibilité, leurs transformations consistent en autant de points de tension (Butler parle « d'interruptions ») chez le sujet, qui déstabilisent la perspective de sa propre vie. Est-ce à dire que le poids des normes détermine les êtres humains dans l'absolu? La philosophe affirme le contraire : les normes forment le cadre qui structure la possibilité d'être reconnu comme sujet, mais le sujet peut se les approprier. Cependant, elle ajoute, reprenant les termes de Foucault, que le fait de contester les normes consiste dans une certaine mesure à se contester soi-même, à se remettre en question comme sujet.

Apparaissent néanmoins, dans son propos, deux plans par lesquels il est possible pour le sujet d'établir « une relation vivante » avec les normes (2005, p. 9). Le premier plan repose sur ses actes (langagiers, notamment), lesquels agissent sur les schèmes d'intelligibilité, soit en les consolidant ou en les déstabilisant. Ce sont donc les actes et les expressions des sujets qui rendent possibles l'émergence et la transformation des normes. Par des pratiques d'*écritures de soi* impliquant un travail réflexif, le « je » peut tenter de dépasser les limites de l'intelligibilité, tenter de voir au-delà de l'horizon normatif pour se refaçonner, en partie, elle-même. Ce « je » peut également tenter d'observer ce qui, dans ses actes et ceux des autres, rompt avec les normes sociales qu'elle reconnaît; tenter d'observer les déviations à la matrice normative pour ainsi la questionner. Le deuxième plan est fondé sur l'ouverture aux autres, l'ouverture au « tu », le « je » permettant à ce « tu » de l'émouvoir, de l'obliger d'agir, de l'adresser ailleurs, de le déposséder, c'est-à-dire de le décentrer d'elle-même.

Dans le même esprit, Michel Foucault (1983) identifie deux pratiques d'« écritures éthopoiétiques » : les *hupomnēmata* et la correspondance. Courantes dans la culture antique gréco-romaine, ces pratiques (qui seraient des pratiques de soi; des pratiques éthiques de la liberté) impliquent aussi une exigence réflexive et une ouverture aux autres. La démarche généalogique de Foucault révèle que l'écriture des *hupomnēmata* consiste à noter systématiquement et quotidiennement les choses lues,

entendues et pensées. L'objectif est de former une « mémoire matérielle » (1983, p. 5), dont le contenu sans cesse enrichi servira à des consultations et à des méditations ultérieures. C'est à partir de ce *matériau* que le sujet se constitue lui-même (luttant contre ses *défauts*, surmontant une circonstance difficile), les choses lues, entendues et pensées étant absorbées comme de la nourriture, c'est-à-dire assimilées. Conçue comme un « entraînement de soi par soi » (1983, p. 4), la pratique est profondément normative, puisqu'elle se fonde sur la « filiation des pensées » (1983, p. 8), c'est-à-dire sur la lecture (non excessive, non dispersée) de textes disparates, dont l'autorité est établie, et sur la méditation du passé (tourner son attention vers l'avenir menant à l'inquiétude et à l'agitation). Cependant, le choix et l'assemblage des fragments hétérogènes, lesquels s'ajoutent les uns aux autres tout au long de l'existence, revient au sujet qui leur a attribué une valeur de vérité. L'écriture assure en quelque sorte leur appropriation.

Le second type de pratique évoqué par Foucault, la correspondance, est lié au premier : les scripteurs puisent dans les *hupomnêmata* pour écrire leurs lettres. Mais quelque chose de plus advient dans l'échange, qui implique souvent un élève et son maître : l'un et l'autre se constituent eux-mêmes à travers cet échange, à la fois dans l'écriture et dans la lecture. L'élève reçoit l'enseignement du maître, et celui-ci effectue un travail réflexif lorsqu'il conseille son élève. Foucault précise que la correspondance implique que le sujet se manifeste, qu'il s'expose, qu'il s'ouvre à l'autre :

Le travail que la lettre opère sur le destinataire, mais qui est aussi effectué sur le scripteur par la lettre même qu'il envoie, implique donc une « introspection »; mais il faut comprendre celle-ci moins comme un déchiffrement de soi par soi que comme une ouverture que l'on donne à l'autre sur soi-même. (1983, p. 9)

Rendre compte de soi par l'écriture; écrire des *hupomnêmata*; s'investir dans une correspondance : à travers ces pratiques singulières, l'écriture est présentée comme un moyen de nous confronter aux autres, de les laisser nous affecter, de nous constituer à travers nos rapports avec eux. Pour Virginia Woolf, l'écriture - de lettres - apparaît également comme une manière de s'appréhender dans sa propre multiplicité et, sans doute, dans ses propres contradictions. « Que fait-on quand on écrit une lettre, sinon tenir compte, en partie bien entendu, de l'image que nous renvoie l'autre? Quand j'écris à Lytton ou à Léonard, je ne ressemble en rien à ce que je suis quand je vous écris à vous. » (Woolf 1941, p. 434)



Sa réflexion, comme celles de Butler et de Foucault, résonnent sur plusieurs plans avec ce que je retiens des expérimentations d'écritures que j'ai réalisées avec Catherine, Fanie et France. J'estime qu'elles nous ont, en effet, emmenées à établir une relation vivante avec les normes et à nous ouvrir les unes aux autres, mais aussi à nos pères et à nos proches. Elles ont ainsi informé - orienté²⁰⁷ - nos vieillissements. En discutant avec mes coautrices, en lisant leurs récits, j'ai été confrontée à mes propres préjugés, à mes propres a priori. Je me suis aussi, souvent, reconnue.

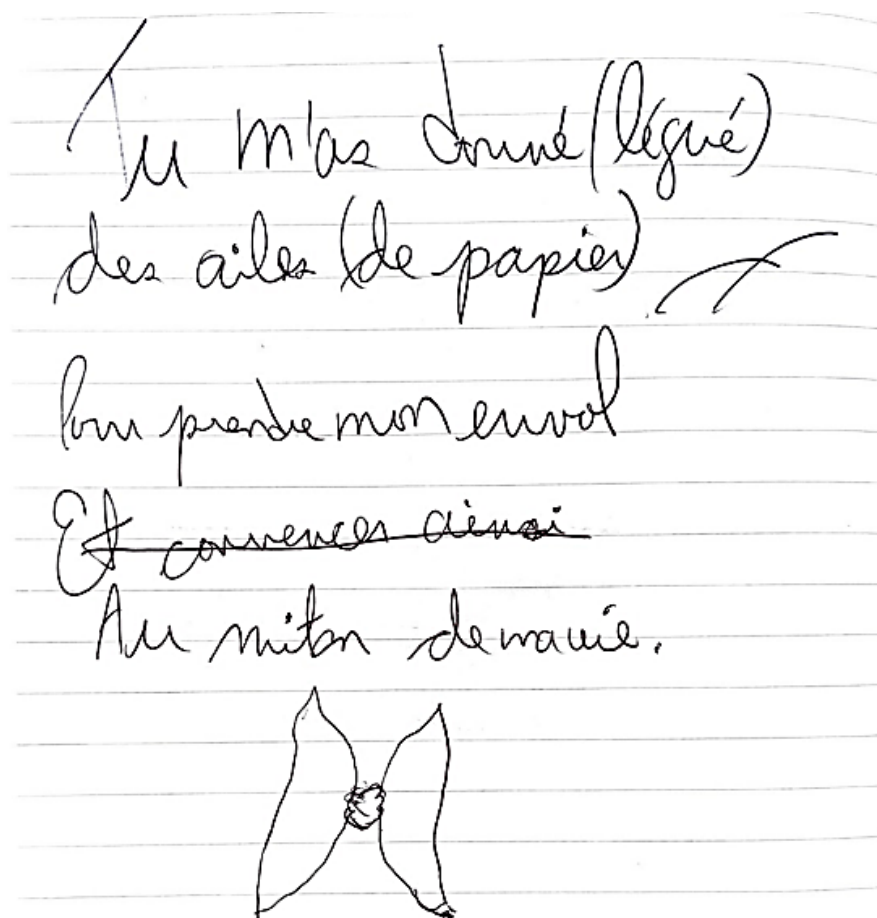
De là, je me suis questionnée et je me suis remise en question.

Je pense entre autres aux rencontres que j'ai eues avec Fanie et Catherine : nous avons chaque fois discuté des sentiments mitigés que nous éprouvons envers nos pères. Les récits de Fanie publiés dans *Murmurations*, qui suivent et forment à la fois les traces de ses rapports ambivalents avec le sien (ils sont ponctués de reproches et de déclarations d'amour), s'inspirent des lettres qu'elle lui a écrites, mais qu'elle ne lui a jamais envoyées. Ici, peu importent les véritables raisons qui pourraient expliquer son choix. L'intérêt réside pour moi dans ce que ce choix pose comme question en regard de ce qui *peut* (et de ce qui *devrait*) être dit ou tu.

S'intéressant aux lettres que Franz Kafka envoie à ses prétendantes, Deleuze et Guattari écrivent qu'elles substituent « au *contrat conjugal* tant redouté, un *pacte diabolique* » (1975, p. 53). Au sujet d'énonciation (seul dans sa chambre, Kafka écrit des lettres) se substitue dans la présence à l'autre le sujet d'énoncé (le *je* évoqué par les lettres) : « Le désir de lettres [...] transfère le mouvement sur le sujet d'énoncé, il confère au sujet d'énoncé un mouvement apparent, un mouvement de papier, qui épargne au sujet d'énonciation tout mouvement réel. » (1975, p. 56) Dans le cas de Fanie, au contraire, les lettres ne parviennent jamais à leur destinataire. Fanie (sujet d'énonciation) les garde pour elle, laissant à Fanie (sujet d'énoncé : en alternance fille et femme) le soin d'adresser les reproches et de

²⁰⁷ Je mobilise le concept de Sarah Ahmed dans la *Station Héritières et héritage*.

poser les questions délicates²⁰⁸. Cette mise à distance d'elle-même la conduit à répondre à ses propres questions; à affronter le jugement qu'elle craint; et à acquérir davantage de pouvoir sur sa vie.



Catherine et moi sommes tout aussi critiques envers nos pères, mais les lettres que nous leur avons envoyées manifestaient un désir d'établir un contact avec eux sans les brusquer. Nous n'y avons formulé aucune plainte. Si ma lettre posait à mon père quelques questions sur sa vie, Catherine m'a confié n'avoir abordé que des banalités quotidiennes. Nos choix relèvent sûrement en partie de la difficulté d'adresser, sous quelque forme que ce soit, des reproches à une personne qui nous est chère, d'autant plus si cette personne se trouve dans une position de vulnérabilité. Ils participent sans doute

²⁰⁸ Kafka n'a jamais, lui non plus, transmis à son père la lettre qu'il lui a écrite en 1919, dans laquelle il lui reproche son excès d'autorité (La *Lettre au père* a été publiée à titre posthume en 1952).

aussi d'une injonction sociale liée à la préservation de l'unité familiale (au sens que soient préservés les liens soi-disant *naturels* et l'amour *inconditionnel* qui uniraient les parents et les enfants). Quoiqu'il en soit, par les récits publiés dans *Murmurations*, nous exposons nos rapports ambigus à nos pères, réfléchissant les manières dont ces rapports ont participé à nous constituer comme femmes. À travers nos écritures réflexives, nous avons aussi eu l'impression d'être entraînées dans un *agir* plus conscient.

Lorsque je pense aux discussions que j'ai eues avec France, ainsi qu'à mes lectures de ses récits publiés dans *Murmurations*, je me vois d'abord agacée (surtout en tant que fille) par ce que j'apprends comme une conception hégémonique de la famille. Mais je me vois aussi rapidement (surtout en tant que mère) participer à réitérer cet idéal canonique que je reconnais et critique par ailleurs. C'est dans le jeu entre ces deux postures que réside, pour moi, la résistance à ce qui nous oppresse. Je ne souhaite pas à tout prix rejeter le modèle familial, ni le promouvoir à tout prix. Mais je veux l'investir pour contribuer à développer de nouvelles solidarités et un plus grand respect des différences. Les deux récits de France, dont l'écriture l'ont concrètement aidée à affronter la perte de son père en le gardant en quelque sorte présent, ont nourri ma réflexion en ce sens. La solidarité qui s'y exprime, de même que l'engagement à accompagner un proche malgré toutes les difficultés que cela implique, sont pour moi une source d'inspiration.

Écrire nos vieillissements, c'est *prendre conscience, tenir compte et rendre compte* de ce qui nous construit. C'est aussi appréhender nos rapports à nos pères autrement que par la seule maladie dont ils sont atteints.

Nos écritures nous ont permis, dans une certaine mesure, d'« affranchir notre pensée de ce qu'elle pense silencieusement pour lui permettre de penser autrement » (Foucault 1984, p. 17).



Écrire ses vieillissements, c'est mettre en œuvre un art de faire qui se réalise à travers l'articulation de divers éléments, lesquels s'incarnent matériellement de multiples manières. Comme le soulignent François Cooren et Thomas Martine, entre autres, les êtres humains évoluent *in media res*, c'est-à-dire au « milieu des choses » (2016, p. 3). Mais ces choses ne se résument pas aux objets, qu'on les considère comme *naturels* ou comme des *artefacts*. Cooren et Martine mettent en garde contre toute tentation de distinguer le monde dit matériel (le monde des chaises, des technologies, des corps, du roc...) et le monde dit social (le monde des relations, des discours, des idées, des émotions...). Ils insistent sur l'importance de « prendre en compte la dimension matérielle de tout être, quel qu'il soit, qu'il s'agisse d'un être humain, d'un texte, d'une conversation, d'une technologie, d'une organisation ou même de quelque chose d'a priori aussi abstrait qu'une idée » (2016, p. 2).

Aleksandra Kaminska (2019) offre pour sa part un point de vue permettant de réfléchir autrement les matérialités au sein des *media studies*. En s'intéressant aux documents sécurisés (billets de banque, passeports, certificats de naissance ou de décès, etc.), elle montre que l'histoire du papier imprimé sur laquelle se fondent la plupart des recherches, qui privilégie les récits de lecture, d'accessibilité et de diffusion (eux-mêmes modelés par ce que j'appellerais la mythification de l'imprimerie), est réductrice :

Examples like banknotes and passports are layered and complex, mobilizing the senses through feel and textures, intricate graphical marks and images, and an assortment of optical tricks and illusions. While artefacts like printed books regularly appear in debates on the meanings and futures of so-called old or even obsolete media (Coit Murphy, 2003; Nunberg, 1993), security printing rather operates in a complex and innovative technological playing field, even though it is also printed paper. (2019, p. 2)

De là, je rappelle d'abord que Catherine, Fanie, France et moi n'écrivons pas à *propos de nos vieillissements*, comme s'ils étaient extérieurs à nos écritures, mais que nous écrivons *nos vieillissements*, c'est-à-dire que nous les performons, entre autres, à travers nos écritures. Nous nous écrivons ainsi vieillir. Comme le genre se constitue à travers la répétition stylisée d'actes et de discours (Butler 1990), nos vieillissements sont, en partie, constitués par nos écritures (lesquelles sont, en cela, performatives).

Ces écritures impliquent notamment un *travail de la langue*. Tel que le soutiennent Derrida (1967; 1968) et Butler (2005), nous sommes assujetties à notre langue, au code qui régit nos manières de la parler et de l'écrire (Derrida 1967 ; Butler 2005). « Le code [est] à la fois la possibilité et l'impossibilité de l'écriture, de son itérabilité essentielle (répétition/altérité) » (Derrida 1971). Il apparaît toutefois possible d'introduire du *jeu* (au double sens d'*activité ludique* et d'*espace*) dans ce code. Quoique nous ne nous lançons pas dans une grande entreprise de déconstruction de la syntaxe comme l'ont fait Nicole Brossard, France Théoret, Madeleine Gagnon et Louky Bersianik dans les années 1970 (Boisclair 1998), par exemple, nous jouons dans le code différentes manières, mes coautrices et moi. La numérotation des scènes proposée par Catherine dans *Glutes*, par exemple, ne respecte manifestement aucun ordre logique. Impossible pour la lectrice ou le lecteur d'en fixer hors de tout doute le sens. Dans *En filigranes*, je jongle pour ma part avec la chronologie au sein d'une même planche, alors que l'ordre des phylactères ne correspond pas toujours au sens habituel de l'écriture et de la lecture du français (de gauche à droite). Dans *Une dernière danse*, France ébranle les genres littéraires en changeant plusieurs fois de registre, passant de la narration classique à la poésie, à la chanson et à l'allocution *post-mortem*²⁰⁹.

Cela dit, le travail va bien au-delà des histoires que les écritures racontent. Les ratures qui n'ont pas été effacées dans les *Manuscrites* de Fanie, par exemple, se présentent à l'encontre des exigences conventionnelles de l'édition. Elles mettent en lumière, plutôt que de les gommer, les hésitations, les blocages et les doutes; les limites du sens, le travail du rythme et les cheminements de pensées. Comme

²⁰⁹ Dans un article du journal *Le Devoir*, Dominic Tardif (2021) note qu'un nombre considérable de livres publiés au Québec « se déroboient aux étiquettes ». Le journaliste prend soin de relativiser la nouveauté de cette fluidité des genres et de souligner que les étiquettes sont souvent apposées a posteriori. Mais il met en lumière les craintes que partagent certaines personnes qu'il a interrogées : les textes qui échappent aux catégories risquent éventuellement, selon elles, de souffrir d'un déficit de reconnaissance.

l’empreinte et la signature, représentantes par excellence de « l’individualité » (Denis 2006, p. 315), le caractère manuscrit de ces courtes écritures pourrait être appréhendé comme un gage d’« unicité » et d’« authenticité »²¹⁰. Ses *Manuscrites* impliquent aussi le choix du carnet dans lequel Fanie allait écrire (format, type de reliure, couleur des plats et des contre-plats, des tranches et des pages, arrière-plan), le choix du crayon (type et largeur de pointe, type et couleur de l’encre). D’aucuns pourraient considérer qu’il s’agit de détails, mais il n’en est rien. J’ai pour ma part une impressionnante collection de crayons et de calepins, qui ont chacun leurs usages spécifiques.

En tant qu’inscriptions, les écritures s’incarnent par ailleurs dans des sons (ressentis par l’ouïe), des traces ou des mouvements (ressentis par la vue) ou des aspérités (ressenties par le toucher). Mes coautrices et moi avons employé plusieurs procédés permettant de solliciter les sens, dont l’utilisation de la couleur et des effets de textures. Pour cet essai analytique, par exemple, j’ai privilégié les tons pastel, jouant avec la saturation, l’opacité, la luminosité et les contrastes. L’interprétation de ces *affects* est, surtout, culturelle. Ici, je voulais produire une impression à la fois de mouvements et de douceur. En mettant de côté les couleurs franches, lisses et lustrées, je m’entends parler doucement lorsque je me relis. Dans le même esprit, le travail que j’ai effectué dans *En filigranes* rompt avec la convention de référentialité des images. Ces écritures émergent d’une répétition d’étapes : prise de photos (aux deux sens de *prise* : photographier et piger dans de vieux albums), sélection, numérisation, application d’effets, impression, ajout des touches de couleur (vert, orange, jaune, rouge, bleu) sur le papier avec des crayons de bois Prismacolor (la marque est garante de la *qualité* de la mine), numérisation, organisation sur les planches. À travers ces expérimentations d’écritures, je m’inscris dans ce que Fannie Valois-Nadeau appelle un *faire mémoire*²¹¹ : je rends présents des passés en les bricolant matériellement.

Catherine, Fanie, France et moi avons par ailleurs utilisé différents procédés d’accentuation (italique, poids, mise en retrait, mise en exergue, entre autres) pour marquer des distinctions, pour souligner

²¹⁰ Je me propose de réfléchir à cette question pendant ma recherche doctorale, partant entre autres de l’essai *L’Œuvre d’art à l’époque de sa reproductibilité technique* de Walter Benjamin (1939).

²¹¹ Fannie Valois-Nadeau (2014) élabore la notion de *faire mémoire* pour rendre compte, entre autres, de la matérialité des pratiques de mémoire qui ont façonné les célébrations du centenaire du Canadien de Montréal. Elle souligne notamment que ces pratiques, qui reposent sur des « façons spécifiques de rendre présent [sic] des passés » (p. iii), réarticulent différents enjeux de vieillissements.

Il me semble judicieux de m’approprier cette notion de *faire mémoire*, compte tenu qu’elle met l’accent sur le caractère processuel de la mémoire, « toujours en train de se faire, modelable et productive » (p. 11).

l'importance d'un élément et pour moduler le rythme de la lecture, notamment. Mon usage substantiel (il s'agit sûrement d'un euphémisme) des notes en bas de page dans cet essai, lesquelles permettent notamment les renvois d'une **Station** à l'autre, met en évidence le caractère non-linéaire de la thèse, de même que les écritures qui l'ont inspirée et les lignes de fuite qu'elle a générées. Aussi, comme c'est le cas pour les écritures en images dont je l'ai ponctuée²¹², les techniques de composition (blocs, encarts, espacements et interlignages, marges, asymétries, distinctions d'échelles) que j'ai expérimentées pour chacune des **Stations** visaient à en accentuer les singularités,²¹³ ainsi qu'à introduire du souffle, à provoquer des résonances, à forcer des temps d'arrêt et, en définitive, à faire émerger, chez moi et chez mes futures lectrices et mes futurs lecteurs, des façons de penser autrement²¹⁴. Elles écrivent aussi les aspérités et l'hétérogénéité des vieillissements.

Le choix de la police d'écriture, en tant qu'élément matériel qui produit une lecture particulière (plus ou moins facile, par exemple), m'a aussi amenée à me poser plusieurs questions. J'ai ainsi constaté que le milieu de la typographie, traversé de rapports de force, de tensions entre tradition et innovation, est encore dominé par des hommes. Après plusieurs heures de recherche, j'ai trouvé le site BADASS LIBRE FONTS BY WOMXN (<https://www.design-research.be/by-womxn/>), qui réunit des polices libres de droit créées par des femmes. J'utilise dans ce paragraphe la police Amaranthe, de la designer et typographe Gésine Todt; je la reprends dans quelques extraits de la **Station Héritières et héritage ainsi que pour la première et quatrième de couverture du recueil *Murmurations*²¹⁵.**

²¹² Je laisse ici le soin à la lectrice ou au lecteur de se les approprier, de se laisser affecter par elles, de les interpréter ou non. Je précise seulement que ces images *écrivent les vieillissements* au-delà des stéréotypes (visages ridés, corps courbés, par exemple), qui ont cours dans nos sociétés.

²¹³ Les **stations** ne font pas toutes le même travail; elles ne sont pas toutes pensées sur le même mode.

²¹⁴ Je tiens ici à souligner que je connais les normes de mise en page de base (notamment parce que j'ai été rédactrice en chef d'un journal hebdomadaire au début des années 2000), mais que je n'ai aucune formation en graphisme, ni en typographie. Mon travail s'est donc effectué de façon intuitive : j'ai plus que jamais mis à profit les possibilités offertes par le logiciel Word.

Cela dit, comme ma recherche postdoctorale explorera entre autres les matérialités du papier, j'ai très envie de prendre un ou deux cours dans le domaine. Je souligne qu'alors que mon grand-père paternel travaillait dans l'industrie mauricienne des pâtes et papiers, mon grand-père maternel était typographe, associé dans une des plus importantes imprimeries de Montréal dans les années 1950 et 1960. Yvon Boulanger Ltée imprimait des obligations et d'autres documents monétaires. C'est lorsque j'ai pris conscience de cet héritage lié au papier que l'idée de ma recherche postdoctorale s'est révélée.

²¹⁵ J'ai pensé l'utiliser pour l'ensemble de la thèse, mais elle ne correspond pas aux normes de présentation institutionnelles. Par ailleurs, notamment parce qu'elle n'est pas habituelle dans les textes académiques, j'ai craint que son utilisation nuise à la lisibilité et, en cela, au « plaisir du texte » (je fais évidemment ici un clin d'œil à Roland Barthes (1973)).

Le milieu de la typographie n'est évidemment pas le seul à être confronté à des enjeux de genre. Virginia Woolf soulignait, dans *A Room of One's Own* (1929), l'importance pour les femmes qui veulent²¹⁶ écrire de posséder les ressources financières suffisantes et de disposer d'une pièce à elles. J'ai la chance de travailler dans un tel espace, mais ce n'est évidemment pas le cas de toutes. La question du temps disponible me semble aussi fondamentale. Ce temps disponible est corollaire des conditions de vie hétérogènes des femmes, lesquelles varient grandement, en fonction de multiples facteurs, dont le statut professionnel, la situation financière, le parcours migratoire et, bien sûr, l'avancée en âge²¹⁷. Je considère que les limites de temps ne sont pas en elles-mêmes un problème, en ce sens qu'elles peuvent, également, s'avérer génératrices²¹⁸. Cela dit, il importe reconnaître que les conditions de vie individuelles sont informées par ce que Sarah Sharma appelle des *politiques du temps*. Multiples, différenciées, mais interdépendantes, ces temporalités ne relèvent pas des mêmes systèmes de valeur (où et quand faut-il se presser? où et quand la lenteur est-elle valorisée?) et sont en elles-mêmes inhérentes à d'autres catégories de différenciation sociale (ethnicité, genre, âge, classe sociale, sexualité) : les temporalités expriment « *how individuals and groups synchronize their body clocks, their senses of the future or the present, to an exterior relation – be it another person, pace, technology, chronometer, institution, or ideology.* » (2014, p. 18).

D'autres pistes mériteraient certainement d'être explorées (je les vois poindre au fur et à mesure de l'écriture de ces lignes), lesquelles feront certainement l'objet de recherches futures²¹⁹. Je ne peux

²¹⁶ Ce *vouloir* étant tout aussi évidemment informé par un ensemble de normes et de possibles.

²¹⁷ « Qui publie au Québec en 2021? »

Je sais que les enjeux de genre sont régulièrement soulevés : je réfère entre autres aux travaux d'Isabelle Boisclair, de Martine Delvaux, de Lori Saint-Martin et de Catherine Dussault-Frenette. La critique littéraire institutionnelle me semble aussi porter de plus en plus attention aux enjeux migratoires et d'ethnicité : je connais beaucoup moins ces champs, mais je pense aux chercheuses Catherine Mavrikakis, Karine Rosso et Stéphane Martelly.

J'ai toutefois l'impression que les enjeux de vieillissements sont surtout traités sur le plan des représentations, alors qu'une série de questions se posent en regard des pratiques d'écritures des personnes avancées en âge. Certaines de ces questions concernent les capacités physiques - et ne sont pas en cela limitées à ces personnes, bien que des transformations menant à moins d'agilité motrice et d'autonomie affectent un certain nombre de corps vieillissants.

Dans ce contexte, une question me préoccupe : comment prendre en compte d'éventuelles difficultés relatives à l'écriture (je pense à ma mère pour qui les technologies numériques sont plus souvent qu'autrement source d'anxiété; au père de Catherine et au père de Fanie pour qui *écrire* de façon manuscrite demande désormais un effort trop important) sans alimenter les préjugés (déclin, fragilité, dépendance) concernant la vieillesse?

²¹⁸ Comme plusieurs, et pour multiples raisons, j'écris plus facilement sous pression. J'aimerais beaucoup qu'il en soit, un jour, autrement.

²¹⁹ Station projetée ●●●●●●●● Techniques et technologies d'écritures.

cependant faire l'impasse sur ce que je suis tentée d'identifier comme l'*ultime matérialité*, c'est-à-dire *le livre*. Je l'ai écrit ailleurs, les livres occupent une place privilégiée dans ma vie (pour ce qui y est écrit, bien entendu, mais beaucoup aussi dans leur matérialité). Ils décorent toutes les pièces de ma maison; j'en traîne un dès que je pars de chez moi pour quelques heures; ils occupent des dizaines de boîtes (toujours trop lourdes) lorsque je déménage; ils me viennent de ma mère, de ma sœur et de mes frères, de mon amoureux et de nos enfants, de mes amies et amis, des suggestions de professeures et professeurs ou de critiques; de je ne sais plus trop où pour quelques-uns d'entre eux. Les histoires qu'ils transportent débordent amplement celles qui y sont racontées. Et mes histoires croisent celles des travailleuses et des travailleurs des industries du bois, du transport, de l'imprimerie, de l'édition et de la distribution, dont on évoque rarement la contribution dans ce que l'on lit.

Il ne fait aucun doute pour moi qu'il y aura une édition papier du recueil *Murmurations*, que celui-ci rencontre les exigences d'une maison d'édition ou qu'il soit publié à compte d'autrice. Cette matérialité implique que les livres seront offerts, partagés, sentis, annotés, écornés, tachés de café, de vin ou de sauce BBQ; qu'ils seront lus, avec passion ou ennui, dans des wagons de métro et dans des lits; qu'ils meubleront un temps des bibliothèques; qu'ils seront égarés sous un divan; qu'ils seront grugés par des mulots et piétinés par des chiens; qu'ils pourront servir à maintenir droit une table pendant un party de Noël; qu'ils seront oubliés dans des chambres d'hôtels, jetés aux ordures ou recyclés; qu'ils alimenteront des feux; qu'on les donnera à des organismes d'alphabétisation; qu'on pourra en faire des banderoles pour célébrer un mariage²²⁰; qu'ils croiseront ainsi d'autres matérialités, des humains et plus qu'humains, dans différentes circonstances et dans différents lieux; qu'ils continueront de *vieillir ensemble* (Grenier 2012; Katz 2009); et qu'au moins un exemplaire sera conservé précieusement, en mémoire d'une période tout particulièrement intense de ma vie, et laissé en héritage.

Je pense entre autres à l'immatérialité factice des écritures numériques, qui nécessitent pourtant un nombre incalculable de ressources énergétiques, minières et structurelles, ne serait-ce que pour la fabrication et la disposition des dispositifs techniques (ordinateurs, tablettes, téléphones portables) et le stockage des données exponentielles. Plusieurs groupes de recherche, dont le Réseau de recherche sur le numérique de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), abordent des enjeux environnementaux, alors que le sens commun semble tenir pour acquis que le numérique est *en soi* écologique. Voir : <http://recherchesnumeriques.ca/>

²²⁰ Lors de mon mariage, en 2017, j'ai utilisé un de mes deux exemplaires de *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir pour y découper des cœurs et en faire une banderole. Sur la page suivante, la photo du dessous montre un bout de ce qu'il en reste. Je m'en sers maintenant pour enjoliver des emballages cadeau.





Qu'est-ce qui est écrit? Qu'est-ce qui *peut* être écrit? Par qui? Où? À quels moments? Dans quels contextes? Quelles normes les écritures réitèrent-elles? Quelles normes déstabilisent-elles? Ces questions me permettent d'observer certains des rapports de pouvoir qui traversent les écritures et qui participent, ainsi, de leur *force performative* (Butler 1990).

Nombres de chercheuses et chercheurs considèrent que les luttes pour l'émancipation et l'équité entre les êtres humains passent, entre autres, par la circulation d'une plus grande diversité d'*histoires*. Il ne s'agit pas d'*unifier* ni de *représenter des réalités* - ou des *identités* – préexistantes (Stone-Mediatore 1998; Scott 1991; Mohanty 1987), mais plutôt de lutter contre l'oppression et la marginalisation en reconnaissant et en complexifiant les différences, en collectivisant les résistances, en multipliant les possibles et en s'inscrivant dans une démarche de déhiérarchisation des savoirs. Je suis tout particulièrement interpellée par la perspective de Gloria E. Anzaldúa, théoricienne féministe, queer, chicana, née au Texas :

This idea [unity] implies that we can't live separately yet be connected. But we can! We can live separately, connect, and be together. But I'd rather call it « in solidarity », « in support of », « lien conocimiento » rather than « united ». Unity always privileges one voice, one group. En conocimiento ... everybody has their own space and can say their own thing and recognize that here's another group that has their own thing and say their own thing, but there are connections, commonalities as well as differences. And the differences don't get erased and the commonalities don't become all-important; they don't become more important than the differences or vice versa. (Anzaldúa 2000, citée dans Depelteau 2011, p. 69)

La création de liens de solidarité entre les êtres humains me semble inévitablement passer par la reconnaissance des différences, quels que soient les plans sur lesquels ces différences se performant et ce qui les constitue comme différences²²¹.

Dans *Travels with Ernest : Crossing the Literary/Sociological Divide*, Laurel Richardson (2004) souligne que les pratiques d'écritures collaboratives permettent, justement, d'appivoiser les différences. La chercheuse donne l'exemple d'un essai, qu'elle a coécrit avec son mari Ernest (romancier et professeur d'anglais), les deux s'inspirant des voyages qu'ils ont faits ensemble. Leur lecture respective de la partie de l'autre a alimenté leurs discussions sur l'écriture; sur l'éthique, sur la collaboration; sur la réalité et la fiction; et surtout sur le fait que, même lorsqu'ils sont tous les deux témoins d'un événement ou d'un phénomène donné, ils n'en retiennent - ils n'en retirent - pas exactement la même chose. Richardson note que cette collaboration avec son mari leur a permis à tous les deux d'en apprendre beaucoup sur leurs façons différentes d'aborder le monde (relatives à leurs parcours professionnel et personnels). Ces découvertes, ils ne les auraient pas faites s'ils n'avaient pas collaboré. La teneur de cet essai réflexif montre bien qu'il en est de même pour les expérimentations d'écritures que j'ai menées avec Catherine, Fanie et France. Je n'aurais assurément pas réfléchi de la même manière les enjeux de vieillissement si je n'avais pas été en contact étroit avec elles. Les deuils, les héritages, les pères, les littératures ne se seraient pas révélées ainsi. Les échos que j'ai retrouvés dans nos écritures, les images, les sons, les odeurs et les sensations qu'elles ont sollicitées, je n'aurais pas pu les voir, les entendre, les sentir ni les ressentir autrement qu'en échangeant avec elles.

S'intéressant d'ailleurs spécifiquement aux enjeux de vieillissements, Sarah Falcus et Katsura Sako (2019), Sally Chivers et Ulla Kriebner (2017), Stephen Katz (2014), Julia Twigg et Wendy Martin (2014); Lynn Segal (2013); et Margaret Morganroth Gullette (2008; 2003), entre autres, insistent aussi sur la productivité de la mise en récit. L'introduction de l'ouvrage *Care Home Stories: Aging, Disability, and Long-Term Residential Care* m'a tout particulièrement interpellée dans le contexte de la pandémie de Covid-19 qui a chaviré le monde en 2020²²². Chivers et Kriebner y soulignent l'importance de raconter des histoires propres à écorcher les stéréotypes associés aux milieux d'hébergement et de

²²¹ Ce qui ne devrait pas nous éviter de nous intéresser à ce qui constitue les différences qui *important*.

²²² Au moment où j'écris ces lignes, début 2021, des mesures sanitaires (couvre-feu, rassemblements limités, interdiction de se réunir dans les résidences) permettant d'éviter la propagation de virus sont toujours en vigueur au Québec.

soins de longue durée. Si les histoires d'horreur rapportées par les médias québécois concernant les conditions de vie dans certains de ces milieux devaient absolument être révélées, s'il importe que nos propres postures éthiques et politiques et que nos propres comportements soient questionnés, les pratiques responsables, éthiques et solidaires doivent aussi, selon moi, être exposées, ne serait-ce que pour éviter d'alimenter outre-mesure la peur sourde et oppressante qu'évoque déjà la vieillesse. D'autres possibles doivent *exister*; d'autres possibles doivent être écrits. Comme le soutient Katz,

[n]arrative is particularly important because it anchors the inside of aging, bringing together self and society and animating our biographies as we borrow, adapt, interpret, and reinvent the languages, symbols, and meanings around us to customize our personal stories. (Katz 2014)

Nous avons en quelque sorte répondu à cet appel, mes coautrices et moi, en écrivant des vieillissements qui ne sont pas envisagés qu'en termes de santé, de fragilité ou de dépendance, bien que nous abordions ces enjeux.

Évidemment, comme le souligne Gayatri Chakravorty Spivak (1988) lorsqu'elle critique la philosophie occidentale²²³, l'accès à l'expression est inégal. Ainsi, certaines personnes sont tout simplement exclues, alors que d'autres ne disposent pas des conditions nécessaires pour être reconnues, même si on les laisse *s'exprimer pour elles-mêmes*. Il m'est apparu fondamental de laisser Catherine, Fanie et France *écrire pour elles-mêmes*, et en cela *s'écrire elles-mêmes*. Je souhaitais contribuer à mettre en lumière des histoires racontées par des femmes *ordinaires*, des femmes qui ne sont pas des spécialistes, des chercheuses, des professionnelles de la santé, ni des autrices; bref, des femmes dont les perspectives en regard des vieillissements sont peu accessibles. Cet essai et le recueil *Murmurations*, en vertu de l'autorité et de la légitimité épistémique de la recherche doctorale qui en constitue le cadre institutionnel formel, participeront éventuellement à leur conférer une reconnaissance.

Cela dit, je sais (comme Butler) que nos écritures ne sont pas complètement libres : ce qui ne peut pas s'écrire nous inscrit - entre les lignes. Je nous vois ainsi tracées et retracées, suivies et poursuivies par cette idée que les femmes sont naturellement portées à la dévotion aux autres. Et cette assignation à

²²³ Elle vise en particulier Foucault et Deleuze; elle leur reproche la violence épistémique dont ils font preuve en homogénéisant « la » femme subalterne du Tiers Monde.

prendre soin me semble renforcée par le principe moral de la *loyauté familiale*²²⁴. Je ne sous-entends pas ici qu'il faudrait nécessairement lutter contre cette assignation normative, mais je crois qu'il importe de la reconnaître. Cette conscience de soi, de ce qui nous constitue au-delà de notre volonté, ne devrait pas justifier un désinvestissement, bien au contraire. Se souciant d'établir des solidarités, elle me semble néanmoins participer de l'art de « n'être pas tellement gouverné », selon la formule foucauldienne consacrée, soit de « l'art de ne pas être gouverné comme ça et à ce prix » (Foucault 1978) : « [I]l ne s'agit pas tant de se libérer des normes que de refuser leur pouvoir de sanction sur nos vies. » (Foessel 2007, p. 194)

Je souhaite par ailleurs que nos écritures, qui seront éventuellement publiées, nous permettent éventuellement de nous présenter comme autrices, Catherine, Fanie, France et moi. Mais comme l'expose Michel Foucault lorsqu'il historicise la « fonction auteur », il ne suffit pas d'*écrire* pour accéder à ce statut :

[La fonction auteur] ne se forme pas spontanément comme l'attribution d'un discours à un individu. Elle est le résultat d'une opération complexe qui construit un certain être de raison qu'on appelle l'auteur. Sans doute, à cet être de raison, on essaie de donner un statut réaliste : ce serait, dans l'individu, une instance « profonde », un pouvoir « créateur », un « projet », le lieu originaire de l'écriture. Mais en fait, ce qui dans l'individu est désigné comme auteur (ou ce qui fait d'un individu un auteur) n'est que la projection, dans des termes toujours plus ou moins psychologisants, du traitement qu'on fait subir aux textes, des rapprochements qu'on opère, des traits qu'on établit comme pertinents, des continuités qu'on admet, ou des exclusions qu'on pratique. Toutes ces opérations varient selon les époques, et les types du discours. On ne construit pas un « auteur philosophique » comme un « poète » ; et on ne construisait pas l'auteur d'une œuvre romanesque au XVIII^e siècle comme de nos jours. (1969)

Au début de nos expérimentations d'écritures, je privilégiais le néologisme *écrivantes*, qui me semblait plus approprié pour appréhender l'écriture en tant qu'*art de faire*. Cependant, à la fin de mon parcours doctoral, je conçois comme un geste politique mon aspiration à nous *inscrire* en tant qu'autrices dans les milieux du livre et de l'édition. Et j'entends profiter des privilèges que me confère l'institution universitaire pour diffuser aussi largement que possible nos écritures de vieillissements. Elles sont un moyen nous permettant, d'une part, de nous *représenter* - au sens politique du terme (Spivak 1988) - nous-mêmes, ainsi que la diversité des écritures de vieillissements composées par des femmes (les

²²⁴ J'aborde ces questions plus en détail dans les *Passages et passagers*.

unes et les autres vieillissant *ensemble*) et, d'autre part, en écrivant cette diversité, de participer à la formation d'une communauté de solidarités²²⁵.

J'ose espérer que les expérimentations d'écritures auxquelles je nous ai conviées, Catherine, Fanie, France et moi, participent d'une « *creative critical writing practice* » propre à faire émerger des *lignes de fuite* imprévues (Ståhl 2016)²²⁶. La maladie dont sont - ou ont été - atteints nos pères nous ont déstabilisées; les affects qu'elles ont suscités (la peur de la perte, en tout premier lieu) ont probablement été des moteurs de nos écritures qui se sont, à leur tour, avérées génératrices. En ce qui me concerne, une fois les digues rompues, les courants de mes écritures m'ont entraînée dans leur élan, m'incitant à produire d'autres écritures qui me portent à leur tour, qui me *déterritorialisent* (Deleuze et Guattari 1972).



Écrire, c'est produire une marque qui constituera une sorte de machine à son tour productrice, que ma disparition future n'empêchera pas principalement de fonctionner, de se donner à lire et à réécrire [en effet, ma citation l'illustre ...] Il appartient au signe d'être en droit lisible, même si le moment de sa production est irrémédiablement perdu et même si je ne sais pas ce que son prétendu auteur-scripteur a voulu dire en conscience et en intention au moment où il l'a écrit, c'est-à-dire abandonné à sa dérive essentielle. (Derrida 1972, p. 374)

²²⁵ Je souligne que je ne considère pas l'écriture comme étant en soi une panacée, mais comme un moyen parmi d'autres de lutter contre certaines formes d'oppression et de stigmatisation, dans certains contextes sociohistoriques.

²²⁶ S'appropriant le vocabulaire deleuzien, l'écrivain et chercheur Ola Ståhl s'intéresse à la portée politique des pratiques littéraires qui défont les conventions de la littérature, mais qui se trouvent néanmoins en partie logées en elle.

Bibliographie

- Acland, C. R. (2003). *Screen traffic: Movies, multiplexes, and global culture*. Duke University Press
- Agamben, G. (1993). *Forme-de-vie*. *Futur antérieur*, 15(1), 81-85.
- Agamben, G. (1993 [1990]). *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*. Éditions du Seuil.
- Ahmed, S. (2006a). *Queer Phenomenology: Orientations, Objects, Others*. Duke University Press
- Ahmed, S. (2006b). Orientation: Toward a Queer Phenomenology. *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 543-574.
- Albenga, V. (2011). « Devenir soi-même » par la lecture collective. Une approche anti-individualiste. *Culture & Musées*, (17), 85-106.
- Alcoff, L. (1991-1992). The Problem of Speaking for Others. *Cultural Critique*, (20), 5-32.
- Allard, L. (1994). Dire la réception - Culture de masse, expérience esthétique et communication. *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, 12(68), 65-84.
- Anzaldúa, G. E. (1987). *Borderlands: the New Mestiza = La Frontera*. Spinsters / Aunt Lute.
- Association québécoise des neuropsychologues. (2021). <https://aqnp.ca/>
- Augé, M. (1998). *Les formes de l'oubli*. Payot.
- Badinter, E. (2010). *L'amour en plus: Histoire de l'amour maternel XVII^e-XX^e siècle*. Flammarion.
- Bal, M. (2002). *Travelling Concepts in the Humanities: A Rough Guide*. University of Toronto Press.
- Ballard, R. L. et Ballard, S. J. (2011). From Narrative Inheritance to Narrative Momentum: Past, Present, and Future Stories in an International Adoptive Family. *Journal of Family Communication*, 11(2), 69-84.
- Bard, C. (2012). *Les féministes de la deuxième vague*. Presses universitaires de Rennes.
- Bardini, T. (2010). Devenir animal et vie aérienne. Prolégomènes à une biologie transcendante. *Chimères*, 2(73), 111-127.
- Baril, A. et Silverman, M. (2020). Des vies oubliées : les personnes âgées trans vivant avec une démence à l'intersection du cisgenrisme, du capacitisme/cogniticisme et de l'âgisme. *Canadian Journal of Disability Studies*, 9(4), 180-193.
- Barthes, R. (2009). *Journal de deuil*. Points.

- Barthes, R. (1977). *Fragments d'un discours amoureux*. Éditions du Seuil.
- Barthes, R. (1957). *Mythologies*. Les Lettres Nouvelles.
- Barthes, R. (1973). *Le Plaisir du texte*. Éditions du Seuil.
- Basting, A. D. (2009). *Forget Memory: Creating Better Lives for People with Dementia*. The Johns Hopkins University Press.
- Basting, A. D. (2003). Looking back from the loss : views of the self in Alzheimer's disease. *Journal of Aging Studies*, 17, 87-99.
- Beudet-Lefebvre. C. (2015). *Les fondements de la théorie staëlienne de l'engagement en littérature*, [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières]. Cognito. <http://depote.uqtr.ca/id/eprint/7573/>
- Beauvoir, S. de (1970). *La vieillesse*. Gallimard.
- Beauvoir, S. de (1958). *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Folio.
- Belleau, H. (2004). Être parent aujourd'hui : la construction du lien de filiation dans l'univers symbolique de la parenté. *Enfances, Familles, Générations*, (1), 11-21.
- Bélanger, A. (2015). L'analytique de la culture de masse chez Raymond Williams : matérialités et ambiguïtés des médiations historiques et collectives de la vie sociale. Dans A. Bélanger et J.-F. Côté (dir.). *Raymond Williams et les sciences de la culture*. Presses de l'Université Laval.
- Bélanger, É. (2019). Maman écrit pas de roman, a travaille trop. *Nouveau Projet*, 18.
- Bélanger, R. Jones, R. et Vallières, M. (1994). *Les grands débats parlementaires, 1792-1992*. Presses de l'Université Laval.
- Bell, E. (2008). *Theories of performance*. Sage Publications.
- Bellemare-Page, S. (2007). La littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine. *Études littéraires*, 38(1), 49-56.
- Bellerive, K. L'écriture autofictionnelle comme méthode de recherche : une exploration. *Composite*, 19(1), 70-93.
- Bellerive, K. et Yelle, F. (2016). Contributions des féminismes aux études en communication médiatique. Dans F. Aubin et J. Ruef (dir.), *Perspectives critiques en communication : contextes, théories et recherches empiriques* (p. 279-304). Presses de l'Université du Québec.
- Benjamin, W. (2008 [1939]). *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (traduit par Maurice de Gandillac). Gallimard.

- Bersianic, L. (1979). *Le Picnic sur l'Acropole*. VLB éditeur.
- Berthod, M.-A. (2018). Le deuil. Dans A. Piette et J.-M. Salanskis (dir.), *Dictionnaire de l'Humain* (p. 101-108). Presses universitaires de Paris.
- Berthod, M.-A. (2016). Le paysage relationnel du deuil. *Frontières*, 26(1-2).
- Best, B. (2015). Raymond Williams et la structure de sensibilité de la télé-réalité. Dans A. Bélanger et J.-F. Côté (dir.), *Raymond Williams et les sciences de la culture*. Presses de l'Université Laval.
- Best, B. (2012). Raymond Williams and the Structure of Feeling of Reality TV. *International Journal of Humanities and Social Science*, 2(7), 192-201.
- Biggs, S. (2004). Age, gender, narratives, and masquerades. *Journal of Aging Studies*, 8, 45-58.
- Biggs, S. (2001). Toward critical narrativity: Stories of aging in contemporary social policy. *Journal of Aging Studies*, 15(4), 303-316.
- Bilge, S. (2013). Intersectionality undone. *Du Bois Review*, 10(2), 405-424.
- Bilge, S. (2009). Théorisations féministes de l'intersectionnalité. *Diogenes*, 1(225), 70-88.
- Biron, M., Dumont, F., et Nardout-Lafarge, E. (2010 [2007]). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal. Les Éditions du Boréal.
- Boisclair, I. (2007). « Accession à la subjectivité et autoréification : statut paradoxal de la prostituée dans Putain de Nelly Arcan ». Dans D. Marcheix et N. Watteyne (dir.), *L'Écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980* (p. 111-123). Pulim.
- Boisclair, I. (2004). *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec 1960-1990*. Nota Bene.
- Boisclair, I. (2002). *Lectures du genre*. Les éditions du remue-ménage.
- Bosa, B. (2005). C'est de famille ! L'apport de Wittgenstein au travail conceptuel dans les sciences sociales. *Sociologie*, 6(1), 61-80.
- Bouchard, G. (2005). L'imaginaire de la grande noirceur et de la révolution tranquille : fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec. *Recherches sociographiques*, 46(3), 411-436.
- Bourchenin, B. (2016). Leçon(s) de choses. Claude Simon et Lawrence Weiner : écrire l'art et la littérature. Enjeux performatifs, mémoriels et topographiques du langage. *Fabula*.
- Bourcier, M.-H. (2006). Études culturelles et minorités indisciplinées dans la France métropolitaine. *MEI*, (24-25), 87-99.

- Bourcier, M.-H. (2003). Cultural studies et politiques de la discipline : talk dirty to me! *Multitudes*, <https://www.multitudes.net/cultural-studies-et-politiques-de/>.
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 62-63, 69-72.
- Bourdieu, P. (1982). *La domination masculine*. Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. et Passeron, J.-C. (1964). *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*. Éditions de Minuit.
- Bourgault, S. et Perreault, J. (2015). *Le care. Éthique féministe actuelle*. Les éditions du remue-ménage.
- Britt, F. (2019). *Les retranchées: échecs et ravissement de la famille, en milieu de course*. Atelier 10.
- Brossard, N. (1987). *Le désert mauve*, Éditions de l'Hexagone.
- Brossard, N. (1984). *Journal intime*. Herbes rouges.
- Brossard, N. (1980 [1970]). *Un livre*. Quinze.
- Brossard, N. (1977). *L'amèr*. Quinze.
- Brossard, N. (1973). *Sold-out, étreinte/Illustration*. Quinze.
- Bruneau, M. et Villeneuve, A. (dir.) (2007). *Traiter de recherche création en art. Entre la quête d'un territoire et la singularité des parcours*. Presses de l'Université du Québec.
- Bunch, C. (1970). *A Broom of One's Own*. Washington Women's Liberation.
- Butler, J. (2010). *Rethinking Vulnerability and Resistance*. Duke University Press.
- Butler, J. (2007 [2005]). *Le récit de soi* (traduit par Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier). Presses universitaires de France.
- Butler, J. (2005 [1990]). *Trouble dans le genre (Gender trouble) : le féminisme et la subversion de l'identité* (traduit par Cynthia Kraus). La Découverte.
- Butler, J. (1997). *Excitable Speech*. Routledge.
- Butler, J. (1993). *Bodies that matters. On the discursive limits of "sex"*. Routledge.
- Calasanti, Toni M. et Slevin E. K. (2006). *Age Matters: Re-Aligning Feminist Thinking*. Routledge.
- Callard, A. (2018). *Aspiration: The Agency of Becoming*. Oxford University Press.
- Cantelli, F. (2002). La pensée politique anti-essentialiste de Chantal Mouffe. Un espace conceptuel entre postmarxisme et féminisme extensif. *Revue du MAUSS*, 1(19), 191-200.

- Carle, A.-M. (1999). *Écrire hors de la maison du père les voyageuses canadiennes-françaises (1859-1940)*, [mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke], Savoirs.
<https://savoirs.usherbrooke.ca/handle/11143/2079>
- Castelain-Meunier, C. (2005). Regards sur la paternité. Flexibilité des identités et paternités plurielles. *Enfances, Familles, Générations*, (3). <https://doi.org/10.7202/012532ar>
- Castelain-Meunier, C. (2004). Tensions et contradictions dans la répartition des places et des rôles autour de l'enfant. *Dialogue*, 3(165), 33-44.
- Castellano, C. (2011). *La construction du sens dans les expositions muséales. Études de cas à Chicago et à Paris*, [thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne]. Archives ouvertes.
https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00655492/file/CASTELLANO_THESE_V-DEFINITIVA_SZ.pdf
- Cervulle, M. et Quemener, N. (2015). *Cultural studies : théories et méthodes*. Armand Colin.
- Chamberland, L., Jouvain, E. et Julien, D. (2003). Les familles recomposées homoparentales et hétéroparentales. *Nouvelles pratiques sociales*, 16(1), 94-112.
- Charest, R. (1995). *Robert Lepage : Quelques zones de liberté*. Éditions de l'instant même. Ex machina.
- Charmillot, M. Cifali, M. et Dayer, C. (2006). L'écriture de la recherche mise en question. Dans C. Bota, M. Cifali et M. Durand (dir.), *Recherche, intervention, formation, travail : débats et perspectives dans le champ de la formation des adultes* (p. 169-190). Université de Genève.
- Charness, N., Parks, D. C. et Sabel, B. A. (dir.) (2001). *Communication, Technology and Aging. Opportunities and Challenges for the Future*. Springer Publishing Company.
- Charpentier, M. et al. (dir.) (2010). *Vieillir au pluriel : perspectives sociales*. Presses de l'Université du Québec.
- Charpentier, M. et Quéniart, A. (2009). *Vieilles, et après! Femmes, vieillissement et société*. Les éditions du remue-ménage.
- Charton, L., Duchesne, L., Lemieux, D. et Ouellette, F.-O. (2015). Un retour des patronymes au Québec, 2005-2010 : au-delà des chiffres, des discours complexes entre égalité, identité et filiation. *Cahiers québécois de démographie*, 44(1), 5-34.
- Chen, Y. (2006). *Le mangeur*. Éditions du Boréal.
- Chivers, S. et Kribernegg, U. (2017). *Care Home Stories: Aging, Disability, and Long-Term Residential Care*. Transcript Verlag.
- Clément, M. et van Wesemael, S. (dir.) (2008). *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX^e et XXI^e siècles : la figure du père*. L'Harmattan.
- Clerval, A. (2005). Les "Bobos", critique d'un faux concept. *Cybergeo : European Journal of Geography*.

- Collins, P. H. (2000). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. Psychology Press.
- Comtois, C. (2019). *Quelle place pour les femmes dans le champ littéraire et dans le monde du livre au Québec?* Union des écrivaines et des écrivains québécois.
<https://www.uneq.qc.ca/2019/11/22/egalite-hommes-femmes/>
- Conan, L. (1882 / 2002). *Angeline de Montbrun*. Éditions du Boréal.
- Cooren, F. et Martine, T. (2016). Matérialité, communication et organisation : La vidéo-filature d'une idée. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 9.
- Cooren, F. (2010). Ventriloquie, performativité et communication. Ou comment fait-on parler les choses. *Réseaux*, 5(163), 33-54.
- Corbeil, C. et Descarries, F. (2003). *Espaces et temps de la maternité*. Les éditions du remue-ménage.
- Côté, I. (2012). *Deux mères, un donneur et des enfants. Une reconfiguration des rôles familiaux?*, [thèse de doctorat, Université de Montréal]. Papyrus.
https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/8449/Cote_Isabelle_IC_2012_these.pdf?sequence=4&isAllowed=y
- Côté, J.-F. et Bélanger, A. (dir.) (2015). *Raymond Williams et les sciences de la culture*. Presses de l'Université Laval.
- Crozat, D. (2015). La performativité pour dépasser la représentation (ou tout un monde à s'inventer). *Conference paper*.
https://www.researchgate.net/publication/273316252_La_performativite_pour_depasser_la_representation_ou_tout_un_monde_a_s%27inventer
- Cruikshank, M. (2003). *Learning to be old : gender, culture, and aging*. Rowman & Littlefield Publishers.
- Culler, J. D. (2016). *Théorie littéraire*. Presses universitaires de Vincennes.
- Culler, J. D. (2006). Philosophie et littérature : les fortunes du performatif. *Littérature*, 4(144), 81-100.
- David, A. (2017). *Influence de l'engagement paternel et de la perception des rôles parentaux sur la coparentalité*, [thèse de doctorat, Université du Québec en Outaouais]. Dépôt institutionnel.
<http://di.uqo.ca/id/eprint/921/>
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*. Éditions de minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1975). *Kafka. Pour une littérature mineure*. Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1972). *L'Anti-Œdipe*. Éditions de minuit.

- Delphy, C. (2001 [1998]). *L'ennemi principal*. Tome 1 : *Économie politique du patriarcat*. Syllepse.
- Delvaux, M. (2015). *Blanc dehors*. Hélotrope.
- Delvaux, M. (2005). *Histoires de fantômes*. Presses de l'Université de Montréal.
- Denis, V. (2006). La signature, les papiers et le contrôle social. *Hypothèses*, 1(9), 315-328.
- Depelteau, J. (2011). *Subjectivité, différence, interconnexion et affiliation : les théorisations de Gloria E. Anzaldúa contre l'exclusion*, [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. Archipel. <https://archipel.uqam.ca/3911/1/M11983.pdf>
- Derrida, J. (2001). *De quoi demain... dialogue avec Elisabeth Roudinesco*. Fayard / Galilée.
- Derrida, J. (1972). *Marges de la philosophie*. Éditions de minuit.
- Derrida, J. (1971). Signature, événement, contexte. Congrès international des Sociétés de philosophie de langue française : La communication. Montréal.
- Derrida, J. (1967a). *De la grammatologie*. Éditions de minuit.
- Derrida, J. (1967b). *L'écriture et la différence*. Éditions du Seuil.
- Deslauriers, J.-M., Gaudet, J. et Bizot, D. (2009). *La paternité au 21^{ème} siècle*. Presses de l'Université Laval.
- Deuil. (2020). TLFi. <https://www.cnrtl.fr/definition/deuil>
- Dewey, J. (1939). *The Problem of Aging*. Williams and Wilkins.
- Dhawan, N. (2012). Hegemonic Listening and Subversive Silences: Ethical-political Imperatives. *Critical Studies*, 36(1), 47-60.
- Dollimore, J. et Sinfield, A. (1994 [1985]). *Political Shakespeare : Essays in Cultural Materialism*. Cornell University Press.
- Doré, G. (2018). *La colère comme outil politique, le corps comme dispositif : étude de La démangeaison de Lorette Nobécourt et de Trauma d'Hélène Duffau*, [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. Archipel. <https://archipel.uqam.ca/11686/1/M15649.pdf>
- Dubeau, D., Devault, A. et Forget G. (2009). *La paternité au XXI^e siècle*. Presses de l'Université Laval.
- Dupré, L. (2019). Dans l'intimité de l'écriture, *Cahiers Anne Hébert*, (16), 16-29.
- Durocher, M. Lamontagne, N. T. et Lafontaine, C. (dir.). (2020). *A Year of Aging / Un an de vieillissement*. Ageing + Communication + Technologies (ACT).

- Dussault-Frenette, C. (2015). *L'expression du désir féminin dans quatre romans québécois contemporains*. Nota Bene.
- Dussault-Frenette, C. et Boisclair, I. (2013). *Femmes désirantes: art, littérature, représentations*. Les éditions du remue-ménage.
- Eagleton, T. (1983). *Literary theory: an introduction*. Blackwell.
- Edelman, L. et autres (2007). Theorizing queer temporalities : A roundtable discussion. *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 13(2-3), 177-195.
- Eideliman, J.-S. (2007). Les anthropologues et l'idéologie du sang. Comment définir la famille? *Informations sociales*, 3(139), 66-77.
- Elder, G. H. Jr (1994). « Time, human agency, and social change : Perspectives on the life course », *Social Psychology Quarterly*, 57(1), p. 4-15.
- Erll, A. (2011). Travelling Memory. *Parallax*, 17(4), 4-18.
- Escarpit, R. (1953). *Précis d'histoire de la littérature anglaise*. Hachette.
- Falcus, S. et Sako, K. (2019). *Contemporary Narratives of Dementia: Ethics, Ageing, Politics*. Routledge.
- Famille Québec (2020). *Les familles homoparentales québécoises : qui sont-elles? Un portrait statistique à partir des données du Recensement du Canada de 2016*. Ministère de la Famille du Québec.
- Fatien Diochon, P. et Nizet, J. (2012). Les coachs, ni muets ni inactifs face à la dimension critique de leur travail! *Management & Avenir*, 3(53), 162-182.
- Filmer, P. (2003). Structures of feeling and socio-cultural formations: the significance of literature and experience to Raymond Williams's sociology of culture. *British Journal of Sociology*, 54(2), 199-219.
- Foessel, M. (2007). Reviewed Work : Le récit de soi. *Esprit*, 7(336), 194-197.
- Forget, G. (2009). La promotion de l'engagement paternel, des archétypes à transformer, une pratique à construire. *Paternités, enjeux et perspectives*, 15(1), 79-101.
- Foucault, M. (1990 [1978]). « Qu'est-ce que la critique ? ». *Bulletin de la société française de philosophie*, (2).
- Foucault, M. (1984) : *Histoire de la sexualité 2. L'usage des plaisirs*. Gallimard.
- Foucault, M. (1984b). L'écriture de soi ; L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté. *Dits et écrits Tome IV*, textes n° 329 et 356.

- Foucault, M. (1980). Il faut défendre la société. *Cours au Collège de France (1975-1976)*. Association pour le Centre Michel Foucault.
- Foucault, M. (1977 [1975]), *Surveiller et punir*. Gallimard.
- Foucault, M. (1972). Les intellectuels et le pouvoir. *Dits et Écrits Tome II*, texte n° 106.
- Foucault, M. (1970). *L'ordre du discours*. Gallimard.
- Foucault, M. (1969). Qu'est-ce qu'un auteur? *Bulletin de la Société française de philosophie*, (3), 73-104.
- Fougeyrollas, P., et Roy, K. (1996). Regard sur la notion de rôles sociaux. Réflexion conceptuelle sur les rôles en lien avec la problématique du processus de production du handicap. *Service Social*, 45(3), 31-54.
- Fréchette, D. (2017). *Les rôles et actes sexuels associés à la réceptivité sexuelle comme références péjoratives dans les insultes, jurons et autres expressions grossières chez les locuteurs et locutrices du français au Québec*, [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. Archipel. <https://archipel.uqam.ca/11124/1/M15255.pdf>
- Friedan, B. (1993). *The Fountain of Age*. Simon & Schuster.
- Froidevaux-Metterie (2018). *Le corps des femmes : la bataille de l'intime*. Philosophie Magazine Editeur.
- Frow, J. (1995). *Cultural Studies and Cultural Value*, Clarendon Press.
- Gardey, D. (2013). Donna Haraway : poétique et politique du vivant. *Cahiers du Genre*, 2(55), 171-194.
- Gilleard, C. (2014). Aging and Aging Studies: Celebrating the Cultural Turn. *Age, Culture, Humanities* (1), 35-37.
- Gilleard, C. et Higgs, P. (2015). The Cultural Turn in Gerontology. Dans J. Twigg et W. Martin, *Handbook of Cultural Gerontology*. Routledge.
- Gilleard, C. et Higgs, P. (2000). *Cultures of Ageing: Self, Citizen and the Body*. Harlow.
- Gingras, A.-M. (dir.). (2014). *Genre et politique dans la presse en France et au Canada*. Presses de l'Université du Québec.
- Glevarec, H. Massé, É et É. Maigret, É. (dir.) (2008). *Cultural Studies. Anthologie*. Armand Colin.
- Godfroy, A. (2016). Infra-danse et preverbal : le chantier des gestualités invisibles. Dans S. Genetti, C. Lapeyre, F. Pouillaude, *Gestualités/Textualités en danse contemporaine*. Hermann.
- Goldman, M. (2017). *Forgotten*. McGill-Queen's University Press.

- Goodall, H. A. Jr (2001). Narrative Inheritance: A Nuclear Family With Toxic Secrets. *Qualitative Inquiry*, 11(4), 492-513.
- Gosselin, P. et Le Gogüiec, É. (dir.) (2006). *La recherche création. Pour une compréhension de la recherche en pratique artistique*. Presses de l'Université du Québec.
- Grenier, L. (2012). Ageing and/as Enduring: Discussing with Turtles [that] don't die of old age. Dans F. Millerand et G. Latzko-Toth, *TEM 2012: Proceedings of the Technology & Emerging Media Trac*, Annual Conference of the Canadian Communication Association. Waterloo, May 30-June 1.
- Grenier, L. et Valois-Nadeau, F. (dir.) (2020). *A Senior Moment: Cultural Mediations of Memory and Ageing*. Columbia University Press.
- Grenier, L. et Valois-Nadeau, F. (2013). «Vous êtes tous des gagnants». "Étoile des aînés" et le vieillissement réussi au Québec. *Recherches Sociologiques et Anthropologiques*, 44(1), 137-156
- Grossberg, L. (2006). Does Cultural Studies Have Futures? Should it? (or What's the Matter with New Nork?) Cultural studies, contexts and conjunctures. *Cultural Studies*, 20(1), 1-32.
- Grossberg, L. (1996). Identity and Cultural Studies: Is That All There Is? Dans S. Hall et P. du Gay (dir.), *Questions of Cultural Identity* (p. 87-107). Sage.
- Grossberg, L. (1986). On Postmodernism and Articulation. An Interview with Stuart Hall. *Journal of Communication Inquiry*, 10, 45-60.
- Gubium, J. F. et Holstein, J. A. (2000). *The self we live by: Narrative identity in a postmodern world*. OUP USA.
- Gullette, M. M. (2004). *Aged by culture*. University of Chicago Press.
- Gullette, M. M. (1997). *Declining to Decline: Cultural Combat and the Politics of the Midlife*. University of Virginia Press.
- Hachey, I. (2020). Sans-cœur, les Québécois? *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/covid-19/2020-05-29/sans-coeur-les-quebecois>
- Halberstam, J. (2011). *The Queer Art of Failure*. Duke University Press.
- Halberstam, J. (2005). *In a Queer Time and Place: Transgender Bodies, Subcultural Live*. University Press.
- Hall, S. (2007 [1981]). *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*. Éditions Amsterdam.
- Hall, S. et Du Guay, P. (dir.) (1996). *Question of Cultural Identity*. SAGE Publications.

- Hall, S. (1990). The Emergence of Cultural Studies and the Crisis of the Humanitie. *The Humanities as Social Technology*, 53, 11-23.
- Hamilton, S. N. (2009). Introduction: Troubling the Person. Dans S. N. Hamilton, *Impersonations : troubling the person in law and culture*. University of Toronto Press.
- Hanich, C. (1970). The personal is political. Dans S. Firestone et A. Koedt (dir.), *Notes from second year: Women's liberation*. Radical Feminism.
- Haraway, D. (1991). *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*. Routledge.
- Haraway, D. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-99.
- Harding, S. (1991). *Whose Science? Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives*. Taylor & Francis Group.
- Harrington, C. L. Bielby, D. et Bardo, A. R. (dir.) (2014). *Aging, Media, and Culture*. Lexington Books.
- Havercroft, B. (2007). *Vies en récit : Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*. Éditions Nota bene.
- Hepworth, M. (1999). In defiance of an ageing culture. *Ageing & Society*, 19(1), 139-148.
- Héritier, F. (2010). La filiation, état social. *La revue lacanienne*, 3(8), 33-36.
- Héritier, F. (1996). *Masculin/Féminin: La pensée de la différence*. Odile Jacob.
- Higgs, P. et Gileard, C. (2016). *Rethinking Old Age. Theorising the Fourth Age*. Palgrave.
- Hill Collind, P. et Bilge, S. (2016). *Intersectionality*. Wiley.
- Houle, J. (2006). *Récits de voyageuses québécoises (1980-2003) en quête d'aventures et d'altérité*, [mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke], Savoirs.
<https://savoirs.usherbrooke.ca/handle/11143/2451>
- Indermuhle, C. (2007). *Cristallographie(s)*. Van Dieren Éditeur.
- Ingold, T. (2011 [2007]). *Une brève histoire des lignes*, trad. Sophie Renaud. Zones Sensibles.
- Institut de la statistique du Québec. (2011). « Nombre de divorces et indice synthétique de divortialité, Québec, 1969-2008 », [En ligne], *site de l'Institut de la statistique du Québec*, <https://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/mariages-divorces/6p4.htm> (Page consultée le 4 octobre 2020).
- Ireland, C. (2004). *The Subaltern Appeal to Experienc : Self-Identity, Late Modernity, and the Politics of Immediacy*. McGill-Queen's University Press.

- Jennings, R. et Gardner, A. (dir.) (2012). « *Rock On* »: *Women, Ageing and Popular Music*. Ashgate Publishing Group.
- Kaenel, A. Lejeune, C. et Rossignol, M.-J. (dir.) (2003). *Cultural Studies. Études culturelles*. Presses universitaires de Nancy.
- Kafka, F. (2002 [1952]). *Lettre au père*. Gallimard.
- Kaminska, A. (2019). 'Don't copy that': Security printing and the making of high-tech paper. *Convergence*, 25(4), 590-606.
- Katz, S. et Calasanti, M. (2015). Critical Perspectives on Successful Aging: Does It "Appeal More Than It Illuminates"? *The Gerontologist*, 55(1), 26-33.
- Katz, S. (2014). What Is Age Studies? *Age, Culture, Humanities: An Interdisciplinary Journal*, (1), 17-23.
- Katz, S. (2013). Active and successful aging. Lifestyle as a gerontological idea. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 44(1), 33-49.
- Katz, S. (2012). Embodied Memory: Aging, Neuroculture, and the Genealogy of Mind. *Interdisciplinary Studies in the Humanities*, 4.
- Katz, S. (2009). *Cultural aging: Life course, lifestyle, and senior worlds*. University of Toronto Press.
- Katz, S. (2005). *Cultural Aging: Life Course, Lifestyle, and Senior Worlds*. Broadview Press.
- Kérésit, M. (2000). Les figures du vieillissement en gérontologie. Dans S. Frigon et M. Kérésit, *Du corps des femmes: contrôle, surveillance et résistance* (p. 195-230). Presses de l'Université d'Ottawa.
- Kirsh, G. E. (2005). Friendship, Friendliness, and Feminist Fieldwork. *Signs*, 30(4), 2163-2172.
- Knorr-Cetina, K. (2001). *Epistemic Cultures: How the Sciences Make Knowledge*. Harvard University Press.
- Kontos, P. et Martin, W. (2013). Embodiment and dementia : Exploring critical narratives of selfhood, surveillance, and dementia care. *Dementia*, 12(3), 288-302.
- Kontos, P. (2011). Rethinking sociability in long-term care : An embodied dimension of selfhood. *Dementia : The International Journal of Social Research and Practice*, 11(3), 324-346.
- Labrecque, S. (2010). Expérimenter. La pensée politique de Deleuze et les théories féministes contemporaines. *Aspects sociologiques*, 17(1).
- Lachance, N. (2019). *Parentalité et filiation dans deux romans de Nancy Huston*, [mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke], Savoires.
https://savoirs.usherbrooke.ca/bitstream/handle/11143/16185/Lachance_Nadia_MA_2019.pdf?sequence=4&isAllowed=y

- Lafontaine, C. (2010). La vieillesse, une maladie mortelle. *Revue internationale de soins palliatifs*, 25(1), 5-9.
- Lalande, D. (2012). *La parentalité des mères mise à l'épreuve sociale*, [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. Archipel. <https://archipel.uqam.ca/4951/1/M12411.pdf>
- Lalaoui, F. Z. (2004). Écriture de l'oralité et contre-discours féminin dans *Loïn* de Médine d'Assia Djebar. *Semen*, 18.
- Lamoureux, E. (2013). Les femmes artistes québécoises en arts visuels : évolution de leur autoreprésentation depuis les années 1970. *Cahiers de l'IREF*, (5), 133-141.
- Landry, V. (2013). *L'autofiction théorique chez Virginie Despentes, Wendy Delorme et Beatriz Preciado: un genre trouble*, [mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke]. Savoirs. <https://savoirs.usherbrooke.ca/handle/11143/44>
- Le Brun, C. (2003). De *Little Women* de Louisa May Alcott aux *Quatre filles du docteur March*. Les traductions françaises d'un roman de formation au féminin. *Meta*, 48(1-2), 47-67.
- Lecarme-Tabone. É. (2000). *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir*. Gallimard.
- Lecerle, J.-J. (2009). Lire Raymond Williams aujourd'hui [préface]. Dans R. Williams, *Culture et matérialisme* (traduit par N. Calvé et E. Dobenesque) (p. 5-23), Les Prairies ordinaires.
- Lecomte, A.-M. (2019). Commission Laurent : la DPJ doit mieux connaître la violence conjugale. *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1379029/commission-protection-jeunesse-maison-femme-victime-violence-conjugale-enfant-dpj>
- Ledoux-Beaugrand, E. (2013). *Imaginaires de la filiation. Héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*. XYZ éditeur.
- Ledoux-Beaugrand, E. (2010). *Université de Montréal Imaginaires de la filiation. La mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes*, [thèse de doctorat, Université de Montréal]. Papyrus. https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/4437/Ledoux-Beaugrand_Evelyne_2010_these.pdf?sequence=4&isAllowed=y
- Ledoux-Beaugrand, E. (2007). Colmater la brèche. Le corps filial dans *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche. Dans D. Marcheix et N. Watteyne (dir.), *L'écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980* (p. 99-109). Presses universitaires de Limoges.
- Leduc, V. (2015). *C'est tombé dans l'oreille d'une Sourde : la sourditude par la bande dessinée*, [thèse de doctorat, Université de Montréal]. Papyrus. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/18443>
- Leduc, V. et Grenier, L. (2017). Signer/connecter: enjeux croisés du vieillissement, des technologies et de la sourditude. *Canadian Journal of Communication*, 42, 213-233.

- Lee, C. W. (2014). Le concept de plateau chez Deleuze et Guattari : ses implications épistémologique et éthique. *Kriterion*, 55(129), 79-97.
- Le Gall, D. et Bettahar, Y. (dir.). (2001). *La pluriparentalité*. Presses universitaires de France.
- Leibing, A. (2006). Divided Gazes. Alzheimer's Disease, the Person within, and Death in Life. Dans A. Leibing et L. Cohen (dir.), *Thinking about dementia: culture, loss, and the anthropology of senility*. Rutgers University Press.
- Lejeune, P. (2007). *Vies en récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*. Éditions Nota Bene.
- Lejeune, P. (1996 / 1975). *Le Pacte autobiographique*. Éditions du Seuil.
- Lessard, G. et al. (2015). Les violences conjugales, familiales et structurelles : vers une perspective intégrative des savoirs. *Enfances, Familles, Générations*, (22), 1-26.
- Littérature (2020). *Le Petit Robert de la langue française*.
- Littérature (2020). *Usito*.
- Loveless, N. (2012). Practice in the Flesh of Theory: Art, Research, and the Fine Arts PhD. *Canadian Journal of Communication*, 37(1), 93-108.
- Lundren, A. S. (2013). Doing age: methodological reflections on interviewing. *Qualitative Research*, 13(6), 668-684.
- Lussier, M. (2008). *Les « musiques émergentes » à Montréal. Devenir-ensemble et singularité*, [thèse de doctorat, Université de Montréal]. Papyrus.
https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/6610/Lussier_Martin_2008_these.pdf?sequence=1&isAllowed=y
- Lussier, M. (2007). *Le travail de deuil*, PUF.
- Lyon-Caen, J. et Ribard, D. (2002). L'activité et la figure du critique, XVIII^e et XIX^e siècles. *Annuaire de l'EHESS*.
- MacDonald, B. (1983). Outside the Sisterhood: Ageism in Women's Studies. *Women's Studies Quarterly*, 17(1-2), 6-11.
- Madrid, A. L. (2009). Why Music and Performance Studies? Why Now?: An Introduction to the Special Issue. *Trans. Revista Transcultural de Mùcica*, 13, 1-8.
- Magnan-St-Onge, C. (2019). *Combien d'enfants québécois sont en garde partagée? Bonne question!* Observatoire des réalités familiales du Québec.
www.orfq.inrs.ca/combien-denfants-quebecois-sont-en-garde-partagee-bonnequestion/#_ftn1

- Marchessault, J. (1980). *Triptyque lesbien*. Éditions de la pleine lune.
- Marcil-Gratton, N., Lebourdais, C. et Heather J. (2003). Être père au xxi^e siècle : Vers une redéfinition du rôle des hommes auprès des enfants. Dans V. Piché et C. LeBourdais (dir.), *La démographie québécoise. Enjeux du xxi^e siècle* (p. 144-175). Les Presses de l'Université de Montréal.
- Martin, C. (1965). *Dans un gant de fer*. Cercle du livre de France.
- Martin, J.-C. et Ménard, E. (2015). *Sciaphilus asperatus (Bonsdorff 1785)*. Département de sciences biologiques de l'Université de Montréal. <http://qmor.umontreal.ca/sciaphilus-asperatus-bonsdorff-1785/>
- Masse, M. (2011). *L'identité du sujet vieillissant face au regard social. Effets de la stigmatisation sociale liée à l'âge et stratégies de négociation identitaire des adultes âgés face au vieillissement individuel et à l'âgisme*, [thèse de doctorat, Université catholique de Louvain]. Boreal. https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:105704/datastream/PDF_01/view
- Massey, D. B. (2003). SomeTimes of Space. Dans S. May (Éd.), *Olafur Eliasson : The Weather Project* (p. 107-118). Susan May.
- Massey, D. B. (1993). Power-geometry and a progressive sense of place. Mapping the futures : Local culture, global change. Dans J. Bird, B. Curtis, T. Putnam et G. Robertson (Éd.), *Mapping the futures : Local culture, global change* (p. 59-69). Routledge.
- Massumi, B. (2002). *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*. Duke University Press.
- Mattelart, A. et Neveu, É. (1996). Cultural studies' stories. La domestication d'une pensée sauvage? *Réseaux*, 14(80), 11-58.
- Matthews, S. (2001). Change and Theory in Raymond Williams's Structure of Feeling. *Pretexts: Literary and Cultural Studies*, 10(2), 179-194.
- Mayer-Schönberger, V. (2009). *Delete: The Virtue of Forgetting in the Digital Age*. Princeton University Press.
- Mc Robbie, A. (2008 [1997]). Réarticuler l'empirisme et le déconstructivisme : nouvelles questions pour le féminisme et les Cultural Studies. Dans H. Glevarec, É. Massé et É. Maigret (dir.), *Cultural Studies. Anthologie* (p. 321-335). Armand Colin.
- Mengue, P. (2007). Devenirs, devenir écrivain, Proust, Kafka. *Le Portique, Revue de philosophie et de sciences humaines*, 20.
- Mercure, D. (1995). *Les temporalités sociales*. L'Harmattan.
- Miller, D. (2009). *The comfort of things*. Polity Press.
- Millington, B. (2012). Use it or lose it: ageing and the politics of brain training. *Leisure Studies*, 4(31).

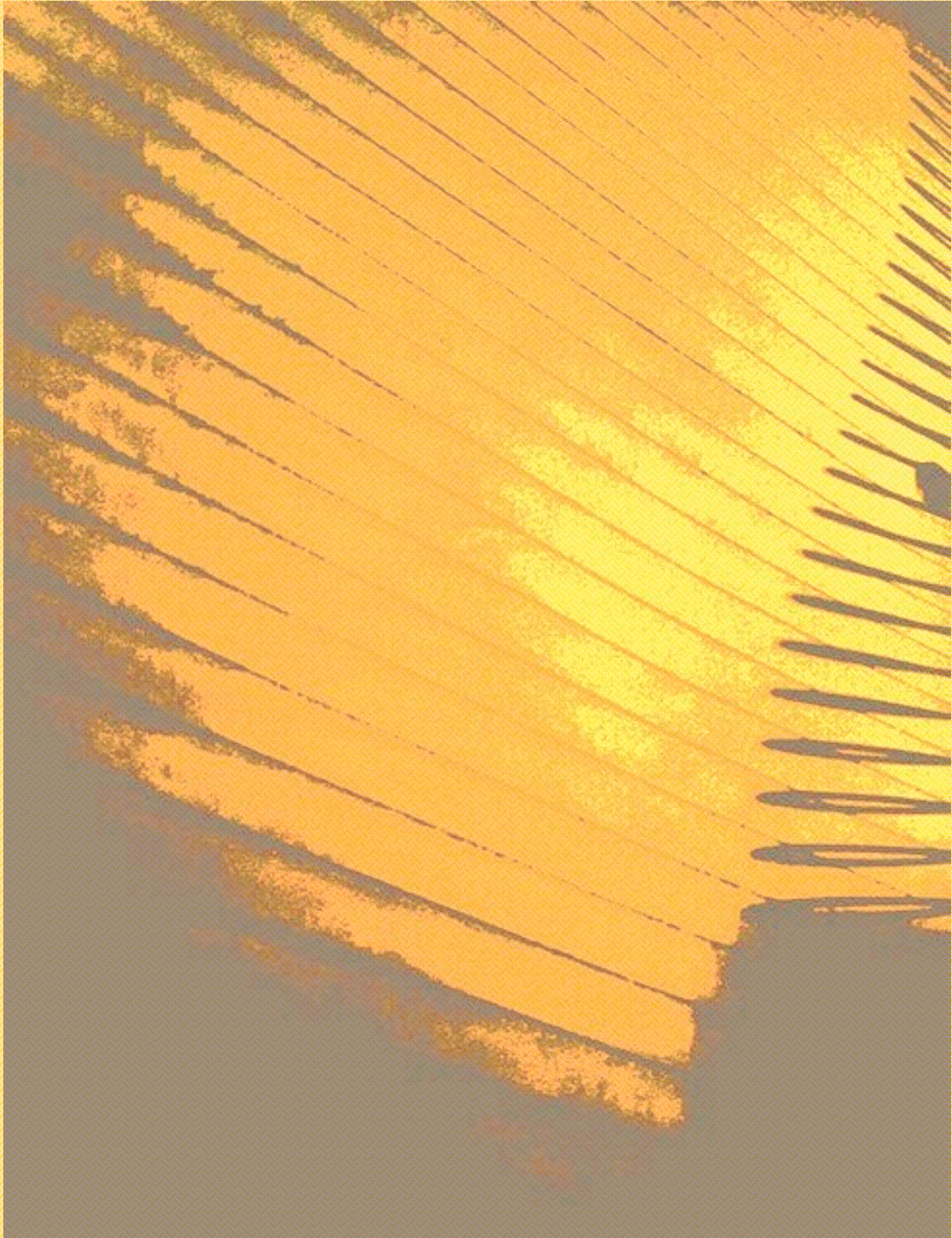
- Mohanty, C. T. (1987). Feminist Encounters: Locating the Politics of Experience. *Copyright 1*, 30-44.
- Monicat, B. (1995). *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19^e siècle*. Brill Rodopi.
- Morello, N. et Rodgers, C. (2002). *Nouvelles écrivaines : nouvelles voix?* Rodopi Press.
- Morin, S. (2009). Autorité parentale et patriarcat d'État au Canada. *Revue générale de droit*, 39(1), 127-201.
- Morissette, J.-F. (2015). Matérialité de la production théâtrale et dramatisation de la vie sociale dans l'oeuvre de Raymond Williams. Dans A. Bélanger et J.-F. Côté (dir.), *Raymond Williams et les sciences de la culture*. Presses de l'Université Laval.
- Mosconi, N. et Paoletti, M. (2017). Dépassé, le patriarcat? *Travail, genre et sociétés*, 2(38), 171-174.
- Mouffe, C. (2016). *L'Illusion du consensus*. Albin Michel.
- Negus, K. et Pickering, M. (2000). Creativity and cultural production. *International Journal of Cultural Policy*, 6(2), 259-282.
- Nelson, M. (2017 [2015]). *Les argonautes* (traduit par J.-M. Thérroux). Triptyque.
- Neveu, É. (2009). Généalogie des Cultural Studies. Dans M. Cervulle, J. Lindgaard, É. Macé, É. Maigret, A. McRobbie, D. Morley et É. Neveu, *Cultural Studies. Genèse, objets, traductions*. Éditions de la Bibliothèque publique d'information.
- Ngai, S. (2004). *Ugly Feelings*. Harvard University Press.
- Ngatcha-Ribert, L. (2012). *Alzheimer: la construction sociale d'une maladie*. Dunod.
- Nielsen, G. B. (2015). *Student Participation, Democracy and University Reform in a Global Knowledge Economy*. Berghahn.
- Noury, C. et Bellerive, K. (2017). Infléchir le regard : Retour réflexif et dialogue sur l'écriture autofictionnelle comme méthode de recherche-création. *Composite. Anthologie réflexive*, 343-348.
- O'Brien, M. (2004). Social Science and Public Policy Perspectives on Fatherhood in the European Union. Dans M. E. Lamb (dir.), *The Role of the Father in Child Development* (p. 121-145). John Wiley & Sons, Inc.
- Paquin, L.-C. et Noury, C. (2020). Petit récit de l'émergence de la recherche-création médiatique à l'UQAM et quelques propositions pour en guider la pratique. *Communiquer*, 133-136.
- Payette, L. (2009). Vieillir en beauté. Dans M. Charpentier et A. Quéniart (dir.), *Vieilles, et après! Femmes, vieillissement et société*. Les éditions du remue-ménage.

- Pelletier, D. (2017). Combien d'enfants en double résidence ou en garde partagée? Sources et mesures dans les contextes québécois et canadien. *Cahiers québécois de démographie*, 46(1), 101-127.
- Pillet, F. (2011). Que reste-t-il de l'École de Constance? *Études Germaniques*, 3(263), 763-781.
- Plante, C. (2020). Le travail « invisible » des femmes reconnu par le gouvernement québécois, *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/actualites/2020-03-10/le-travail-invisible-des-femmes-reconnu-par-le-gouvernement-quebecois>
- Probyn, E. (2004). Déplacés : honte, corps et lieux. *Anthropologie et Sociétés*, 28(3), 39-58.
- Probyn, E. (1996). *Outside Belongings*. Routledge.
- Rajotte, P. (1997). *Le récit de voyage, aux frontières du littéraire*. Éditions Triptyque.
- Requillé, É. (2008). Entre souci de soi et réenchancement subjectif. Sens et portée du développement personnel. *Mouvements*, 2(54), 65-77.
- Richardson, L. et St. Pierre E. A. (2005). Writing: A Method of Inquiry. Dans N. K. Denzin et Y. S. Lincoln (dir.), *The Sage handbook of qualitative research* (p. 959-978). Sage Publications.
- Richardson, L. et E. Lockridge (2004). *Travels with Ernest : Crossing the Literary/Sociological Divide*. AltaMira Press.
- Richardson, L. (2001). Getting personal: Writing-stories. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 14(1), 33-38.
- Ricoeur, P. (2000). *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Points.
- Roberts, K. A. (2002). Genres intimes et discours politique : Claire Martin, Andrée Maillet et Francine Noël. Dans L. Joubert (dir.), *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)* (p. 49-63). Éditions Nota bene.
- Rocher, G. (1988 [1972]). *Talcott Parsons et la sociologie américaine*. Presses universitaires de France.
- Rodgers, C. (2014). Silence du père, écriture de la fille dans Les Fleurs du silence de Nathalie Rheims. *Faux Titre*, 394, 107-123.
- Roudault, K. (2012). *Ceux qui restent. Une sociologie du deuil*. Presses universitaires de France.
- Saint-Martin, L. (2008). Déplacer de quelques millimètres. *Voix et images*, 34(1), 138-142.
- Saint-Martin, L. (2010a). *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*. Presses de l'Université de Montréal.
- Saint-Martin, L. (1997). *Contre-voix. Essai de critique au féminin*. Nuit blanche éditeur.

- Santé et Services sociaux Québec (2018). Répartition des mères et des pères monoparentaux, Québec, 2016. <https://msss.gouv.qc.ca/professionnels/statistiques-donnees-sante-bien-etre/statistiques-de-sante-et-de-bien-etre-selon-le-sexe-volet-national/familles-monoparentales/>
- Sartre, J.-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature?* Gallimard.
- Savard, A.-M. (2013). Les tensions entre la nature et le droit ; vers un droit de la filiation génétiquement déterminé? *Revue générale de droit*, 43(1), 5-48.
- Sawchuk, K. (2013). Tactical mediatization and activist ageing: pressures, push-backs, and the story of RECAA. *Journal of media and communication research*, 54, 47-64.
- Sawchuk, K. et Chapman, O. (2012). Research-Creation : Intervention, Analysis and "Family Resemblances". *Canadian Journal of Communication*, 37(5), 5-26.
- Scott, J. W. (1991). The Evidence of Experience. *Critical Inquiry*, 17(4), 773-797.
- Segal, L. (2013). *Out of Time: The Pleasures and the Perils of Ageing*. Verso Books.
- Sharma, S. (2014). *In the Meantime: Temporality and Cultural Politics*. Duke University Press.
- Smart, P. (1988). *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, XYZ.
- Smith, P. (2015). *M Train*. Alfred A. Knopf.
- Société Alzheimer du Canada. (2021). <https://alzheimer.ca/fr>
- Sontag, S. (1978). *Illness as Metaphor*. Picador.
- Spivak, G. C. (2009 [1988]). *Les subalternes peuvent-elles parler?* (traduit par Jérôme Vidal), Éditions Amsterdam.
- Spurk, J. (2006). La peur de penser et la marchandisation du désir de penser. Dans E. Enriquez, C. Haroche et J. Spurk (dir.), *Désir de penser – peur de penser* (p. 109-133). Paragon.
- Ståhl, O. (2016). Kafka and Deleuze/ Guattari: Towards a Creative Critical Writing Practice. *Theory, Culture & Society*, 33(7-8), 221-235.
- Statistique Canada (2016). *Classification de la situation de famille recomposée*. Statistique Canada. https://www23.statcan.gc.ca/imdb/p3VD_f.pl?Function=getVD&TVD=133226&CVD=133226&LV=0&MLV=1&D=1
- Steir, F. (1991). *Research and Reflexivity*. Sage Publications.

- Stone-Mediatore, S. (1998). Chandra Mohanty and the Revaluing of "Experience". *Hypatia*, 13(2), 116-133
- St. Pierre, E. (2015). Writing Post Qualitative Inquiry. *Qualitative Inquiry*, 24(9), 603 -608.
- Structures of feeling. *Oxford Reference*.
<https://www.oxfordreference.com/view/10.1093/oi/authority.20110803100538488>.
- Tardif, D. (2021). Ces livres qui se dérobent aux étiquettes. *Le Devoir*.
<https://www.ledevoir.com/lire/592872/litterature-ces-livres-qui-se-derobent-aux-etiquettes>
- Taylor, J. (2011). The intimate insider: negotiating the ethics of friendship when doing insider research. *Qualitative Research*, 11(1), 3-22.
- Thain, A. (2008). Affective Commotion Minding the Gaps in Research-Creation. *INFLeXions, How is Research-Creation?*, (1).
- Théorêt, F. (1979). *Bloody Mary*. Les Herbes rouges.
- Therrien, R. (1989). La responsabilité des familles et des femmes dans le maintien à domicile des personnes âgées : une politique de désengagement ou de soutien de l'État. *Santé mentale au Québec*, 14(1), 152-164.
- Thillmann-Healy, L. M. (2003). Friendship as Method. *Qualitative Inquiry*, 9(5), 729-749.
- Thrift, N. (2007). *Non-representational Theory: Space, Politics, Affect*. Routledge.
- Thrift, N. (1996). *Spatial Formations*. Sage.
- Timoshenkova, E. et Koo, H. (2020). Le récit de voyage dans tous ses états. *Congrès APFUCC*, Western University, London, Ontario.
- Tulle, E. (2006). Book review: Aged by Culture. *Body & Society*, 12(3), 127-129.
- Twigg, J. et Martin, W. (2015). *Handbook of Cultural Gerontology*. Routledge.
- Twigg, J. (2006). *The Body in Health and Social Care*. Palgrave Macmillan.
- Twigg, J. (2004). The body, gender, and age: Feminist insights in social gerontology. *Journal of Aging Studies*, 18, 59-73.
- Vaillant, A. (2010). *L'Histoire littéraire*. Armand Colin.
- Valois-Nadeau, F. (2014). *Un centenaire, des faire mémoire. Analyse des pratiques de mémoire autour du Canadien de Montréal*, [thèse de doctorat, université de Montréal]. Papyrus.
https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/11634/Valois-Nadeau_Fannie_2014_these.pdf?sequence=6&isAllowed=y

- Vandelac, L. (1987). Sexes et technologies de procréation: « mères porteuses » ou la maternité déportée par la langue... *Sociologie et Sociétés*, 19(1), 97-115.
- Visentin, Y. (2020). Pourquoi « Les Quatre filles du Docteur March » est une très mauvaise traduction du titre du livre de Louisa May Alcott. *Causette*. www.causette.fr/culture/livres/pourquoi-les-quatre-filles-du-docteur-march-est-une-tres-mauvaise-traduction-du-titre-du-livre-de-louisa-may-alcott
- Warnock, M. (1987). *Memory*. Faber.
- Weber, F. (2010). Les rapports familiaux reconfigurés par la dépendance. *Regards croisés sur l'économie*, 1(7), 139-151.
- Weber, F. (2005). *Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*. Aux Lieux d'être.
- Williams, R. (2015 [1973]). Base et superstructure dans la théorie culturelle marxiste. Dans R. Williams, *Culture et matérialisme* (traduit par N. Calvé et É. Dobenesque). Les prairies ordinaires et Lux éditeur.
- Williams, R. (1995). *The Sociology of Culture*. University of Chicago Press.
- Williams, R. (1982). *Problems in Materialism and Culture: Selected Essays*. Verso.
- Williams, R. (1980). *Culture And Materialism*. Verso
- Williams, R. (1977). *Marxism and literature*. Oxford University Press.
- Williams, R. (1961). *The Long Revolution*. Chatto & Windus.
- Williams, R. (1958). *Culture and Society, 1780–1950*. Columbia University Press.
- Woodward, K. (2012). Assisted Living : Aging, Old Age, Memory, Aesthetics. *Occasion : Interdisciplinary Studies in the Humanities*, 4, 1-13.
- Woodward, K. (1999). Statistical Panic. *Differences*, 11(2), 177-203.
- Woolf, V. (2001 [1929]). *Une chambre à soi*. 10-18.
- Yelle, F. (2009). Cultural Studies, francophonie, études en communication et espaces académiques. *Cahiers de recherche sociologique*, (47), 67-90.





Murmurations

*L'alouette, l'hirondelle, la grive et la bernache
Ont volé dans la tempête
D'oiseaux, elles sont devenues plumes*

Ce qui m'intéresse, c'est l'écriture dans la voix, la voix en tant que vibration différentielle, c'est-à-dire la trace. [...] Je n'aime pas tellement écrire pour publier, j'aimerais plutôt parler en position d'écrivain; ce que j'aime faire, c'est, par exemple, [...] donner à entendre dans ce que j'écris une certaine position de la voix, quand la voix et le corps ne se distinguent plus; et ça passe par la bouche évidemment; je n'ai de goût que pour ce goût-là, enfin surtout pour ce qui s'écrit par des langues, de bouche à oreille, de bouche à bouche, ou de bouche à lèvres...

Jacques Derrida

*N'oubliez jamais
Qu'il vous a bercé*

André Marquis

TABLE DES MATIÈRES

ENVOLÉE	2
---------	---

Karine Bellerive

MANUSCRITES	15
-------------	----

Fanie Pelletier

UNE DERNIÈRE DANSE	36
--------------------	----

France Brûlé

LIEUX ET ÉGAREMENTS	55
---------------------	----

Catherine Lépine-Lafrance

LA ROUTE	59
----------	----

France Brûlé

EN FILIGRANES	72
---------------	----

Karine Bellerive

MA RACINE DROITE	96
------------------	----

Fanie Pelletier

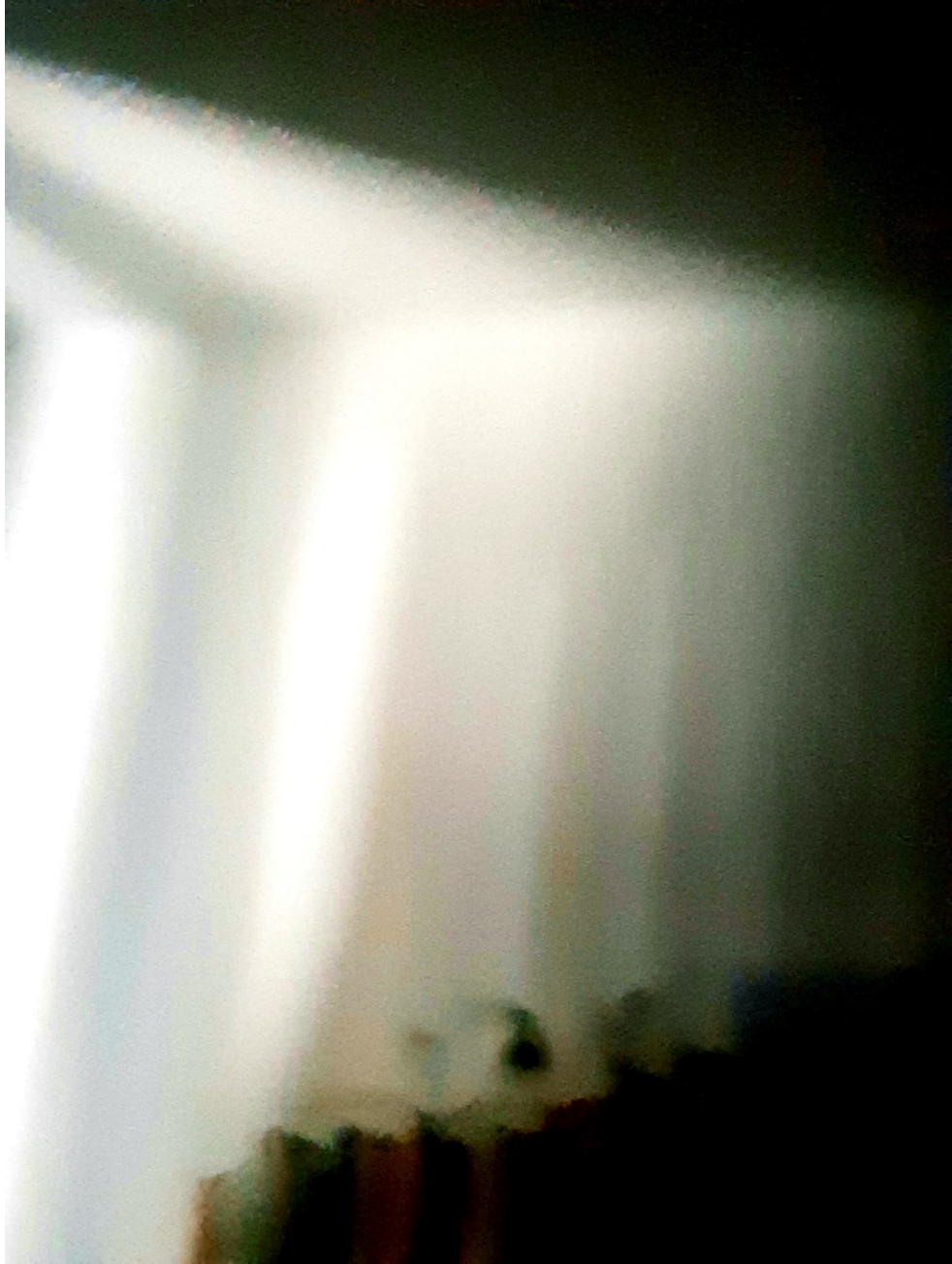
GLUTES	110
--------	-----

Catherine Lépine-Lafrance



KARINE BELLERIVE

Envolée





*J'aimerais que tu lises ces mots chuchotés
Que tu entendes aussi ce qui n'est pas écrit*

*J'aimerais qu'ils me pardonnent de faire de nous des personnages
Que ces lignes ne nous enferment pas*

Mon père se souvient-il de l'enfant qui traverse à ses côtés la plage infinie d'Old Orchard Beach? J'ai quatre ans, cinq tout au plus. Je frémis sous les chatouilles de la plume de goéland qu'il fait glisser le long de mon cou. Tombés du ciel, des diamants paillettent sur le sable ridé de la marée basse. Leur poésie contraste avec le clinquant électrique des lumières foraines qu'on voit pavoiser de loin.

Ma main glisse de la sienne quand je m'arrête, les pieds qui piquent, pour secouer mes gougounes. Je me dépêche : j'ai peur qu'il change d'idée, qu'il décide de retourner au chalet où ma mère est restée avec ma sœur, encore trop petite pour veiller si tard. Je savoure mon privilège. Mais je sens s'effiler la pointe d'anxiété tapie au fond de mon ventre. Crois-tu qu'il sait pourquoi?

On grimpe dans la grande roue, qui fend la nuit au-dessus de la baie de Saco. On s'étourdit dans trois ou quatre manèges. Et j'ai tout oublié de la suite... M'invente-t-il des histoires à dormir debout? M'achète-t-il un bâton de barbe à papa? une patate frite? une pomme d'amour au caramel?

C'est lui qui se mettait à quatre pattes pour jouer avec vous... J'avais tellement honte quand il gesticulait et hurlait comme un gorille avant de se jeter dans la mer glacée, même au beau milieu des vacances de la construction. Tout le monde nous regardait de travers!

Il s'agit sans doute des plus élogieuses paroles que j'ai entendues prononcées par ma mère à propos de mon père. J'imagine que nos séjours dans le Maine trônent au sommet du lamentable palmarès des beaux moments qu'elle se rappelle avoir vécus avec lui. Peut-être aussi que ce qui a brillé un jour s'est peu à peu terni, comme de l'argenterie qu'on aurait abandonnée dans le fond du bahut. Elle ne m'a presque rien raconté de leur amour, s'il en fut... J'ignore à peu près tout de ce qui a uni ces deux oisillons blessés, puis des premiers instants de notre vie dans la banlieusarde Brossard, avant que la fission de notre famille nucléaire fasse planer sur mon enfance un nuage radioactif.

Je ne suis pas la seule enfant du divorce à être sortie amochée de la déferlante qui a atteint son apogée dans les années 1980. À l'époque, la guerre ouverte que se livrent mes parents sur tous les fronts nous transforment, ma sœur et moi, en émissaires, inévitablement coupables de trahison. La froideur juridique de l'expression *pension alimentaire* détonne dans notre bouche et me serre (me lève) le cœur. Malgré tout ça, je te rassure. Je les ai lus, et



endossés, ces manifestes rugissants qui montrent comment la *rupture du lien matrimonial* a donné son élan à l'émancipation de milliers de femmes (dont ma mère). Avec l'éducation féministe que j'ai reçue (un peu sur le tard, penseras-tu comme moi), comment pourrais-je remettre en question l'éclatement du *modèle traditionnel de la famille* à tout prix?

Je (re)compose ma propre histoire à partir des *flashbacks* jaillissants, élaboussant l'idéal mythique auquel, à bien y penser, je n'ai jamais vraiment rêvé. À huit ou neuf ans, pendant que ma meilleure amie cherche à me prouver que ses parents sont encore amoureux, je jure sur ma tête que je préfère voir les miens séparés. S'agit-il d'un mécanisme de défense? ou d'une intuition saisissante émergeant de mes souvenirs embrouillés?

Réglée par le temps ordinaire, par l'évidence chronologique, je plonge machinalement dans l'enfance. As-tu remarqué? À mon âge, ce n'est pas encore un *problème*... pas plus que les défaillances de la mémoire, qui finissent par devenir, avec la vieillesse, des symptômes à guetter. Fictionnaliser ma vie relève de l'activité créatrice, pas de la *démence*. Cette scène sur laquelle j'écris nos vieillissements, à mon père et à moi, s'inscrit dans une esthétique convenable. Autant en profiter, n'est-ce pas? Oui, autant en profiter et suivre les fils qui retroussent au fur et à mesure de mes fouilles hasardeuses dans nos existences décousues; (dés)orchestrer nos refrains pour en faire jouer les temporalités.

Mis à part les souhaits d'anniversaire, les vœux de Noël et une ou deux cartes postales, je n'ai écrit à mon père que deux lettres, à plus de 20 ans d'intervalle. Dans la première, douloureuse comme le chant de l'alouette en colère, la toute jeune femme que je suis alors s'évertue à mettre en mots sa détresse dans l'espoir de s'en libérer (on prend souvent pour acquise la virtualité salvatrice de l'écriture, mais je ne saurais dire à quel point je me suis, au fond, sentie libérée). Cette première lettre, je l'ai gardée pour moi : peut-être la retrouverai-je un jour, calée entre deux envolées lyriques, au fond d'une boîte de souvenirs.

Pendant des semaines, des mois même, il habite mes pensées, jusqu'à ce que j'entreprenne, après multiples tergiversations, l'écriture de la deuxième. Août 2018, installée à l'ombre de l'amélanchier derrière ma maison, je tergiverse. J'observe le tango des merles et des quiscales. Ils piquent à tour de rôle les fruits rouge vif et s'enfuient dans la haie; les cèdres broussailleux nous protègent, eux et moi, des regards curieux des voisins. Je ne sais pas par quel bout commencer. Je prends conscience de l'espace d'intimité que je m'apprête à aménager entre mon père et moi. La mise à nu que je m'impose excite les spectres qui nous hantent tous les deux. Un brouillard de pudeur et de honte m'enveloppe. D'instinct, je serre les jambes. Ces sentiments sont profondément ancrés dans le corps, tu comprends?

Les visites une fin de semaine sur deux n'ont pas suffi : sa séparation d'avec ma mère me semble avoir tué dans l'œuf ce que j'appréhende a posteriori comme une complicité originelle. Je sais que les absences de mon père précèdent de mille ans l'apparition des



symptômes de la maladie. Comment combler une telle faille? Comment remettre en marche ce qui est demeuré si longtemps en suspens? Et pourquoi donc? Qu'est-ce qui nourrit ce fantasme du père, cet espoir chimérique d'une *profonde relation* père-fille? Si je célèbre les *nouvelles configurations de la famille*; si elles m'inspirent, ces femmes dont les gestes comme les mots écorchent le sacro-saint *modèle hétéronormatif*; si je veux contester avec elles l'*hégémonie de la filiation biologique*, pourquoi donc demeure-t-il viscéral pour moi de préserver le lien si ambigu qui me rattache à mon père?

Printemps 2011, nous l'accueillons pour la fin de semaine. À le voir quasi-aphasique, replié sur lui-même, désintéressé de tout, même de ses petits-enfants, nous croyons d'abord à une dépression majeure. Mais quelques semaines plus tard, au terme d'un court séjour qu'il effectue à l'hôpital, le diagnostic tombe, avec fracas : *démence fronto-temporale*. La maladie neurocognitive apparentée à l'Alzheimer se manifeste par des troubles du langage et des comportements (affectifs, alimentaires, sexuels) inappropriés. Dans le cas de mon père, les symptômes sont loin d'être progressifs. Du jour au lendemain, il fait son nid dans un monde parallèle : il perd en partie ses inhibitions, il piétine sans scrupule les conventions. C'est curieux, mais au-delà des malaises, je trouve un certain charme à son je-m'en-foutisme, qui me semble somme toute accentuer des traits de sa personnalité (je te rappelle qu'il embarrassait ma mère en faisant le gorille sur la plage...).

Tu m'objecteras que je n'habite pas avec lui, que j'en prends soin à distance. C'est vrai. D'ailleurs, Muse, la troisième épouse de mon père, est anéantie. Leur grande différence d'âge n'avait jusque-là posé aucun problème; elle constitue désormais un obstacle, une épreuve inattendue. Je vois poindre entre Muse et moi des conflits larvés. Je tente maladroitement de l'inciter à prendre la situation en main, à intégrer mon père dans le protocole de recherche clinique de son neurologue, à poser des questions, à noter les recommandations, à s'investir à fond dans le réaménagement de leur quotidien. Elle n'en a pas la force, ni l'envie, je présume. Notre relation ne survivra pas à la maladie; leur mariage non plus.

Une première brèche se creuse à l'automne 2011. Solennels, les érables se dressent de part et d'autre de l'allée qui mène à l'Institut universitaire en santé mentale Douglas où mon père devait, en principe, ne rester qu'une semaine, le temps de passer une batterie de tests. Seuls les cris de ralliement des grands migrateurs brisent le silence. Je respire profondément avant d'entrer. Je sais ce qui m'attend. À ma première visite, un mois plus tôt (...), j'ai été surprise de voir mon père confiné avec des personnes aux stades les plus avancés de l'Alzheimer. Le manque de personnel et d'installations adéquates explique sûrement qu'aucune d'elles ne sort pour aller voir les ombres courir sur les parois rûches des bâtiments historiques. Dès que j'entends le bruit du verrou automatique, j'étouffe. Mon père, lui, fume. C'est de fait l'une des raisons de ma présence en cette fin d'après-midi.



La salle de conférence baigne dans le calme doré du soleil. J'ai une pensée pour les résidentes et les résidents, dont les visages pâlisent sous les néons. Nous sommes neuf autour de la table : le neurologue, la neuropsychologue, le psychiatre, une infirmière, une travailleuse sociale, mon père, Muse et moi. Le psychiatre anime la rencontre. Froidement accusateur et infantilisant, il décline les reproches. Mon père manigance pour récupérer son paquet de cigarettes dans le poste des préposées, fume dans la toilette de sa chambre, cache la télécommande de la télévision. On l'a surpris à effleurer la poitrine d'une femme... Tous les yeux sont tournés vers lui. L'humiliation se poursuit pendant de longues minutes, provoquant un embarras général. Je tremble de colère.

Qu'est-ce que cette mascarade? En quoi une telle mise en accusation respecte-t-elle la dignité de mon père dans ce contexte aliénant où ses idées s'embrouillent de plus en plus? Quelle cause est supposé entendre ce tribunal impitoyable?

Je saisis vite l'objet du litige. Mon père avait planifié un voyage dans les Caraïbes, avec Muse, juste après les Fêtes. Mais compte tenu de sa condition, il faudrait l'empêcher de partir. Impuissante, je constate que l'issue du procès est déterminée à l'avance. Ses protestations remarquablement lucides (c'est lui qui a acheté les billets; il n'en peut plus d'être sous surveillance constante, enfermé dans cet hôpital depuis des semaines) n'y changent rien. Le verdict du psychiatre est sans appel : mon père n'ira pas dans le Sud cet hiver. Je serai consternée d'apprendre, quelques mois plus tard, que Muse y est allée, avec sa mère et ses enfants, laissant son mari aux soins de mon oncle et de ma tante. La vie avec lui pose son lot de difficultés, j'en conviens. Mais je suis incapable de voir autre chose dans cette escapade qu'une basse trahison ou, au mieux, un triste abandon.

Mon intransigeance exceptionnelle est corollaire d'une espèce de devoir de loyauté que je m'impose. J'hésite entre les motifs : ma fidélité à toute épreuve tient-elle d'une morale oppressante, d'un humanisme inébranlable ou d'un espoir fou? Je soupçonne qu'il y a un peu de tout ça. Ce qui m'apparaît le plus difficile, en ce moment, c'est l'impression de ne plus avoir accès à mon père. Je me noie dans les profondeurs insondables de son esprit lorsque je plonge dans ses yeux bleus, translucides; je disparaîs dans l'abysse de son regard. Il n'a pas oublié qui je suis, mais il ne me reconnaît pas. Et moi, je ne vois pas très bien ce que je cherche. Je n'ai rien perdu, au fond, sinon cette possibilité toute théorique qu'il me *reconnaisse*, justement, enfin... Surgissant du chaos, les épouvantails se rappellent à moi.

Ma mère tient le chauffage élevé 24 heures sur 24. Aïle, la deuxième épouse de mon père, prétend que c'est mieux pour la santé de diminuer la température pendant la nuit. Quand je suis chez eux, le froid me transperce au matin. Je m'habille au-dessus de la bouche de chauffage en écoutant l'émission d'affaires publiques de Pierre Pasco, sur les ondes de CKAC. Les chroniqueurs défilent, abordant des sujets d'actualité auxquels je ne comprends pas grand-chose.



Dofasco

*Notre fort, c'est l'acier;
notre force, nos employés.*

La voix caverneuse qui déclame cette devise poétique en hommage aux travailleuses et travailleurs m'émeut chaque fois que je l'entends, tellement que l'entreprise de sidérurgie devient pour moi quasi-mythique. Chez ma mère, on n'écoute pas la radio parlée.

Les différences culturelles entre mes deux milieux de vie ne se limitent pas à l'intérêt matinal pour les enjeux politiques ni à la gastronomie (habituée aux traditionnels pâté chinois, cigares au chou, fricassée et *shops* de porc, je découvre chez mon père une cuisine plus raffinée). C'est l'ensemble de notre éducation, à ma sœur et moi, qui contrarie ma belle-mère - et surtout le fait que nous sommes, fatalement, les filles de l'*ex* de son mari. Rares sont les moments de paix lors de nos visites bimensuelles, obscurcies de tensions et de crises; de lourds silences et de reproches qui alimentent chez moi un sentiment de culpabilité toxique. Des années plus tard, dans le cabinet d'une psy (entre autres), je comprendrai qu'il faut travailler fort pour éviter que nos blessures se transmettent en héritage... et je devinerai qu'au final, on n'y arrive pas toujours autant qu'on le souhaiterait. Je saurai que de prendre son envol demande un certain courage, certes, mais qu'il s'agit, aussi, d'un privilège.

Quelque part sur la route 132, un dimanche soir, mon père nous annonce sans cérémonie que s'il doit choisir entre Aïle et nous, ses filles, il la choisira, elle. Les lampadaires défilent en silence à travers la vitre du *station wagon*.

Je dois penser à moi. Je ne veux pas me retrouver seul. Et vous allez vieillir : vous ne serez pas toujours là...

J'ai 13 ou 14 ans lorsque sa réflexion se concrétise. Je suis assise dans le salon avec ma sœur quand mon père nous annonce que pour sauver son couple, il a décidé qu'on ne reviendrait plus passer la fin de semaine chez lui; qu'on se verrait au resto, une fois par mois, et qu'on partirait quelques jours, à trois, pendant les vacances d'été. Je demeure immobile, mon corps parvient à contenir le déluge, j'affronte en silence les lames de tristesse et de soulagement qui alternent à l'infini. Jeune adulte, mon indépendance tout juste acquise, je me dis déjà qu'il en a été mieux ainsi. Qu'en penses-tu? Comment cet épisode colore-t-il la représentation que je me fais de moi-même? En y pensant bien, je m'aperçois que tout se transforme : j'en ai scruté les traces à différentes époques de ma vie, suscitant chaque fois des réflexions différentes. Je constate que depuis un petit bout de temps, c'est le stigmaté de *victime* que je m'acharne à déconstruire.



Jusqu'à ce que le deuxième mariage de mon père prenne fin, moins de 10 ans plus tard, je parviens à apprécier mes passages chez lui et ma belle-mère, le temps d'un souper. Hiver 1997, j'y suis pour leur présenter mon amoureux, celui qui deviendra le père de mes enfants. La tablée est immense, intimidante : Aile reçoit la visite de quatre de ses frères en compagnie de leurs familles respectives. Les faucons lustrent leur plumage, aiguisent leurs griffes, picossent leur proie. Mon rossignol chante, mais je ne suis pas la seule à le voir chanceler sur sa branche. Au moment de porter un *toast*, mon père se lève, contourne la table et le rejoint pour le *tchin*. Son accueil bienveillant et sa sensibilité se révèlent subtilement dans ce geste tout simple. Cette scène me reviendra souvent en mémoire.

J'entends encore le timbre de sa voix, celui-là même qui me rassure lorsqu'il me raconte l'histoire des *Trois petits cochons*. J'ai 15 ans et je suis partie, toute seule, pour un périple de trois semaines en France. Mi-juillet, j'atterris au cœur d'un village du Grand Est, où l'on commente sans gêne mes formes naissantes (tout en vantant la minceur à la française) et mon si *pittoresque* accent. Trimballée d'une maison à une autre, je voudrais m'extasier devant les panoramas vosgiens, les colombages et les cigognes, me pâmer en goûtant la perche frite, la knack choucroute, les glaces décadentes et les charlottes au chocolat que mes hôtes alsaciens me servent avec trop de fierté du matin au soir. Mais je me sens si loin de chez moi. Un calendrier occupe deux pleines pages de mon carnet de voyage; je coche les jours. Puis un soir, en fouillant dans ma valise, je trouve une vieille cassette sur laquelle mon père a enregistré des contes pour mon demi-frère. Il m'accompagnera chaque nuit jusqu'à mon retour.

Ce que je regrette le plus, je pense, c'est d'être (n'est-ce pas, plutôt, d'avoir été?) simplement apaisée par sa présence indéfectible. Il est issu d'une époque où le rôle des pères est encore beaucoup celui de pourvoyeurs, les soins et le réconfort étant relayés aux mères. En ce qui le concerne, son divorce n'arrange rien, au contraire. Je suppose que ça lui manque, lui aussi, et qu'il aurait aimé avoir d'autres modèles que celui de son propre père. Il est possible qu'il en soit autrement, que la culture l'ait façonné de telle sorte que la question de son *engagement parental* ne se pose pas en ces termes pour lui.

C'est entre autres pourquoi je tiens à ce que ma lettre, la deuxième, soit tout sauf un règlement de comptes. Je ne l'envisage pas d'emblée cathartique. Je la conçois comme une invitation. J'interroge mon père sur sa vie, sur son parcours et ses espoirs d'enfant, de fils, d'homme, d'époux et de père, bien entendu... sur ce que ça représente, pour lui, de vieillir. Et je lui explique également pourquoi il joue un rôle central dans mon projet de recherche doctoral.

Automne 2015, mon premier séminaire (en anglais, *oh boy*) se tient dans l'Ouest de l'île, au campus Loyola de l'université Concordia, à quelques minutes en voiture de l'Institut universitaire en santé mentale Douglas. Je marche dans mes pas. Mon père aussi. Après



s'être étrangement rétabli de son premier épisode de *démence* qui aura duré un peu plus d'un an, défiant ainsi tous les pronostics, il se réfugie de nouveau dans son propre espace-temps. Muse n'en peut plus : elle le fait admettre à l'unité de psychiatrie de l'hôpital Pierre-Le Gardeur. Il y passe de longs mois, pendant lesquels son *cas* si particulier me semble mal pris en charge. Les intervenants (médecins, psychiatres, infirmières et infirmiers) sont compatissants et attentionnés, mais j'ai l'impression qu'on le bourre de pilules de façon plus ou moins aléatoire et que certains médicaments amplifient sa confusion.

Chaque jeudi, après mon séminaire, je traverse Montréal d'ouest en est pour aller le visiter, avant de repartir vers chez moi, en Estrie. Coïncée dans les bouchons de la 40, pour pratiquer mon anglais, j'écoute en boucle l'album *Like a Man* d'Adam Cohen, héritier du grand poète montréalais.

*I don't wanna love you like a man
By being above you like a man
I don't wanna hurt you like a man
But that's what I am*

Je retrouve mon père sur la terrasse, en train de fumer. Au fil des semaines, il a développé une amitié singulière avec quelques passereaux : un ado, taciturne, camouflé sous son *hoodie*, un *rocker* trop loquace, une passionnée de casse-têtes avec qui il s'attaque à des 2000 morceaux. Le cliché m'amuserait si un malaise diffus ne flottait pas sur nos retrouvailles. Nos têtes-à-têtes aussi longs datent d'il y a plus de 30 ans, sur la plage d'Old Orchard Beach. Je me retiens de lui parler comme à un enfant. Mais quel ton adopter? Il me fait visiter l'unité, la salle à dîner, le salon, sa chambre. Les murs sont vides, tristes. Seuls les quelques vêtements éparpillés donnent un soupçon de personnalité à la pièce. Au moins, la lumière du jour entre par la grande fenêtre, au fond. On voit le boisé derrière l'hôpital. Je m'imagine qu'il rêve de s'y enfuir.

Je l'invite à manger chez St-Hubert BBQ. Dans la voiture, je lui parle sans cesse : de mes enfants, de mon boulot, de mes études. Puis j'essaie de lui tirer les vers du nez. Il répond à mes questions en dix mots à peine. Distracte, je rate la sortie et nous échouons finalement au Benny de Repentigny. En dévorant son combo soupe - quart de poulet cuisse - frites, il m'annonce qu'il veut renouveler ses vœux de mariage avec Muse. Il fait peu de cas de mon air déconfit quand je lui demande s'il est bien certain qu'elle acceptera. Pour lui, à cet instant, c'est l'évidence. J'évite le sujet sur la route du retour. J'ai quand même semé le doute dans son esprit. En arrivant dans sa chambre, il s'assoit sur son lit et commence à pleurer. Il s'ennuie d'elle. Il se sent abandonné. Je le console du mieux que je peux. J'y arrive, vaguement... Je ne suis pas celle qu'il espère.



Il suffira de quelques semaines, après qu'il soit rentré chez lui, pour que la séparation s'impose. Muse veut *vivre sa vie*, sans avoir à s'occuper d'un homme qui *perd la tête*. De mon côté, j'échafaude mille scénarios. À quelques reprises me vient en tête l'idée que mon père joue la comédie - ou encore que son *état* lui permet d'*oublier* ce qu'il refuse de s'avouer.

Fin décembre 2018, je finis de regarder *Black Swan*; la musique de Tchaïkovski résonne encore. Il est minuit passé quand je m'arrête dans mon bureau pour prendre mes messages avant d'aller me coucher. Je constate que mon père vient, enfin, de m'envoyer sa réponse à ma lettre. Le fichier est crypté, et j'ai toutes les misères du monde à l'ouvrir. J'ai le goût d'abandonner, mais je m'obstine, tout en essayant de contenir ma nervosité. Puis je réalise que j'inverse deux chiffres dans le code secret qu'il m'a transmis. Je soupire. Je nage entre deux eaux.

Mon père habite maintenant chez sa petite sœur, qui l'a accueilli sans hésiter (ma tante est une fée, d'une générosité et d'un courage exceptionnels). C'est un vrai *retour au bercail*; il est revenu près du Saint-Maurice, dans la région qu'il a quittée, avec ma mère, il y a une cinquantaine d'années. Ça me soulage de le savoir là-bas : que serait-il advenu de lui, autrement? Je ne suis pas une oie blanche. Pour mille raisons, je sais que je ne l'aurais pas hébergé chez moi. En quelques semaines, les symptômes de *démence* disparaissent de nouveau. Il accomplit une foule de tâches, il se lève à l'aube pour faire déjeuner les quatre femmes hors normes que ma tante héberge, il les taquine : il se sent *utile, apprécié et aimé*.

Dès les premières lignes, juste après avoir noté que ma lettre et mes poèmes (je ne me rappelais pas les lui avoir envoyés) l'ont touché, il m'avoue qu'il a eu du mal à m'écrire, qu'il a eu *besoin de prendre du recul en raison d'émotions jusque-là profondément enfouies et qui ont refait surface*.

Pour te parler
Je m'encre dans un temps
Plus grand que nous
Je suis ta fille
Je ~~suis~~ ta trace

Dans tes yeux bleus
Trans ∞ parents
∞ formés
∞ perçants
∞ lucides
Un fantôme
Apparaît
Je choisis
De lui sourire



1981

*Tu es à genoux dans l'escalier
Tu n'as même pas l'âge que j'ai
Plantée sur le tapis, vert de gris
Je toise ton crâne, dégarni
« J'ai plus que la moitié de ma vie de faite »
Panicquée
J'ai vu la mort dans ta calvitie*

Lui aussi remonte d'abord intuitivement à son enfance. Il me raconte les fureurs de son père, ses absences, l'accent tragique de leurs adieux, la complicité avec sa mère, et l'amour qu'il leur porte, en définitive, à tous les deux. Il liste, sans donner de détails, ses mauvais coups; il dépeint la pauvreté, qui rejaillit sur toutes les sphères de la vie. Il évoque l'entêtement de ma grand-mère lorsqu'elle l'oblige à *lâcher sa job à la Consol* pour entreprendre des études universitaires (ils seront trois enfants sur huit à obtenir un bacc) et, au bout de sa folle jeunesse, son départ précipité vers la grande ville. Il me confie ses plus vives douleurs, ses chagrins d'amour. Il a eu *des peines sans fonds et des joies sans plafond*. Ça me rappelle les paroles d'une chanson de Françoise Hardy, que je l'ai souvent entendu fredonner.

*Tous les garçons et les filles de mon âge
Font ensemble des projets d'avenir
Tous les garçons et les filles de mon âge
Savent très bien ce qu'aimer veut dire
Et les yeux dans les yeux
Et la main dans la main
Ils s'en vont amoureux
Sans peur du lendemain
Oui mais moi, je vais seule
Par les rues, l'âme en peine
Oui mais moi, je vais seule
Car personne ne m'aime.*

*Mes jours comme mes nuits
Sont en tous points pareils
Sans joie et pleins d'ennui
Oh! quand donc pour moi brillera le soleil?*

Mon père est un romantique. Il m'assure que la plus grande déchirure demeure pour lui celle qui l'a séparé de ses enfants. Il me dit sa confiance en moi, sa fierté (le jour de mon mariage, un an plus tôt, il avait déjà remercié ma mère de nous avoir si *bien élevées*, ma sœur et moi). Il évite de me donner des conseils. C'est moi qui suis à l'origine de cette correspondance, mais je ne sais plus trop comment interpréter tout cela : je suis Odette; je suis Odile. Le passé nous rattrape tous les deux. Pourquoi suis-je tentée de lire entre les lignes?



Printemps 2019, je reçois un appel de ma cousine, la filleule de mes parents, la seule dont je suis restée proche. Ma tante et elle s'inquiètent. Mon père a des comportements étranges. Des policiers l'ont intercepté à 21 h, alors qu'il zigzagait de maison en maison sur le chemin de St-Tite, à la recherche d'une femme qu'il a connue jadis. Les symptômes de *démence* réapparaissent pour une troisième fois. Il a du mal à utiliser la télécommande de la télé, la nourriture lui donne des hauts le cœur (il ne jure plus que par la crème de tomates Campbell) et il fume (beaucoup). Je m'inquiète : crois-tu que ma lettre a réveillé ses oiseaux de malheur?

En quelques jours, je forme avec ma cousine une cellule de crise. Mon père est toujours marié avec Muse. Même s'ils sont séparés depuis deux ans, légalement, c'est elle qui est responsable de lui en cas d'*inaptitude*. On entame une course contre la montre, avant qu'il ne se replie complètement, afin de mettre son existence à *jour*. Il accepte que je sois celle qui prendra soin de lui et qui administrera ses biens s'il n'est plus *apte* à le faire lui-même. Les rendez-vous se multiplient et moi, je multiplie les allers-retours entre les points d'un polygone géographique irrégulier : l'Estrie où j'ai ma maison, la Mauricie où il habite, Montréal où il a ses affaires et Lanaudière où pratique son médecin de famille. Nous retournons même à Douglas, mais le neurologue est médusé. Il recommande de consulter en psychiatrie.

Même si l'état de mon père *se détériore* de jour en jour, j'hésite à faire homologuer le mandat. Il abandonne avec détachement la plupart de ses responsabilités. Je vois bien, cependant, qu'il résiste à ce que je m'immisce dans le peu qui reste de sa relation avec Muse. Je fais face à des dilemmes imprévus. Je suis bouleversée, tant d'un point de vue éthique que personnel. Je ne me résous pas à déterminer, pour lui, ce qu'il fera de ses sous, de ses amours, de son destin. Ce n'est pas d'hier que je questionne ses choix : pourquoi m'immiscerais-je maintenant dans ses décisions? À partir de quand, dis-moi, devrais-je m'autoriser à lui retirer sa *liberté*?

Je m'éloigne un peu lorsque, encore une fois, il reprend du mieux. Je préfère le laisser gérer sa vie comme il l'entend (du moins jusqu'à ce qu'il représente un réel danger, pour lui-même ou pour les autres). Je lui envoie des textos et je lui téléphone de temps en temps, j'initie la plupart de nos rencontres. Dans une sorte de présence fantomatique, lui me laisse composer, à ma guise, notre histoire.

Un ciel transparent surplombe le lac Cameron, quelques kilomètres à l'est de Saint-Eugène-de-Guigues au Témiscamingue. J'embarque dans la chaloupe avec mon père et celui que je considère comme mon grand-père (j'ai compris qu'il a été dur avec Aile, ma belle-mère, dans son enfance, mais je perçois qu'il est l'un de mes rares alliés dans sa famille). Tout de suite après le souper, à la brunante, c'est le meilleur temps pour la pêche. On *troll* jusqu'à l'heure bleue, ma préférée depuis cette époque, et je me sens *en paix* dans le silence sauvage



de la nature. On rentre, et mes 12 ans me permettent de m'éterniser derrière la cabane à poisson. J'observe mon grand-père et mon père fileter nos 3-4 brochets et le beau doré que j'ai attrapé juste avant qu'on remonte nos lignes. Une ampoule éclaire faiblement leurs gestes précis, tant de fois répétés. Les étoiles se mirent dans l'eau assoupie. Je savoure mon privilège.

Je les chéris comme des pierres précieuses, ces instants tout simples qui, me semble-t-il, ont été trop rares. C'est probablement grâce aux souvenirs que j'en ai gardés que j'accepte d'organiser les 70 ans de mon père avec ma cousine, à la fin juillet 2017. On réunit sa famille et les quelques amis qu'il s'est faits en participant aux réunions des Chevaliers de Colomb. À la fin de la soirée, mon père remercie une à une chacune des personnes présentes. Volubile, il souligne l'intense bonheur qu'il éprouve de revoir ma sœur, descendue du moyen Nord, et mon demi-frère, avec qui il a maintenant peu de contacts. L'émotion fait trembler sa voix quand il dit combien il est touché que les enfants de Muse, qu'il a vus grandir, soient venus. Finalement, il se tourne vers moi.

Toi... toi tu es toujours là.



FANIE PELLETIER

Manuscrites



Pendant que sa Folie

Petit papa qui dort dans l'antichambre
De la
MORT

Pendant que sa Folie se (re)lance dans la
Vie.

Acculé au pied de tes choix passés,
tu ~~as~~ dois subir une longue agonie.

Ce n'est pas une punition, seulement une
ironie.

Amis - nous devons l'un de l'autre plus
que nous le pensons ?

Nos choix d'hier sont un trampoline ^{par}
miex (que) rebondit ici et maintenant.



Secrets

Ta dignité préservée

Mais les secrets aussi

N'aurais-je donc jamais à ~~perdre~~ ^{contenu}

Toutes ces années de pudeur empilées

Mérites-tu cet honneur

Que je t'expose ainsi dans mon foyer?

Oui, car tu as été au temps le centre

De ma vie.

Parents (trop) secrets

Parents (trop) sérieux

Parents (pas assez) affectueux

Parents de moi, enfant, je vous dois
beaucoup. Mais pas tout.

Has-tu enfin me dit
le secret pour être heureuse
Et celui
Pour ne pas mal vieillir



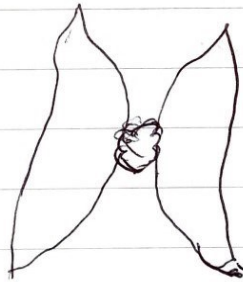
Des ailes de papier

Tu m'as donné (légué)
des ailes (de papier)

bon prende mon envol

~~Et commences ainsi~~

Au milieu de ma vie.



Ouf...

Toi qui a plus récupéré moi

Sais-tu si les papilles

Peuvent fleurir et coloriser

Dans le ventre, ça

Ça s'appelle

Y diffuser toute la chaleur
et les spasmes de vie

Qu'on appelle l'Amour ?

Et l'Amour préserve t-il de la
Maladie ?

Exsécute t-il l'amour ?

Minuscule

Préoccupé tu es
Sourciers de votre confort,
Seul et minuscule

Dans une grande et pièce lésée
Qui contient désormais

~~Toute~~ ton univers
Tu poses des questions

Écoutes les réponses

Luttes contre la fatigue

T'accroches à la dignité

~~Qui~~ seule rescapée de ton monde d'avant



Ensemble et séparés

Tu es toujours là
Lucide, ^{semi} solide

Aide de vivre
Jusqu'au bout

Tu t'agrippes

Tu t'accroches

Tu te suspends

Tu te balances

Doucement

Au bout

De ton corps défilant

Tu as misé sur le mauvais ^{de} mercé

Tu as eu tout faux

L'argent s'empile

Les biens se démodent

Et pendant ce temps

Toi tu es seul - même

ton esprit s'étiole

Tes yeux t'abandonnent

Tes mains s'agitent sans cesse

Elles ne savent plus tenir et contenir

Bientôt ce seront tes jambes

Heureusement il te reste les mots

Il te reste la parole

T'observer est parfois assez
Assez pour savoir, assez pour assurer
Que mes chers sont les bons
Ceux qui te ressemblent
Comme ceux qui sont à l'ever des tiens
Je suis toi

En partie

Je suis moi
En ^{grande} partie

Ensemble, tu vois

Nous formez un tout

Ensemble et séparés
Nous formons une famille

Te rejoindre

J'y arriverai en jour
Ne pas croire
Que je serai épargnée
Simplement par ma volonté
Tu m'as légué beaucoup de choses
Des boules, des légères
Juste assez
Pour te délester
Vers le grand voyage
D'ultime
Celle dont on ne revient pas

Indifférence

Il paraît que tu veux marier
Maintenant, pas trop longtemps
En fait tu veux que ça cesse
Ave tout-ou-ça grand rien-cesse

Enfin

Sais-tu que c'est une grosse décision ?
Qu'elle est irréversible ?

Ave moi, ta fille, je ne suis pas prête ?

Certains s'impatientent, estiment que c'en est assez
Évaluent que tu as assez souffert ...

Et toi ?

Et moi ?

Poussière

Je n'aurais qu'une amie à matin, celle
L'aspirer toute la poussière
Aspirer, m'activer, m'accepter
Le corps
Et l'esprit
Faire disparaître la poussière
Pour cacher le sort
Pour oublier que la poussière
est aussi
la forme que prend
la fin de toute vie.



La grande fatigue

Je suis épuisée, je suis en puits
(Respirer) à sec

Qui est passé toute cette eau
Vive

Qui étirait mes os, et celle des autres
Qui me donnait toute cette énergie

Mon énergie

Qui faisait fonctionner si bien mon corps

Et mon esprit

La grande fatigue s'est installée

Elle a recouvert le puits

Je suis désormais é-puits-ée

Pandémie

Le voilà prisonnier

Le voilà prisonnière

Nous voilà prisonniers

Non pas de nos corps

De nos maleties De nos gènes

Nous voilà prisonniers

Tous deux réunis

Tous deux reliés par-delà les villes

Prisonniers de lieux

Confins

Dans l'attente qu'un voyageur indésirable

Frappe ou Passe sur nous Vair

Pandémie II

Qu'aurais-tu pensé de cette folie ?

Folie, c'est ce prénom que tu voulais
me donner

Tu es peureux, surtout lors de la pandémie

As-tu pris beaucoup de risques ?

Tu es secret aussi, je le réalise
Aujourd'hui -

Fier aussi, tu n'as pas qu'on te juge,

Te juge, te prend en pitié

Te prend en amitié ?

Tu nous jures en beaucoup d'ans
Tout le contraire de toi, je suis

Petit oisillon

Placide, tu passes glisses sur les jours
Dépassable, tu acceptes ton sort,
Cette vie, ta fin de vie
Mais est-ce comme cela que tu la passes ?

~~Seras-tu là pour les~~
~~tu vas ta 80^e année s'écouler~~

A l'abri des regards
Mais peut-être pas tant que ça
Tu n'a jamais été si entourée
Quelle ironie ! Toi le cachtouille
Toi l'homme qui a vécu une vie libre
Dans le carcan de tes peurs

Comme moi, tu t'accroches à quelqu'un
Pour ne pas tomber de ton nid
Petit oisillon à la tête dégarinée
Grand corps pâle et



Le reflet

De t'avoir vu seulement quelques instants
 À travers une vitre, à travers une porte,
 À travers ton interprète qui a dû
 Me répéter à moi
 Que toi tu m'as dit
 Quand tu m'as vu, aperçue, entrevue
 À travers une vitre, à travers une porte
 À travers et par-delà la folie
 Pandémique - Enfermé dans ta prison
 Tes mots ont traversé la vitre, la porte
 La vie
 Tes mots ont dit Je t'aime

La Transmission

Je suis allée jusque chez-toi

Jusqu'au balcon

Pour te voir, pour te parler

Pour que tu me vois

J'avais le cou cassé à force

De lever la tête vers toi

Papa

Et toi tu n'as presque rien dit

Tu n'étais peut-être pas très bien

"Pas une bonne journée" a dit R.

Tu étais agité, fatigué



Es-tu fatigué de vivre
De traverser des journées
Ponctuées seulement de repas
et de repos

Attends-tu encore de la Vie?

Et bien moi, je vis

Je vais vivre pour toi, Je vais vivre
Pour deux

Je vais vivre pour nous deux





FRANCE BRÛLÉ

Une dernière danse





Je reviens tout juste d'un voyage de deux semaines en Grèce, avec ma belle gang de neuf jeunes filles de 58 ans. Quel moment inoubliable!

Dès mon retour au travail, la routine s'installe. Ce n'est pas facile, les premiers jours. Mais il faut parfois se motiver soi-même afin de trouver un certain plaisir, tout particulièrement quand on revient de vacances.

En ce vendredi de juillet, j'invite mon amie Beatriz à dîner au restaurant. Comme il fait super beau, on se dirige vers le Shish Taouk. Après avoir passé notre commande, on s'installe à l'extérieur. Non, ce n'est pas une superbe terrasse avec vue sur la rivière. On prend place sur de petites chaises inconfortables, sachant très bien qu'on ne pourra pas y rester assises plus d'une heure, à côté d'un beau stationnement asphalté qui borde la rue principale. On se dit que la vie est belle... même dans ce décor!

On parle de mon voyage, du travail, du quotidien. Vers midi trente, mon cellulaire sonne. Qui peut bien me téléphoner, sur l'heure du dîner, un vendredi? Je vérifie la provenance de l'appel : Sorel-Tracy... Le numéro ne me dit rien. Intriguée, je décide de répondre.

À ce moment-là, ma vie s'arrête. La personne au bout du fil m'apprend que mon père souffre de difficultés respiratoires et qu'il est parti à l'hôpital en ambulance. Je raccroche, j'expose en quelques mots la situation à Beatriz et je reprends mon téléphone.

Je n'appelle pas Josée, car elle vient de subir une chirurgie bariatrique. Ma petite sœur était très fatiguée lorsque je suis allée la voir hier soir. Elle était heureuse de son choix, mais elle avait clairement besoin de repos. Je contacte plutôt mon frère. Je parviens à rejoindre Monique, sa compagne. Elle et Raymond se dirigent à l'hôpital. Je dois y aller, moi aussi, je le sens. Beatriz offre de m'accompagner. J'y pense et je finis par refuser : je ne sais pas quand je vais revenir. Je la dépose au bureau et je prends la route pour l'Hôtel-Dieu de Sorel.

Une heure de trajet à penser à toi, mon 'tit papa.

Arrivée à l'urgence, j'aperçois Raymond et Monique. Ils attendent... Ah! L'urgence et l'attente! Qu'est-ce qu'on attend, à l'urgence? Des nouvelles. Oui, des nouvelles! On veut des nouvelles! Qui nous donnera des nouvelles? Des bonnes ou des mauvaises, peu importe, on veut des nouvelles!

Je vais vers eux, je les embrasse. Raymond n'en sait pas plus que moi : notre père est à l'intérieur, derrière la réception de l'urgence. Les portes sont fermées. Le médecin est supposé nous donner des nouvelles. Oui, on veut des nouvelles! Je ne tiens plus en place. Je vais à la réception. Bon, ça y est! Je suis à la réception de l'urgence, dans une file d'attente. Évidemment! Mais je ne veux pas attendre. Je veux voir mon père. J'ai besoin de le voir, de



lui parler, de lui toucher. À l'urgence, il faut indéniablement faire preuve de patience. Je me place en ligne et je ressens dans mon corps la justesse de l'expression « je brûle d'impatience ». En effet, ça bouillonne à l'intérieur de moi. L'attente me paraît durer une éternité. Il y a cet homme, au guichet, qui trépigne. À maintes reprises, il dit et redit à l'infirmière qui fait le tri : « Donnez-moi l'heure exacte à laquelle je vais voir le médecin. Je n'ai pas le temps d'attendre comme ça. Si vous ne pouvez me dire l'heure exacte, eh bien je retourne travailler. » Une fois de plus, le travail l'emporte sur la santé : trop souvent, on se tue à l'ouvrage!

C'est maintenant au tour de la fille en chaise roulante. Je lui souris, elle me sourit. Je prends ma plus belle voix et je lui demande gentiment :

Est-ce que je peux passer devant vous? J'ai juste une question à poser à l'infirmière. Je veux voir mon père qui est derrière ces portes.

Je viens de sauver de précieuses minutes. L'infirmière m'assure qu'il n'y a pas de problème. Quelqu'un va m'ouvrir la porte. Je fais signe à Raymond et à Monique. Raymond me rejoint. On pénètre dans le secteur névralgique. Où est notre père? De ce côté des portes closes, on ressent l'urgence. Je me présente au comptoir pour savoir où est stationné notre père. Je dis stationné, car personne ne reste longtemps à l'urgence : le billet n'est valide que pour quelques heures, tout au plus. Ensuite, on te dirige soit sur un étage, soit vers un autre hôpital, soit vers la sortie.

Enfin! Il est là, juste devant nous, endormi, dans un beau pyjama d'hôpital bleu. On lui administre un soluté par perfusion au bras gauche. Il a l'air bien, il est calme. Pour l'instant, il est seul dans la pièce meublée d'appareils divers, dont j'ignore l'utilité. Puis j'entends quelqu'un dire : « On va vous transférer. » Peu de temps après apparaissent, de l'autre côté d'un rideau, une mère et son enfant, qui repose sur son ventre. La femme me sourit et me confie : « Elle vient de s'endormir. Ses convulsions semblent terminées. » Je tiens très fort la main de mon père.

Je suis là, mon 'tit papa. Raymond aussi est là, tout près.

J'entends les ambulanciers entrer en poussant une civière. Le médecin répète : « David, reste avec nous. » C'est si triste. Ce jeune homme a essayé de mettre fin à sa vie, tandis que derrière les rideaux, d'autres se battent pour rester en vie. Quel paradoxe!

Mon père se réveille enfin. Il a froid. Je vais lui chercher une couverture et, à mon retour, la médecin, une jeune femme, est à son chevet. Après les présentations d'usage, elle me dit qu'il ne lui reste que quelques jours, peut-être même quelques heures, à vivre... Je ne comprends pas : il est pourtant là, bien vivant. Oui, il y a la démence, mais que se passe-t-il?



Tout va trop vite. Je prends une grande respiration et avise la médecin que mon père et ses trois enfants ne veulent pas d'acharnement médical. Elle acquiesce et sort de la pièce. Profitant de ce moment d'inattention, mon père tente d'arracher son soluté. Je me précipite au comptoir pour alerter les infirmières. Elles me signalent qu'en raison de nos directives concernant l'acharnement thérapeutique, elles ne lui installeront pas de nouveau soluté. Mes idées se bousculent dans ma tête.

Raymond sort un instant pour donner des nouvelles à Monique et griller une cigarette. J'entends encore le médecin dans la pièce d'à côté : « David, reste avec nous. Appelez le Centre Anti-poisson. » Un préposé se pointe : on transfère notre père à l'étage, dans une chambre privée. Où est Raymond? Va-t-il trouver la chambre? Tout va beaucoup trop vite!

Ne t'inquiète pas, mon 'tit papa, on est là.

Je chuchote à mon père, qui émerge doucement de son sommeil, qu'on le transfère dans une plus belle chambre. Un tour d'ascenseur et hop! le voilà au 4^e étage. La chambre 4114 est tout au bout du corridor, juste à côté de la pouponnière. Mais la porte entre les deux mondes, qui sont au fond si près l'un de l'autre, est verrouillée.

Il est déjà 16 h. Raymond et Monique arrivent enfin. Les préposés ont installé mon père dans son nouveau lit. Après seulement quelques minutes, il demande à s'asseoir. On le déplace sur la chaise et on le recouvre de plusieurs couvertures. La chambre est grande, elle peut accueillir trois patients. Toutefois, un seul lit est pourvu de sa literie.

Mon père est très réveillé. **Il est content qu'on l'ait amené à l'hôtel, à Québec.** Je sonde Raymond et Monique. Et pourquoi pas? Pourquoi ne serait-on pas à l'hôtel, à Québec? La démence a ses bons côtés. **On est Québec, dans un hôtel 5 étoiles, tout inclus. Mon père nous explique qu'il a deux bracelets au poignet : un pour l'hébergement et l'autre pour la bouffe. N'est-ce pas merveilleux ?!** Cette démence qu'on a si souvent détestée depuis trois ans lui permet, à la fin de sa vie, de **faire un voyage dans une ville qu'il adore et de profiter du tout inclus.**

On te suit, papa. On est avec toi. On t'accompagne dans ton dernier voyage.

C'est incroyable! Mon père n'arrête pas de nous parler. Il nous raconte toutes sortes d'histoires qu'il a vécues. Je me tourne vers Raymond, étonnée :

C'est impossible qu'il lui reste seulement quelques jours, encore moins quelques heures. Il est presque lucide! Le seul « problème », c'est qu'il se pense à l'hôtel.



À 18 h, mon père n'a pas encore reçu les médicaments qu'il prend toujours avant le souper. Que se passe-t-il? Je me dirige vers le poste des infirmières pour m'informer. Je m'adresse à l'une d'elles, qui me renseigne avec tendresse : « La famille a signé pour qu'il n'y ait pas d'acharnement, alors votre père ne recevra plus ses médicaments habituels. »

Soupir. C'est bien vrai : on se dirige vers la fin, vers autre chose, vers une nouvelle réalité. C'est difficile à imaginer quand on le voit assis en train de jaser. Je m'inquiète encore quand je m'aperçois que son souper n'arrive pas. Je retourne au poste, et les infirmières se rendent compte qu'elles l'ont oublié. Elles s'organisent pour lui faire monter un plateau. Pendant ce temps-là, **mon père se lève pour aller souper au restaurant de l'hôtel.**

Mon 'tit papa, notre hôtel est un hôtel de luxe. Un serveur va te livrer ton souper.

Il sourit, très fier d'être dans un hôtel de luxe, un 5 étoiles. Raymond, Monique et moi, on n'en revient pas de l'entendre jaser sans arrêt. Il est près de 21 h. Raymond et Monique doivent retourner chez eux. Après leur départ, mon père me confie qu'il est très fatigué : **la visite est partie tard, mais la politesse veut qu'on ne la mette pas dehors.** Ça me fait sourire. Il a toujours aimé la visite. Il a été un hôte hors pair pendant des années. Sa femme, ma mère, mon amie, notre chère Carmel, qu'on appelait affectueusement Manda, était, elle aussi, très accueillante. Elle et mon père formaient un couple exceptionnel. Ils ouvraient avec générosité la porte de leur maison, recevaient sans hésiter la famille et les amis à leur table. Je reconnais bien mon père. **Aux soins palliatifs, il aborde sa fin de vie à sa façon, la démence lui permettant d'être à l'hôtel et de recevoir de la visite.**

Est-il possible que la médecin se soit trompée? Mon père a l'air vraiment bien. Je ne perçois aucun signe de faiblesse. Il a peu mangé, mais c'est ainsi depuis plusieurs mois. Ma cousine Claudine vient nous voir en soirée. Elle m'aide à mettre des draps sur le lit où je vais dormir, près de lui. Après l'avoir accompagné aux toilettes, je mets mon père au lit. La fatigue transparaît sur son visage. Je demanderai aux gens qui viendront le visiter dans les prochains jours de partir plus tôt, car il doit se reposer.

Je me couche tout habillée pour cette première nuit. Allongée dans le lit adjacent au sien, je commence tout juste à m'endormir quand une infirmière me réveille en touchant mon épaule : « Vous ne pouvez pas dormir dans ce lit. C'est un lit d'hôpital. » Je n'y comprends rien. La médecin m'a pourtant confirmé que cette chambre est privée : pourquoi ne puis-je pas utiliser un des deux lits vides? « C'est un lit d'hôpital. Seuls les patients admis peuvent y dormir. Je suis désolée, mais les directives sont claires à ce sujet. »

Je n'en reviens pas : dans quelle société vivons-nous? Mon père est en fin de vie, il n'en a plus que pour quelques jours, peut-être quelques heures. La médecin nous offre une



chambre avec salle d'eau privée. On n'assignera aucun autre malade à cette chambre tant que mon père y sera, mais il faut suivre les directives écrites par un fonctionnaire et garder libres les deux lits supplémentaires?! Ma pression monte. Je ne peux m'empêcher de retorquer :

Si un patient a besoin d'un lit, je me lèverai et je vous aiderai à placer la literie!

Puis, je me calme parce que l'infirmière est gentille. Je sens qu'elle est d'accord avec moi, mais qu'elle doit respecter les directives. J'ai donc droit à une civière, que l'on glisse entre les deux lits.

C'est excellent! Je me sens encore plus près de toi, mon 'tit papa. Il faut toujours voir le bon côté des choses. C'est ce que toi et ma chère maman m'avez appris.

Mon père s'est rendormi. Je m'assoupis aussi, mais je ne dors pas profondément au cas où il aurait besoin de moi. Combien de fois se lève-t-il pour aller aux toilettes au cours de la nuit? Je ne sais plus : quatre, cinq, six fois, peut-être. Je l'entends glisser doucement du lit. À la lueur de la lumière en provenance de la salle d'eau, je l'aide à mettre ses pantoufles et je tiens son bras pour l'accompagner. Ce besoin primaire existe dès notre naissance et demeure jusqu'au dernier jour... C'est la nuit. On oublie le lavage des mains et on retourne se coucher pour quelques minutes, ou quelques heures, jusqu'au prochain lever. Puis on fait le même trajet, les mêmes actions, les mêmes mouvements. On prononce les mêmes paroles.

Je t'aime, mon 'tit papa. Repose-toi, dors tranquille, je suis là.

Le jour se lève. Je me sens perdue dans le temps. Hier, c'était le vendredi 13, ce qui veut dire qu'aujourd'hui, on est le samedi 14 juillet. J'envoie un message à Claudine pour qu'elle m'apporte une brosse à dents, du dentifrice et un bâton de déodorant : toutes ces petites choses essentielles à un séjour imprévu dans un hôpital. Un peu plus tard aujourd'hui, ma chère amie Éline profitera de sa visite pour me remettre un sac de survie rempli de vêtements. Je pense à tout ça quand mon père se réveille.

Il est tôt, papa. Es-tu certain de ne pas vouloir dormir encore un peu?

Je l'accompagne à la salle de bain. Je l'aide à se laver les mains. J'ouvre les rideaux et je l'installe dans sa chaise. Naturellement, je prépare quelques couvertures afin qu'il n'ait pas froid. Lorsque le déjeuner arrive, vers 8 h, il s'est déjà rendormi. Je descends me chercher un grand café et un bon muffin santé fraîchement sorti du four. À mon retour, mon père dort



encore. J'en profite pour répondre au message de Josée, qui veut venir aujourd'hui. Je lui dis que c'est beaucoup trop tôt après sa chirurgie.

Vers 9 h, le médecin assigné à l'accompagnement en soins palliatifs entre dans la chambre. Il s'assoit pour qu'on discute. Il me demande qui a installé mon père, qui dort encore, dans la chaise. Fièremment, je lui indique qu'il s'y est rendu de lui-même et que je lui ai tenu le bras, sans plus. Le médecin note qu'il est possible que l'urgentologue ait fait une erreur : mon père a peut-être plus que quelques jours à vivre. Je le savais, je le savais! C'était beaucoup trop rapide, tout cela! J'ai hâte d'annoncer la nouvelle à Josée et à Raymond. Le médecin, qui deviendra notre ange, me dit qu'on parlera demain du transfert à l'Hôpital Général ou à la résidence de soins palliatifs.

Mon père se réveille enfin. **On est toujours à l'hôtel, à Québec.** Claudine vient nous visiter tôt, et j'en profite pour faire une mini toilette. Quel plaisir de se brosser les dents! Quelle merveilleuse invention que cette pâte et cette brosse! Un vrai bonheur!

Comme ce fut le cas durant toute sa vie, mon père reçoit de la visite : sa belle-sœur Francine; son beau-frère Germain; Noëlla, sa dernière flamme; sa belle-sœur Céline, avec qui lui et ma mère ont fait plein d'activités, plein de voyages... Sa petite sœur Lise, la plus jeune de leur famille de 11 enfants, vient aussi. Elle me raconte calmement qu'elle les a tous vu quitter ce monde, l'un après l'autre. Et maintenant, son frère, le dernier, celui qui l'a tant gâtée, partira sous peu. Elle ne pleure pas, elle n'a plus de larmes. Est-ce possible? Je crois que oui. Je connais une seule autre personne qui n'a plus de larmes. Je lui en parlerai peut-être, un jour.

Monique et Raymond m'apportent un dîner avec de belles surprises : des noix et des croustilles. C'est à mon tour d'être gâtée! Je profite du fait qu'il y a beaucoup de monde pour m'asseoir à l'écart. J'ai toujours aimé observer les gens, leurs interactions, leurs façons d'agir et de réagir. Aujourd'hui ne fait pas exception. Chacun fait avec son vécu, ses propres expériences. L'un quitte la chambre en pleurant, une autre ne verse aucune larme, plusieurs me semblent nerveux.

Je crois qu'on se sent tous bousculés. Combien de temps nous reste-il avec mon père? Un jour, une semaine, un mois? Depuis quand le perd-on petit à petit? Un an, deux ans, trois ans? La démence, cette maladie subtile, l'emporte tranquillement depuis près de trois ans. Est-ce elle qui l'emmène encore plus loin ou est-ce lui qui veut partir? Il ne peut plus répondre à mes questions. Ce temps-là est révolu. J'observe. J'observe Raymond. J'observe tous ces gens venus le voir. Certains ne reviendront plus, car ils en sont incapables. Je peux comprendre. J'observe la vie qui se déroule comme un film sous mes yeux. Saisir le moment présent et le vivre à pleine intensité n'est pas toujours facile.



Mon père me demande où j'ai mis mes bracelets pour notre tout inclus. Je lui indique que je n'ai pas besoin de bracelets.

L'endroit où tu es, où tu vas, je ne peux pas y être totalement, papa...

Les visiteurs repartent. On se retrouve seuls. Son bébé, Josée, ne viendra pas aujourd'hui, car elle doit reprendre des forces après sa chirurgie. Mais surprise! Beatriz, une de nos deux amies colombiennes apparaît dans le cadre de porte.

Oui, papa, c'est Beatriz. L'autre, comme tu dis, est dans le Nord. C'est curieux de constater à quel point tu te souviens de ces femmes, qui sont pourtant entrées tard dans ta vie.

Je laisse mon père avec Beatriz et j'en profite pour aller chercher quelque chose à manger pour souper avec elle. Quand je reviens, ils sont là, tous les deux, à visionner les clips de Shakira sur le téléphone cellulaire de notre amie. Mon père a toujours adoré la musique. Il est encore là, avec nous, alors on en profite. Raymond et Monique viennent tout juste de revenir quand, soudainement, il s'exclame : J'aimerais bien danser!

Mais oui, pourquoi pas, mon 'tit papa, on va danser.

Il réfléchit et il ajoute : Mais il n'y a pas de piste de danse ici. Je me lève, je tasse toutes les chaises pour faire de la place.

Voici ta piste de danse.

Ce qui est merveilleux, avec la démence, c'est qu'on peut s'inventer un monde en parallèle et y croire. J'aide mon père à se lever, et il me fait danser un rock and roll sur la musique de Shakira. Je sais que c'est sa dernière danse. Raymond et Monique repartent tout de suite après notre prestation. Il nous a encore impressionnés! Il nous a charmés. La danse est ancrée dans son corps, qui répète presque d'instinct tous les mouvements. Du rock and roll à la danse en ligne, peu importe, il a toujours dansé.

Mon père nous jase. Lorsque Beatriz est sur le point de partir, il me lance : Il faut aller reconduire la visite! Quel charmeur il est! Il sort de sa chambre d'hôtel en prenant Beatriz par la taille et moi, par la main. Il est fier d'avoir deux femmes à ses bras. Ah, ce qu'il aimé les femmes! En longeant le corridor, il en profite pour jeter un coup d'œil dans les autres chambres. Je crains qu'il remarque qu'il est dans un hôpital. Mais non, il se tourne vers moi et me dit : Regarde, ils prennent des photos. Ça doit être un mariage. Moi, je vois une infirmière prendre des radiographies et un patient en isolement. La démence, si cruelle parfois, vient comme par magie alléger ses derniers jours en lui faisant vivre cette vie qu'il a



tant aimée. J'imagine ce qu'il perçoit : un bel hôtel 5 étoiles avec de longs corridors remplis de gens en vacances, heureux, un genre de croisière tout inclus.

La nuit tombe. Et le vent tourne à 180 degrés. Mon père ne veut plus se mettre au lit. Il insiste pour rester dans sa chaise. Mais il est de plus en plus faible. C'est normal : il grignote à peine, à l'exception des desserts. Je l'aide à s'installer dans sa chaise. La démence l'emmène ailleurs. Que se passe-t-il? On a pris un grand virage, et je n'ai rien vu. Il fait de la projection. Il me dit de ne pas avoir peur, d'aller m'enfermer dans la salle de bain, de bien verrouiller la porte. Il va surveiller, il va les surveiller. Je lui assure 100 fois qu'il n'y a pas de danger et que je n'ai pas peur, mais c'est inutile. Il vient de passer dans un autre monde, et celui-là est sombre. Comment faire pour le ramener dans sa vie d'hôtel 5 étoiles? J'essaie, j'essaie encore, et je me bute à son refus catégorique.

Allez, mon 'tit papa, tu es fatigué, allons dormir.

Cette conversation avec l'angoisse de la démence ne semble pas vouloir se terminer. Finalement, après plusieurs tentatives, je réussis à mettre mon père au lit. Il veut que je dorme avec lui pour me protéger. Il me demande de m'installer à ses pieds. Combien de temps cela dure-t-il? Je ne sais pas, je ne sais plus, car à partir de ce moment, les nuits nous ramènent sans cesse du côté obscur de la démence. J'approche ma civière de son lit. Il veut me tenir la main afin que je n'aie pas peur. On est main dans la main durant plusieurs minutes. La fatigue s'installant de mon côté, je laisse tomber sa main. Tout de suite, il tente de se relever pour retourner sur sa chaise. Il doit surveiller la chambre, car ils peuvent revenir.

On reprend notre parcours : on passe du lit à la chaise, puis à la salle d'eau, on fait un retour à la chaise et, finalement, au lit. Le temps passe. Cette valse semble éternelle. Je le sens très fatigué, épuisé, mais il a peur. Que puis-je faire pour le rassurer? Les infirmières sont gentilles, elles m'aident à quelques reprises à le remettre au lit. Le délire de mon père augmente, de même que ses hallucinations. Il est près de minuit quand on lui administre un calmant. Mais la démence est plus forte que le médicament. À plusieurs reprises, je dois lui parler et lui tenir la main pour le réconforter. La démence me tient réveillée presque chaque minute de cette nuit mouvementée.

Le dimanche le 15 juillet est marqué par la visite de son bébé, Josée. Elle est là, à ses côtés. Elle tient sa main avec une immense tendresse, mais lui n'y est plus. La nuit dernière, sa conscience, ou du moins ce qui en restait, a quitté la pièce. Mon père est étendu, plutôt calme. Le soir tombe, la nuit arrive, et il s'agite de nouveau.

Mon 'tit papa, où trouves-tu cette force pour bouger encore? Je ressens ta souffrance...



Je surveille ses moindres gestes. Il n'arrête pas de vouloir sortir de son lit. Même s'il est inconscient, son corps veut quitter cet endroit.

Dans quel monde es-tu? Que vois-tu, les yeux clos ? Vers qui vont tes pensées? Est-ce que la démence t'a enfin quitté? C'est difficile, papa, je le sens... Prions ensemble.

Je m'agenouille au sol en lui tenant la main. Ensemble (je le sens avec moi), on récite la prière universelle afin que, je l'espère, tout se passe bien pour lui. Il ne parle plus depuis près de 24 heures, mais il bouge et bouge encore.

Le lundi 16 juillet, au petit matin, je me souviens que Josée et Raymond m'ont demandé de poser la question au médecin : est-il possible de lui administrer un médicament afin d'alléger sa souffrance? Je soupire. Ce n'est pas une tâche facile, mais je le ferai. Mon père dort tranquille lorsque Claudine et Monique arrivent, presque en même temps. Puis le médecin, notre ange, nous rejoint dans la chambre. Lui qui avait considéré, samedi, que l'urgentologue pouvait s'être trompée dans son évaluation, s'est ravisé hier : « Je crois que René va demeurer ici jusqu'à la fin, car il a beaucoup faibli. » Que va-t-il nous annoncer aujourd'hui? Bon, je dois me décider à lui poser la question :

Pouvez-vous lui administrer un médicament pour diminuer sa souffrance?

Il me couve avec ses yeux d'ange. Il est debout, tout près de mon père. Il se tient d'un côté de son lit; je suis de l'autre. Son regard se pose brièvement sur Claudine et Monique avant de revenir vers moi. « René ne souffre pas, c'est vous qui souffrez. »

C'est bien vrai! Tu ne souffres plus... Mais Josée, Raymond et moi, on souffre. On ne souffre pas physiquement, mais moralement.

Notre ange-médecin dit vrai. On ne souhaite pas mettre fin à ses souffrances, mais aux nôtres. Oui, même dans ces moments-là, on est un peu égoïstes. On veut en finir avec la souffrance qu'on ressent à l'intérieur, non pas celle qui nous assaille depuis son admission à l'urgence, mais avec la souffrance que nous avons vécue durant les trois dernières années. Le voir partir peu à peu dans son monde, un monde en parallèle, nous a entraînés quelque part dans sa souffrance à lui, celle des premiers instants.

Le fait de savoir que tu allais t'enfoncer dans la démence a dû être une catastrophe que tu as, finalement, peu partagée. Tu as souffert seul, en silence, même si on faisait tout ce qu'on pouvait pour t'accompagner. As-tu déjà entendu parler de bouddhisme, papa?

À la suite de ma question, notre ange-médecin me ramène à ce qui s'est passé au cours des dernières heures. Mon père dort paisiblement depuis minuit. À ce moment-là, comme dans



le conte de Cendrillon, une sorte de magie a opéré. La princesse a quitté la danse et s'est enfuie dans sa citrouille dès qu'elle a entendu sonner les douze coups de minuit; mon père est disparu dans un autre monde à cette seconde exacte où il s'est endormi. C'est un monde où on ne peut pas le suivre, du moins pas pour l'instant. Que se passe-t-il dans ce monde? Notre ange médecin me parle avec douceur : « Regarde René. Il ne souffre pas, il a l'air détendu. Regarde sa bouche, regarde son nez, regarde son front et ses oreilles. Aucun pli ne trouble son corps. Il est calme. » C'est étrange. Lorsque je vais au yoga, ce sont les mêmes paroles que le professeur prononce afin de s'assurer que notre relâchement est complet. Oui, c'est vrai, il ne souffre pas. Il est totalement détendu aujourd'hui.

Notre ange-médecin s'exprime calmement, lentement, comme si le temps lui appartenait. Dans une époque où tout est urgent, où tout est planifié au quart de tour, il nous dit qu'aujourd'hui est un moment important pour mon père. On dirait qu'il ne se passe rien. Mais selon la religion bouddhiste, chaque étape de la vie est importante.

Papa, si tu n'es pas encore parti, c'est qu'il y a une raison. Tu as, curieusement, encore quelque chose à vivre.

Pour les personnes qui sont à ses côtés, on dirait qu'il dort. Comment savoir ce qu'il en est? On ne s'est jamais trouvés dans une telle situation. Le christianisme nous enseigne ce qui se passe après la mort. En résumé, c'est la vie éternelle... à laquelle on accède à certaines conditions. Mais la religion catholique ne nous parle pas des derniers jours, des derniers moments de vie sur terre. D'autres religions, tel le bouddhisme, selon les dires de notre ange-médecin, soutiennent que les derniers moments sont fondamentaux, puisque la personne doit vivre des étapes importantes pour elle-même... J'observe mon père, allongé, et je m'interroge.

Quelles étapes es-tu en train de franchir? Et moi, qui demeure à tes côtés, est-ce que je suis, sans le savoir, une étape? On ne parlera plus de nos nuits, papa, car elles ne sont plus de véritables nuits.

Le mardi arrive. Une étrange routine s'installe. L'être humain sait s'adapter assez rapidement. Après avoir remercié Dieu, je tire les rideaux, je parle un peu à mon père, même s'il ne me répond plus. Je fais ma toilette matinale, je descends me chercher un gros café et un muffin santé et je reviens vers lui. La journée suit son cours : les préposés et les infirmières passent à tour de rôle, que ce soit pour une injection de morphine ou sa menue toilette. Il a sûrement changé depuis vendredi, car il ne mange plus. Je le vois toujours aussi beau. Les visiteurs défilent aussi. Quand les gens arrivent, j'essaie de me mettre un peu à l'écart pour leur laisser la place. Assise en retrait, j'entends Raymond siffler *Souvenir d'un vieillard*.



Cette chanson, tu nous l'as tellement chantée, le soir venu, pour nous souhaiter une belle nuit. Aujourd'hui, c'est Raymond qui te la siffle afin que tu dormes bien.

J'ouvre mon téléphone cellulaire. Je trouve la chanson sur You Tube. Je m'approche de mon père, je mets le son et on se berce de musique avec tendresse, les larmes aux yeux et les sanglots étouffés. Puis, le calme revient dans la chambre. Josée arrive avec Alain, son conjoint. Elle s'approche du lit, elle s'assoit, tient la main de mon père et lui chante elle aussi, tout bas, *Souvenir d'un vieillard.*

Trois enfants qui fredonnent ta chanson en moins de 30 minutes. Que c'est beau, la famille! Que c'est beau, les souvenirs tendres communs de l'enfance! Que c'est beau et grand, l'Amour!!!!

En soirée, une bonne dizaine de personnes entourent mon père.

Que se passe-t-il? Quelle heure est-il? Ton corps sursaute. Quand ta sœur Lise arrive, tu reconnais sa voix. Tu es encore là. Ton corps, si tranquille depuis ce matin, s'agite. Que se passe-t-il? Es-tu en train de nous quitter?

La lumière est tamisée. Tout le monde est fébrile. Et sans rien se dire, on entonne encore une fois la chanson de mon père. C'est une magnifique chorale qui chante *Souvenir D'un Vieillard.*

*Petits enfants jouez dans la prairie
Chantez sentez le doux parfum des fleurs
Profitez bien du printemps de la vie
Trop tôt hélas vous verserez des pleurs*

*Quoique bien vieux j'ai le cœur plein de charmes
Permettez-moi d'assister à vos jeux
Pour un vieillard outragé plein de larmes
Après de vous je me sens plus heureux*

*Derniers amours de ma vieillesse
Venez à moi petits enfants
Je veux de vous une caresse
Pour oublier, pour oublier mes cheveux blancs*

*Petits enfants vous avez une mère
Et tous les soirs près de votre berceau
Pour elle au ciel offrez votre prière
Aimez-la bien jusqu'au jour du tombeau*



*En vieillissant soyez bons, charitables
Aux malheureux prêtez votre secours
Il est si beau d'assister ses semblables
Un peu de bien embellit nos vieux jours*

*Derniers amours de ma vieillesse
Venez à moi petits enfants
Je veux de vous une caresse
Pour oublier, pour oublier mes cheveux blancs*

*Petits enfants quand j'étais à votre âge
Je possédais la douce paix du cœur
Que de beaux jours ont passé sans nuage
Je ne voyais que des jours de bonheur*

*En vieillissant j'ai connu la tristesse
Ceux que j'aimais je les ai vus partir
Oh laissez-moi vous prouver ma tendresse
C'est en aimant que je voudrais mourir*

*Derniers amours de ma vieillesse
Venez à moi petits enfants
Je veux de vous une caresse
Pour oublier, pour oublier mes cheveux blancs*

Les gens repartent, le calme revient. Une autre nuit se dessine pour lui et moi. Mais ce qui devait être une nuit tranquille ne l'est pas du tout.

Papa, tu vas me faire mourir de fatigue.

Je réussis à dormir de minuit à 2 h, puis de 4 h à 6 h. Au matin, je sens quand même que j'ai retrouvé de l'énergie... assez d'énergie.

Je suis là et je vais rester, mon 'tit papa, tant et aussi longtemps que tu seras parmi nous. Je vais t'accompagner dans cette dernière étape de ta vie.

Sa respiration est de plus en plus bruyante. Notre ange-médecin revient pour sa visite quotidienne. Il est un peu surpris de voir que mon père est toujours en vie. « Salut, René! On se revoit plus tard, aujourd'hui ou demain, c'est à toi de décider. » Un prêtre passe pour demander s'il doit prononcer les derniers sacrements. Sachant que mon père aurait accepté, on convient qu'il revienne après le dîner.



Josée est assise d'un côté du lit, et moi, de l'autre. On tient les mains de notre père, on caresse ses bras.

Toi qui as toujours aimé les caresses, cher papa, tu en reçois tout un lot depuis quelques jours!

Pendant des heures, on emmitoufle notre père dans nos voix. On parle de lui, de nos souvenirs, de la vie, de ce qui s'en vient, des funérailles... On jase de tout et de rien. Il est paisible, couché entre nous deux. Subitement, un peu avant 13 h, sans prévenir, sans un mouvement, sans que le rythme de sa respiration ne change, il arrête de vivre. Il n'émet plus aucun son. Josée me regarde, je la regarde. C'est fini. Le reste importe peu...

Dis-moi

Dis-moi quand c'est arrivé ?

J'étais pourtant là, à tes côtés, et je n'ai rien vu

Je n'ai rien pressenti, rien entendu

Et pourtant....

La lune est devenue noire pour toi

Le vent s'est éteint

Le silence est devenu plus silencieux

Et pourtant....

Ton sang s'est figé

Ton regard s'est éteint

Tes larmes se sont refoulées à tout jamais

Et pourtant....

Ton cœur a reçu un éclair

Ton sang a tremblé face au tonnerre

Ton rire est devenu sans vie

Et pourtant...

Tes yeux n'ont plus de couleur

Tes mains sont flétries

Ton corps s'est courbé

Et pourtant...

Et pourtant

J'étais là

Je te tenais la main



*Et tu l'as laissée
Et pourtant...*

Là où tu es, papa, la démence t'a sûrement quitté.

Quatre mois ont passé, et tu sais quoi, mon 'tit papa? Eh bien, je comprends mieux les expressions « il vit dans mes pensées » et « il vient nous visiter dans nos rêves ». Dernièrement, j'ai eu la chance de te revoir, deux fois plutôt qu'une. Laisse-moi te raconter notre première rencontre, en rêve.

J'étais allée te visiter. Tu vivais dans une maison avec maman, ta femme, l'Amour de ta vie. Tu étais simplement assis sur une chaise berçante, une berceuse, comme on disait. Maman était tout près de toi. Inquiète, je lui ai dit : « Maman, tu n'es pas habituée avec papa. Il souffre de démence, et tu ne sais pas vraiment comment agir avec lui. Je vais t'aider. » Elle m'a contemplée avec ses doux yeux bleus et m'a rassurée : « Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas une bonne journée pour lui, aujourd'hui, mais tout va très bien. »

Elle semblait calme et sereine. Je lui ai alors demandé : « Maman, ça fait si longtemps qu'on s'est vues. Est-ce que je peux te serrer dans mes bras? » Sa réponse fut toute simple, comme elle-même l'a été toute sa vie : « Viens, ma fille, viens. »

Tu peux imaginer mon réveil au lendemain de ce beau rêve! Je n'étais plus inquiète. Je sais maintenant avec certitude que tu es entre bonnes mains, et le doux câlin de ma mère m'a donné des ailes. Quelques jours plus tard, tu es revenu me visiter, encore une fois, en rêve.

J'étais partie à pied de Bromont pour aller visiter Johanne à son chalet de Sutton. Oui, je sais, la distance entre les deux villes est énorme! Mais un rêve, c'est un peu comme la démence, n'est-ce pas? Tout devient possible : comme un hôpital qui se transforme en hôtel 5 étoiles, une marche de quelques minutes permet de parcourir des dizaines de kilomètres! J'avais passé la nuit à Sutton. Je devais me lever tôt le lendemain matin pour me rendre à Sorel, puisque c'était le jour de tes funérailles. La cérémonie religieuse était à midi. Je n'avais pas d'auto, mais je suis arrivée au salon à temps, juste avant qu'on ne ferme ton cercueil.

Tout le monde était parti, sauf Raymond, Josée et leurs conjoints, Monique et Alain. Raymond te secouait un peu afin de bien placer ton habit. J'étais tout près de toi lorsque tu as ouvert les yeux et lancé : « Je voudrais bien partager un dernier repas avec vous et faire une petite marche au parc avant mes funérailles. » Qu'à cela ne tienne! Josée est partie nous préparer un petit dîner. Une fois le repas terminé, je suis allée me promener avec toi au parc.



Après quelques pas, tu t'es effondré dans mes bras. Une passante m'a apostrophée : « Laisse ce vieux tranquille! Tu vois bien qu'il est saoul! » Et moi de répliquer : « Il est très, très fatigué. Si je te dis la vérité, tu ne me croiras pas. » Tu as fermé les yeux. J'ai appelé Josée, qui est arrivée en auto avec Raymond et leurs conjoints. Puis j'ai regardé de nouveau la passante : « Va voir la chronique Nécrologie. Cet homme n'est pas ivre, il est mort. »

On devait maintenant retourner aux funérailles le plus rapidement possible, car les employés du salon n'avaient pas le corps du défunt, et la famille était absente. Tout le monde tentait d'embarquer dans l'auto. Josée était au volant. Retrouvant un peu de tes forces, tu nous as lancé : « Je vais m'installer sur le marchepied arrière et laisser la porte ouverte, car on est un peu coincés dans cette auto. » Comme on était en retard, Josée a démarré et roulé très vite. Puis tu es tombé sur l'asphalte. La mort venait de s'emparer de toi de nouveau. Ton corps s'est raidi. Raymond et Alain t'ont posé sur la banquette arrière, et on s'est recroquevillés afin que tout le monde puisse entrer dans l'auto. Il était midi cinq quand on est enfin arrivés à l'église.

Ce qui est remarquable, dans ce deuxième rêve, c'est que la démence t'avait quitté.

Aux funérailles de notre père, c'est Josée qui a lu l'hommage que j'ai écrit.

Passion Monde

Écrire un hommage ou bien faire l'histoire de sa vie?

Cette question trottait dans ma tête pendant que je conduisais sur notre « belle » autoroute 30. Tout à coup, j'ai aperçu, en bordure de la route, un panneau avec l'inscription « Passion Monde ».

Ces deux mots n'ont fait qu'un dans ma tête. Ça raisonnait : « Mon 'tit Papa ».

« Passion Monde ». Ça résume parfaitement notre père, cet homme passionné qui adorait les gens. Il était loin d'être un solitaire! Il a même quitté le métier de mécanicien de machines fixes à l'Hôpital Général de Sorel pour devenir serveur à l'Hôtel Petit Canada. Une existence bien entourée, ça lui plaisait plus que tout. C'était sa vie.

« Passion Monde ». Eh oui, il était également passionné par le monde. C'est pourquoi, en tant que chef cuisinier sur les bateaux, et même s'il avait une peur bleue de l'eau, il a parcouru mers et mondes, du Grand Nord en passant par Cuba et l'Europe.

Je le sens aujourd'hui tout près, ici même, et il veut encore vous parler. Voici ce qu'il souhaite vous dire.



Bienvenue à vous, chers parents et amis de toujours!

Au lieu d'écouter mon bébé, Josée, vous raconter ma vie, je vais vous dire comment moi, je l'ai vécue, cette belle vie, et ce, durant 83 ans.

J'ai eu une vie passionnante, remplie d'amour. Mon enfance parmi une famille de 11 enfants, dont ma petite sœur Lise qui est toujours de ce monde, fût mouvementée. Déjà, très jeune, j'ai connu une maison pleine de gens, car mes parents avaient des pensionnaires. Imaginez une maison de 11 enfants avec des pensionnaires! Ça, c'est la vie avec un grand V.

Un jour, j'ai rencontré une femme extraordinaire, Carmel, avec qui j'ai eu trois beaux enfants, dont je suis très fier : Raymond, de plus en plus près de moi; France, toujours partie quelque part tout comme moi; et mon bébé, Josée, qui a sans relâche été là pour moi. Ces derniers ont toujours été présents dans ma vie, tout particulièrement durant mes trois dernières années, pendant lesquelles j'ai souffert de démence.

J'ai parcouru ma vie comme un voyage sur un bateau, m'arrêtant çà et là pour partager avec vous des bons moments. J'adorais vos visites chez moi. Quand la maison était pleine, c'était pour moi une belle journée. Que vous soyez deux ou dix, il y avait toujours de la place à ma table. Comme vous le savez, la bouffe, ça me connaissait! J'étais toujours très heureux de vous voir repartir le ventre bien dodu, comme le mien à une certaine époque!

Avez-vous remarqué que je riais presque tout le temps? Ce que j'ai eu du plaisir dans cette vie! Que de beaux voyages j'ai faits pour le travail ou en famille! J'avais un faible pour la Floride où je suis allé plusieurs fois. Certains d'entre vous m'y ont accompagné. Ma spécialité était l'heure de l'apéro : il me faisait plaisir de vous préparer de petits cocktails. On s'amusait, tout simplement.

Ce que j'ai aimé, également, danser, et ce, jusqu'à quatre jours avant mon grand départ. Du rock and roll à la danse en ligne, du haut de mes 5 pieds et 3 pouces, la piste m'appartenait. Et que dire du plaisir de chanter! De La petite boîteuse aux chorales de Noël, j'adorais chanter, comme l'ensemble de ma famille.

J'ai dansé, chanté et aimé ma vie. La vie n'est pas toujours facile, mais à quoi bon s'en inquiéter? Faites comme moi et souriez. Savourez chaque seconde de vos journées comme je l'ai fait. La vie est belle, il faut la vivre à fond.

Mon corps a quitté votre monde, mais mon âme est toujours là. Je veux vous voir, une dernière fois, partager avec mes enfants et mes petits enfants, Olivier, Emmanuel et Jérémie, de doux souvenirs.

Comme vous êtes venus nombreux, ma table sera mise pour vous au Club de Golf Continental. C'est moi qui ai choisi le buffet, alors n'oubliez pas de vous régaler!



Bon, je vous laisse, mais je ne vous quitte pas, car je serai toujours là. Je redonne maintenant la parole à mon bébé, Josée, qui a encore quelques mots à vous dire.

Je reprends la parole pour vous dire que notre 'tit Papa avait le cœur sur la main. C'était un homme bon qui a vécu sa vie avec passion. La prochaine fois que vous verrez la pancarte « Passion Monde », le long de l'autoroute, vous penserez à lui.

Avec toute notre tendresse, merci d'être venus. Et à toi, notre 'tit Papa, merci d'avoir illuminé nos vies. Tu as été l'un de nos plus beaux cadeaux.

Raymond, France et Josée xxx



CATHERINE LÉPINE-LAFRANCE

Lieux et égarements



L'homme à la réception empoigne ma carte et trace un arc rouge sur les quartiers du Nord.

Un arc, des croix, des flèches.



Mon père, encore ébranlé par le trajet frénétique entre l'aéroport et l'hôtel, s'informe sur la distance qui nous sépare du trait, puis de la météo pour les prochains jours. Il assure qu'il ne s'aventurera pas aux abords de la dangereuse zone rouge et qu'il a pris soin d'apporter un imperméable et un parapluie. Le malaise du gardien ne fait aucun doute. Je mets fin à la conversation.

Chaque matin, mon père étudie la carte. Avec un crayon qui n'est pas rouge, il encercle la destination majeure du jour. De son index, il mesure la distance entre ce point et la ligne rouge. Il soupire en constatant que la ligne rouge se situe au-delà du bout de son doigt. « Plus de 10 cm, c'est correct. »



La journée débute comme les suivantes, nous marchons, marchons, jusqu'à destination. Mon père cherche des yeux la ligne rouge, un indice des troubles qui y font rage. Chaque cri, chaque bruit, chaque personnage louche gonfle son angoisse.

Nous ne prendrons pas le métro. Si, par erreur, nous émergions trop près de la ligne...

Nous ne visiterons pas l'exposition sur Toutankhamon. Le bâtiment n'est qu'à une phalange de la ligne.

Le soir, nous ne sortirons pas de la chambre. Les malfrats de la ligne rouge descendent dans la ville.

Chaque soir, mon père confirme, carte en main, l'index tendu, que nous avons bel et bien échappé au magnétisme de la ligne rouge.

Le matin du deuxième jour, il se tient debout près du lit. Il demande s'il doit s'habiller avant ou après le déjeuner - il adore les petits croissants du buffet. Il ajoute encore plusieurs questions : la ligne, le passeport, les chaussettes, la culotte de nuit, l'adresse, l'itinéraire, la ligne, le vent, la pluie, les chaussures, la ligne, les petits croissants, la ligne.

Mes réponses patientes flottent dans la pièce. Elles ne percent pas la ligne rouge tracée tout autour de lui.



FRANCE BRÛLÉ

La route



En ce 1^{er} décembre 2018, c'est la première fois depuis ton décès, papa, que je retourne à Sorel. Je la connais à peine, au fond, cette petite ville industrielle où je suis née pendant que tu naviguais, quelque part entre Montréal et les Grands Lacs.

Est-ce parce que tu m'entraînes dans ton sillage que le fleuve m'attire tant? Ou est-ce parce j'ai été conçue au son des vagues qui berçaient ta cabine exigüe, dans l'instant fugitif d'une de tes courtes escales? J'ai toujours rêvé d'aventure et de liberté. Comme la goutte d'eau qui suit son cours vers la mer, j'avais douze ans à peine lorsque j'ai quitté la maison pour aller étudier au Collège Notre-Dame-de-l'Assomption, à Nicolet.

Aujourd'hui, j'emprunte machinalement la route que j'ai mille fois parcourue; celle qui m'a menée vers toi presque chaque semaine au cours des six derniers mois de ta vie. Mes souvenirs défilent sur des kilomètres, éblouis par les phares des voitures en sens inverse.

C'est désormais impensable de t'emmener à Bromont. Tes forces ont considérablement diminué depuis ta dernière visite dans le temps des Fêtes : le trajet est devenu beaucoup trop long, trop exigeant.

Quel virage pour l'oiseau marin que tu étais, dont le départ spontané avait lieu chaque printemps quand on était ados, Josée, Raymond et moi! J'ai toujours aimé écouter tes histoires de voyage : les paysages qui t'ont marqué, les icebergs que tu as vu glisser, les tempêtes indescriptibles auxquelles tu as fait face lors de tes traversées outre-mer, les pays que tu as effleurés au passage, tes rencontres avec les Inuits, avec les Cubains... On en était venus à les trouver naturelles, tes absences interminables qui troublaient tellement les gens dans notre entourage.

Ce temps-là est révolu. On doit maintenant s'ajuster à ta condition physique et, surtout, à ta condition mentale.

Tout est allé si vite! Que s'est-il passé, au fait? A-t-on pris, ou a-t-on même eu le temps de réfléchir durant ces trois dernières années?

En traversant la plaine ennuyante de l'autoroute 30, alors que je vais rejoindre mes amis pour fêter Noël, je songe au passage du temps. Il me semble que les partys débutent de plus en plus tôt... Qu'est-ce qui nous presse? Craint-on de disparaître brusquement? Nos agendas débordent-ils à ce point?

Je me rappelle ces moments où tu revenais pour les vacances. Tout le mois de décembre était consacré à la préparation du réveillon. La cuisine sentait le ragoût de pattes de cochon, la tourtière et les beignes; il fallait réserver la dinde chez le boucher, préparer la sauce aux canneberges, aller couper le sapin, le décorer, placer la crèche et y installer les bergers, les



rois mages, la Sainte Famille... On était si fébriles quand on pensait à la messe de minuit et aux paillettes qui nous feraient briller, tous ensemble, jusqu'au matin!

Le panneau annonce déjà la sortie 144 vers Sorel-Tracy, centre-ville. Je freine en m'imaginant que je ralentis, par le fait même, le rythme de mon existence.

On est en 2015. Depuis quelques mois, j'ai un nouvel emploi. Je travaille selon un horaire hebdomadaire « normal » de 37,5 heures. Moi qui suis habituée aux 60 heures semaine sur les chantiers de la Baie James, je commence tout juste à savourer ce plaisir simple de rentrer chez moi chaque soir.

*J'aurais été incapable de vivre ce **deuil blanc** loin de toi, loin de Josée et de Raymond. Après 13 années dans le moyen-nord, j'étais revenue auprès des miens, auprès de ma famille et de mes amis, auprès de toi. Quelle chance inouïe! Car la nouvelle de ta maladie m'aurait encore davantage foudroyée si je l'avais vécue à distance.*

C'est l'automne. Je suis assise devant mon ordinateur quand le téléphone sonne. Josée revient avec toi d'une consultation chez le médecin. Le diagnostic est tombé : démence progressive rapide. Je n'en crois pas mes oreilles. Josée prend une photo du rapport médical et me l'envoie.

Je lis et relis plusieurs fois ces mots, ce jargon médical qui m'affole : démence progressive rapide, démence progressive rapide, démence progressive rapide... Mais qu'est-ce que ça signifie, « démence »? Est-ce qu'on en meurt? Perd-on simplement la raison? Perd-on complètement la tête? Et puis qu'est-ce que ça veut dire, au juste, de perdre la raison, de perdre la tête?

démence progressive rapide, démence progressive rapide, démence progressive rapide... Mais pourquoi « progressive »? J'ouvre le dictionnaire. Progressif. Adj. 1. Qui suit une progression, un mouvement par degrés. 2. Qui s'effectue d'une manière régulière et continue. Cette progression régulière et continue, a-t-elle lieu toutes les semaines, tous les mois, toutes les années?

démence progressive rapide, démence progressive rapide, démence progressive rapide... Mes pensées se heurtent à un deuxième adjectif flou. Rapide comment? Rapide sur 20 ans ou rapide sur 1 an?

As-tu posé ces questions au médecin, papa? Comme je te connais, certainement pas... Qu'est-ce qui t'arrivera? Qu'est-ce qui nous arrivera?



J'emprunte le pont « neuf », qui est de plus en plus vieux... Il a une cinquantaine d'années, je crois. Me voilà déjà rendue au deuxième feu de circulation. Ici, je tourne à gauche pour aller te visiter. Mais aujourd'hui, je vais droit devant. Le temps s'arrête à la lumière rouge.

Une nouvelle vie s'organise, avec toi comme point central. Raymond, Josée et moi, on convient que je t'emmènerai à Bromont un week-end par mois, pour te changer les idées. Raymond et Josée iront tour à tour te chercher les autres samedis et dimanches. Ainsi commence notre nouvelle aventure. Tu ne seras donc jamais seul, la fin de semaine. On conseille à Noëlla, ta dernière compagne, de poursuivre son chemin de son côté. C'est mieux comme ça. Elle est très active et lucide : on pense qu'elle doit profiter de ses dernières années.

Chaque jour passé avec toi enrichit ma vie. Je suis privilégiée de partager ces moments précieux, qui marquent mon cœur à tout jamais.

À l'été 2016, ça fait déjà presque un an que tu as reçu ton diagnostic. On note quelques changements, mais tout compte fait, la progression est moins rapide qu'on l'avait imaginée.

Tu passes une partie de l'après-midi à te faire bronzer, étendu sur la chaise longue. À un moment donné, tu quittes la chaise et tu déposes ta serviette de plage au sol pour t'y allonger. Ton corps à même l'herbe fraîche... tu sembles si bien, tout simplement bien. Tu as l'air d'un petit enfant qui déguste tout le moment présent. Lorsque tu te relèves, on s'installe dans la balançoire, paisibles et heureux.

Tandis que je prépare notre souper, je reviens de temps en temps sur la galerie arrière pour m'assurer que tu vas bien, tout seul, dehors. Tu décides de faire un feu. Je te vois ramasser du petit bois. C'est adorable : si simple et serein. Je remarque ton bermuda de jeans et, naturellement, ta belle chemise assortie. Tu as toujours aussi fière allure... malgré tes bas blancs dans tes sandales! Un brin inquiète de te voir marcher presque nu-pieds dans le boisé, je me réprimande moi-même. Je ne dois pas jouer à être ta mère; je suis ta fille. Plus confortable en mer que sur terre, tu n'as jamais eu l'esprit de scoutisme! Mais tu réussis enfin à trouver ce que tu cherches : une belle branche bien sèche.

Quand les légumes sont coupés et assaisonnés et le poulet, mariné, je retourne près de toi avec une bouteille de vin rouge. Je nous ai acheté un bon vin d'Espagne, un Rioja. Nos coupes à la main, on boit ensemble à ta santé. Après avoir bien mangé, on s'assoit de nouveau dans la balançoire et on jase. En fait, c'est toi qui parles, surtout. Tu revisites ton passé, tu évoques ta maladie. À ce moment-là, tu sais que ta mémoire s'endort peu à peu : ton passé est tout près, clair et limpide comme l'eau d'un ruisseau naissant au sommet d'une montagne, alors que le présent tombe rapidement dans l'oubli...



J'aurais aimé t'enregistrer, pour que Josée et Raymond puissent t'entendre, pour rendre éternel ce moment éphémère. Peut-être l'est-il, en quelque sorte... Les odeurs et les saveurs de cette journée me rattrapent au tournant, teintées des couleurs de ton rire.

Tu me racontes ton histoire en vrac, tu zigzagues d'un épisode à l'autre. Tu retraces des pans de ton parcours dont je n'ai jamais entendu parler. J'apprends que tu as travaillé, jeune garçon, au restaurant Le Louvre à Saint-Jean-sur-Richelieu.

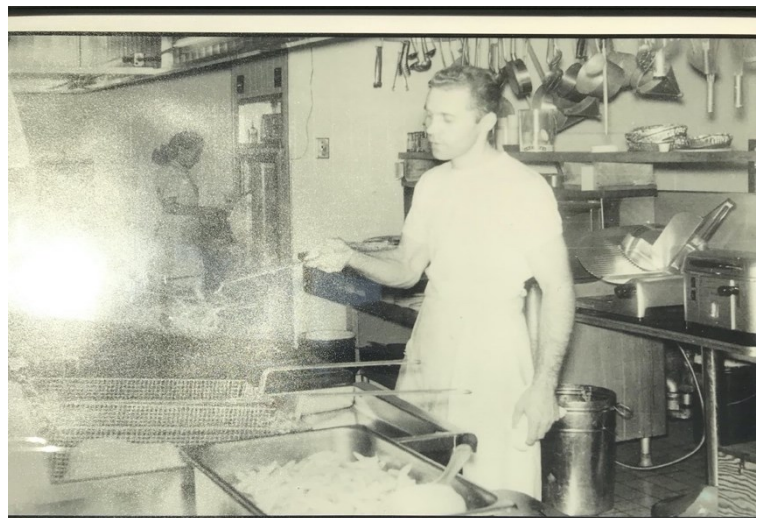
Quelle drôle d'expression! À ton époque, chacun arrivait à un carrefour. S'il se mariait, le jeune garçon devenait un homme. Mais s'il ne trouvait pas chaussure à son pied, on l'appelait vieux garçon. Ces épithètes démodées balisaient alors le chemin à suivre.

Je suis presque rendue chez mes hôtes, Manon et Yvon. Mon regard se promène. Je tourne les yeux vers le centre d'achat, les Promenades de Sorel. Comme c'est curieux ! Je réalise que je croise, sur l'autoroute de l'acier, deux promenades : les Promenades St-Bruno et les Promenades de Sorel. Ça t'aurait fait sourire d'y penser : on se promène en magasinant.

Tu évoques le Louvre, car tu sais que je travaille maintenant à Saint-Jean-sur-Richelieu. Tu me dévoiles dans le détail ton quotidien. Les patrons t'ont d'abord assigné à la plonge, puis au service aux tables. Assez rapidement, tu as été promu barman. Tu aimais concocter de nouveaux cocktails, surtout pour les femmes. Était-ce pour les impressionner? Ton sourire malicieux me le confirme... En t'écoutant, je remarque à quel point tu as toujours aimé les gens, à quel point les rencontres sont importantes pour toi.

Je te promets d'essayer de repérer ce restaurant et de t'y emmener, s'il existe encore. Tu tentes de m'aider en me donnant un bien pâle indice. C'est un bâtiment en brique rouge, près de l'église.

Devine quoi : je l'ai trouvé! Mais trop tard... La veille de ton entrée à l'hôpital, le vendredi 13 juillet 2018, je suis allée dans un restaurant nommé Dorchester avec Maryse, une collègue de travail devenue une amie. Quand je lui ai parlé de mes recherches, son regard s'est illuminé. France, c'est ici! Elle se rappelait avoir vu une photo, au fond de la salle à manger, sous laquelle il est inscrit « Le Louvre 1950 ». Quand j'ai regardé cette photo, mon cœur s'est arrêté de battre durant



Le Louvre 1950



quelques secondes. Je suivais une fois de plus tes traces. À 65 ans d'intervalle, nos rires se croisaient entre ces murs de brique rouge. Le hasard nous conduit parfois exactement là où on doit être. J'ai pris une photo avec mon téléphone cellulaire. Quand j'ai voulu te la montrer, tu étais déjà ailleurs.

Mais j'y reviendrai, car c'est au Louvre que j'ai choisi de célébrer ma retraite, le 28 février 2019, un peu plus de six mois après ton décès. Tu y seras aussi, j'en suis certaine.

La soirée est fraîche. Tu es fier de ton feu, heureux comme un enfant, mais tu frissonnes dans la nuit tombante. Pour te réchauffer, je t'apporte trois couvertures – et encore du vin! Tu sembles beaucoup l'apprécier, aujourd'hui. Tu n'as plus de vin, ma fille? J'attrape la bouteille vide et je rentre en rigolant pour aller en chercher une deuxième.

Tu te lèves à l'occasion pour satisfaire tes besoins mais, au lieu de te rendre aux toilettes à l'intérieur, tu t'installes derrière un arbre, comme un petit garçon. Je suis un homme. Encore une fois, tu me fais rire.

La soirée s'éternise. Tu me parles de tes sœurs, de tes frères, de ton père et de ta mère. Ça te fait penser à nous, tes enfants. Le chagrin perce ta voix. Tu sais, ma fille, le pire dans ma maladie, c'est que je vais vous oublier... Tu souris tristement quand je te réponds. Ne t'inquiète pas : on ne t'oubliera pas.

Je veux stopper le temps. Je crois qu'il y a du beau dans la démence : le retour au passé, aux souvenirs. Mais ton présent ne tombe plus dans le passé, il ne sera jamais un souvenir. Et je sens, ce soir, ta crainte du futur. Ton cerveau ne fonctionne plus comme avant. Tu pars dans une autre dimension où il est difficile de te rejoindre.

Dans le frimas de décembre, tes visions hallucinées reviennent me hanter. Raymond, Josée et moi, on se sentait si démunis face à ta détresse dans ces moments déconcertants où tu nous appelais à l'aide.

On est dans l'ascenseur quand tu t'exclames. Regarde, il y a plein d'excréments partout. C'est tellement malpropre, ici. Je l'ai vu, le gars qui a fait ça. Tout est pourtant très propre, mais je la vois dans tes yeux, cette saleté. Tu restes dans le coin de l'ascenseur, immobile, pour éviter de te mettre les pieds dedans.

Tu ne te sens plus en sécurité. Tu me racontes avec effroi que tu as reçu des menaces de mort. Chimères pour moi, elles sont très réelles dans ton esprit. On a besoin d'aide. Je parle à ton médecin, qui ajustera graduellement ta médication pour traiter tes hallucinations. Pour certaines personnes, ça ne fonctionne pas... Je soupire. Pourvu que tes démons finissent par te laisser tranquille.



Les menaces de mort se manifestent de façon irrégulière pendant un certain temps. C'est intense et rapide à la fois. La montre et le cadran posés sur ta table de chevet sont les armes dont se sert ton meurtrier, cet homme méchant qui t'en veut. Les épisodes de vol se succèdent. On se croirait dans un mauvais film.

Mes cadrans, mon horloge et même ma montre sont détraqués. Encore ce matin, je suis allé à la cafétéria pour déjeuner, et ils m'ont dit que j'étais beaucoup trop tôt. Ils m'ont même dit que c'était la nuit. Mais comment aurais-je pu le savoir? Alors, je suis allé me recoucher tout habillé afin d'être prêt pour le déjeuner. Ce n'est pas pratique. Je vais demander à Josée de réparer mes cadrans et je vais également demander à ma sœur Lise de m'acheter un réveil matin parce que j'arrive souvent trop tôt pour déjeuner. C'est difficile de vivre sans savoir l'heure! Josée est venue hier. Elle a arrangé ma TV, qui ne fonctionnait plus. Mais encore aujourd'hui, elle ne fonctionne pas. Je vais encore téléphoner à Josée. Elle sait quoi faire pour la réparer.

Heurté par nos objections, tu te fâches contre nous. Personne ne me comprend. Je vais aller me jeter au bout du quai.

*C'est à ce moment, je crois, que j'ai pris toute la mesure de l'expression **deuil blanc**. C'est exactement ce qu'on vivait. Tu semblais t'effacer dans la blancheur d'un brouillard. Tu étais toujours parmi nous, mais on devait faire le deuil du père qu'on avait connu.*

L'épreuve est tout particulièrement difficile pour Josée, ton bébé adoré. Elle reste d'une immense patience, une patience à la hauteur de tout l'amour qu'elle te voue. Tu sollicites toujours son aide. Elle t'accompagne chez le médecin, à la pharmacie. Elle est constamment présente dans ton quotidien.

Au cours de ces trois années, on aura somme toute appris à mieux réagir face aux désordres de la démence. Mais l'obscurité qui s'épaissit sur Sorel me rappelle ce sombre week-end de novembre 2017 où je t'ai accueilli chez moi.

On prend un souper léger, car tu manges de moins en moins. Tu te limites presque à la soupe (et pas n'importe quelle soupe!) et aux desserts. Je veux une vraie soupe avec des légumes ou des pois. J'ai l'impression que tu apprends, ou plutôt que tu désapprends, à manger. Je te vois mettre un morceau de beurre dans ton bol. Papa, le beurre ne va pas dans la soupe, mais sur le biscuit. Tu me décroches un clin d'œil. Tu ne savais pas que ton père était aussi fancy? Tu es tellement mignon. J'ai l'impression d'appivoiser le petit garçon que tu as été. Je te souris et je me tais.

On s'assoit tous les deux au salon devant la TV. Enseveli sous d'innombrables couvertures, près du foyer, tu cognes des clous dans le fauteuil. Ta candeur enfantine me trouble alors que je te vois lutter contre le sommeil. Tes yeux se ferment à peine que tu les rouvres; tes



paupières se baissent et hop! tu les relèves. Tu ne veux pas dormir, pas tout de suite. À deux reprises, tu me demandes : **Quelle heure est-il? Je me couche à 20 h. Jamais avant, c'est trop tôt.** Il est seulement 18 h 30. Mais un peu après 19 h, je te dis qu'il est 20 h et que tu peux aller dormir.

Tu acquiesces. **O.K., allons dormir.** Je t'explique que je vais t'accompagner au deuxième étage, mais que je vais redescendre pour écouter un peu la TV. Une marche à la fois, bien agrippé à la main courante, tu te diriges vers ta chambre. Je te borde et je t'embrasse sur le front. Vers 22 h, je monte à mon tour pour me blottir dans les bras de Morphée. Je m'endors paisiblement.

La porte de ma chambre s'ouvre brusquement à 1 h du matin. Tu es devant moi, simplement vêtu de tes bobettes, et tu pleures à chaudes larmes. Je m'efforce de ne pas céder à la panique. Mais quel réveil! **Que se passe-t-il, papa? Pourquoi pleures-tu?** J'hésite à me lever : je ne peux pas me montrer flambant nue devant mon père! Mais je me raisonne rapidement. De toute façon, tu ne te souviendras de rien demain matin. Je me lève, je m'habille et je te prends dans mes bras. Je te serre très fort. **Que se passe-t-il, papa?** Tu me réponds enfin, dans un sanglot. **Ma mère est morte.** Ouf! Je pousse un soupir de soulagement. En effet, ta mère est décédée il y a longtemps. Tu me regardes droit dans les yeux. **Viens voir, elle est dans la chambre d'amis.**

Sur le lit est posée une blouse que je m'empresse d'enlever pour que tu voies que ce n'est pas ta mère. Qu'à cela ne tienne, tu pleures encore, et de plus en plus. J'ouvre les lumières dans toutes les pièces du deuxième étage : les trois chambres et la salle de bain. J'essaie tant bien que mal de te consoler. Je n'y arrive pas.

Tu te mets à déplacer les oreillers. Tu les déposes au sol. **Regarde, ma mère est là. Elle est morte. On ne sera pas capables de la descendre en bas de l'escalier. Elle est lourde! Qui va nous aider à la transporter jusqu'à Sorel?** Je tente de te faire comprendre que ce n'est pas ta mère, qu'elle est morte depuis longtemps, mais en vain. Découragée, je décide finalement de te suivre dans ton délire. **Pas de problème, on va s'en occuper, de ta mère, demain matin. Maintenant, il faut dormir.**

Je te remets au lit et je m'allonge à tes côtés en te caressant les cheveux. Tu pleures encore, mais tes sanglots s'amenuisent. Je t'embrasse encore une fois sur le front et je retourne dans mon lit. Il est près de 2 h 30. Je dors d'un sommeil léger, la porte de ma chambre ouverte, au cas où ton hallucination referait surface.

Il est bientôt 6 h. De ma chambre, je vois la lumière allumée dans la tienne. M'imaginant que ton hallucination est revenue, je me relève en vitesse. Tu es en train de mettre ta chemise. **Pourquoi tu t'habilles?** C'est la seule question qui me vient à l'esprit : je suis confuse. Tu me



réponds qu'on doit se dépêcher pour aller manger avec les autres. Je proteste. **Non, papa. C'est encore la nuit. Regarde par la fenêtre, il fait encore très noir.** Je te remets au lit en te disant de ne pas t'inquiéter. **Je vais te réveiller pour le déjeuner.** Je suis morte de fatigue.

À 8 h, je me tire du lit, car je sais que ton heure de réveil approche. Je pense aux événements de la nuit en me brossant les dents. Soudain, je te vois apparaître dans le cadre de porte. **J'ai tellement bien dormi, et toi?** Je t'aime, papa, je t'aime tellement! Ton beau sourire, ce matin, me presque fait oublier ma courte nuit et mon extrême fatigue.

Mais je m'interroge. Puis-je, dorénavant, être seule avec toi? Tes comportements et tes hallucinations m'inquiètent. Et je crains que tu te diriges, la nuit venue, dans les escaliers... Je crains que survienne un incident malheureux.

Hypnotisée par les guirlandes lumineuses du boulevard Poliquin, je me rappelle ta dernière visite chez moi, il y a tout juste un an. Qui aurait pu dire que ce Noël 2017 serait ton dernier parmi nous?

Tu es assis au salon. **C'est à quelle heure, la danse?** Mon beau papa, rien ne nous empêchera de danser! La musique s'élève, toi aussi. Tu attrapes ma main. C'est toi qui me diriges. Tu m'entraînes dans un *rock & roll* sur une musique traditionnelle du temps des fêtes. Mais presque plus rien ne nous semble bizarre désormais.

La dernière fois que je suis allée te chercher, c'était le 8 juillet 2018. Je suis présentement à quelques kilomètres de chez Josée, sur le même chemin qui nous a menés vers elle. Je suis aussi à quelques pas de toi et de ta douce moitié. Jadis, quand je passais devant le cimetière Des Saint-Anges, je saluais maman. Dorénavant, mes saluts et mon affection sont pour vous deux, enfin réunis.

Tu es sage en ce dimanche matin. Personne ne soupçonne que ce sera ton avant-dernier dimanche. Tes vêtements sont un peu sales. Je prends sur moi ta fierté légendaire : je décide de te changer et de te vêtir d'une belle chemise. On sort ensuite dans le corridor, on tourne à droite et on se dirige lentement vers l'ascenseur, à deux pas. Tu sembles épuisé, mais tu souris quand même.

Je te fais attendre sur le palier de la porte extérieure et je vais chercher l'auto, stationnée juste de l'autre côté de la rue. Je t'aide à y prendre place avant de la contourner, de m'y asseoir et démarrer. Cette simple opération aura pris 30 minutes. On n'est même pas rendus au coin de la rue que tu as déjà fermé les yeux, sans rien dire. Tu n'émettras d'ailleurs pas un seul son durant tout le trajet, qui représente un bon 20 minutes de route.



À notre arrivée, je constate que tu ne peux pas sortir seul de l'auto. **À l'aide!** Je ne veux surtout pas que tu tombes et que tu te blesses. C'est Alain qui vient me donner un coup de main. Il est toujours serviable, mon petit beau-frère. C'est un homme de peu de mots, comme plusieurs, mais il est toujours là pour aider, peu importe la raison. Son amour pour Josée date de très longtemps. C'est beau de les voir vieillir ensemble, avec toute cette tendresse qui les entoure chaque jour. Alain t'aide à monter les deux minuscules marches menant à l'intérieur de la maison où ton bébé, Josée, t'attend.

On t'installe dans un fauteuil en prenant bien soin de t'emmitoufler dans une couverture, même si on est en juillet. Après quelques minutes, tu fermes les yeux. Josée cuisine, Alain retourne à ses occupations : il se dirige vers le vieux bâtiment où des vaches vivaient, jadis. Il marche d'un pas assuré, mais lent. Il va s'amuser à rafistoler quelque appareil ou bien confectionner un objet que Josée lui a demandé pour décorer la maison. Moi, je t'observe. J'ai l'impression que ton souffle s'affaiblit. Il me semble que tes poumons prennent un temps de repos de plus en plus long entre chaque respiration. Je compte les secondes. **Est-il en train de nous quitter?**

Je me tourne vers Josée. **Regarde-le, on dirait qu'il va arrêter de respirer et mourir.** Josée abandonne ses chaudrons. Elle s'avance vers toi. **On est prêtes, si tu veux partir. On est là... On peut même téléphoner à Raymond pour qu'il vienne.** Quelques minutes plus tard, tu ouvres les yeux. Tu as faim. On s'attable pour manger. Dès la fin du repas, tu reprends ta place et tu te rendors immédiatement. Je ne t'ai jamais vu si fatigué.

Lorsque tu te réveilles de nouveau, il est temps de te ramener chez toi. Tu as beaucoup de difficulté à monter dans l'auto. Josée s'inquiète. **Comment feras-tu, quand tu seras toute seule, pour le débarquer?** J'écarquille les yeux, je réfléchis. **Ça va aller.** Sur le chemin du retour, tu ne dis pas un mot. Tu dors. Quand on arriva à la résidence, c'est de peine et de misère que je réussis à te faire sortir de l'auto. Tu te lamentes, tu me dis que tu es incapable de marcher. Je t'assois dans un fauteuil dans le hall d'entrée et je vais chercher de l'aide. L'infirmière nous fait entrer. L'ascenseur est vraiment tout près. Rendus au deuxième, on se dirige vers ta chambre. Tu t'assois dans ton fauteuil berçant.

Je m'appête à te quitter quand tout à coup, tu te lèves et tu te mets à hurler. **C'est ça! Vous me laissez toujours tout seul. Je ne sors jamais. Je ne suis rien pour vous.** Je n'en crois pas mes yeux ni mes oreilles. Tu as l'air en superbe forme et, en plus, tu me cries des insultes. **Va-t'en, c'est ça! Laisse-moi ici comme un chien galeux!** Tu me traites de menteuse quand je t'explique qu'on revient tout juste de chez Josée. Une préposée arrive; elle essaie de te calmer. Le cœur tout à l'envers, je te laisse à ses bons soins et je reprends la route.



Mon trajet de retour est hors du temps. Je ne cesse de penser à toi, à cette démente maudite, à ce qu'elle nous fait vivre, à tout ce qu'on doit encaisser. J'arrive enfin à Bromont. Je monte tout de suite dans ma chambre. Mon oreiller est mon confident.

Je pleure une rivière...

Pourquoi ce trajet me ramène-t-il sans cesse à toi? Est-ce à cause de la proximité des Jardins de Ramesay où tu as vécu jusqu'à la fin - ou de celle du cimetière? Encore quelques mètres à parcourir et je serai arrivée chez mes amis pour célébrer Noël 2018, le premier sans toi.

On pleure souvent quand on a aimé beaucoup.

On est déjà le 13 février 2019. La nuit dernière, j'ai entendu ta voix. Raymond! Une seule fois, un seul cri... Les yeux grands ouverts, je me suis raisonnée. Non, il n'est pas ici. Du moins, son corps n'y est pas... Que voulais-tu dire, à Raymond, que tu n'as pas eu le temps de lui dire?

Me voilà qui discute avec un mort. C'est dément, non?

Une seule conversation texto est encore sur mon téléphone cellulaire, témoin de tes derniers instants. Mon amie Sue m'a écrit le 16 juillet 2018, quelques jours seulement avant ton décès.

Sue : Tu es forte, mon amie! Prends soin de toi aussi. Je vous envoie de belles pensées d'amour en famille.

Moi : Il est calme, il ne souffre pas. Ce n'est pas de la force... simplement de l'amour. C'est facile quand on aime.

Sue : Mais il te faut bien manger, bien boire, bien dormir.

Moi : Ma belle-sœur Monique m'apporte à dîner. En fait, tout le monde m'apporte de la bouffe. Présentement, je mange un bon yogourt aux fraises. Je bois beaucoup d'eau et du café : un GROS café le matin. Hum... dormir... Je dors un peu, mais je ne fais pas d'abus de ce côté! Hi! Hi! Hi! J'ai fait une sieste d'au moins 30 minutes aujourd'hui, car ma nuit d'hier a été très courte. Je n'ai dormi que de 1 h à 4 h du matin. J'espère que celle qui vient sera un peu plus longue. Ça devrait : il n'est plus agité. Mais tout va bien, je me reposerai après... Je suis prête pour l'accompagner durant ses dernières journées. Ensuite, c'est lui qui m'accompagnera...



Ne pleure pas parce que c'est fini, souris parce que c'est arrivé. – le Bouddha Joyeux



Le 26 février 2019, pour la première fois, on célèbre ton anniversaire en ton absence. Mon cœur s'envole vers toi depuis quelques jours. C'est exigeant d'accompagner un être cher dans la réalité complexe de la démence, une réalité marquée par l'oubli. Mais c'est facile, je crois, quand on aime...



KARINE BELLERIVE

En Filigranes





Mon père a reçu un premier diagnostic de dégénérescence fronto-temporale en 2011. Les symptômes – trous de mémoire, confusion, aphasie, gestes compulsifs – nous ont semblé apparaître du jour au lendemain... et disparaître tout d'un coup.

Après quelques mois d'existence fantomatique, de retour d'un long voyage dans les méandres brumeux de son esprit, il s'est rétabli, déjouant ainsi tous les pronostics. Depuis, il est reparti, et revenu, à deux reprises. Chaque cycle dure plus ou moins trois ans. Chaque épisode infléchit nos rapports déjà tortueux.

Pressée par le temps, je le rejoins sur des chemins de traverse.

Un jour de l'été 2018, je lui ai écrit une lettre. Ce n'est qu'au lendemain de Noël qu'il m'a fait parvenir sa réponse, affectueuse et tourmentée, palpitante et sibylline, ponctuée d'anecdotes en suspens. Les trois points taisent et dévoilent à la fois ses secrets...



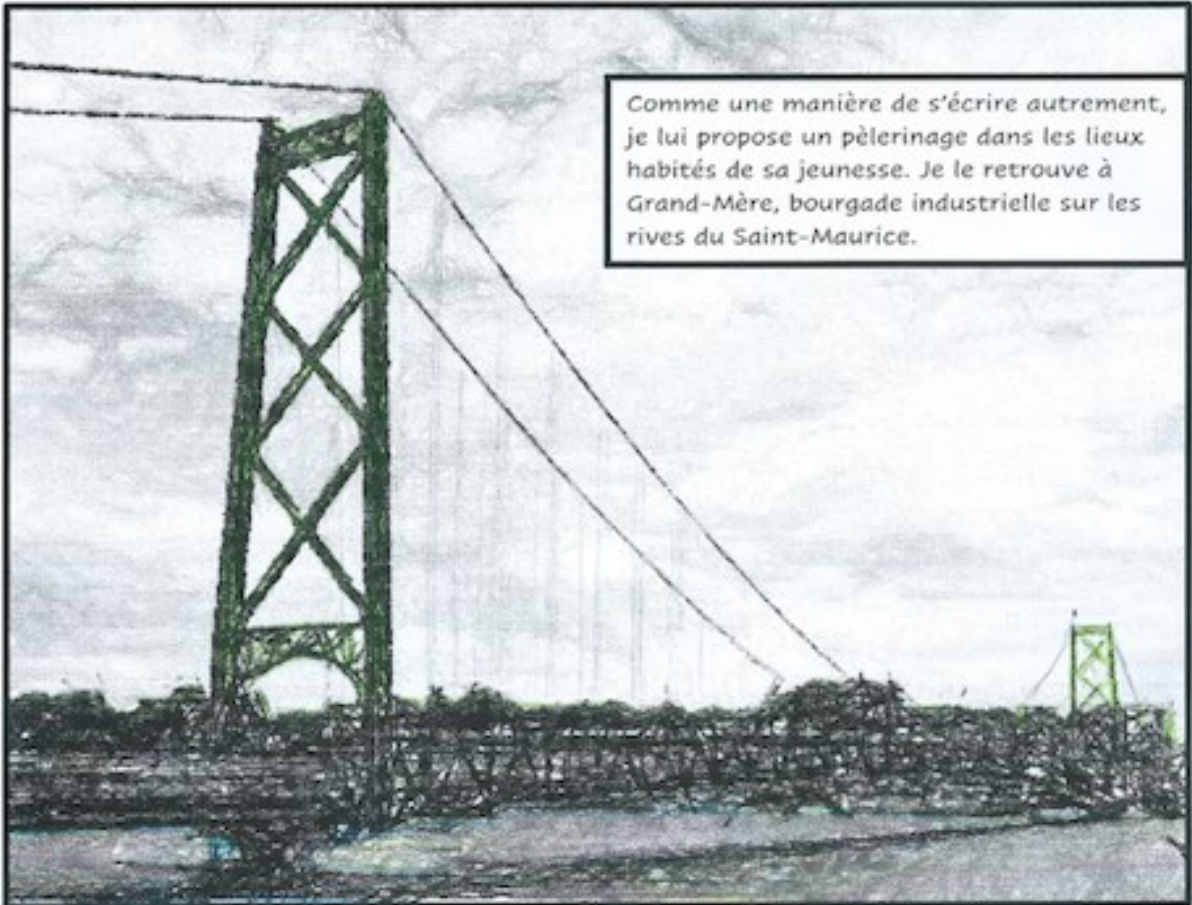
Différence d'opinion, police party Noël

Lucie

La « gang du ranch » du Rang St-Louis

Des clous de 4 pouces ... du sac de papier brun ...
de la petite école St-Louis ... de l'épingle à
couche, fil de couture et arcanson ... boyau
d'arrosage ... des blocs de ciment ... du chou ... du
couvre-cle de puisard ... du green de golf ...

Des biscuits soda ... épicerie... loyer non payé ...
loyer édifice commercial ... police (2) ...
bijouterie, escalier de la petite maison ... playboy
et autres non racontables



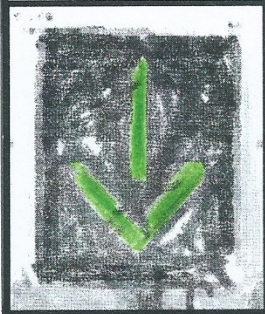
Je retrace ici, en mots et en images, quelques-unes des fables qu'il m'a transmises en héritage.



On est à la mi-avril. C'est une journée de printemps grise et froide. J'invite mon amoureux à m'accompagner.



Curieuse synchronicité : pendant qu'on roule sur l'autoroute de l'Énergie, qui nous mène en Mauricie, on écoute **J'aime Hydro.**



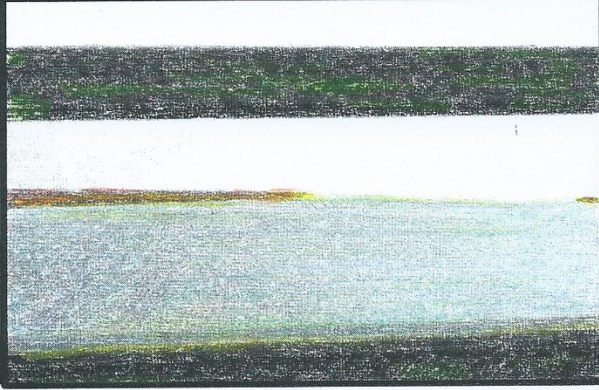
On traverse le Pont Lavolette quand Christine Beaulieu (magistrale) raconte sa participation aux audiences publiques d'Hydro-Québec, où elle s'est rendue avec son père.



Si j'exclus mes visites lors de ses récents séjours à l'hôpital, ai-je déjà fait une activité toute seule avec mon père? Lorsque j'étais enfant, sûrement... Mais j'ai beau fouiller, mes souvenirs sont flous.



Peu importe, c'est le temps d'élargir nos horizons. Je veux l'écouter me raconter ses mauvais coups. J'espère plus ou moins consciemment l'entendre dire qu'il est fier de moi (il me le dira, quelques mois plus tard).





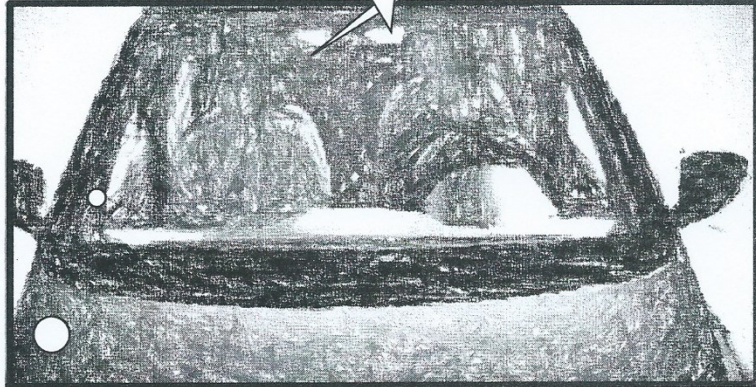
Je vais cueillir mon père un peu après midi.

Veux-tu un coco?
Non?!
Même pas un tout
petit comme ça?
Tu triches, des
fois, non?

Je surveille
mon diabète.
Ahhh...
Envoye donc...



Vestiges de Pâques qui
vient de passer, des œufs
en chocolat traînent dans
le porte-gobelet.



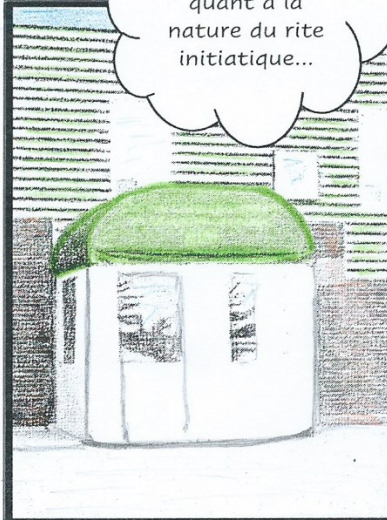
C'est moi qui conduis (il a perdu son permis quelques
mois avant notre escapade; il l'a récupéré depuis). Je
viens tout juste de démarrer quand il me dit d'entrer
dans le stationnement à notre gauche. On est à deux
minutes de marche de chez lui, à peine...

C'est le chanteur camerounais Blick
Bassy qui ferme la marche
aujourd'hui à Via Fehmiu






Le mystère reste entier quant à la nature du rite initiatique...



Charité

Unité



Fraternité

Il m'amène au quartier général des Chevaliers de Colomb, dans le centre communautaire Saint-Georges-de-Champlain. En tant que 'vénérable secrétaire financier', il a les clés du local. Il réussit à désarmer le système d'alarme - ouf! Et j'ai droit à une incroyable visite guidée de la salle de jeux, du bureau, du Frigidaire et des toilettes!

Mon père a 'sauté la chèvre' un an plus tôt. C'est grâce aux Chevaliers de Colomb qu'il s'est rebâti un cercle d'amis depuis qu'il est revenu vivre dans sa région natale. Il jase avec les gars, il joue aux cartes une couple de fois par semaine, il participe à l'organisation de l'encan annuel et des autres levées de fonds...

Je dois avouer que le fondement catholique de l'Ordre me rebute un peu. Mais je me dis que ce type d'organisme de bienfaisance, tout désuet qu'il soit, a au moins le mérite d'aider les plus démunis. Mon père m'explique avec fierté que les Chevaliers de Colomb permettent à beaucoup de jeunes de s'acheter leur équipement pour jouer au hockey.

La semaine passée, y'a eu un tirage de jambons. Mes principaux amis, ici, c'est euh... Jean Montemiglio, qui est le Grand Chevalier, pis René Pronovost, qui est... euh... je me rappelle plus... Lui, y'est drôle en tabarnouche, Michel Biron. Y t'a des histoires, ça arrête pas. Ça pas de bon sens! Aaahhh!!!! À tous les soirs. Ben, on est ouverts mardi, mercredi pis jeudi, de 6 à 9...

Quin, tu t'es mis chum avec le plus haut gradé dans la hiérarchie!



Je pense que c'est pour ne pas se sentir démuni lui-même qu'il va jouer au 500 avec ses chums le mardi, le mercredi et le jeudi. Une des pensionnaires de ma tante, avec qui il habite, lui demande chaque fois de gagner trois parties.

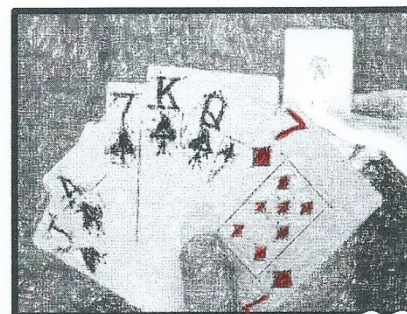


Ben oui, je gagne... Mais des fois, je lui conte des menteries...

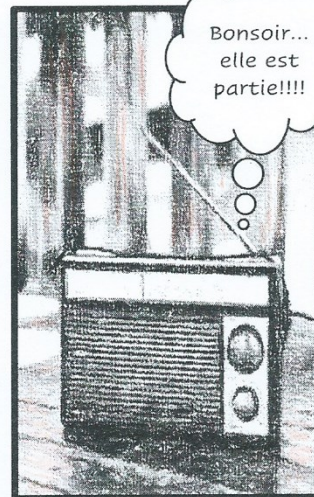
Ça, c'est un tournoi de pool, avec le schéma pour aller en finale pis en grande finale. Je m'exerce de temps en temps. Juste pour le plaisir, là! Je suis pas bon pantoute!



Pis, gagnes-tu?



Pourtant, mon castor bricoleur de père a toujours eu le compas dans l'œil! À 10 ans, j'avais toutes les misères du monde à attirer son attention quand il bâtissait une remise, une cabane à moineaux ou une cible de hockey en écoutant une *game* des Expos.



Bonsoir... elle est partie!!!!



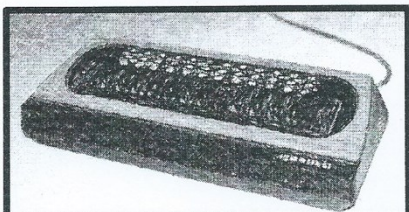
Fou de baseball et de hockey, mon père était le typique 'vrai gars' de son époque. Il a coaché pendant des années, suivant mon petit frère dans les arénas toutes les fins de semaine.

Ce n'est qu'une fois adulte que j'ai commencé à partager ses passions.

Quoique... déjà dans les années 1980, je connaissais par coeur les noms des équipes : les Bruins de Boston, les Whalers de Hartford, les North Stars du Minnesota, les Red Wings de Detroit, les Rangers de New York, les Jets de Winnipeg, les Kings de Los Angeles, les Blues de Saint-Louis...

J'espérais l'impressionner... Sans doute aurais-je eu un meilleur effet si j'avais appris les numéros des joueurs! Je souris en me voyant tenter le coup, de nouveau, 35 ans plus tard...

Mautadine... les Canadiens ont même pas fait les séries! Regardes-tu toujours le hockey?



Quand Montréal scorait, mon père s'énervait tellement qu'il changeait le poste de la télé en sautant sur la console du câble. C'était ensuite la panique : on devait le retrouver à temps pour ne pas manquer les reprises.



Ouin... ils ont quand même été bons! Mais là, j'ai arrêté. Je suis pas ben ben les autres équipes.

Bon manieur de bâton, rapide, déterminé... Il a joué 964 matchs de suite sans manquer une partie. On l'appelait **Iron man**.

Bon, on y va!

Oublie pas de remettre le système d'alarme!



Son joueur préféré, c'était Doug Jarvis, le numéro 21 du CH.

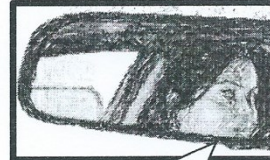
Bip, bip, bip

Notre virée se poursuit. Mon père me guide à travers le dédale de rues et d'avenues.

Il vous en reste pas mal, de la neige! C'est laid, le printemps, de même... C'est gris, c'est sale, pis les routes sont pas belles.



J'ai ben hâte que ça finisse! Là, on sort pis on tourne à gauche.

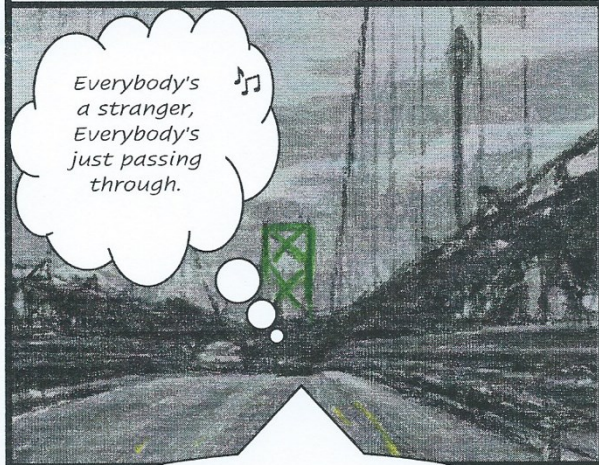


Le fameux pont de Grand-Mère! Ma mère le haïssait parce qu'elle croisait tout le temps des gros camions pleins de bois quand elle allait te chercher à job! T'en souviens-tu?

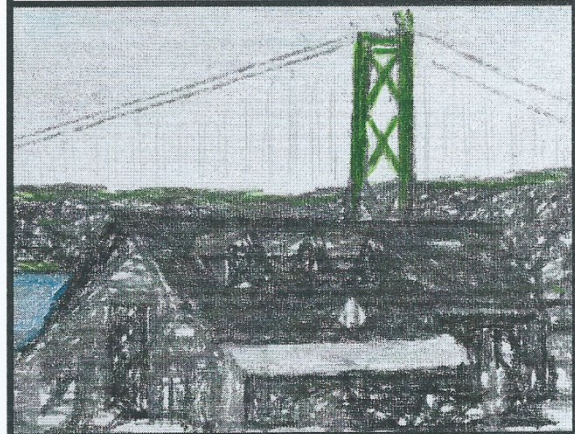


Terminé à la fin des années 1920, le pont de Grand-Mère est le plus vieux pont suspendu du Canada. Son tablier est en grillage métallique, comme celui du pont Victoria.

La vision détonne avec l'idée que je me fais de cet espace façonné par le débit de la rivière, la trempe des draveurs et des ouvriers, les cris des chefs de chantier, les relents de soufre et le bruit des machines.



Everybody's a stranger,
Everybody's just passing through.



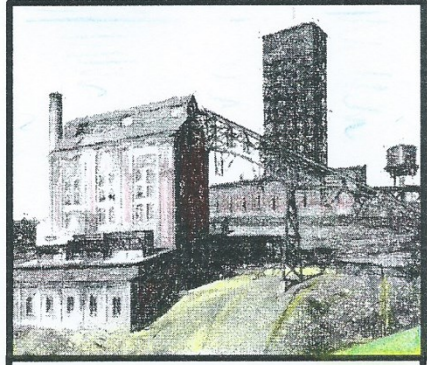
Non... Mais avant, les trous étaient dans ce sens-là. Ça swinguait plus. Là, c'est en lignes droites. Ça va mieux. De l'autre bord, y'a la marina. Ils vont faire des condos de luxe, avec des stationnements sous-terrains.



La marina occupe une partie des terrains où avait été implantée la première usine de pâtes et papiers de la Mauricie, la Laurentide, à la fin du 19^e siècle. Les aléas de la papetière s'inscrivent en filigrane dans l'histoire de la ville de Grand-Mère, à laquelle elle a donné naissance. Pendant ses 126 ans d'existence, jusqu'à sa fermeture définitive en 2014, elle a changé plusieurs fois de mains, au gré des fluctuations du marché, des innovations technologiques et des réorganisations du secteur.



Pionnière du papier journal au Canada, la compagnie compte plusieurs grands journaux parmi ses clients dans les années 1920, dont le New York Times.



À la suite d'une fusion, elle est devenue la Consolidated Bathurst en 1967. Dans ma famille, tout le monde l'appelait la Consol. Ce diminutif a teinté de romantisme la vision que je m'en suis faite.

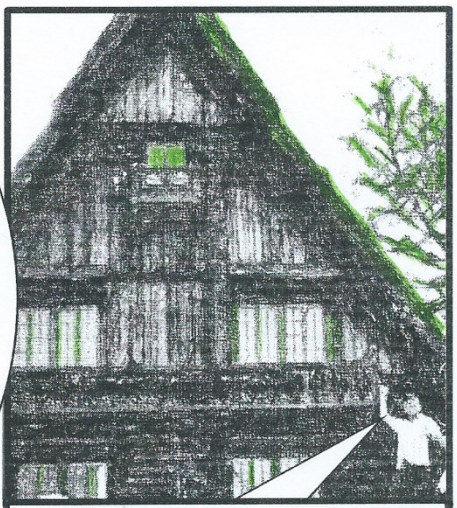


Mon grand-père, que j'ai peu connu, y a travaillé toute sa vie. Il s'occupait de l'ajustement des machines à rouleaux.



Si ce n'avait été de sa mère, qui a insisté pour qu'il aille à l'université, mon père aurait sûrement suivi ses traces. C'était bien payé... pour un jeune célibataire sans enfant.

Un été, tous les matins, je prenais mon bicycle pis je descendais à la Consol pour demander à Monsieur Fréchette, qui était le boss, de m'engager. Je l'attendais, accoté contre le mur du poste de garde. C'est là qu'on punchait. Y'a fini par me prendre! Je gagnais comme p'pa : 100 piastres par semaine.

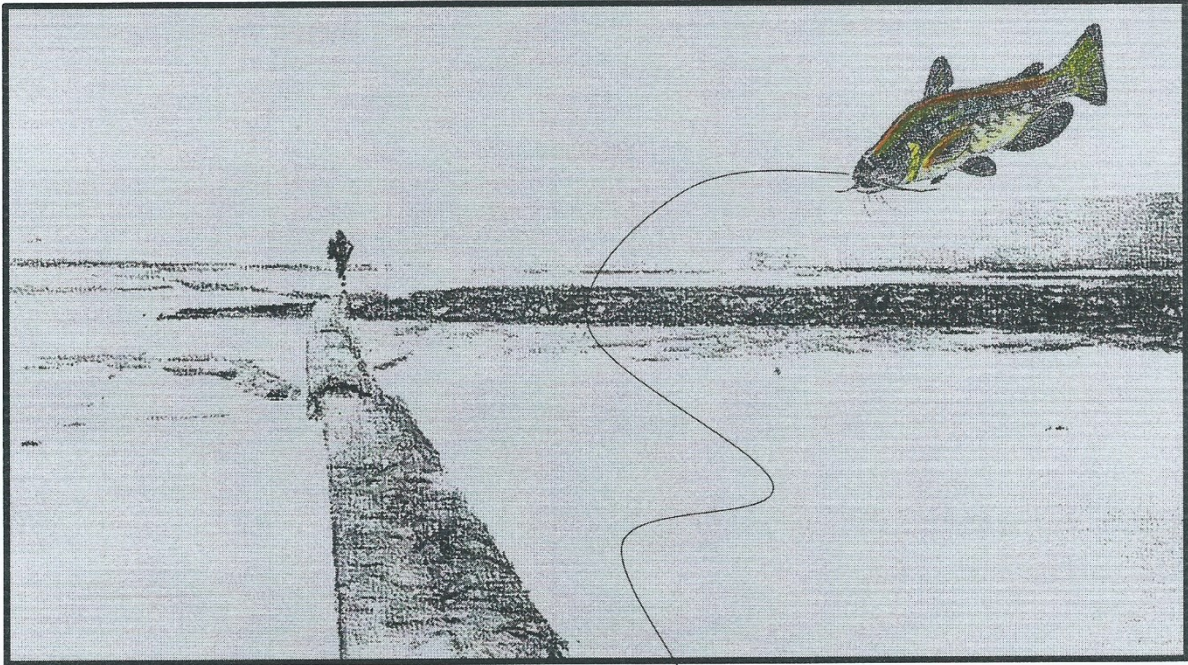


Plusieurs bâtiments ont été détruits, mais le poste de garde, à l'étrange allure de chalet suisse, a été conservé.

Je travaillais aux meules. Y'avait des convoyeurs qui faisaient monter le bois, pis fallait tirer les pitounes dans les trous avec un grand pic. Des fois, ça bloquait. Quand tu les pognais sur le côté, c'était plus facile, ça glissait mieux. Au début, j'avais les mains pleines de sang! Je te dis que je me suis fait des bras!



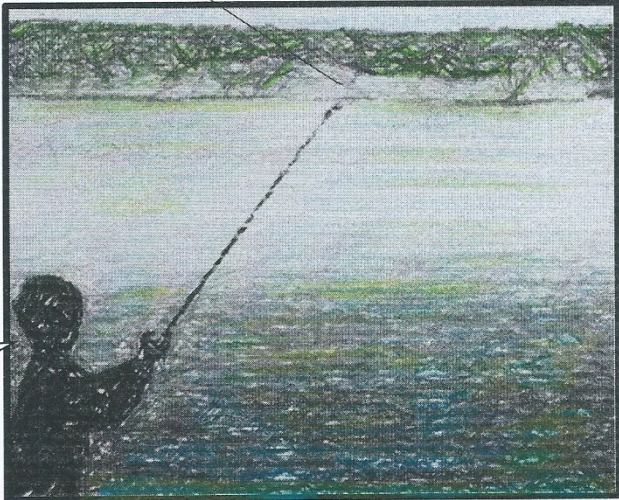
Ma fascination pour le moulin à papier vient peut-être du fait que j'ai exploré avec lui les estacades qui flottaient encore sur le Saint-Maurice au début des années 1980. Derniers vestiges du flottage, elles s'avançaient dans l'eau jusqu'à une centaine de pieds, donnant l'impression qu'on était seuls au monde.



Quand t'étais petit, est-ce que tes parents te disaient de pas aller jouer sur les quais?

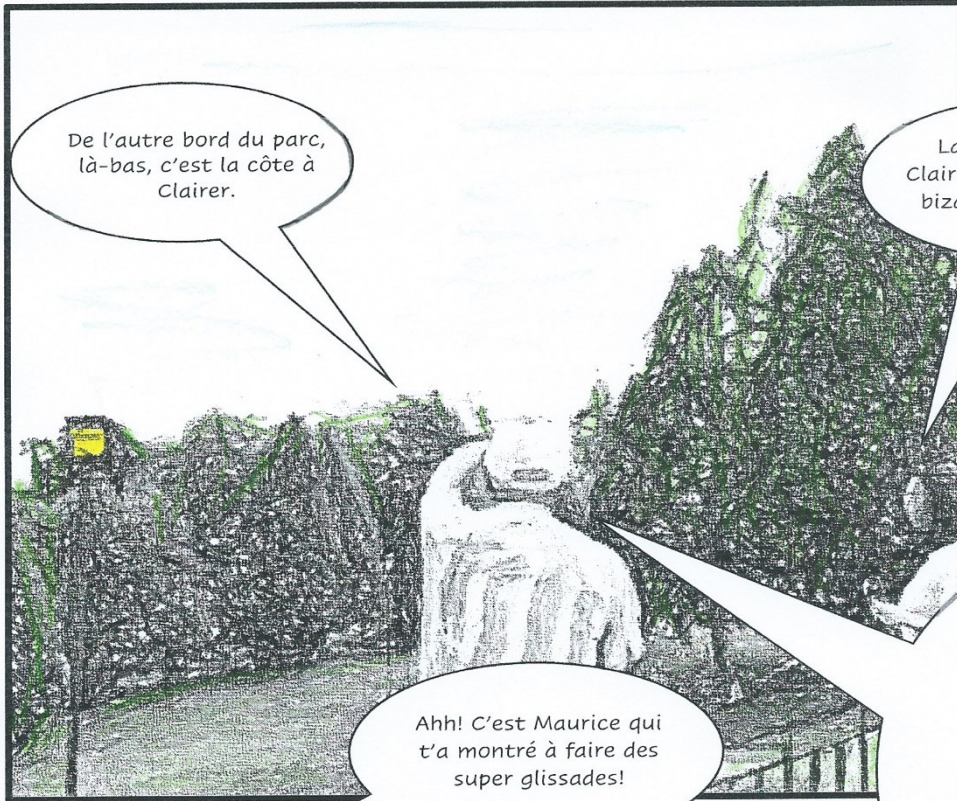


Non. Mais j'y allais juste pour pêcher de la barbotte.





Pendant qu'on remonte vers le haut de la ville, je me dis qu'avec un salaire d'ouvrier pour loger, nourrir et habiller leur huit enfants, mes grands-parents devaient tirer le diable par la queue. Ils ne pouvaient pas surveiller chacune de leurs allées et venues. Heureusement, les lieux d'exploration ne manquaient pas dans le coin...

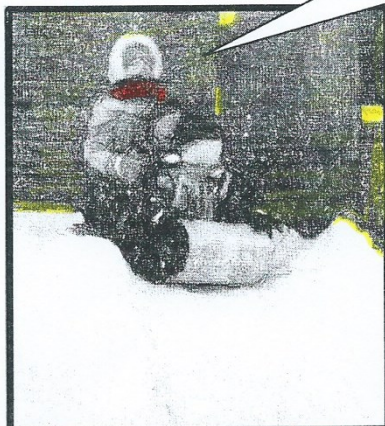


De l'autre bord du parc, là-bas, c'est la côte à Clairier.

La côte à Clairier? Clairé? Cleré? C'est ben bizarre comme nom!

Ahh! C'est Maurice qui t'a montré à faire des super glissades!

C'est de même qu'on l'appelait. On venait traîner ici. Une fois, mon oncle Maurice avait fait une *trail* dans la neige, avec des grandes branches. On sautait là-dedans pis on descendait jusqu'en bas. Ça tournait pis ça allait vite en tabarnouche!



L'hiver, mon père nous construisait une longue glissoire dans la cour, à ma sœur, mon frère et moi. Il l'arrosait pendant un bon quart d'heure chaque soir.



Mmmm... Te rappelles-tu qu'on venait dans la cote pour regarder les feux d'artifice?

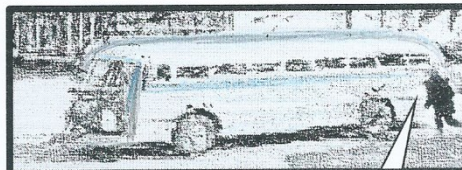
Quand j'écoute mon père retracer ses aventures de jeunesse, je l'imagine comme le Petit Nicolas de Goscinny et Sempé : un garçon espiègle profitant dans la ville d'une sorte de liberté naïve et fougueuse, qui compensait la discipline stricte de la maison et, surtout, celle du collège.



Il a étudié à l'Académie du Sacré-Cœur, qui était dirigée par des Frères. On en a démolie une aile aux alentours de 1970. Le reste du bâtiment, construit au tout début du 20^e siècle, a depuis été converti en logements.



Ma mère vous aurait dit de pas vous laisser attendre par mon air angélique. Je lui en ai fait voir de toutes les couleurs...!



Pendant plusieurs décennies, c'est la compagnie Carier & Frères qui assure le service de transport par autobus.

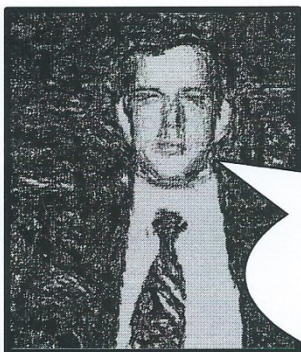


L'hiver, on faisait du ski bottine pour se rendre à l'école. Quand y'avait assez de neige, on courait pour s'accrocher aux autobus pis on se faisait traîner.

La plupart des professeurs étaient sévères, mais quand même fins. Sauf que si on faisait des niaiseries dans la classe, ils nous envoyaient chez le préfet. On l'appelait le pacha. Lui, il nous mettait les doigts dans bouche, pis il tirait sur les côtés. Et pis dans les rangs, quand on parlait - on n'avait pas le droit de parler dans le temps - il nous sacrait des coups de palette de hockey en arrière des mollets...



Je soupçonne ma grand-mère d'avoir tenu à ce qu'il s'inscrive à l'université pour l'empêcher de s'acoquiner trop longtemps avec les pirates du coin. Elle savait que la petite pègre recrutait souvent dans les milieux populaires...



Mon père l'adorait. Comme il a dû quitter la Mauricie pour se trouver un emploi, après avoir terminé ses études, je l'ai peu connue, contrairement à la plupart de mes cousins et cousines.

Mmmm... peut-être... C'est sûr qu'au début, j'étais déçu. Mais t'as vu la bonne job que j'ai eue chez Desjardins, finalement?! Est-ce que je t'ai déjà dit que ma mère avait des origines allemandes?



Ah oui?!
Eh ben... Va falloir que j'enquête là-



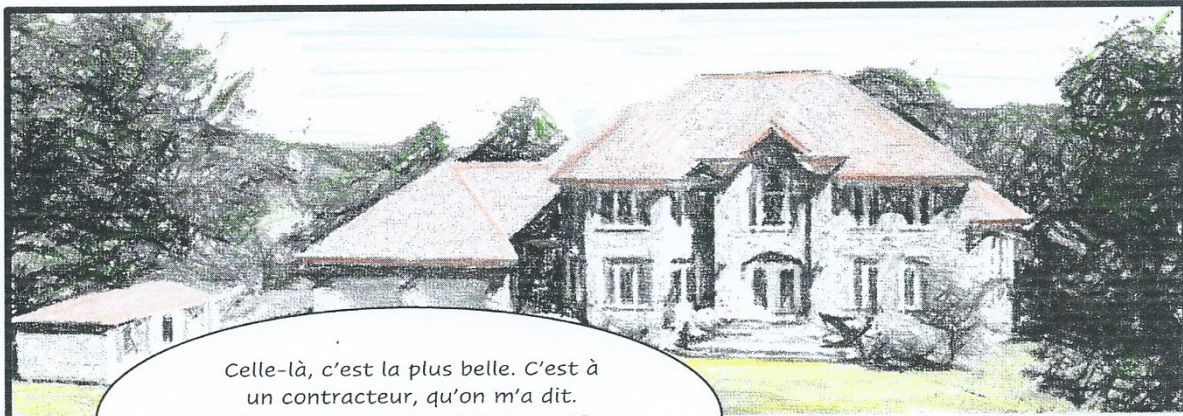
Sur la 18^e Avenue Est, où ma grand-mère a élevé ses enfants et habité jusqu'à la fin de sa vie, la maison familiale est campée comme les autres à deux pieds du trottoir. Quand je la regarde, j'entends les grésillements du CB et les grognements de ses chiens, je vois le soleil qui entre à plein par les fenêtres de la grande véranda, à l'arrière, et je sens les parfums entêtés du cuir, du tabac et du pâté aux patates.

La cour allait jusqu'à la 19^e dans le temps. J'ai été sa muse, à Lucille. Elle a fabriqué des dizaines de poméraniens en fourrure synthétique.



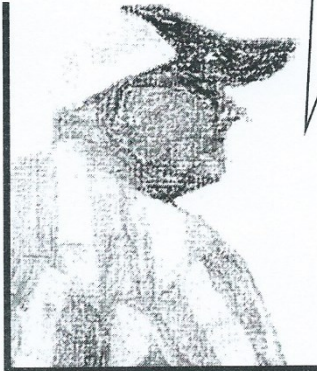
Le contraste saute aux yeux quand on se promène dans un quartier en développement, pas très loin du Club de golf. Comme partout, des promoteurs empiètent sur la forêt : ils s'emparent des rives pour y bâtir des châteaux, à l'écart des quartiers humbles d'où vient mon père.

Sa candeur me touche...



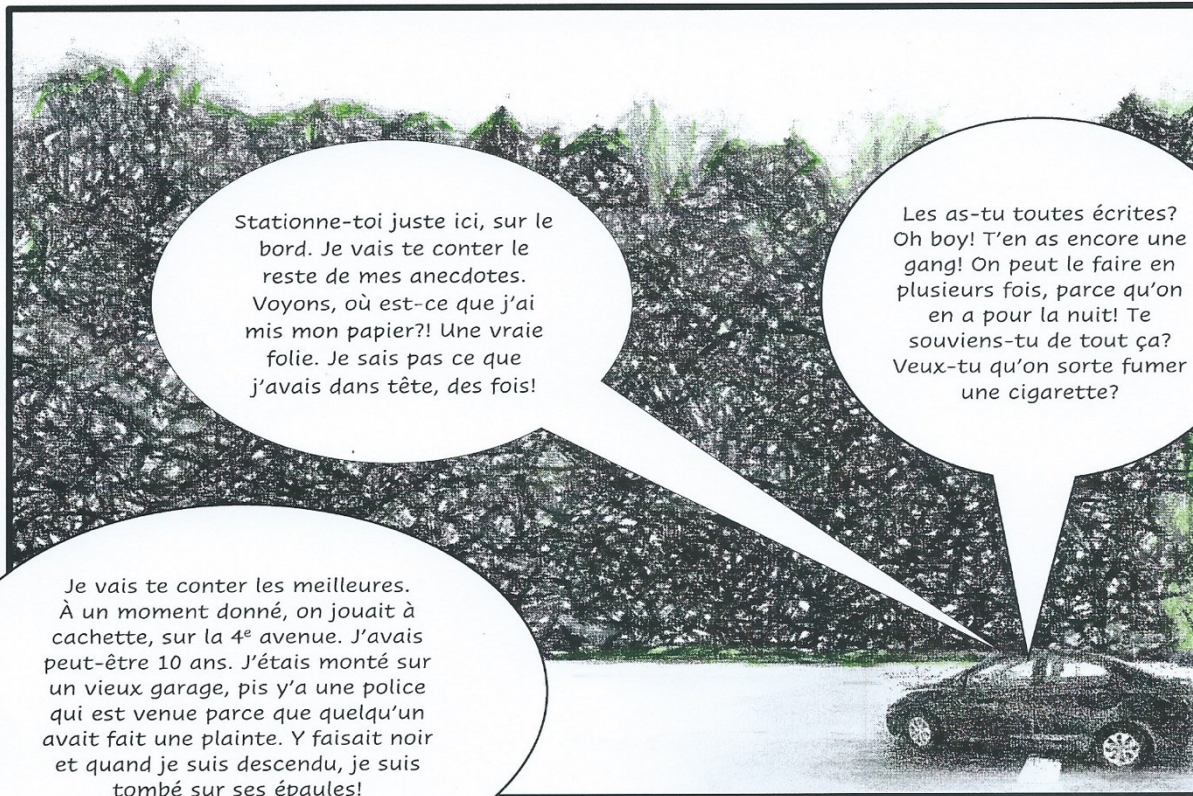
Celle-là, c'est la plus belle. C'est à un contracteur, qu'on m'a dit. Combien tu penses que ça vaut? Ben non, pas un million!!! Ça vaut 200 000 \$.

Voyons donc! Ça se peut pas... Peut-être un demi-million, mais pas 200 000 \$ certain. C'est ça qu'on a payé pour notre maison! À ce prix-là, juste pour la vue sur le Saint-Maurice, je m'en viens habiter ici!





Le route se termine en cul-de-sac. On doit rebrousser chemin pour retourner au centre-ville. Au beau milieu de nulle part, mon père me demande de m'arrêter.



Stationne-toi juste ici, sur le bord. Je vais te conter le reste de mes anecdotes. Voyons, où est-ce que j'ai mis mon papier?! Une vraie folie. Je sais pas ce que j'avais dans tête, des fois!

Les as-tu toutes écrites? Oh boy! T'en as encore une gang! On peut le faire en plusieurs fois, parce qu'on en a pour la nuit! Te souviens-tu de tout ça? Veux-tu qu'on sorte fumer une cigarette?

Je vais te conter les meilleures. À un moment donné, on jouait à cachette, sur la 4^e avenue. J'avais peut-être 10 ans. J'étais monté sur un vieux garage, pis y'a une police qui est venue parce que quelqu'un avait fait une plainte. Y faisait noir et quand je suis descendu, je suis tombé sur ses épaules!

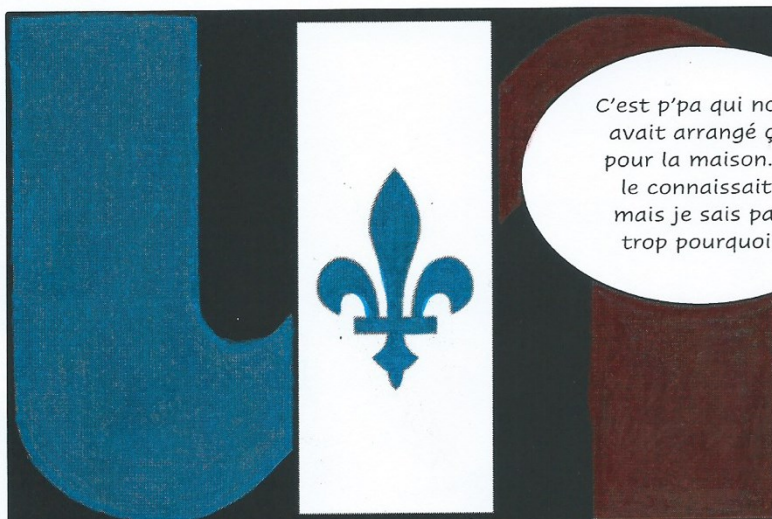


Non, il m'a laissé partir...

Ha! Ha! Et le policier t'a ramené chez vous?



Au fil du temps, mon père s'est occasionné d'autres déboires avec la police, mais jamais rien de trop grave. Le petit sacripant a même réussi à finir son baccalauréat! Il avait quitté le nid familial début vingtaine pour aller habiter à Trois-Rivières avec son *chum Johnny*. Ils louaient la maison de la fille de Maurice Bellemare, qui a été député de l'Union Nationale pendant plus de 30 ans. L'homme politique natif de Grand-Mère, fondateur du journal hebdomadaire (et résolument partisan) *Nos Droits*, devait être ministre de l'Industrie et du Commerce ou ministre du Travail et de la Main d'œuvre à cette époque.



C'est p'pa qui nous avait arrangé ça pour la maison. Il le connaissait, mais je sais pas trop pourquoi.

Je pense que mon grand-père l'avait connu soit à la petite école, soit à la Consolitated Paper (l'ancêtre de la Consolidated Bathurst), où Bellemare a été mesureur de bois de 1935 à 1938. Il me vient une idée troublante : peut-être était-il duplessiste?!

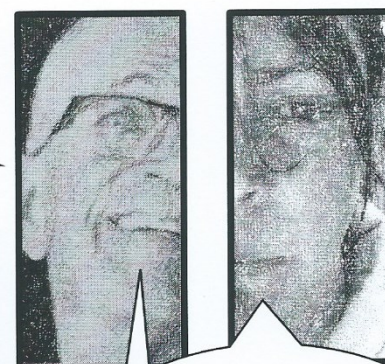


C'était une typique maison mansardée, à deux étages, avec des pièces cloisonnées.

À un moment donné, **Johnny** a collé des pages de *Playboy* partout dans le salon. Pis quand la fille de Bellemare a vu ça, elle arrêtrait pas de crier : Aaahhhh! Aaahhh!



Il me semble que les pages couvertures du célèbre magazine qu'on lisait surtout « pour les articles » étaient nettement moins explicites dans les années 1960...

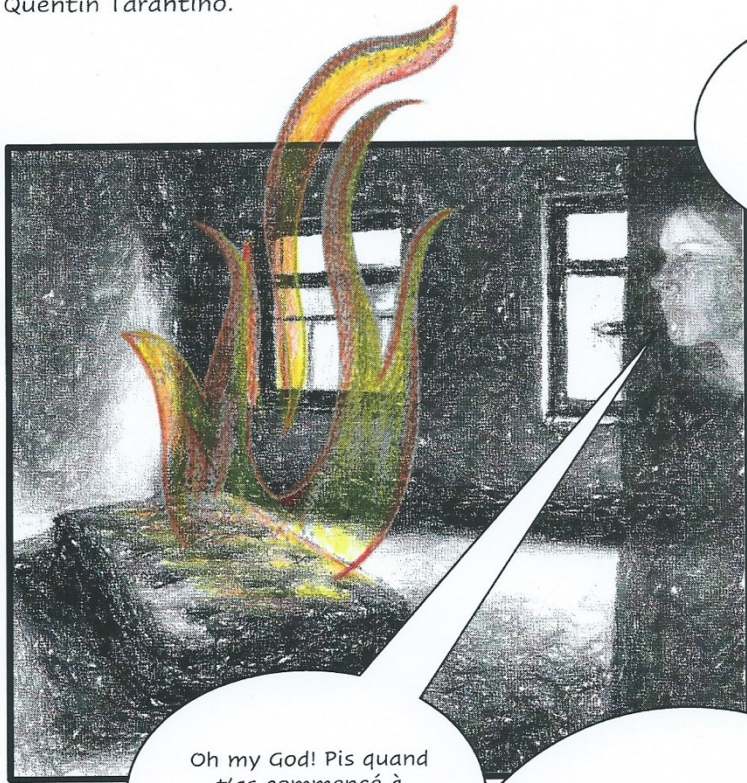


Oh... Elle a eu peur?! Vous deviez être fiers de votre coup! Mais avoue que vous étiez pas mal niaiseux...

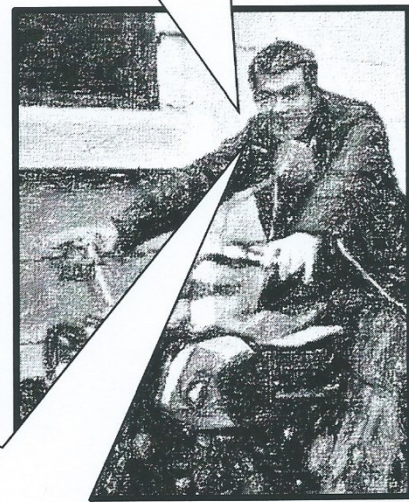
Ouin... c'tait ben religieux dans le temps...



Tout ce qui s'est passé dans cette maison de Trois-Rivières est digne d'un scénario de film de Quentin Tarantino.



Une nuit, le feu a pris dans mon matelas. Y'a fallu que je le lance par la fenêtre. Il a brûlé dehors. Ça a fait une grosse marque sur le trottoir!



Oh my God! Pis quand t'as commencé à sortir avec ma mère, tu t'es calmé?

Ben oui! On allait se promener avec mon petit bicycle à gaz 450 CC! À un moment donné, mon père nous avait amené des poules pour Pâques, dans notre appartement à Shawinigan Sud. Y'en a une qui s'était cachée en arrière du poêle! Pis quand on est déménagés, on avait mis du stock sur le toit de l'auto, des chaudrons... Le vent pognait là-dedans!





Ben oui, son nez de grand-mère est juste là, le vois-tu?

Oui!!! Euh... en fait, non... Je sais pas...

C'est ici qu'on est venus prendre nos photos de noces.

LE ROCHER DE GRAND-MÈRE

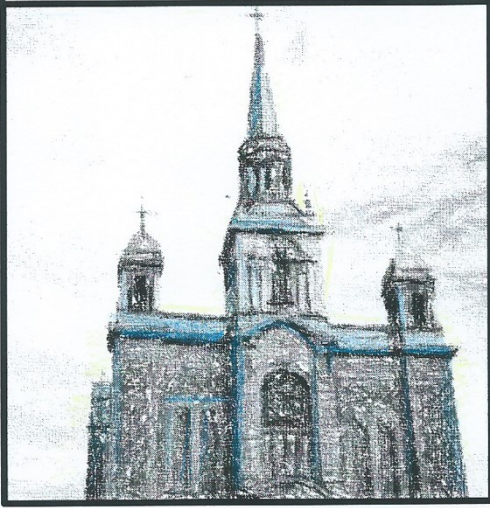
CE ROCHER RESSEMBLANT À UNE TÊTE DE VIEILLE GRAND-MÈRE A DONNÉ SON NOM À NOTRE VILLE. IL SE DRESSAIT AUTREFOIS DANS LA RIVIÈRE SAINT-MAURICE AU MILIEU DES VAGUES DE LA CHUTE. IL A ÉTÉ TRANSPORTÉ EN 1916 SUR SES ASSISÉS ACTUELLES AFIN DE FAIRE PLACE À L'USINE HYDRO-ÉLECTRIQUE. CE TRAVAIL A ÉTÉ EXÉCUTÉ PAR LAURENTIDES CO. LTÉE, À SES FRAIS, SUR INSTRUCTIONS DE SON PRÉSIDENT M. GEORGE CHAHOON JR.

PLAQUE ORIGINALE DÉVOILÉE LE 6 SEPTEMBRE 1948 PAR M. GEORGE CHAHOON JR. LORS DU CINQUANTENAIRE DE GRAND-MÈRE

Mes parents se sont mariés en 1970, dans le patelin de mon père, 6 ans avant ma naissance. Ma mère était orpheline; le choix du lieu s'est donc imposé de lui-même. Ma grand-mère m'a offert 'en cachette' un album photo du mariage quand j'étais ado, des années après leur divorce. Ça a étonné ma mère, qui a toujours cru qu'elle ne l'aimait pas. Je pense plutôt qu'elle était maladroite.



L'église St-Paul paraît majestueuse dans le décor modeste de la ville.





Ma mère m'a confié que le vent s'est levé bien avant leur séparation, quelque part à l'automne 1982. Lui ne m'en parle presque pas... Mais je perçois le souvenir d'un déchirement inexprimable qui le hante toujours.



Je sais pas si tu te rappelles, quand on s'est séparés... Quand je suis parti, toi pis ta soeur, vous étiez petites. Vous m'avez pris les deux jambes en pleurant.



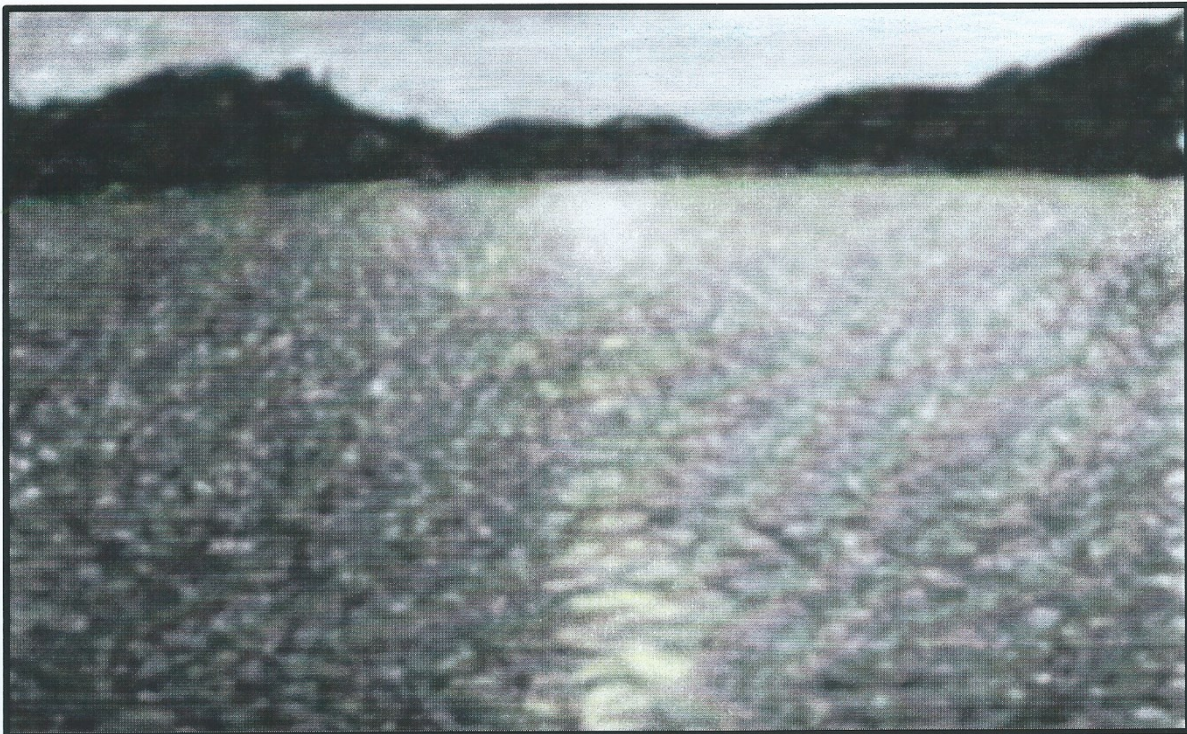
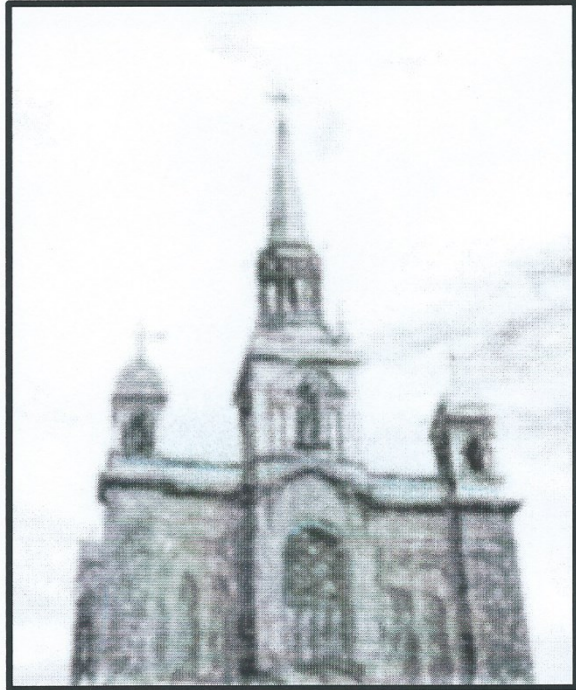
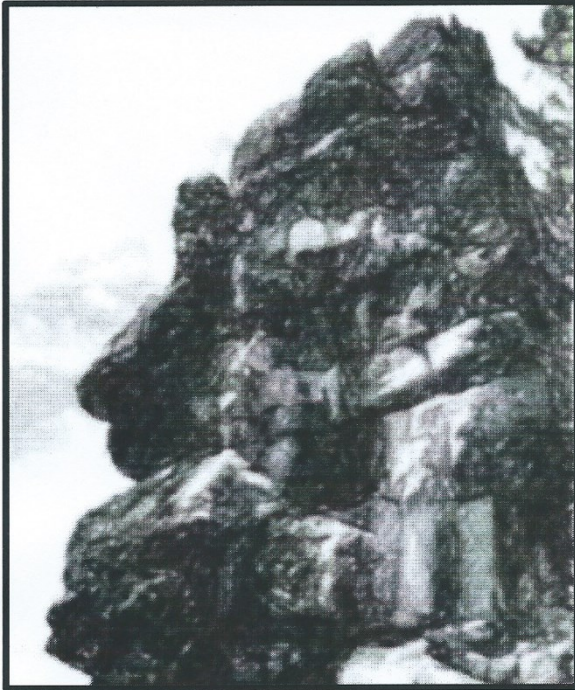
Pour pas que tu partes...?



Ouin, c'est ça...
Bon... on va rentrer...

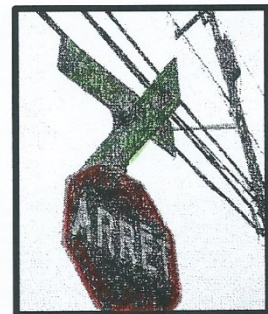
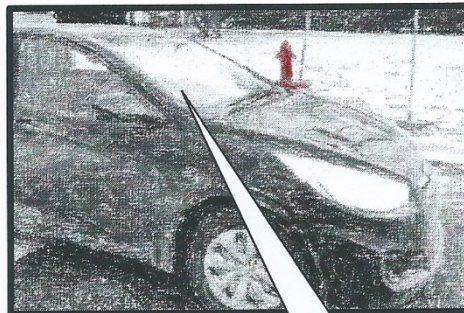
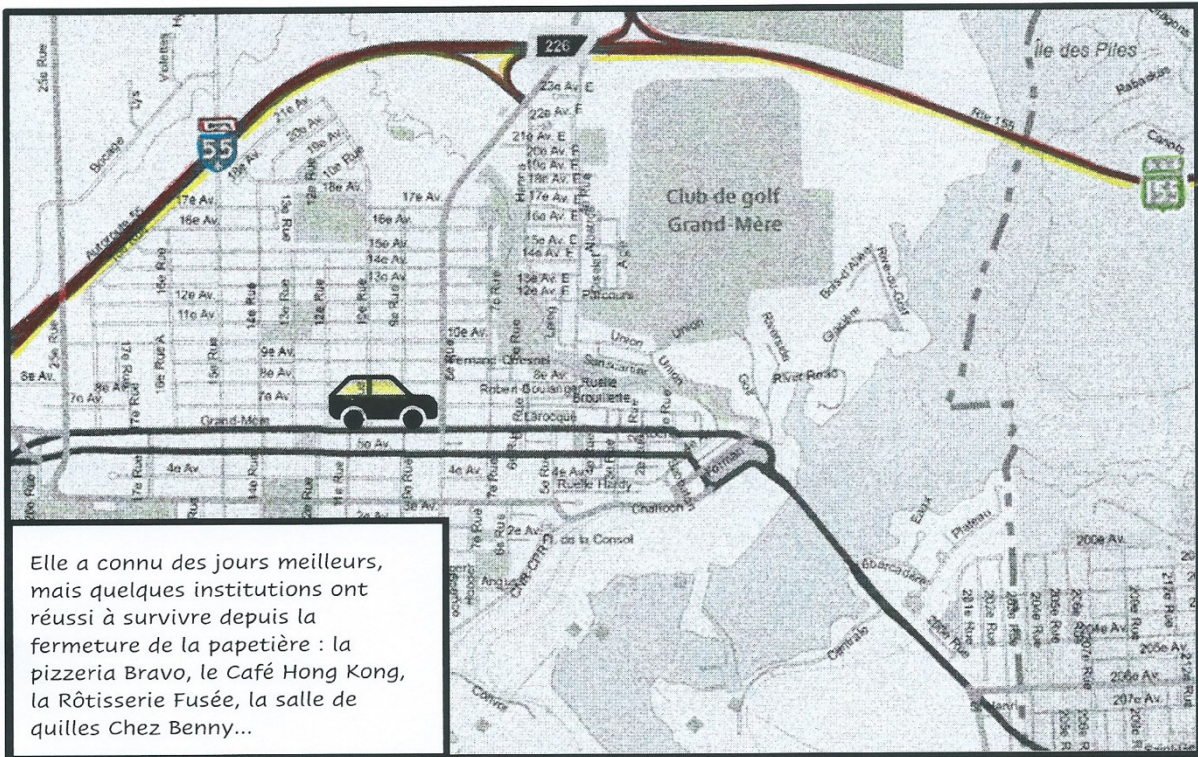


Un fin brouillard enveloppe toujours nos rencontres furtives...

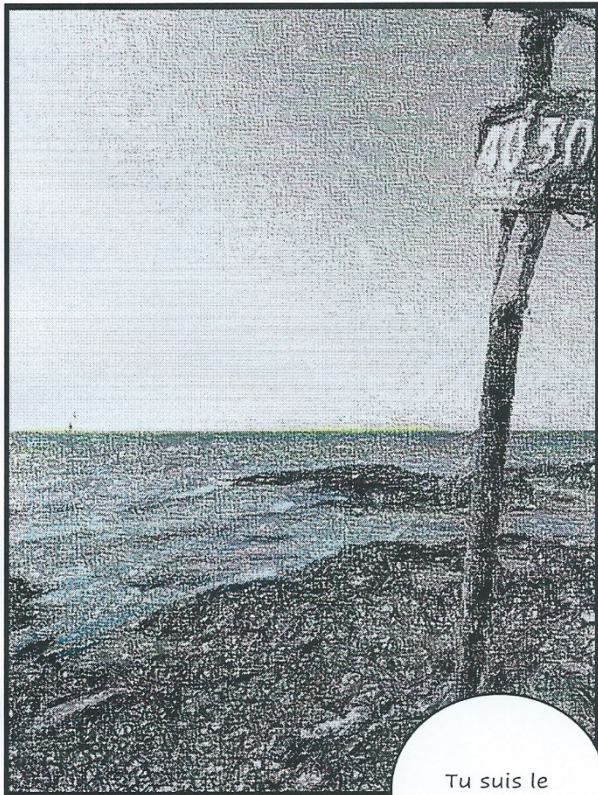




Notre parcours se termine sur l'Avenue de Grand-Mère.



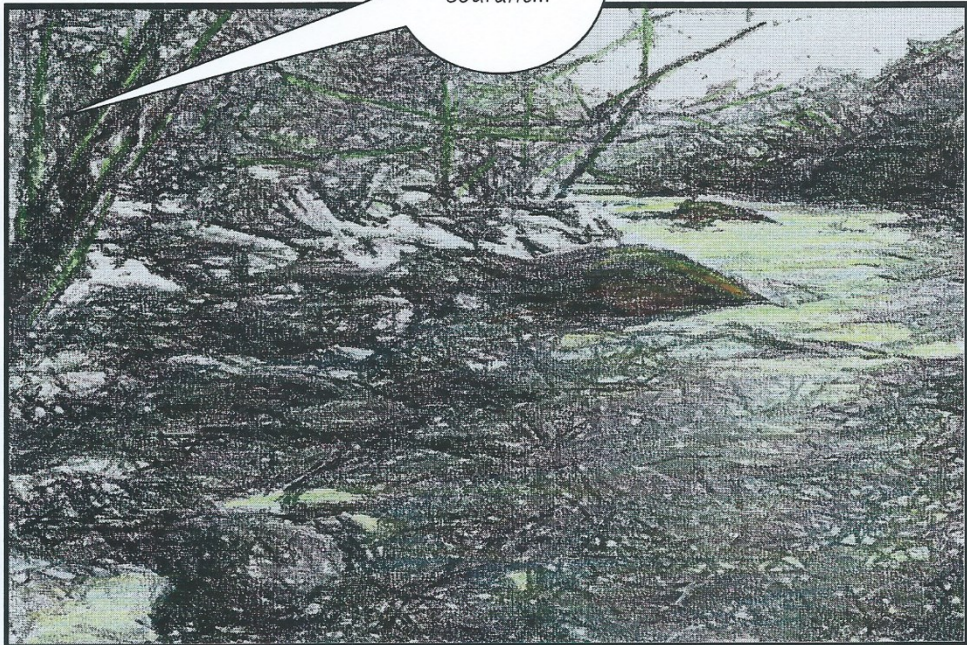
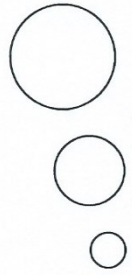
Pis là, par où je
m'en vais?



Tu suis le courant...

*Complicated, complicated
Love's a complicated game to play
But as complicated as love can be
today
I love you ... anyway*

*I always thought that love was a ladder
You trip at the top and then you're
shattered
But I heard you call and now the risk of
falling
Hardly seems to matter...*





FANIE PELLETIER

Ma racine droite





6 septembre

Cher Papa,

J'amorce cette correspondance un peu forcée à l'aide d'une photo : celle où on nous voit, toi et moi, côte à côte, nous regardant dans les yeux, toi l'air attendri par ma binette ou peut-être ma conversation; moi, complètement absorbée par ton regard, comme si je voulais m'y fondre parce qu'il y avait là tout mon univers.

Je dois avoir 5 ou 6 ans. Toi, ça te fait donc, si mes calculs sont bons, près de 40 ans. On est à peu près en 1980. Tu as la chevelure noire et fournie, et surtout ton emblématique moustache, vestige des années 1970; une moustache aussi noire et fournie, dont tu retroussais les extrémités, à la mode de l'époque, je présume.



Nous sommes attablés à un restaurant, déduction faite grâce à un menu qui trône au centre, entouré d'un verre de vin rouge, de ce qui semble être un sucrier, des salière-poivrière, et d'une bouteille de vin qu'on a couchée, probablement pour mieux prendre la photo. Le photographe reste anonyme, trahi seulement par son doigt qui apparaît dans le coin supérieur gauche, et qui vient couper un peu le cadre, juste assez **pour** rappeler que, contrairement à notre air éminemment complice, nous n'étions pas seuls.

Ton col de chemise est entrouvert, laissant voir un peu de tes poils. Tu as toujours eu la poitrine velue et cette caractéristique, avec ta peau un peu foncée, a forgé mon image de l'homme idéal. Une collègue a un jour exposé sa théorie, sans prétention, qui veut que les deux personnages principaux de la populaire série télévisée américaine *CHIPS* diffusée dans les années 1970 incarnent l'archétype de l'idéal masculin : ou bien on aime le type « Jon », un blond aux yeux bleus, ou bien on préfère « Ponchorello », interprété par l'acteur d'origine latino-américaine Erik Estrada. Tu auras compris que j'ai toujours préféré le type « Ponchorello ».

Tu auras donc contribué à forger mon archétype physique de l'homme idéal. Et sûrement aussi de mon archétype psychologique, pour mon plus grand malheur, car tu n'es pas homme facile à aimer.

Tu souffres aujourd'hui de la maladie à corps de Lewy, tu as le cancer du côlon possiblement métastasé aux poumons. Tous ces mots/maux médicaux ne veulent pas dire grand-chose quand on les lit, ou qu'on les dit, et je me demande même s'ils s'incarnent vraiment quand on les vit. Je te vois passer à travers tes journées, affaibli, tremblotant, toujours fatigué, parfois un peu mêlé, craintif... tu es devenu l'ombre de toi-même, l'ombre de ce que tu as été il n'y a pas si longtemps.



Je relis la dernière phrase et je la trouve cruelle, mais c'est la maladie qui est cruelle, et je ne vois pas comment je pourrais ne pas noter, ne pas remarquer, que tu as beaucoup vieilli.

Et si tu n'étais pas malade, comment serais-tu?

La vieillesse sans la maladie, je sais que ça existe : il y a mes anges gardiens qui me le prouvent tous les jours. Mes anges gardiens, ce sont les deux hommes âgés qui gravitent autour de moi, mes deux beaux-pères. Ils veillent sur moi. Je pense qu'ils ont - déjà - pris le relais, parce que toi, tu ne peux plus veiller sur moi. Tu l'as fait un temps, je m'en rends compte maintenant. Pas pendant mon enfance, ni mon adolescence, mais plus tard, dans ma vie de jeune adulte, puis de jeune maman.

Je vais m'arrêter ici pour cette première lettre, il reste beaucoup à dire, mais je crois que c'est assez pour l'instant. J'ai encore du temps pour continuer de te raconter, j'espère que tu en as encore aussi, pour me lire, pour me répondre peut-être, pour me parler.

Ta fille, Folie, La Fanette, Fanie

21 (ou 19) septembre

Cher Papa,

Je t'ai encore revu et, encore une fois, je n'ai PAS, encore, osé te parler de ce foutu projet de thèse d'une amie de mon amie Caroline, oui, oui, la « petite brunette » à Sherbrooke. J'y ai pensé, j'ai hé...si...té, mais... non. Car je t'ai trouvé trop **LUCIDE**. C'est épouvantable de dire ça, de penser ça, d'écrire ça, mais c'est ça. C'est ça qui est ça. Tant que tu es encore lucide, je suis gênée... intimidée? pudique? Bref, je ne vois pas comment je t'inviterais à entrer dans cette danse, cette correspondance, sur nos *vieillissements*.

Car avec toi, je ne me sens pas vieille, au contraire, je redeviens une petite fille. Tout le temps. Je ne crois pas que ce soit ta faute. Je crois que tu me traites - en général - en adulte. C'est moi. C'est mon pattern avec toi. Tu aurais donc un effet anti-âge sur moi.

Je suis tirée d'affaires, oncologiquement parlant. D'ailleurs, savais-tu que l'oncologie, c'est l'étude des masses, des tumeurs? Mais bien sûr que tu le sais! Tu sais tout, TOI! Tu as été bibliothécaire à l'Université pendant des décennies.

Tu es une encyclopédie vivante (et vieillissante et mourante).



Et que fais-tu, tout le temps couché? À dormir? Sors! Marche! Cours! FAIS DES CHOSES, DES ACTIVITÉS. RÉALISE DES PROJETS, comme tout le monde. Te voir comme ça, qui te lève que pour manger et prendre tes pilules, c'est *weird*. Je me dis que tu fais quoi, là? Tu nous as tous bernés en prétendant être mourant? Tu fais semblant d'attendre la mort? Ça te stresse MÊME pas! T'as l'air zen! Tu rigoles encore, même! Et tu fais souffrir R., ce bon R. Ton chum depuis quoi, plus de 30 ans? À ta dernière fête, à tes 77 ans, tu nous a serré la main à chacun en même temps, en nous appelant « mes amours ».

Oui, c'est vrai, R. et moi sommes tout ce qu'il te reste.

26 septembre

Non, définitivement, plus le ton de mes lettres s'affirme, moins je serais capable de te les faire lire. Ou lire à voix haute, vu que tu sembles presque devenu incapable de lire,.. La faute à la maladie, sûrement.

D'ailleurs, ça te manque, tu me l'as dit : tu m'as dit que c'était aussi de la paresse de ta part, que tu avais perdu l'habitude de faire l'effort de lire, même si ça te manque. Je devrais te donner ma liseuse électronique. Mais ça te ferait une autre bébelle technologique à apprivoiser. Ça fait beaucoup, je sais.

Hier soir tu m'as appelée. On a jasé assez longuement (12 minutes?). Tu étais très en forme. J'ai été (encore une fois) surprise. Donc, tu ne mourras pas tout de suite. Pas bientôt. Je ne sais pas trop quoi penser de tout ça. Il me semble que j'étais prête. Mais peut-être pas. C'est peut-être - sûrement - mieux que tu ne meures pas. Pas tout de suite. Mais quand?

C'est quand le bon moment pour mourir?

En qu'que part, je t'admire de prendre ça avec calme, flegme presque. Ça doit être de toi que je tiens mon flegme. Et mon éternelle envie de bouger en même temps.

Je crois que je te ressemble trop.

3 octobre

On est censés échanger sur « nos vieillissements » dans le cadre de cette fameuse thèse. Je ne sais pas trop qu'en penser...



Est-ce que de t'observer, de te côtoyer, m'aide à vieillir?

Tu viens de me rappeler, quel hasard! On a parlé et rigolé. Même si tu m'as probablement légué des gênes pourris, tu m'as aussi légué de belles qualités... Merci. Xx

16 novembre

Ça faisait un bout de temps... Je croyais que tu allais bien, que tu allais mieux. Tu m'as bernée, sacré vlimeux.

Ta soeur, tante Lise, m'a dit aussi que tu n'étais pas « facile », qu'elle te connaît bien, tu es son frère. C'est vrai, ça. Ça m'a rappelé ce trait, chez toi. C'est aussi ce que Maman m'a souvent dit, même si elle a toujours pris garde de ne pas parler en mal de toi. Tu es difficile... Mais en quoi exactement? Tu es exigeant (intransigent?), jaloux, exclusif, autoritaire?

En fait, qui es-tu?

Quelles sont tes qualités? Tes défauts? Tes blessures? Une de tes blessures, je la connais : tu m'as déjà confié que quand tu étais petit, tu avais délibérément retenu tes selles pendant longtemps, au risque de souffrir de constipation, dans le but d'attirer l'attention - de ta mère - sur toi. Vous étiez si nombreux...

Donc, tu es :

1. Dur
2. Méchant
3. Blessé
4. Maladroit
5. Sympathique
6. Attachant
7. Intelligent
8. Curieux
9. Discret
10. Réservé
11. Secret
12. Solitaire
13. Sportif
14. Voyageur
15. Drôle



Et là, je vais aller te voir demain. En principe, c'est en partie pour te parler. En principe. Te parler de quoi? Du nécessaire répit pour R. Du fait que toi, tu dois désormais te laisser aider. Déménager? Je ne sais pas trop...

Et moi, je serai comment si, un jour, je suis comme toi : non autonome?

Vais-je insister, par orgueil, pour rester chez moi sans aucune aide extérieure, imposant ma volonté au risque de la santé de mes proches?

Je me rappelle que tu m'as déjà dit que, dans la vie, c'est déjà assez dur comme ça de trouver un compagnon, mieux vaut s'accrocher quand on en a un.

Qu'que chose comme ça.

14 décembre

6 sur 10. C'est le score que tu accordes à ta douleur au ventre et au dos. C'est ce que tu as répondu au médecin en soins palliatifs quand il t'a demandé d'évaluer ta douleur sur une échelle de 1 à 10. Vas-tu mourir bientôt? Je peine à le croire, tu sembles correct quand je te parle, quand je te vois. Comment me préparer à ta mort? En étant sûre de ne pas avoir de regrets? En allant te voir plus souvent? En te parlant plus? Qu'est-ce que j'aimerais te confier? Des secrets? Mes peurs? Ai-je peur que tu me juges? Je ne sais pas, je pense pas. Je pense que tu saisis assez bien qui je suis.

Je sais que tu veux mon bien. Le problème, c'est que je ne sais pas c'est quoi, mon bien.

24 décembre

Il paraît que tu as pleuré hier. C'est R. qui me l'a dit. Il m'a dit que, parlant de notre visite prochaine pour le temps des fêtes, tu as voulu offrir des cadeaux, à mes enfants surtout, mais que tu ne savais plus comment faire, quoi offrir. Tu as ressenti une panique peut-être? Tu ne te rappelais plus comment offrir des cadeaux? Tu as, semble-t-il, parlé d'emballer des cadeaux. Peut-être étais-tu découragé juste à y penser. R. t'a rassuré, tu vas nous donner à tous de l'argent, sonnante et trébuchante.

Démuni devant ces choses simples de la vie, ça, tu l'as toujours été. La maladie ne fait que décupler ton sentiment d'impuissance devant l'organisation, l'accueil des autres.



Je suis un peu injuste. Tu t'es quand même plutôt bien débrouillé : tu as voyagé (ça demande beaucoup d'organisation et, selon Maman, tu organisais même un peu trop les voyages). Toi, tu es l'*entertainer* en chef, l'animateur. Je tiens ça de toi, ce talent, j'en suis très fière.

Je t'aime, petit Papa Noël.

4 janvier

Bonne Année! Je t'ai appelé le 1er janvier. Tu avais la forme et une assez bonne voix. On n'a pas parlé du fait que ce serait probablement ta dernière année. Y penses-tu? Que regrettes-tu? J'ai ressenti un peu de colère envers toi, récemment, t'accusant de m'avoir légué une insécurité, une incapacité à interagir correctement avec les hommes.

Cette fameuse fois, à la faveur d'un tour d'auto, où tu m'avais dit de m'accrocher - avec mon ex L. : est-ce la graine de la peur que tu as semée en moi? Recouverte, emballée dans les habits d'un conseil père-fille?

Qu'en penses-tu, toi? Quel homme aurais-tu choisi pour moi? Si nous étions dans une autre culture, une autre époque, et qu'il te revenait de me choisir un mari, quel type aurais-tu privilégié, pour assurer mon bonheur?

Me connais-tu assez pour savoir qui ou quoi ferait le plus mon bonheur?

Autant je redoute ta mort, autant je sais qu'elle me délivrera aussi de ton jugement sur mes choix, de tes peurs nées de mes choix que tu projetteras sûrement sur moi. Mais non, en y repensant, je ne crains pas tant ton jugement. Je pense que tu oses moins me juger. Toi qui as été absent de ma vie, tu te vois probablement mal placé pour me faire la leçon.

10 janvier

Je suis fatiguée. Mais ce n'est rien comparé à toi, qui dors tout le temps, tel un chat.

Redoutes-tu la douleur, la souffrance qui va sûrement venir? Qui va accompagner ta mort? Quels sont tes regrets? Tu m'as déjà dit que tu regrettais de ne pas t'être arrêté un jour quand, j'avais 11 ans, tu m'avais croisée... Toi en voiture et moi sur le trottoir, à attendre l'autobus. Tu avais jugé que tu étais trop pressé pour me faire un *lift*, mais tu t'étais senti



coupable après, quelque chose comme ça. En y repensant, je pense que ce n'est pas un gros regret... une pique de culpabilité, peut-être, mais pas un véritable regret : un choix ou un non-choix que tu aurais voulu faire, des années plus tard.

Qu'as-tu apporté au monde? Que vas-tu léguer? De l'argent, bien sûr. Pas mal d'argent. Un pécule. Est-ce assez? Est-ce suffisant? Tu m'as déjà dit aussi que, face à la publication de romans par ton frère J., tu trouvais qu'il y avait déjà bien assez de livres. Dans ce cas, pourquoi en écrire d'autres? Peut-être voulais-tu aussi dire que tu ne considérais pas avoir suffisamment de vécu ou de matériau intéressant pour ajouter à la grande bibliothèque humaine? Ton frère a au moins a légué ça, des livres. Des livres dans lesquels il se livre. Ça peut peut-être heurter la pudeur de ses proches, j'en conviens.

Tu as quand même commis une thèse de doctorat, ce n'est pas rien. Mais c'est de l'intellect pur. Quoique je ne l'ai pas lu, j'en suis sûre.

Étais-tu affectueux avec moi? Démonstratif? Non. Pas en gestes, du moins. J'ai un souvenir vif de la fois où, je devais avoir 5-6 ans, j'avais accidentellement brisé un de tes « vases Ming Ming » (dixit Maman) et que tu m'avais engueulée. Et moi, j'avais éclaté en sanglots, et ta colère était tombée. Tu m'avais prise dans tes bras, tu m'avais consolée.

Pour que je me rappelle cet incident, c'est qu'elles sont rares les fois où tu m'as touchée, consolée, rassurée.

Toi avec qui je partage, je crois, la même nature, je te le redemande, je me répète, que ferais-tu à ma place? N'as-tu jamais été capable d'affronter ta peur de la solitude?

Ah oui, je me rappelle l'incident au chalet, il y a quelques années, quand R. est parti subitement, prétendant que c'était fini. Et toi qui tentais de raisonner : oui, c'était peut-être fini. Tu considérais cette hypothèse avec calme, résignation, comme si c'était inéluctable, prévisible depuis toujours. Étais-tu peiné? Paniqué à l'idée d'être abandonné? Ça ne devait pas être évident d'être entouré de ta fille à ce moment...

Il n'est pas dans l'ordre des choses d'être consolé par son enfant.

La pudeur, encore.

Je t'aime. J'irai te voir la semaine prochaine.



15 janvier

Mes écrits se rapprochent, la cadence se resserre. Pourquoi? Je l'ignore. Je me force un peu mais dès que je commence, ça coule, ça cliquetique sur le clavier.

Ta fin est-elle proche?

Je ne crois pas, je n'arrive pas à y croire.

16 janvier

Tu m'as appelée, hier, probablement poussé par R. Après avoir soutenu la conversation pendant quelques minutes, tu as fini par vouloir mettre fin à l'appel. Quand je t'ai questionné sur le ski de fond, tu as mentionné que tu ne t'en rappelais pas, que tout ça, c'était une autre période de ta vie, bien finie. Est-ce que ça te rend triste quand tu le réalises? Quand tu ne te rappelles plus? Les appels te fatiguent, mais même avant, il me semble que c'était le plus souvent toi qui y mettait fin, même lors des traditionnels appels dominicaux, une tradition que tu avais pourtant établie, toi.

Ça me blesse toujours un peu, quelqu'un qui veut mettre fin à un appel avec moi... Satanée sensibilité, satané besoin d'être reliée, de plaire, de ne pas déplaire, de ne pas décevoir, d'être aimée. C'est ben fatigant.

J'ai lu quelque chose, hier, qui m'a fait penser à toi : que dit la propreté et l'ordre impeccable dont tu t'entoures? Maman avait coutume de dire que tout cet ordre dans ton appartement, dans tes objets, et peut-être aussi dans ta vie rangée, était le signe de ton désordre intérieur. Comme les images dans un miroir : des situations inverses, inversées, avec un sens différent, contraire. Est-ce exact? Est-ce que ta manie de l'ordre est une manifestation d'un tumulte intérieur? D'une anxiété? Tiens, on en arrive là. Toi, aurais-tu par hasard sublimé ton anxiété dans le ménage et l'ordre, dans le rangement et la possession compulsive d'objets? Mais tu as aussi un grand sens de l'esthétisme et le goût du beau, ce qui explique en partie ton amour de l'opéra et de la vaisselle antique de collection.

Je me rapproche de toi.

Nous sommes mercredi. On se voit vendredi et samedi. Je n'ai pas d'attentes pour cette visite. C'est au mieux reposant, au pire, légèrement ennuyant et déprimant. Mais je le fais néanmoins. Pourquoi? Pour me déculpabiliser? Pour me prouver que je suis donc une bonne fille?



Bien sûr que je suis une bonne fille!

Plus besoin de le prouver! Et pourtant... À vendredi.

La Fanette xx

20 janvier

Lendemain de visite. J'ai eu davantage l'occasion de te parler, seule à seule. J'ai failli te dire, te raconter le projet de thèse de Karine, projet qui motive cette écriture, ces mots que je t'écris depuis quelques mois. Mais je me suis retenue. J'ai voulu garder ce secret.

Quand je t'ai demandé ce que les médecins disent de ton état, quel est le pronostic, tu as dit, moqueur, un peu fatigué :

« Un voyage assuré vers l'éternité! »

Tu as quand même gardé ton sens de l'humour. Je t'ai d'ailleurs vu sourire et rire encore. Tu gardes le goût du rire, de la blague, du bon mot.

Je t'ai demandé - je ne sais pas trop pourquoi - si tu t'inquiétais du sort de R. quand tu mourras. Tu m'as dit bien candidement que non, laissant entendre que tu en avais déjà assez à penser. Ça m'a un peu choquée. J'y ai vu une confirmation que tu n'as jamais été très gentil avec R. Est-ce ton *pattern* avec tout le monde? Tu n'as jamais appris à prendre soin des autres. Tu n'as jamais, de ta propre initiative, voulu un animal de compagnie. Même de ça, tu serais incapable de prendre soin. Et qu'est-ce que ça dit de moi? De ta relation avec moi? Eh oui! Je te le donne en mille : que tu n'as jamais su prendre soin de moi. Un peu, quand même. Je ressens ta tendresse et ton attachement. Une certaine admiration et une fierté aussi. Mais distantes.

Et le soir, après notre conversation, un peu gêné, un peu maladroit, à l'image de notre relation, tu m'as soudainement embrassée et dit « je t'aime » dans la salle de bain, juste avant de disparaître dans ta chambre pour la nuit.

23 janvier

Comment ai-je pu oublier cette autre chose que tu m'as dite, ce soir-là, assis à la table de ta cuisine, réduit à cet univers rapetissé, désormais étroit et étriqué, après m'avoir demandé



des nouvelles de ma mère? Tu m'as dit, comme une évidence, comme pour compatir avec ma peine :

« C'est la fin d'une histoire pour toi, tes parents sont en train de mourir. »

Oui, c'est ça, je serai bientôt la seule survivante de notre arbre à trois, celui où tu es représenté comme ma racine droite et Maman, ma racine gauche.

Je suis allée consulter une généticienne, plus tôt aujourd'hui, et elle a justement esquissé mon arbre généalogique. Tous ceux qui sont au-dessus de moi en ligne directe seront bientôt morts. Ne restera bientôt plus que moi, descendue en bas de l'arbre : à moi, à mon tour de nourrir mes deux fils, mes deux branches.

16 février

Ton anniversaire approche à grand pas. Un an. Je me rappelle très bien ton dernier anniversaire. On ne savait rien de tes diagnostics, tes deux diagnostics à venir. Et Maman était encore à la maison. Ce qui m'apparaissait quasi insurmontable, insoluble alors, est maintenant derrière moi : placer Maman en résidence, *check!* Enterrer mon père? Pas encore *check*. Ça semble dur, hein? Je m'étonne que tu t'accroches autant.

Je te soupçonne d'avoir plus peur de la mort que tu ne le laisses paraître. Non pas que je te le reproche ; à ta place, je serais terrifiée.

C'est cru ce que je vais te dire mais voilà : tant que tu es vivant, je suis dans l'attente.

Tu me maintiens dans l'attente.

Car après ta mort, je devrai m'occuper de plein de choses matérielles, financières. Et après, viendront les choses émotives. Et plus tu retardes tout ça plus, moi, ça retarde tous mes projets aussi.

Je vis maintenant avec la menace de ta mort qui plane au-dessus de ma tête. Tu es devenu mon épée de Damoclès.

24 février

Tu as survécu à une autre année. Tu entames ta 79e année. Quand même, tu es chanceux. Te trouves-tu chanceux? Selon R., tu appelles la mort de tes vœux, tu demandes à deux de tes



frères décédés de venir te chercher. Pourquoi eux, je l'ignore. Alors c'est la grâce que je te souhaite. Mais à te voir, hier midi, au dîner organisé pour te fêter au restaurant, je t'ai trouvé assez en forme. Tu es peut-être un habile dissimulateur. Ou pas. Tu as seulement des bonnes et moins bonnes journées. Mais ta vie est devenue ennuyante. Ça, c'est un euphémisme.

Et quand tu mourras, je serai délivrée de ton jugement, de ton inquiétude, de ton ombre, de ton amour discret et inquiet.

28 février

J'ai pleuré tantôt chez la psy de l'hôpital, en parlant de toi. Je n'ai pas voulu te dire pour le gène CHEK2, car je veux te préserver, ne pas t'accabler davantage.

C'est drôle car je sais que tu cherches à faire exactement la même chose : me préserver. Est-ce pour cela que tu ne m'as jamais vraiment critiquée, conseillée, guidée fermement?

C'est ça que j'ai dit à la psy : qu'en rétrospective, j'aurais voulu que tu, que vous - toi et Maman - me guidiez davantage. Vous êtes mes géniteurs, mes parents, ceux qui m'ont transmis la vie : vous me connaissez bien. Vous devez savoir ce qui est bien pour moi, non? Ou, au moins, me donner votre avis.

Toi, en tant que père, tu aurais pu - tu aurais DÛ - m'orienter dans mes choix amoureux, dans mes choix d'hommes. C'est drôle que j'aie choisi le mot orienter, comme dans orientation sexuelle... Tu vois, tous les deux, on partage ça : on est attirés par les hommes. C'est malaisant de penser à ça, je sais. Et je suis aussi mal à l'aise de te parler de mon cancer du sein, car ce sont les seins justement : Qu'est-ce que tu y connais? Tu n'aimes même pas ça...

J'ai de la colère on dirait. De la frustration.

16 mars

Ok, si je commence à faire un bilan, en prévision de mon « récit de moi », voilà ce que ça donne à ce jour :

- Tu es mon père, à qui je ressemble beaucoup - trop?
- Tu m'as légué plein de choses, des bonnes - humour, répartie - et des moins bonnes - insécurité, un cœur de pierre et probablement des gènes défectueux.



- Ton homosexualité a peut-être fucké un peu mon identité de femme : comment ai-je pu me sentir désirée par un père qui n'aime pas les femmes? Le complexe d'Œdipe n'a pas pu se réaliser. Ça et ton absence dans ma vie doivent expliquer pas mal de choses sur mon rapport avec les hommes... qui ne sont peut-être pas si mal, finalement.
- J'appréhende autant que je souhaite ta mort... Je la souhaite pour me libérer complètement de ton jugement, mais aussi de ma crainte - de ma culpabilité - de t'inquiéter, de te causer du souci. Je l'appréhende, car tu es aussi un pilier dans ma vie. Je sais que tu m'aimes.

Ton inquiétude et ta sollicitude à mon égard sont autant un poids qu'un baume.

25 mars

Je suis allée te voir hier, en aller-retour, un max. 2 heures. Tu semblais bien, en forme, tu avais toute ta tête. Je t'ai dit pour le gène, mais je ne t'ai pas dit qu'il était aussi lié au cancer du côlon. Je t'ai dit pour ma décision de me faire enlever l'autre sein - encore une mutilation - et tu as semblé touché. Tu sembles mesurer la gravité de la situation, malgré tout.

Tu as parlé encore de paresse pour expliquer pourquoi tu ne bouges presque plus. Est-ce aussi une fatigue de vivre? Une lassitude? Mais tu sembles t'accrocher. J'ai décidé de ne plus attendre. Je dois prendre une décision. J'ai mis des choses en branle afin d'installer le prochain chapitre de ma vie. J'ignore si ça va t'inquiéter. Selon R., tu as de plus en plus d'hallucinations. Peut-être vas-tu plonger dans la déraison et la folie? Peut-être que le corps de Lewy va te préserver de souffrances, dont celle de ta désapprobation à mon égard, de ton inquiétude?

Quand je me suis couchée sur ton lit pour faire une sieste, tu étais là, debout. Tu m'as offert de baisser le store de la fenêtre. J'aurais dû dire oui, juste pour que tu prennes soin de moi. Je ne pense pas que c'est souvent arrivé, que j'aie senti que tu prenais soin de moi, sauf peut-être quand tu me donnais de l'argent ou prenais de mes nouvelles.

J'ai besoin aussi de gestes de réconfort, de sollicitude, que tu prennes soin de moi. Même quand tu seras mort, quand tu auras baissé le store sur ta vie, je voudrais que tu fasses des choses pour moi, que tu poses des gestes. Pour me réconforter. Pour m'envelopper. Pour veiller sur moi, dans une douce pénombre.



CATHERINE LÉPINE-
LAFRANCE

Glutes



1. Le soleil a tourné le coin du mur. Devant l'école, le bout de mes pieds est enfin dans la lumière. La cloche sonnera dans cinq minutes - je n'aurai pas mangé. Tu ne seras pas venu. Au souper, je ne parlerai pas de cet incident - toi non plus. Je ne voudrai pas savoir si tu sais que tu n'es pas venu, que tu as oublié.
2. Tu te tiens debout sur le bloc de ciment au pied de l'escalier. Tu prends la place du lion, majeur, amplifié. Tu te tiens debout, les jambes nues. Une longue robe tombe sur tes genoux noueux, une longue robe bleue qui évoque un voyage - celui dont tu caricatures l'accent depuis ton retour. Tu ris, comme un gamin, tu lances des pétards. Tu lances des pétards et tu ris si fort - tes lèvres remontées dévoilent un trou. Une dent manquante dans la rangée du haut. Il y a quelques jours, je me suis fait arracher la même.
3. Mes cuisses collent sur la banquette. Tu fascines. Les fillettes te dévisagent, leurs mamans s'interrogent. Tu fais des blagues, tu gesticules. Tu nous racontes une histoire loufoque avec ton accent marseillais patenté. Toutes les paires d'yeux sont pour nous. J'hésite entre la joie et la honte. Incapable de te déplaire, je choisis la voie du milieu, une sorte de joie rentrée. Mon frère a choisi l'inverse, il rit plus fort qu'à l'habitude, il montre son parti pris. Je commande la même chose que toi - même si je n'aime pas les oignons crus. Je les mangerai sans même me rendre compte de leur présence. Dans la poche de ta chemise blanche, des stylos Bic, trois ou quatre, et ton paquet de cigarettes. À l'entrée de ta poche, plusieurs traits bleus, traces de ton agitation, du bouillonnement de tes idées. Avec ton stylo, tu gribouilles le napperon de papier. Tu ajoutes une moustache à Lise Bacon, un sombrero au vendeur de tapis. Tu transformes le nom du restaurant en modifiant certaines lettres : mon frère est hilare. Tout le monde dans le restaurant a vu ton napperon, mon frère hilare et mes joues, roses. Je ne sais pas si chacun de tes gestes me rassure ou m'effraie. Tu feras le même tour au Camping Vincennes, le même encore à la marina de Cap-à-l'Aigle. Au MacDougal, le même.
4. Comme une marmotte, tu lèves la tête au-dessus des voitures, laissant suspendue la deuxième moitié de ta phrase. Tes yeux balayent de gauche à droite, sans voir il me semble. « Mais l'autoroute, elle est où ? » Je lui demande machinalement de répéter sa question, comme pour gagner du temps. Basile attrape ma jambe, content de me retrouver, content de me raconter son séjour chez Papi. Tu ne commentes plus, tes yeux cherchent toujours. Je roule derrière toi, prête à inverser ma course au dernier moment. J'aurai le cœur noué jusqu'à je reçoive le message laconique « ton père est revenu ». Ce jour-là, j'ai compris que tu étais malade. Tes yeux flottants sont maintenant tes yeux de tous les jours.
5. Tes phrases se vident peu à peu. Tu t'exprimes en périphrases. Désormais, nos noms sont des totems. Je suis celle avec la robe à pommes; mon fils, celui qui pousse son machin avec son pied. Je comprends qu'il me définit avec le souvenir de moi enfant, la robe pomme, les cheveux qui flottent sur la rivière.



6. En 4e année, je fais le choix d'aller vivre seule avec toi. Je savais bien que tu n'avais pas beaucoup à offrir; je connaissais bien l'expression : « Je dois travailler dans mes papiers. » J'ai pensé que tu travaillais dans une usine à papier ou que tu écrivais dans les journaux. Plus tard, j'ai compris que tu rédigeais des rapports, des projets de lois, des études. Je t'observais en cachette, assise dans le petit couloir, celui dont les murs en crépi laissaient des marques sur la peau de mon dos. Tu écrivais sans relâche, en mâchant de la Juicy Fruit, des milliers de lignes dont tu changeais l'ordre en les découpant et les recollant plus loin. C'était donc littéral, tu travaillais le papier. Des milliers de lignes écrites d'un seul jet, dont j'espionnais le contenu en ton absence - dont je notais les mots inconnus sur un bout de papier.
7. Il me semble que la seule manière d'écrire en ta présence - la seule consolation - se trouve dans l'évocation des souvenirs. Comme si les consigner un à un préviendrait leur effacement. Alors que cette maladie précisément t'en dépouille, je les traque. Laisser percoler tous les souvenirs pour en tirer un tracé, un code qui m'indiquerait le bon chemin. Pas plus que toi, je ne parviens à habiter le présent.
8. Tu te rases tous les matins, pluie ou neige : avant de travailler dans tes papiers, à la marina de Cap à l'aigle, au Camping Vincennes. J'écoute le bruit du rasoir qui force chacun des poils, ton grognement sous la chaleur de l'eau, ton soupir au final. L'odeur persistante de ton après-rasage sur mes joues - jusqu'au diner au moins - même que parfois je crains que mon voisin de table m'imagine m'en asperger le visage chaque matin. Il n'aurait pas tort tant cette odeur me porte.
9. Tu sonnes. Les ailes de ma serviette débordent de ma culotte. J'ouvre pourtant et dépose mon nouveau-né dans tes bras. Je ne sais pas quelle émotion est la plus vive : celle de rencontrer ton petit fils pour la première fois ou celle de me voir comme jamais tu ne m'as vue : à demi-nue, confuse, hors de moi, déshabillée. Je ne sais pas, tu ne dis rien. À ce moment pourtant, en soif, je plongerais dans tes bras. Tu choisirais des paroles réconfortantes, de circonstances, tu les déposerais avec prudence, à portée. Tes yeux clairs et ta voix fibreuse finiraient d'enrouler une couverture lourde autour de mon corps. Mais je suis là, en chute, pleurante, et tu ne bouges pas. Je t'offre quelque chose à boire.
10. Tu me demandes de choisir. Je pointe une paire d'anneaux dorés. La vendeuse, sûre de son bon goût, félicite mon père : « C'est un choix raisonnable pour une jeune fille de son âge ». Tu souris malgré ton malaise. Nous savons tous les deux que les boucles ne sont pas pour moi; début juillet, c'est l'anniversaire de ta femme, quelques jours après celui de ma mère. Il n'y a pas de savoureuses conclusions à en tirer, c'est seulement ma manière de m'en rappeler. Tu ne prends pas soin de la corriger. Je joue le jeu, comme on suce doucement un bonbon dur.



Remerciements

En tant qu'initiatrice de ce projet, je tiens d'abord à remercier mes co-autrices, Catherine Lépine-LaFrance, Fanie Pelletier et France Brûlé, qui s'y sont investies avec une force et une générosité exceptionnelles. Chacune de nos rencontres s'est révélée un moment précieux. Ce fut un grand honneur, et un pur bonheur, d'écrire avec elles : leurs récits m'ont affectée, troublée et inspirée...

Je remercie aussi Line Grenier, qui m'a accompagnée tout au long de nos écritures. Je pourrais remplir des pages entières pour exprimer toute l'importance qu'elle a eue dans mon parcours. Je me contenterai ici de souligner que j'ai une confiance inébranlable en elle; que ses lectures fines, ses commentaires d'une parfaite justesse, les lieux qu'elle m'a fait découvrir et son amitié ont, pour moi, une valeur inestimable.

Un immense merci, également, à Julianne Pilon, qui a œuvré à la réalisation graphique de ce recueil, à partir de nos écritures et de nos images, à mes co-autrices et moi. Sa sensibilité et sa touche m'ont, absolument, éblouie.

J'ai une reconnaissance infinie envers mon amoureux, mon premier lecteur, Emmanuel C., et nos fabuleux cocos, Lora B. et Pièro B., qui font briller de mille façons mes jours et mes nuits ; ma sorcière bien-aimée, Amélie D. ; ainsi que ma sœur Sonia B. et quelques-unes de mes grandes amies, lectrices ponctuelles qui m'ont donné des élans d'écritures... je pense ici à Marie-Julie B., Isabelle V., Julie H., Caroline D., Sarah R. et Marie-Ève V.-N.

Merci, enfin, à mon père, qui hante ces pages, et à ma mère, qui a déposé des mots dans mes oreilles, sous mes yeux, dans ma tête et dans mon cœur dès le tout premier jour.

Crédits

Première et quatrième de couverture

Amaranth, la police que j'utilise pour les première et quatrième de couverture, pour les remerciements et ces crédits, a été créée par la designer allemande Gesine Todt : <https://www.gesine-todt.de>.

Le milieu de la typographie est encore essentiellement masculin; je suis heureuse de mettre en lumière l'œuvre d'une femme. Plusieurs polices libres de droit créées par des femmes sont offertes sur le site BADASS LIBRE FONTS BY WOMXN : www.design-research.be/by-womxn.

Une dernière danse

Page 33

L'aquarelle qui illustre ce récit de France Brûlé est l'œuvre de la talentueuse Elisabeth Simard. Voici ce que l'autrice en dit :

Mais qui est cette Éli?

Pour la présenter, je partage une anecdote qui raconte une de mes visites chez elle, il y a une vingtaine d'années.

Élisabeth, âgée d'à peine 4 ans, rentre à la maison après avoir joué dehors avec des amies.

M'apercevant dans la cuisine, l'une d'elles lui lance de but en blanc cette question : « C'est qui, elle? »

Éli se tourne vers moi.

Son amie insiste : « Est-ce que c'est ta tante, ta marraine? »

Éli me regarde encore une fois. Je vois dans ses yeux qu'elle réfléchit...

Puis, avec une certaine désinvolture, elle répond en souriant : « C'est mon amie adulte! »

C'est ainsi qu'est née une amitié inconditionnelle qui vivra jusqu'à la fin des temps.

En filigranes

Quelques magnifiques photos ont été prises par ma fille, Lora B. Choquette, qui me les a gracieusement offertes. Quelques photos proviennent d'albums de famille.

Page 75

La photo de la table de billard est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

La photo de la radio est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

Page 76

La photo de la *cable box* est tirée du site Internet Wikimedia Commons (auteur : Lorimier) - <https://commons.wikimedia.org>. Elle a été retravaillée.

La photo de Doug Jarvis est tirée du site Internet de la Ligue nationale de hockey : www.nhl.com. Elle a été retravaillée.

Page 78

La photo du journal est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

La photo de la Consolidated Bathurst est tirée du site Internet du Musée McCord, View-4494 (droits de reproduction de 20 \$ acquittés). Elle a été retravaillée.

La photo du jeune homme à vélo est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

Page 79

La photo de l'estacade est tirée du Fonds de la Compagnie de flottage du Saint-Maurice de l'organisme Appartenance Mauricie, Société d'histoire régionale (droits de reproduction de 10 \$ acquittés). Elle a été retravaillée.

La photo de l'enfant pêcheur est tirée du site de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

Page 80

La photo des feux d'artifice est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

Page 81

La photo de l'autobus est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

Page 85

La photo des magazines est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

Page 86

La photo du matelas est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

La photo de la cuisinière est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

La photo de la voiture est tirée du site Internet de gestion et de partage de photos en ligne Flickr - www.flickr.com. Elle a été retravaillée.

Page 90

La photo de la carte est tirée du site Internet de la Ville de Shawinigan - www.shawinigan.ca. Elle a été retravaillée.

Murmurations

Pratiques d'écritures multiples et multiformes saisies en plein vol.

Recueillies ici, ces écritures de France Brûlé, Fanie Pelletier, Catherine Lépine-Lafrance et Karine Bellerive composent une fascinante chorégraphie.

Écrire les vieillissements.

Écrire ses vieillissements, ses rapports changeants à soi, à son père, aux héritages et aux deuils, à la littérature, à l'écriture, au temps, au monde...

